BnF Gallica

Guide du maréchal ; ouvrage contenant une connoissance exacte du cheval, & la maniere de distinguer & de guérir les [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Lafosse, Philippe-Étienne (1738-1820). Guide du maréchal ; ouvrage contenant une connoissance exacte du cheval, & la maniere de distinguer & de guérir les maladies / . Ensemble un traité de la ferrure qui lui est convenable. Par M. Lafosse, maréchal des petites ecuries du Roi. Avec des figures en taille-douce. 1768.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

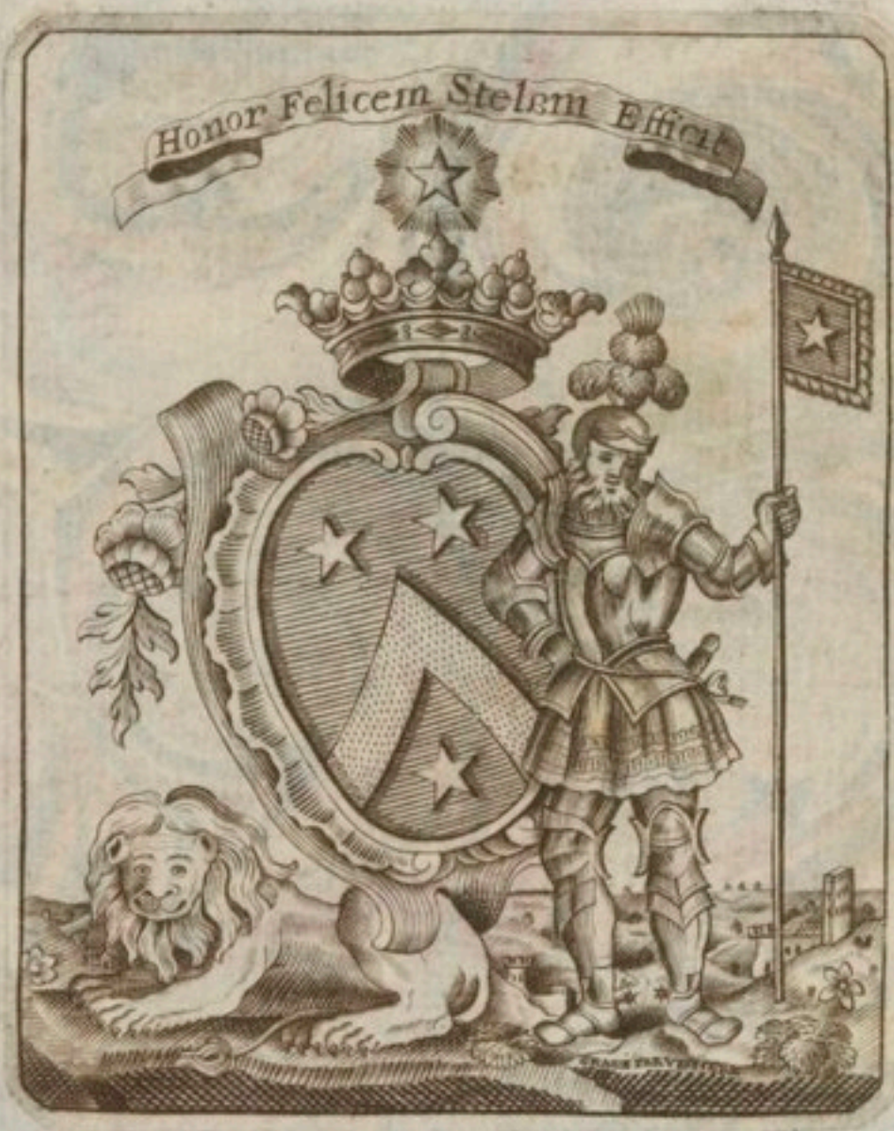
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisationcommerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


Honor Felicem Stelem Efficit

GUIDE
DU
MARÉCHAL;
OUVRAGE

CONTENANT une connoiſſance exacte du Cheval, & la maniere de diſtinguer & de guérir les maladies.

ENSEMBLE

UN TRAITÉ DE LA FERRURE

QUI LUI EST CONVENABLE.

Par M. LAFOSSE, *Maréchal des Petites Ecuries du Roi.*

Avec des Figures en Taille-douce.

DEVALMALETE.

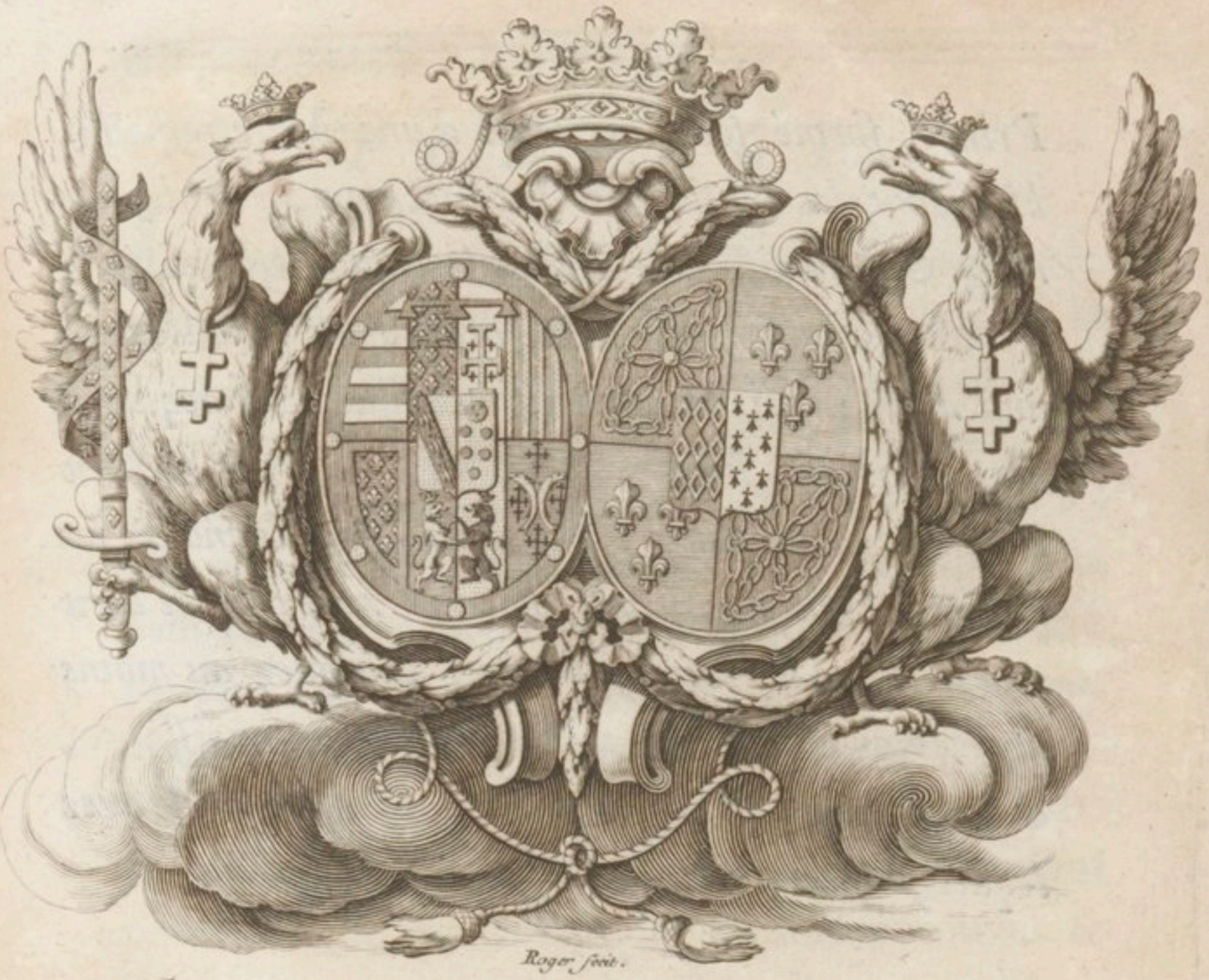
A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin, la premiere porte cochere à droite en entrant par la rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

L² S. 4490



Roger fecit.

A SON ALTESSE
CHARLES EUGENE DE LORRAINE,

Prince DE LAMBESC, Pair & Grand Ecuyer de France, Gouverneur & Lieutenant Général pour SA MAJESTÉ en la Province d'Anjou, Gouverneur Particulier des Ville & Château d'Angers & du Pont de Cé, & Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, &c.

MONSEIGNEUR,

LE desir d'être utile m'a fait entreprendre cet Ouvrage, que je ne crains point d'offrir à un jeune

Prince, formé ſous les yeux d'une Mere reſpectable, dont les lumieres & le diſcernement égalent le rang & la naiſſance. La matiere qui y eſt traitée & les détails où je ſuis entré paroîtroient faſtidieux à tout autre ; mais les connoiſſances que vous acquerez tous les jours, MONSEIGNEUR, vous mettent à portée d'en ſentir l'utilité & d'en connoître les défauts. Heureux ſi mes ſoins & mon travail l'ont rendu digne de votre ſuffrage ! Daignez au moins le recevoir comme un tribut de ma reconnoiſſance, & comme un témoignage du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble
& très obéiſſant ſerviteur,
LAFOSSE.

PREFACE.

J'AI toujours conçu tant de difficulté à mériter le nom d'Auteur, ſi commun aujourd'hui, que ſi la ſeule vanité de l'être étoit le motif qui m'eut fait écrire, je n'aurois jamais rien publié. Comme cette vanité s'attache à tout, s'inſinue dans les motifs les plus purs, la ſimplicité de mes vues n'empêchera peut-être point qu'on ne me ſoupçonne de n'en être pas plus exempt que les autres ; je ne puis en tout cas en tirer beaucoup d'un Ouvrage qui n'eſt qu'utile & fait principalement pour les gens du métier. Au reſte, il ſuffira d'expoſer les raiſons qui m'ont porté à écrire, pour faire au moins approuver & l'objet de mon travail & les efforts de mon zele.

1°. Je n'ai rien lu de ſatisfaiſant dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Maréchallerie ; ils ſont remplis d'idées vagues, de raiſonnemens faux, d'opinions abſurdes, de ſyſtêmes ſuperſtitieux, & d'une doctrine dangereuſe ; ce qui peut s'y trouver de bon eſt tellement noyé, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer beaucoup de fruit.

2°. Le défaut de connoiſſance en cette matiere faiſant commettre beaucoup de fautes, également honteuſes pour la Profeſſion & funeſtes aux Parti-

culiers, j'ai cru devoir employer mes ſoins à éclairer ceux qui ont beſoin de lumieres.

3°. Je n'ai pû voir ſans chagrin qu'un grand nombre de Seigneurs fuſſent ſéduits tous les jours par les fauſſes promeſſes de prétendus poſſeſſeurs de ſecrets, qu'ils honorent de leur confiance; & j'ai voulu les prémunir contre l'impoſture & la charlatanerie.

4°. Enfin je n'ai pû refuſer d'obéir à des perſonnes de la plus grande conſidération, qui m'ont engagé à publier les recherches que j'ai faites ſur l'Art du Maréchal.

Je ne cherche donc point ici à établir ma réputation aux dépens de qui que ce ſoit, ni à décrier mes Confreres, en relevant leurs fautes; je ne cherche au contraire que leur amitié, & j'eſpere l'obtenir par les efforts que j'ai faits pour répandre quelques lumieres ſur l'Art qui m'eſt commun avec eux. Si quelquefois je ſuis obligé d'expoſer les erreurs des Anciens & des Modernes, c'eſt dans la ſeule vue d'inſtruire, & non pour le plaiſir malin de critiquer. Ce que je dis, en parlant des fautes qui ſe commettent journellement, ne tombe ſur perſonne en particulier; je n'attaque que les mauvaiſes pratiques de la Maréchallerie, non les Maré-

chaux. Je ſais d'ailleurs que ceux de Paris ſont éclairés dans leur Profeſſion, & irréprochables dans leur méthode.

Comme c'eſt ſur-tout pour les jeunes Maréchaux & pour les Aſpirans à la Profeſſion que j'ai travaillé, je me ſuis appliqué à me rendre intelligible, & à mettre les choſes à leur portée. Je ſerai court, pour ne pas rebuter les Commençans; d'ailleurs je me propoſe de donner par la ſuite quelque choſe de plus étendu. Ainſi la clarté, la ſimplicité, l'exactitude & la préciſion font tout le mérite de cet Ouvrage; & je n'ai point d'autres prétentions. La Maréchallerie eſt encore, pour ainſi dire, dans ſon enfance; elle a plus beſoin de nourriture & de force que d'ornemens.

Après la Médecine & la Chirurgie, la Maréchallerie eſt ſans contredit la Profeſſion la plus utile à l'Etat, puiſqu'elle a pour objet la conſervation du Cheval, l'animal dont l'homme tire les ſervices les plus réels & les plus importans. L'éloge du Cheval entraîne néceſſairement celui de la Maréchallerie; mais il a été fait par tant d'habiles gens, qu'il n'y a plus rien à deſirer ſur cette matiere; & ce que je pourrois dire ſeroit fort au-deſſous de ce qu'on a dit avant moi.

L'utilité de la Maréchallerie eſt d'ailleurs d'une telle évidence, qu'il ſeroit bien ſuperflu de vouloir démontrer une vérité dont tout le monde eſt convaincu. Le ſeul but que je me propoſe eſt de la tirer, autant qu'il dépendra de moi, des ténébres où elle eſt plongée, c'eſt-à-dire d'en réformer les abus, & de la réduire à des regles, à des principes certains, par le moyen deſquels on puiſſe parvenir ſurement & facilement à la guériſon de l'animal qui en eſt l'objet.

Le moyen le plus sûr de conduire la Maréchallerie au degré de perfection où ſont parvenus tous les autres Arts qui fleuriſſent en France, ce ſeroit l'établiſſement d'une Ecole de Maréchallerie, où les Maréchaux puſſent recevoir les principes & les connoiſſances qui regardent leur état. On y formeroit des Eleves, à qui l'on enſeigneroit l'anatomie du Cheval, la nature, les cauſes & les ſignes des différentes maladies auxquelles il eſt ſujet, & les remedes propres à les combattre; on leur montreroit le ſiege des maladies, par l'ouverture des corps. En ſacrifiant quelques Chevaux, pour faire des expériences de certains remedes, on parviendroit infailliblement à en découvrir pour des maladies que l'on a regardées juſqu'à préſent comme

incurables. Cette Ecole fourniroit dans le beſoin à chaque Régiment de Cavalerie des Eleves inſtruits, dont on a grand beſoin ; & à chaque Province, des Maréchaux dignes de la confiance du Public.

Toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, ſont fondées ſur la connoiſſance des parties qui compoſent le Cheval ; or, l'Hyppotomïe ou l'Anatomie en eſt la baſe ; c'eſt l'Anatomie qui nous conduit à la connoiſſance intime des maladies, à celle de leur ſiege, de leur nature & de leurs cauſes. D'après cette vérité, que j'ai reconnue de bonne heure, je me ſuis livré tout entier à cette partie fondamentale.

Comme perſonne n'a donné aucune deſcription exacte des parties qui compoſent le Cheval, en faiſant ce petit Ouvrage je me ſuis interdit la lecture des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere. Pour ne rien produire que d'exact, j'ai voulu examiner chaque partie par moi-même. Les parties du Cheval ne different de celles de l'homme que par la ſituation, la figure & le volume : il eſt de même compoſé de fibres, de nerfs & de vaiſſeaux, dont la méchanique eſt entierement ſemblable à la nôtre. Je me ſuis donc appliqué d'abord à l'Anato-

mie, ou, pour mieux me faire entendre, à connoître la ſtructure de l'homme; j'ai ſuivi pluſieurs années le célebre M. FERREIN. J'ai paſſé de l'Anatomie humaine à celle du cheval; j'en ai examiné attentivement chaque partie; j'ai comparé les parties de l'homme avec celles du cheval, &, par ce travail, je crois être parvenu à une connoiſſance exacte de l'Hyppotomie. Je m'étois d'abord propoſé d'en donner un Traité complet; je me ſuis reſtreint à l'Abrégé que j'ai mis au commencement de cet Ouvrage. De plus, pour ne point ſurcharger la mémoire des Commençans, ni les rebuter par trop de détails, je n'y ai fait entrer que ce qui m'a paru indiſpenſablement néceſſaire au Maréchal; j'ai retranché tout ce qui pouvoit répandre quelqu'obſcurité ou être inutile; & je me réſerve à donner quelque jour un Corps d'Hyppotomie.

Mon Ouvrage eſt diviſé en cinq Parties. La premiere comprend l'Hyppotomie ou l'Anatomie du Cheval, précédée de la dénomination des parties extérieures de l'animal, & d'une Table qui ſert d'explication aux chiffres du Tableau que j'en mets ſous les yeux.

J'expoſe dans la ſeconde Partie les erreurs des Anciens & des Modernes ſur la connoiſſance du Cheval, & les fraudes des Charlatans.

Je traite dans la troiſieme des maladies internes. Ici, comme les Chevaux ne peuvent expliquer ce qu'ils ſentent, ni ſeulement indiquer le ſiege du mal, la connoiſſance n'en eſt jamais évidente; on eſt donc obligé de les traiter ſur de ſimples conjectures. Or la meilleure pratique eſt celle qui eſt fondée 1°. ſur les obſervations les plus exactes & les plus ſuivies. 2°. Sur l'uſage des remedes les mieux approuvés par le ſuccès. Mon Pere s'eſt appliqué à faire un Recueil d'Obſervations ſur toutes les maladies des Chevaux. C'eſt d'après lui, d'après ma propre expérience que j'en vais traiter.

Je parle dans la quatrieme Partie des maladies externes, des opérations les plus eſſentielles, & des maladies des yeux. Les procédés que je donne ſur les maladies, je les ai tirés de la Chirurgie, & je les ai pratiqués moi-même. J'ai fait pluſieurs cours d'opérations, & j'ai long-tems aſſiſté aux panſemens des Hôpitaux, afin de fonder mon Hyppiatrique ou ma Médecine du Cheval, ſur la meilleure théorie & ſur la plus ſaine pratique.

Cet Ouvrage eſt terminé par un Traité de la Ferrure. Je commence ici par démontrer les défauts des différentes Ferrures qui ſont uſitées en

différens Pays ; enſuite j'en établis une que je crois être préférable à toutes celles qu'on a pratiquées juſqu'à préſent. J'y joins les Ferrures particulieres qu'il faut mettre en uſage en différens cas, ſuivant le beſoin. Comme le pied eſt la partie qu'il eſt le plus important de connoître, parcequ'elle eſt une des plus ſujettes aux maladies, je me ſuis attaché à en donner une deſcription exacte.

GUIDE

GUIDE
DU MARÉCHAL.

INTRODUCTION.

Du Cheval considéré extérieurement.

Comme toutes les parties du cheval ſont ſujettes aux maladies, il eſt à propos de donner la dénomination de chaque partie extérieure, afin de mettre tout le monde en état de connoître, nommer, déterminer & montrer l'endroit affecté. C'eſt pourquoi je vais donner la diviſion des parties du cheval conſidéré extérieurement; j'y joindrai le tableau du cheval avec des chiffres ſur chaque partie, & une Table pour les expliquer.

Dénomination des parties extérieures du Cheval.

Le cheval, conſidéré extérieurement, ſe diviſe en avant-main, en corps & en arriere-main.

L'avant-main eſt compoſée de la tête, du col, du garrot, du poitrail & des jambes de devant.

Dans la tête on conſidere la nuque, le toupet, les oreilles, les tempes, le front, le zigoma, les ſalieres, les yeux (dans leſquels on diſtingue le grand & le petit angle, les paupieres, les cils & l'onglet), le chanfrein, les joues, les naſeaux, la bouche, la levre ſupérieure, la levre inférieure, la commiſſure des levres, les avives ou glandes parotides, la mâchoire inférieure, le menton & la ganache.

Le col comprend la criniere & le goſier.

Le poitrail eſt formé du devant de la poitrine & de la foſſette.

Les jambes de devant ſont compoſées chacune de l'épaule, du bras, du coude, de l'avant-bras, de la chatſigne, du genou, du canon, du tendon, appellé vulgairement nerf, du boulet, du fanon, de l'ergot, du paturon, de la couronne, de la muraille, de la pince, des quartiers, des talons, de la ſolle de la pince, de la ſolle des talons, & de la fourchette.

Le corps eſt compoſé de la poitrine & du ventre.

La poitrine eſt compoſée du dos & des côtes.

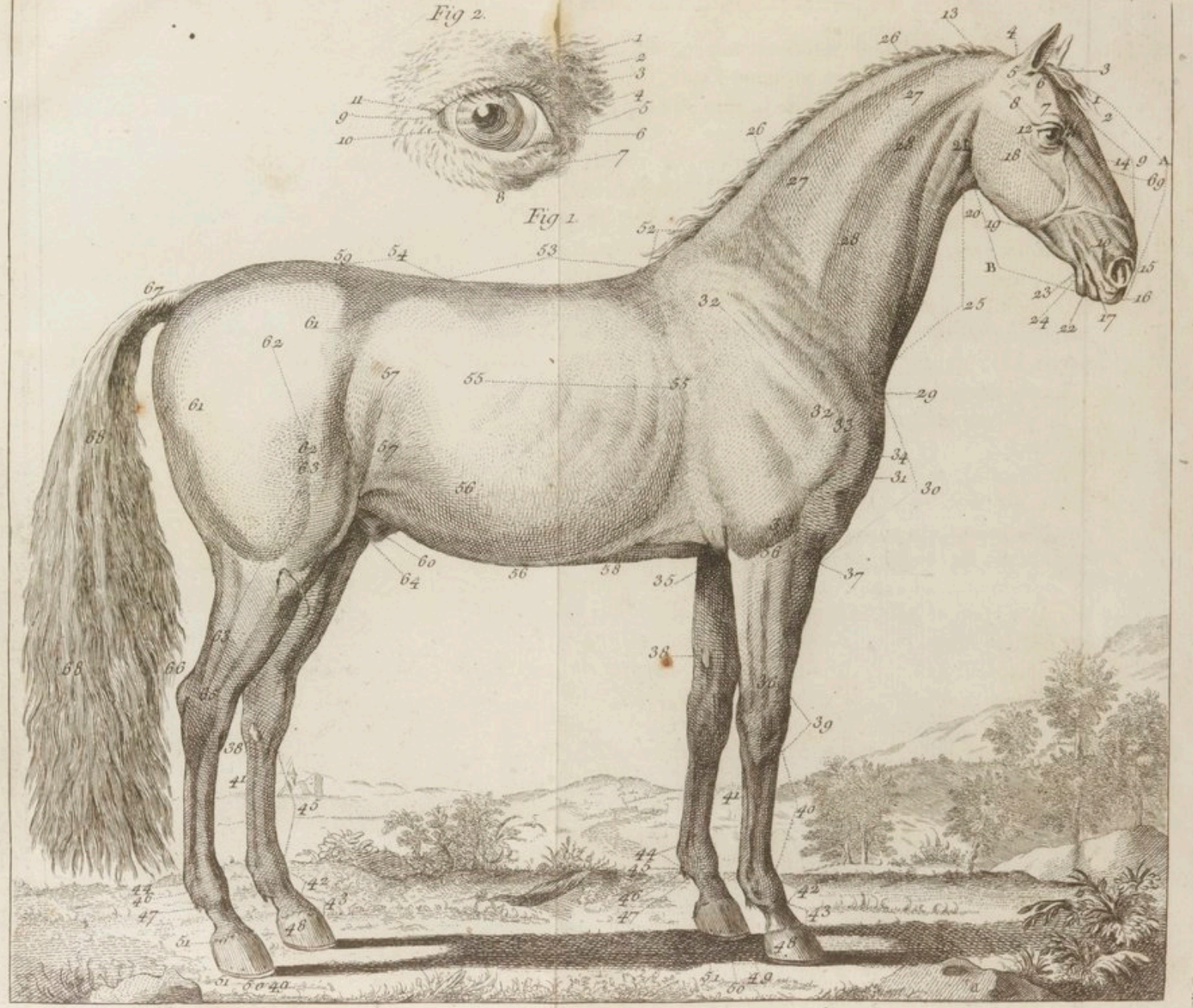
Le ventre eſt compoſé des reins, des flancs, de la verge & du foureau dans les chevaux, & des mammelles dans les jumens.

L'arriere-main comprend la croupe, les hanches, les feſſes, le tronçon de la queue, le fouet de la queue, l'anus, le vagin dans les jumens, les aines, la cuiſſe, le plat

Fig 2.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

Fig 1.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
A
B
a

de la cuiſſe, le graſſet, la jambe, le jarret, la chataigne, le canon, le boulet, le fanon, l'ergot, le paturon, la couronne, la muraille, la pince, les quartiers, les talons, la ſolle de la pince, la ſolle des talons, & la fourchette.

TABLE

POUR ſervir d'explication aux chiffres du Tableau du Cheval.

FIGURE PREMIERE.

A. La Machoire ſupérieure.

LE front. 2
Le toupet. 3
La nuque. 4
L'oreille. 5
Les tempes. 6
Les ſalieres. 7
Le zigoma. 8
Le chanfrein. 69
Le conduit du nez. 9
Les naſeaux. 10
Le grand angle de l'œil. . . . 11
Le petit angle de l'œil. . . . 12
La paupiere ſupérieure. . . . 13
La paupiere inférieure. . . . 14
Le bout du nez. 15
La levre ſupérieure. 16
La bouche. 17

B. La Mâchoire inférieure.

La joue. 18
La ganache. 19
L'angle de la mâchoire inférieure. . 20
Les glandes parotides ou avives. . 21
La levre inférieure. . . . 22
Le menton. 23
Le goſier. 25
La criniere. 26
L'encolure. 27
Le col. 28
La foſſette. 29
L'étendue du poitrail. . . 30
La partie majeure du poitrail. . 31
L'étendue de la ſituation de l'épaule. 32
L'étendue du bras. . . . 33
L'articulation du bras avec l'épaule. 34
Le coude. 35
L'avant-bras. 36
L'articulation du bras avec l'avant-bras. 37
La chataigne. . . . . 38 & 38
Le genou 39
Le canon. 40
Le tendon, appellé vulgairement nerf, 41
Le boulet. . . . . 42 & 42
Le paturon. . . . . 43 & 43
La partie poſtérieure du boulet. 44 & 44
Le fanon. 45
L'ergot. . . . . 46 & 46
Le paturon. . . . . 47 & 47
Le ſabot. . . . . 48 & 48

Muraille de la pince. . . 49 & 49
Muraille des quartiers. . . 50 & 50
Muraille des talons. . . 51 & 51
Le garrot. . . . 52
Le dos. . . . 53
Les reins. . . . 54
Les côtes. . . . 55 & 55
Le bas-ventre. . . . 56
Les flancs. . . . 57 & 57
La partie inférieure du poitrail. . 58
La croupe. . . . 59
Le fourreau. . . . 60
La feſſe. . . . 61 & 61
La cuiſſe. . . . 62 & 62
La jambe. . . . 63 & 63
Le graſſet. . . . 64
Le jarret. . . . 65
La pointe du jarret. . . . 66
Le tronçon de la queue. . . 67
Le fouet de la queue. . . 68

FIGURE II.

Les poils qui environnent l'orbite. 1
La paupiere ſupérieure. . 2
Les cils de la paupiere ſupérieure. 3
Le grand angle. . . . 4
La caroncule lacrymale. . . 5
L'onglet. . . . 6
La paupiere inférieure. . . 7
Les cils de la paupiere inférieure. . 8
Le petit angle. . . . 9
La cornée tranſparente. . . 10
La cornée opaque. . . . 11

DE LA DIFFERENCE DES POILS,

Et des marques naturelles des Chevaux.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe les poils du cheval, ainſi je ne les définirai point ; & ſans m'arrêter à leur origine, leur ſtructure & leur accroiſſement, je paſſerai à la variété de leur couleur. Pour la déſigner on ſe ſert du terme de poil, c'eſt un uſage établi, au lieu de dire qu'un cheval eſt de telle couleur, on dit, il eſt de tel poil ou de telle robe.

Les poils ſe diviſent en ſimples & en compoſés. Les ſimples ſont ceux qui ont la même couleur, c'eſt-à-dire, une couleur uniforme : les poils compoſés, ſont ceux qui ſont de différentes couleurs.

Je commence par le cheval bai ; le poil bai eſt celui qui approche de la couleur d'une châtaigne : c'eſt un poil très-commun ; ſes nuances varient beaucoup ; on en diſtingue de pluſieurs eſpéces, le bai clair, le bai doré, le bai ſanguin, le bai à miroir, le bai châtain & le bai brun.

Le bai brun eſt préciſément un poil noir, mal teint ; le cheval a des marques rouges au nez, aux flancs & au bas des feſſes, & l'on dit alors, marqué de feu.

Le bai châtain eſt de la couleur de la châtaigne.

Le bai à miroir, ou mirouetté, ſe connoît à des marques plus claires & plus brunes, qui ſe trouvent ſur le dos & ſur la croupe du cheval, & qui forment, pour ainſi dire, des ondes ſur le reſte du poil ; il y a certains chevaux noirs-jais, certains chevaux gris, ſur qui on obſerve ces ſortes de marques ; ce qui contribue beaucoup à la beauté de leur robe.

Le bai ſanguin approche de la couleur de la cériſe ou de l'écarlate.

Le bai doré tire ſur le jaune.

Le bai clair ou peu foncé.

Le poil alſan eſt celui qui tire ſur le roux ou ſur la canelle. Il en eſt de pluſieurs ſortes : l'alſan clair eſt blond ou doré ; lorſque les crins ſont blancs ou de la même couleur, on l'appelle alſan poil de vache ; alſan lavé, quand le poil eſt pâle & non roux. L'alſan brulé eſt obſcur & brun, les extrêmités & les crins ſont noirs ; il y en a qui ont les crins & la queue blanche. L'alſan cériſe eſt le plus roux de tous.

Le poil gris eſt un mêlange de blanc & de noir ; ce poil varie auſſi beaucoup. On le diſtingue en gris pommelé, qui ſe reconnoît à de grandes marques blanches & noires, moins foncées que le reſte du poil, parſemées ſur le corps & ſur la croupe : en gris brun, lorſqu'il y a plus de noir que de blanc, & qu'il y a moins de blanc que de gris ſale. Pluſieurs chevaux de ce dernier poil ont les crins blancs & en ſont d'autant plus agréables. S'il ſe trouve du poil bai parmi le gris, on l'appelle gris vineux ou ſanguin. Le fond du poil eſt-il d'un blanc luiſant mêlé d'un gris vif, on l'appelle gris argenté ; apperçoit-on par-tout le corps un grand nombre de petites taches rouges ou noires, parſemées aſſez régulierement ſur un poil blanc, on appelle ce poil, gris truité, tigré ou moucheté ; approche-t-il de la couleur d'une grive, on l'appelle gris tourdille, & gris étourneau s'il eſt de la couleur de cet oiſeau.

Le gris ſouris, reſſemble à la peau de cet animal. Il y en a qui ont les jambes & les jarrets rayés de noir ; d'autres, ont ſeulement une grande raie ſur le dos ; quelques-uns

ont les crins plus ou moins noirs, ainſi que la queue.

L'iſabelle eſt un poil plus jaune que blanc; ſes nuances varient; elles ſont plus claires ou plus foncées : il y en a qui ont les crins & les extrêmités noires, & une raie noire le long du dos, comme les mulets.

Le ſoupe-de-lait, eſt un poil plus blanc que jaune, mais qui participe de ces deux couleurs.

Le poil louvet, ainſi nommé de la reſſemblance qu'il a avec celui des loups, eſt un iſabelle roux mêlé avec un iſabelle plus foncé; quelques-uns des chevaux de ce poil, ont une raie noire ſur le dos, & ont les extrêmités noires.

Le poil de cerf reſſemble aſſez au poil de cet animal; c'eſt une couleur fauve; ces ſortes de chevaux ont ſouvent une raie noire, de même que les extrêmités & les crins.

Le poil pie eſt un fond blanc mêlé de grandes taches de poil noir, alſan ou bai, ce qui fait appeller le cheval, pie noir, pie alſan, pie bai.

Le poil gris, mêlé de taches bleuâtres, eſt celui qu'on appelle porcelaine, parceque ce poil approche de la couleur de ces ſortes de vaſes.

Les chevaux dont le poil eſt exactement d'une même couleur, ſans aucun mêlange, ni marque d'aucune autre, ſont appellés zains.

Si on apperçoit des poils blancs, ſemés ça & là, ſur quelqu'endroit du corps, ſur-tout aux flancs des chevaux noirs, bais ou alſans, on les appelle rubicans.

Le poil mêlé de blanc, gris & bai, s'appelle rouan; ſi le poil bai eſt plus vif, plus doré & en plus grande quantité, pour lors, c'eſt un rouan vineux, & ſi le cheval a les extrêmités & la tête noire, on le nomme cap de more.

Le poil blanc; il y a des chevaux qui naiſſent avec ce poil, & d'autres qui deviennent blancs par la vieilleſſe; ce qui eſt ordinaire aux chevaux gris.

Le poil noir; il y en a de deux ſortes: l'un mal teint, parcequ'on y apperçoit une couleur rouſſâtre; l'autre noir-jais ou jayet, celui-ci eſt plus foncé & d'un très-beau noir; mais le premier eſt le plus commun.

Il faut convenir qu'il eſt difficile de faire ſentir la différence de ces couleurs; l'uſage & l'œil en apprennent plus que toutes les définitions qu'on pourroit en donner.

Les marques naturelles des chevaux, ſont l'étoile ou la pelotte, l'épi, le chanfrein & la balſane.

L'étoile ou la pelotte, eſt une marque blanche placée au-deſſus des yeux, ſur le front du cheval.

L'épi ou molette, eſt un poil rebrouſſé ou tourné à contre-ſens, ou bien une eſpece de poil friſé.

L'épée romaine, eſt un épi ou molette aſſez rare, elle eſt placée le long & au-deſſus de l'encolure; elle ſe trouve quelquefois d'un ſeul côté, quelquefois des deux.

Le cheval qui a le chanfrein blanc, eſt celui qui a le devant de la tête, depuis les yeux juſqu'au nez, recouvert de poils blancs, on l'appelle belleface. Si le blanc deſcend juſques ſur la levre ſupérieure, on dit que le cheval boit dans ſon blanc.

La balſane, eſt une marque blanche ſur les jambes du cheval, autour du canon ou d'une partie ſeulement.

Le cheval balſan, eſt celui qui a une ou pluſieurs jambes blanches.

Si, à l'endroit où le poil blanc ſe termine, on apperçoit des irrégularité en forme de ſcie, c'eſt une balſane dentelée, & ſi elle eſt mouchetée de noir, on l'appelle herminée.

Si le cheval a deux pieds blancs du même côté, on l'appelle travat; & s'il a les deux pieds blancs, l'un de devant & l'autre de derriere & d'un côté opposé, on l'appelle trastravat.

De la Connoissance de l'Age du CHEVAL.

Le moyen le plus sur & le plus particulier de connoître l'âge du cheval, c'est l'inspection des dents.

Les dents, sont, comme tout le monde sait, ces petits os qui garnissent le bord alvéolaire des deux machoires. Ce sont les parties les plus blanches & les plus dures du squélette.

Elles sont au nombre de quarante dans les chevaux, & de trente-six dans les jumens; elles sont logées dans des cavités appellées alvéoles, comme des chevilles dans des trous.

On les divise en incisives, en crochets & en molaires ou machelieres; les premieres se divisent en dents de la pince, en mitoyennes & en coins; chaque machoire a deux dents de la pince, deux dents mitoyennes, deux coins, deux crochets & douze machelieres.

Chaque dent se divise en deux parties, savoir, le corps & la racine; le corps est la partie que l'on voit, & qui est séparée de la racine par un petit cercle presque insensible, où se termine la racine de la dent. La racine est deux tiers plus enchassée que le corps; les dents de la pince & les crochets sont d'une figure pyramidale, & les molaires, quarrées. Les dents de la pince & les crochets n'ont qu'une racine; les dents molaires n'en ont qu'une de même; mais elles se bifurquent, & paroissent former cinq à six petites racines; à chaque racine se trouve un

trou, qui laiſſe paſſer une artere, une veine & un nerf pour la nourriture de la dent.

Formation des Dents.

Les dents, dans leur premier état de formation, ſont mucilagineuſes, d'une couleur jaune, recouvertes par une forte membrane, qui, venant à s'oſſifier, forme le commencement de la dent, de façon qu'elles ſe forment dans leur circonférence premierement, & non pas dans leur centre, comme le diſent quelques Auteurs. La partie de la dent qui ſe forme la premiere, eſt l'émail, qui paroît être formé au bout de ſix ſemaines, & qui prend de l'accroiſſement & de la conſiſtance vers le quatrieme mois, dans le ventre de la mere. Les dents étant en partie formées, reſtent enfermées dans leurs alveoles juſques vers les dix ou douze premiers jours de la naiſſance du poulain : pour lors la membrane qui les revêt, ſe déchire, & il en paroît quatre, deux en haut & deux en bas, qui ſont les deux de la pince. Les mitoyennes paroiſſent un mois, ſix ſemaines après ; les coins viennent trois ou quatre mois enſuite, plus ou moins ; cela varie. Le cheval reſte dans cet état juſqu'à l'âge de deux ans & demi, trois ans ; pour lors les quatre premieres dents de lait tombent & font place à quatre autres, qu'on appelle pareillement les pinces : à trois ans & demi, quatre ans, les mitoyennes tombent, & il en vient quatre autres, appellées de même mitoyennes : à quatre ans & demi, cinq ans, les coins tombent, & font place à quatre autres, nommées auſſi les coins : ce qui forme les dents de cheval.

La différence qu'il y a entre les dents de lait & celles de cheval, eſt que les premieres ſont d'un blanc clair, qu'elles ſont pleines, & que leur racine eſt creuſe, au lieu que celles de cheval ſont creuſes au dehors & pleines,

& ſe terminent en pointe à leurs racines ; à quatre ans & demi, aſſez ſouvent à cinq ans, les crochets percent ; rarement percent-ilsà trois ans & demi.

La connoiſſance de l'age, peut ſe tirer de toutes les dents ; mais les coins & les crochets de la machoire inférieure, ſont celles auxquelles on doit principalement s'attacher.

A cinq ans, les coins ne forment qu'un petit cercle d'émail en dehors ; le dedans de la dent, eſt plein de chair recouverte de la gencive : les crochets ſont un peu élevés, & forment une pointe aiguë. A cinq ans & demi, les coins paroiſſent ſe renverſer en dedans, pour former la muraille interne de la dent ; les crochets commencent à laiſſer appercevoir deux petites cannelures en dedans. A ſix ans, la muraille de la dent eſt formée intérieurement ou preſque formée, & la dent eſt creuſe ; ſa muraille extérieure eſt ſillonée inégale. Le crochet ſe trouve formé à ſix ans & demi ; le coin commence à ſe remplir ; la muraille interne a pris plus d'épaiſſeur, ainſi que l'externe : les inégalités néanmoins ſubſiſtent ; les crochets, de même ſont toujours aigus. Le cheval reſte dans cet état, juſqu'à l'age de ſept ans & demi, huit ans : quelquefois à ſept, les dents commencent à changer de forme ; les coins s'uſent, ainſi que les autres dents ; le peu de vuide diſparoît pour l'ordinaire, quoiqu'il y ait des chevaux qui les ont toujours creuſes, ce que l'on appelle bégut ; les cannelures s'effacent, les gencives ſe retirent & font paroître la dent plus longue, & comme ſi elle plongeoit en avant, le crochet s'émouſſe & s'arrondit. Le tartre ſe met ſouvent aux dents : plus l'animal avance en âge, plus ces ſignes ſont ſenſibles. L'uſage de voir les chevaux fait aſſez connoître l'age qu'ils ont, paſſé huit ans.

GUIDE DU MARÉCHAL.

PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

Le Cheval eſt compoſé de parties dures & de parties molles; les premieres ſervent de baſes aux dernieres.

Les parties dures ſont les os; les molles ſont les chairs; c'eſt à la connoiſſance de ces parties que l'on a donné le nom d'Hippotomie.

L'Hippotomie ſe diviſe en oſtéologie & en ſarcologie.

L'oſtéologie, eſt la connoiſſance des os.

La ſarcologie, eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des parties molles.

La ſarcologie ſe diviſe en miologie, en angéologie, en névrologie, en ſplanchnologie & en adénologie.

La miologie traite des muſcles.

L'angéologie traite des vaiſſeaux.

La névrologie traite des nerfs.

La ſplanchnologie traite des viſceres.

L'adénologie traite des glandes.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'OSTÉOLOGIE.

L'os eſt une partie blanche, ſolide & élaſtique, qui ſert d'appui & de ſoutien aux autres parties du corps.

L'aſſemblage des os s'appelle ſquélette.

Le ſquélette eſt naturel ou artificiel. Naturel quand les os ſont attachés enſemble par leurs propres ligamens; artificiel, lorſque les os ſont attachés enſemble, par des liens artificiels, comme le fil d'archal, &c.

On diviſe le ſquélette en tête, en tronc & en extrêmités.

La tête, comprend la machoire ſupérieure & la machoire inférieure.

Le tronc, eſt compoſé de l'épine, du thorax & du baſſin.

Les extrêmités, comprennent les jambes de devant & les jambes de derriere.

ARTICLE PREMIER.

De la Tête.

ON diviſe la tête en machoire ſupérieure & en machoire inférieure.

La machoire ſupérieure comprend le crâne & la face.

Le crâne eſt une boëte oſſeuſe, formée par l'aſſemblage de onze os; ces os ſont les frontaux, l'occipital, les pariétaux, la partie écailleuſe des temporaux, la partie pierreuſe des temporaux, ou autrement appellée la roche, le ſphénoide & l'ethmoïde.

La face eſt compoſée de treize os, qui ſont les os du

nez, les os du grand angle, les os de la pomette, les os maxillaires ſupérieurs ou poſtérieurs, les os maxillaires inférieurs ou antérieurs, les os palatins & le vomer.

Tous ces os, ainſi que ceux du crâne, s'uniſſent entre eux dans les vieux chevaux, de façon que la machoire ſupérieure ſemble n'être formée que d'une ſeule piéce.

La machoire inférieure eſt formée de deux os dans les poulains, & d'un ſeul dans les vieux chevaux.

Chaque machoire eſt ornée de vingt dents.

Ces dents ſe diviſent en dents inciſives, en crochets & en machelieres ou molaires.

Les inciſives ſe diviſent en pinces, en mitoyennes & en coins.

Les pinces ſont au nombre de deux, elles ſont ſituées en devant au milieu des autres.

Les mitoyennes ſont au nombre de deux, une de chaque côté; elles ſont ſituées entre les coins & les pinces.

Les coins ſont au nombre de deux, un de chaque côté.

Les crochets ſont ſur les côtés, éloignés des inciſives & des machelieres, & ſont au nombre de deux, un de chaque côté.

Les machelieres ſont placées ſupérieurement, & ſont au nombre de douze, ſix de chaque côté, & quelquefois treize.

Remarquez que les jumens n'ont ordinairement point de crochets; je dis ordinairement, parcequ'il y a des jumens qui en ont.

Il ſe trouve encore entre les deux branches de la machoire inférieure, un os qu'on appelle os hyoïde, c'eſt un os propre à la langue.

ARTICLE II.

Du Tronc.

LE tronc eſt compoſé de l'épine, du thorax & du baſſin.

L'épine eſt une colonne oſſeuſe, compoſée de trente-un os, appellés vertebres.

Les vertebres ſe diviſent en vertebres du col ou cervicales, en vertebres du dos ou dorſales, & en vertebres des lombes ou lombaires.

Les vertebres du col, ſont au nombre de ſept; celles du dos, ſont au nombre de dix huit, & celles des lombes, au nombre de ſix.

A l'extrêmité de l'épine ſe trouve un os appellé os ſacrum, il eſt compoſé de cinq piéces dans les poulains, & d'une ſeule dans les vieux chevaux.

La queue eſt formée de dix-ſept & quelquefois de dix-huit os, dont les trois ou quatre premiers reſſemblent aux vertebres.

Le thorax eſt compoſé du ſternum & des côtes.

Le ſternum eſt un piéce en partie oſſeuſe & en partie cartilagineuſe, ſituée à la partie inférieure du thorax, compoſée de ſix os dans les jeunes chevaux, & d'un ſeul dans les vieux.

Les côtes ſont au nombre de trente-ſix, dix-huit de chaque côté: on les diſtingue en vraies & en fauſſes.

Les vraies ſont celles dont le cartilage répond au ſternum.

Les fauſſes, ſont celles dont le cartilage va répondre au cartilage des vraies côtes.

Le baſſin eſt formé de ſix os, trois de chaque côté; ces os ſont l'ileum en devant, l'iſchium poſtérieurement & le pubis

pubis inférieurement : ces trois os ne forment qu'une piéce dans les vieux chevaux.

ARTICLE III.

Des Extrêmités.

LES jambes de devant & celles de derriere forment les extrêmités.

La jambe de devant, eſt compoſée de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, du genou, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

L'épaule, eſt compoſée d'un ſeul os plat, appellé *paleron* ou *omoplate*.

Le bras eſt formé d'un ſeul os, appellé *humerus*.

L'avant-bras eſt formé de deux os appellés, l'un *cubitus* ou coude, l'autre *radius* ou rayon ; ces deux os ne forment plus qu'un ſeul os, dans les chevaux de huit ou neuf ans.

Le genou, eſt formé de ſix os, de figure irréguliere, qui n'ont point de nom particulier. Derriere le genou, ſe trouve un os concave, hors de rang, que j'appelle *os crochu*.

Le canon eſt formé de trois os : l'un antérieur, & le plus conſidérable, ſe nomme os du *canon :* les deux autres ſont placés poſtérieurement, & ont la forme d'un ſtilet ; je les appelle, à raiſon de leur figure, os *ſtiloïdes*.

Le boulet, eſt formé de deux petits os triangulaires : ſitués derriere l'os du canon, à ſa partie inférieure ; ces deux os ont à peu près le même uſage que la rotule.

Le paturon, eſt formé d'un ſeul os, appellé os du *paturon*.

La couronne, eſt formée d'un ſeul os, appellé *os coronaire*.

Le pied eſt formé de deux os, de l'os du pied & de l'os de la noix.

Des Extrêmités poſtérieures.

La jambe de derriere, eſt compoſée de la cuiſſe, du graſſet, de la jambe, du jarret, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

La cuiſſe eſt formée d'un ſeul os, nommé *femur*.

Le graſſet, eſt formé d'un petit os, nommé os quarré ou rotule.

La jambe eſt formée de deux os, dont un plus conſidérable eſt nommé *tibia*, & l'autre plus petit, ſitué à côté, eſt appellé peroné.

Le jarret, eſt formé de ſix os, dont deux plus conſidérables ſont nommés, l'un, l'os du *jarret*, l'autre, l'os de la *poulie*. Les quatre autres n'ont point de nom particulier.

Le reſte de la jambe de derriere, eſt ſemblable à celle de devant. Le canon, eſt formé de trois os; le boulet de deux; le paturon d'un ſeul; la couronne d'un ſeul, & le pied de deux, de même que dans les extrêmités de devant.

Si l'on veut ſavoir combien il y a d'os dans le ſquélette du cheval, il eſt facile de s'en inſtruire :

Il y en a 24, à la tête.
87, au tronc.
82, aux extrêmités.

Ce qui fait 193.

Et ſi l'on veut compter les quarante dents, les quatre cornets du nez & les huit offelets de l'ouie, le nombre ſe montera à 245.

ARTICLE IV.

Des Os en général.

IL y a cinq choſes à conſidérer dans les os en général ; leur conformation, leur ſubſtance, leur uſage, leur connexion & leur mouvement.

De la Conformation.

On entend par conformation, tout ce qui paroît extérieurement ſur la ſurface de l'os, ſans le caſſer, comme la couleur, la figure, les éminences & les cavités.

La couleur des os eſt rouge dans les poulains, & blanche dans les chevaux.

Quant à la figure, les uns ſont ronds, les autres plats, les autres larges ; il y en a de longs, de quarrés, il y en a d'une figure irréguliere.

De leur Volume.

A l'égard du volume, les uns ſont gros, les autres petits, les autres ſont épais, les uns ont beaucoup d'étendue, les autres n'en ont que très-peu.

De leur Eminence.

Les éminences, ſont des élévations plus ou moins conſidérabes que l'on remarque ſur la ſurface des os.

Il en a de deux ſortes ; les unes ſe nomment apophiſes, les autres épiphiſes.

Les apophiſes ſont des éminences qui ne ſont qu'un même corps avec l'os.

Les épiphiſes, ſont des éminences ſoudées avec l'os, de maniere qu'on peut les en ſéparer ; elles ne ſe trouvent que

dans les poulains; dans les chevaux, elles ne font qu'un même corps avec l'os, dont elles ſont inſéparables.

Les apophiſes prennent différens noms, à raiſon de leur figure, de leur ſituation & de leur uſage : à raiſon de leur figure, on les appelle tête, condile, tuberoſité, crête & épine.

La tête, eſt une petite éminence, qui a une figure arrondie.

Le condile, eſt une tête applatie.

La tubéroſité, eſt une ſaillie raboteuſe.

La crête, eſt une éminence en dos d'âne.

L'épine, eſt une éminence qui forme une pointe.

On les appelle encore ſtiloïdes, lorſqu'elles reſſemblent à un ſtilet, maſtoïdes, lorſqu'elles reſſemblent à un mammelon, &c.

A raiſon de leur ſituation, on les appelle tranſverſes, obliques & épineuſes.

Il n'y a que le grand & le petit trochanter du fémur, qui tirent leur nom de leur uſage.

De leurs Cavités.

On entend par cavité, tout enfoncement dans l'os.

Les cavités ſont de pluſieurs ſortes; les unes ſervent à loger la moëlle; les autres ſervent aux articulations, & les autres n'ont point d'uſage déterminé.

Les cavités de la moëlle, ſont de deux ſortes. Les unes ſont de grands enfoncemens qui ſervent à loger le corps de la moëlle, telles ſont celles des os longs; les autres ſont des poroſités médullaires, qu'on trouve ſur-tout à l'extrémité des os longs; elles ſont formées par un tiſſu de fibres oſſeuſes; on appelle ce tiſſu *meditullium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne.

Les cavités qui ſervent aux articulations, s'appellent *cotiloïdes*, *glenoïdes*, *rainure & alveole.* Cotiloïdes, lorſqu'elles ſont profondes & larges, reſſemblant à un gobelet.

Glenoïdes, lorſqu'elles n'ont pas aſſez de largeur & de profondeur pour mériter le nom de cotiloïde.

La rainure eſt une eſpece de ſillon dans l'os, qui ſert à l'articulation.

L'alveole eſt une cavité étroite & profonde, dans laquelle les dents ſont logées.

Les cavités qui n'ont point d'uſage déterminé, ſont la foſſe, l'échancrure & le trou.

La foſſe eſt une cavité borgne, qui n'a point de ſortie.

L'échancrure eſt une entaille dans l'os.

Le trou eſt une cavité qui perce l'os de part en part.

La foſſe eſt de deux ſortes; la foſſe proprement dite, & le ſinus.

La foſſe proprement dite eſt une cavité, dont l'ouverture eſt plus grande que le fond.

Le ſinus eſt une cavité dont l'entrée eſt plus étroite que le fond; telle eſt celle des ſinus maxillaires, frontaux & ſphénoidaux, &c.

L'échancrure eſt de deux ſortes, l'une s'appelle felure, & l'autre goutiere.

La felure eſt une eſpece de fente.

La goutiere eſt un demi canal creuſé dans un os.

Il y a quatre ſortes de trous, le trou proprement dit, le conduit, la ſinuoſité & la fente.

Le trou eſt une ouverture qui perce tout de ſuite l'os.

Le conduit eſt un trou qui fait un chemin conſidérable dans l'os.

La ſinuoſité eſt un conduit tortueux & oblong.

La fente eſt un trou long & étroit.

De la ſubſtance des Os.

Les os ſont compoſés de fibres extrêmement ſerrées, & étroitement unies les unes avec les autres ; c'eſt de cette étroite union entr'elles que réſulte leur dureté & leur ſolidité.

Le corps de l'os eſt toujours plus ſolide que les extrêmités; les fibres qui compoſent l'os partent du centre vers la circonférencé dans les os plats, & s'étendent du milieu vers les extrêmités dans les os longs.

Les os en général ſont compoſés de trois ſubſtances, de la ſubſtance compacte, de la ſubſtance reticulaire & du tiſſu ſpongieux.

La ſubſtance compacte forme le corps de l'os.

La ſubſtance reticulaire eſt un tiſſu de fibres oſſeuſes qui occupent les grandes cavités des os longs, pour ſervir de ſoutien à la moëlle.

Le tiſſu ſpongieux eſt un entrelacement de fibres oſſeuſes qui ſe trouve à l'extrêmité des os longs; on l'appelle *meditullium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne, comme je l'ai dit ci-deſſus.

Des Cartilages.

Les os avec mouvement ſont enduits à leur extrêmité d'une ſubſtance blanchâtre, unie & polie, qu'on appelle Cartilage. Leur uſage eſt de garantir les os du frottement, d'en empêcher l'écornement, & de faciliter le mouvement des articulations.

Du Périoſte.

Les os ſont revêtus d'une membrane fine & blanchâtre, d'un tiſſu fort ſerré, qu'on appelle Périoſte.

Le Périoſte recouvre tous les points de la ſurface de l'os, excepté à l'inſertion des tendons, dans les ſurfaces articulaires, & dans la partie extérieure des dents; partout ailleurs on trouve le Périoſte : à la tête on l'appelle pericrâne.

Les os ſont percés d'une infinité de trous preſque imperceptibles, pour donner paſſage aux vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, qui vont ſe diſtribuer dans la ſubſtance des os & de la moëlle.

Uſage des Os.

Les os forment la charpente du corps du cheval, & ſervent de ſoutien & de baſe aux parties molles. C'eſt leur principal uſage; mais il y en a qui ont des uſages particuliers; les uns ſervent de levier, comme la rotule; les autres ſervent de boîte & de défenſe aux parties molles, comme les os du crâne, les côtes; d'autres de poulie, comme les os ſeſamoïdes du boulet, &c.

De la Connexion des Os.

On entend par connexion la maniere dont les os ſont liés ou ſoudés enſemble; la premiere s'appelle *articulation*; la ſeconde s'appelle *ſymphiſe.*

L'articulation eſt avec mouvement, ou ſans mouvement.

L'articulation avec mouvement eſt de quatre ſortes; l'articulation de genou, l'articulation de charniere, l'articulation de pivot, & l'articulation de couliſſe.

L'articulation de genou, lorſqu'un os eſt reçu dans une cavité avec mouvement en tout ſens. Telle eſt celle de l'humerus avec l'omoplate, ou celle du femur avec les os innominés.

L'articulation de charniere, lorſqu'elle ſe fait avec flexion & extenſion; telle eſt celle de l'avant-bras avec le bras.

L'articulation de pivot, lorſqu'une éminence eſt reçue dans une cavité, au milieu de laquelle elle tourne; telle eſt celle de la premiere vertebre du col avec l'apophiſe odontoïde de la ſeconde vertebre du col.

L'articulation de couliſſe, lorſqu'un os gliſſe ſur un autre de devant en arriere, ou de haut en bas; telle eſt celles des vertebres entr'elles, ou de la rotule ſur les condiles du fémur.

De l'Articulation ſans mouvement.

Elle eſt de quatre eſpeces, la ſuture, l'harmonie, l'enchaſſement & la gomphoſe.

On l'appelle ſuture, lorſque deux os s'entrelaſſent enſemble, par des eſpéces de dents, comme les os pariétaux.

Harmonie, lorſqu'une ſurface eſt appliquée ſur l'autre, ſans dentelure; telle eſt celle de l'os du palais avec l'os maxillaire.

Enchaſſement, quand un os eſt enchaſſé dans un autre; c'eſt ainſi que le bec du ſphénoïde eſt enchaſſé dans le vomer.

Gomphoſe, lorſqu'un os s'implante dans un autre, comme les dents dans leurs alvéoles.

De la Symphiſe.

La ſymphiſe, eſt la maniere dont deux os ſont ſoudés enſemble, par le moyen d'un cartilage ou d'un ligament; c'eſt ainſi que les deux os de la machoire inférieure ſont ſoudés enſemble dans les chevaux, par le moyen d'un cartilage qui s'offifie avec le tems.

Des

Des Ligamens.

Les articulations avec mouvement, ſe font par le moyen de liens d'un tiſſu ſerré, blancs & élaſtiques, qu'on appelle ligamens.

Les principaux ligamens ſont les latéraux, les capſulaires, les croiſés, les ſuſpenſeurs, les annulaires & les intermédiaires.

Les ligamens latéraux ſont des cordons ligamenteux, ſitués aux côtés des articulations de charniere.

Les capſulaires ſont des eſpeces de veſſie, qui enveloppent toute l'articulation; ces ligamens ſont ſeuls pour l'articulation de l'humérus avec l'omoplate, & ſe trouvent à toutes les articulations de charnieres & de genou, accompagnées de latéraux.

Les ligamens croiſés ſont des cordons ligamenteux, qui paſſent les uns ſur les autres; on les trouve à l'articulation du fémur avec le tibia, entre les deux os.

Les ligamens ſuſpenſeurs, ſont ceux qui tiennent les os ſuſpendus, comme celui qui ſe trouve dans la cavité cotiloïde des os innominés, qui ſoutient le fémur.

Les ligamens annulaires, ſont ceux qui contiennent des tendons & font les fonctions d'anneau; tel eſt celui du jarret, qui laiſſe paſſer le tendon extenſeur de l'os du pied; tel eſt le ligament annulaire commun, qui eſt derriere le genou.

Les ligamens intermédiaires, ſont ceux qui ſe trouvent entre deux os; tels ſont ceux qui uniſſent le corps des vertebres entr'eux.

De la Synovie.

Ou trouve aux recoins de toutes les articulations avec

mouvement, de même qu'aux parois internes des ligamens capſulaires, des glandes qui filtrent une liqueur gluante, jaunâtre & viſqueuſe, comme le blanc d'œuf; on appelle cette liqueur ſynovie : ſon uſage eſt de lubrefier la ſurface des os, afin de rendre le mouvement plus aiſé & d'empêcher l'éroſion des os.

CHAPITRE II.

DE LA SARCOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

De la Myologie.

LA partie de l'Hippotomie qui traite des muſcles, s'appelle myologie.

Le muſcle eſt un organe deſtiné à exécuter tous les mouvemens du corps. Il eſt compoſé de petits faiſceaux de fibres joints enſemble par une membrane commune qu'on appelle tiſſu cellulaire. Ce tiſſu s'inſinue dans tous les interſtices de paquets de fibres & leur ſert d'enveloppe.

On conſidere dans le muſcle, la partie charnue & la partie tendineuſe.

La partie charnue, forme le corps du muſcle; elle eſt parſemée de vaiſſeaux ſanguins; c'eſt ce qui lui donne la couleur rouge.

La partie tendineuſe, forme l'extrêmité du muſcle, on l'appelle *tendon ;* elle paroît n'avoir que des vaiſſeaux lymphatiques, c'eſt ce qui lui donne la couleur blanche.

On diſtingue dans le muſcle, le commencement, le milieu & la fin. Les Anciens appelloient le commence-

ment, la tête du muſcle; le milieu, le ventre; & la fin, la queue.

On diſtingue encore le point fixe & le point mobile.

Le point fixe eſt celui qui eſt attaché à la partie qui a plus de réſiſtance, & moins de mobilité.

Le point mobile eſt celui qui eſt attaché à la partie qui a plus de mobilité, & moins de réſiſtance. Ainſi c'eſt la fixité ou la mobilité de la partie à laquelle le muſcle eſt attaché, qui détermine le point fixe & le point mobile du muſcle.

Différences.

Il y a des muſcles qui n'ont point de tendon; il y en a qui n'en ont qu'un, d'autres en ont deux, d'autres en ont trois & même quatre.

Les muſcles ſouffrent pluſieurs différences, à raiſon de leur figure. Ils ſont droits, quarrés, triangulaires, ſpiraux, orbiculaires, rhomboïdaux, penniformes, glomiformes, &c.

Il y a beaucoup de muſcles droits, orbiculaires, & rhomboïdaux, peu de ſpiraux; il n'y a que le cœur de glomiforme.

A raiſon de leur figure, on les appelle *biceps*, lorſqu'ils ont deux têtes, ou deux principes; *triceps*, lorſqu'ils en ont trois.

Il n'y a point de différence entre les muſcles, par rapport à leur compoſition; ils ſont tous compoſés de paquets de fibres enveloppées du tiſſu cellulaire.

Le tendon eſt compoſé d'autant & des mêmes fibres que le corps du muſcle; mais les fibres du tendon ſont plus déliées & plus ſerrées; on n'y apperçoit point de vaiſſeau ſanguin: lorſque l'injection paroît dans les vaiſſeaux du

tendon, c'eſt qu'elle a pénétré dans les vaiſſeaux lymphatiques.

Lorſque le tendon s'épanouit, on l'appelle aponevroſe.

Les muſcles ſont capables de trois ſortes de mouvemens, du mouvement élaſtique, du mouvement muſculaire & du mouvement tonique.

Le mouvement élaſtique, c'eſt la propriété qu'ont les fibres de ſe rétablir dans leur état, lorſqu'elles ont été diſtendues.

Le mouvement muſculaire, c'eſt la propriété qu'ont les fibres charnues de ſe racourcir.

Le mouvement tonique eſt un diminutif du mouvement muſculaire, c'eſt la propriété que les fibres ont de ſe froncer, lorſqu'elles ſont piquées ou irritées.

Uſage du Muſcle.

L'uſage du muſcle eſt de mouvoir toutes les parties du corps. Les uns ſervent à mouvoir les parties dures, c'eſt-à-dire, les os; les autres ſervent à mouvoir les parties molles; tels ſont les muſcles des yeux, des paupieres, des oreilles, des levres, du ſphincter, de l'anus, &c. Les autres ſervent à mouvoir les fluides, comme le cœur.

ARTICLE II.

De l'Angiologie.

L'ANGIOLOGIE eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des vaiſſeaux.

Les vaiſſeaux ſont des canaux qui ſervent à contenir les liqueurs qui circulent dans le corps du cheval.

Ces vaiſſeaux ſont communs ou propres; les communs ont différens noms, à raiſon des différentes liqueurs qu'ils contiennent, & à raiſon de leurs fonctions.

A raiſon des liqueurs qu'ils contiennent, on les appelle ſanguins, lymphatiques & aëriens.

A raiſon de leurs fonctions, on les appelle ſecrétoires, excrétoires, abſorbans, &c.

Les vaiſſeaux ſanguins, ſont les vaiſſeaux deſtinés à la circulation du ſang; ils ſont de deux ſortes, les arteres & les veines.

Les arteres ſont les vaiſſeaux qui reçoivent le ſang du cœur, pour le diſtribuer dans toutes les parties du corps.

Les veines ſont les vaiſſeaux qui rapportent au cœur le ſang des arteres.

Les vaiſſeaux lymphatiques ſont des vaiſſeaux blancs, deſtinés à la circulation de la lymphe.

Ces vaiſſeaux ſont auſſi diſtingués en arteres & en veines; les arteres portent la lymphe, & les veines la rapportent.

Les vaiſſeaux aëriens ſont les vaiſſeaux qui contiennent l'air de la reſpiration; il n'y en a que dans les poumons.

Les vaiſſeaux ſecrétoires ſont des canaux deſtinés à ſéparer du ſang quelque liqueur particuliere.

Les vaiſſeaux excrétoires ſont des canaux deſtinés à recevoir les liqueurs qui ont été ſéparées du ſang par les vaiſſeaux ſecrétoires.

Les vaiſſeaux abſorbans ſont de petits tuyaux deſtinés à repomper certaines humeurs.

Les vaiſſeaux propres ſont les vaiſſeaux de chaque humeur particuliere, comme de la ſalive, de la mucoſité du nez, du ſuc inteſtinal, du chyle, de l'urine, de la tranſpiration, &c.

Je ne m'arrête pas ici à détailler chaque vaiſſeau, parceque j'aurai occaſion d'en parler dans la Splanchnologie & dans l'Adenologie.

ARTICLE III.

De la Nevrologie.

LA NEVROLOGIE eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des Nerfs.

Les nerfs ſont des cordons blancs, deſtinés à porter le fluide animal dans toutes les parties du corps.

Les nerfs viennent de la moëlle allongée & de la moëlle de l'épine, & vont ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps.

Ils ſont compoſés de filets, où l'on ne voit point de cavité; mais il eſt probable qu'ils ſont creux, ou du moins diſpoſés de façon à laiſſer couler les eſprits animaux.

On conſidere dans les nerfs, leurs enveloppes, les ganglions, les plexus, & leur communication entr'eux.

Les enveloppes des nerfs ſont les mêmes que celles du cerveau, c'eſt-à-dire, des productions de la dure mere & de la pie mere, qui accompagnent les nerfs juſqu'à leur derniere diviſion.

Les ganglions ſont de petites éminences ou de petits tubercules dans les nerfs.

Les plexus ſont des diviſions des nerfs, qui forment des entrelacemens ſinguliers.

Les communications des nerfs ſe font par le moyen des branches d'un nerf qui vont ſe réunir avec celles d'un autre; c'eſt par-là qu'on explique la ſympathie.

L'uſage des nerfs eſt de donner le mouvement & le ſentiment à toutes les parties.

ARTICLE IV.

De la Splanchnologie.

LA SPLANCHNOLOGIE eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des viſceres.

Les viſceres ſont des organes plus ou moins conſidérables par leur volume, renfermés dans quelque cavité conſidérable du corps, & deſtinés à quelque fonction particuliere.

On diſtingue trois cavités dans leſquelles les viſceres ſont enfermés: la tête, la poitrine & le ventre. Les Anciens les appelloient ventre ſupérieur, ventre moyen & ventre inférieur.

Ces cavités, ou ces trois ventres, ont des parties ou des tégumens communs, qui ſont l'épiderme, la peau & la membrane graiſſeuſe.

De l'Epiderme.

L'Epiderme eſt une pellicule très fine, qui recouvre toute l'habitude du corps; elle s'éleve lorſqu'on met quelque choſe de chaud ſur la peau du cheval, & forme des veſſies; elle eſt inſenſible.

De la Peau.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire ce que c'eſt que la peau; tout le monde le ſait aſſez; elle eſt compoſée de fibres tendineuſes diſpoſées en tous ſens, & d'un tiſſu extrême-

ment ſerré ; elle eſt fort épaiſſe en certains endroits, comme à la criniere, ſur le dos, au jarret, à la queue, au boulet, &c. elle eſt fort mince dans d'autres, comme aux levres, aux paupieres, &c.

Quoiqu'elle ne ſoit percée que dans quelques endroits d'une maniere ſenſible, elle eſt cependant percée d'une maniere imperceptible dans toute ſon étendue, pour donner paſſage aux poils, & à la matiere de la ſueur & de la tranſpiration. Elle a des vaiſſeaux ſanguins, des vaiſſeaux lymphatiques, des nerfs & des glandes : elle eſt très-ſenſible.

De la Membrane Graiſſeuſe.

La membrane graiſſeuſe, n'eſt autre choſe que le tiſſu cellulaire, dont j'ai parlé ci-deſſus. Ce tiſſu cellulaire, eſt compoſé d'une infinité de veſicules adoſſées les unes aux autres ; deſtinées à contenir la graiſſe, qui eſt la crême du chyle, ou une huile figée, qui vient du ſang.

Du Ventre ſupérieur ou la Tête.

La tête a des parties contenantes & des parties contenues. Les parties contenantes ſont les tegumens communs & les os du crâne. Les parties contenues ſont les membranes du cerveau, le cerveau, le cervelet & la moëlle allongée.

Les principales membranes du cerveau ſont au nombre de deux, l'une s'appelle dure mere, & l'autre pie mere.

La dure mere, appellée auſſi pericrâne interne, c'eſt cette membrane qu'on voit dès qu'on a ouvert le crâne ; elle eſt fortement attachée à toute la ſurface interne du crâne ; elle ſe replie à la partie antérieure, ſupérieure & moyenne

moyenne du crâne, & forme une ſéparation, qu'on appelle la faux de la dure-mere; cette faux s'enfonce aſſez avant dans la ſubſtance du cerveau, & le partage en deux parties égales. A la partie antérieure de la faux, ſous l'articulation des os pariétaux, il y a un canal qui reçoit tout le ſang du cerveau, on l'appelle *ſinus longitudinal*; cette membrane forme pluſieurs autres ſinus dans ſon étendue.

Dans ſa partie ſupérieure, elle forme une eſpece de plancher, qu'on appelle *tente du cervelet*; elle enveloppe toute la ſubſtance du cerveau, du cervelet & de la moëlle allongée, & ſe prolonge hors du cerveau pour accompagner les nerfs.

La ſeconde membrane eſt la pie-mere; on la ſépare aiſément de la dure-mere; elle eſt beaucoup plus mince: elle s'enfonce dans toutes les anfractuoſités du cerveau & du cervelet.

Du Cerveau.

Le cerveau eſt un organe mol, qui remplit la plus grande partie du crâne; il ſe diviſe en deux hémiſpheres: chaque hémiſphere ſe diviſe en trois lobes; en lobe ſupérieur, en lobe moyen & en lobe inférieur.

Le cerveau eſt compoſé de deux ſubſtances; l'une extérieure, griſâtre, nommée *corticale* ou *cendrée*; l'autre intérieure, blanche, nommée *médullaire*.

En ſéparant les deux hémiſpheres, on voit au-deſſous, un corps blanc, qu'on appelle corps calleux: on remarque dans le cerveau pluſieurs éminences & pluſieurs cavités, dont je ne fais pas ici la deſcription, pour ne pas ſortir des bornes que je me ſuis preſcrites dans cet abrégé.

Du Cervelet.

Le cervelet eſt ſitué au-deſſus du cerveau, & un peu en arriere; il eſt enveloppé des mêmes membranes que ce viſcere, & il eſt compoſé, comme lui, de la ſubſtance *corticale*, & de la ſubſtance médullaire; mais ces deux ſubſtances ſont plus fermes dans le cervelet que dans le cerveau : il eſt beaucoup plus ſenſible que le cerveau. On y remarque pluſieurs éminences, & ſur-tout des prolongemens qui partent de ſa ſubſtance pour aller former, avec pareilles productions du cerveau, la moëlle allongée.

De la Moëlle.

La moëlle allongée eſt placée au-deſſous du cerveau & du cervelet; elle s'étend depuis la partie moyenne du cerveau, juſqu'au trou occipital. C'eſt une production de la ſubſtance médullaire du cerveau & du cervelet. C'eſt de la moëlle allongée que partent de petits cordons blancs, qui ſont les dix paires de nerfs qui viennent de la tête, & qui vont ſe diſtribuer dans différentes parties du corps.

L'uſage du cerveau & du cervelet, eſt de filtrer une liqueur très-ſubtile, appellée eſprit animal, qui eſt diſtribuée, par le moyen des nerfs, dans toutes les parties du corps, pour leur donner le mouvement & le ſentiment.

La moëlle allongée, à la ſortie du crâne, prend le nom de moëlle épiniere; celle-ci s'étend depuis le trou occipital juſqu'à la queue, paſſant ſur le corps de chaque vertebre, qui toutes enſemble forment le canal vertébral.

La moëlle de l'épine, qui s'étend depuis le trou oc-

cipital, juſqu'à la premiere vertebre du dos, s'appelle moëlle cervicale. Celle qui s'étend depuis la derniere vertebre cervicale, juſqu'à la premiere vertebre des lombes, s'appelle *dorſale*; celle qui occupe l'eſpace des vertebres des lombes, s'appelle *lombaire*; celle qui occupe le canal de l'os ſacrum, s'appelle *ſacrée*. Ces différentes portions fourniſſent dans leur trajet des cordons blancs, plus ou moins gros, qui ſont autant de nerfs.

La moëlle cervicale fournit de chaque côté ſept nerfs, qui ſe réuniſſent & forment les nerfs brachiaux, qui vont ſe diſtribuer aux jambes de devant.

La moëlle épiniere du dos, fournit dix-huit nerfs de chaque côté.

La moëlle épiniere des lombes, fournit ſix paires de nerfs, qui vont ſe diſtribuer aux muſcles du bas-ventre.

Celle de l'os ſacrum, fournit cinq gros nerfs, qu'on appelle *ſacrés*, qui, en ſe réuniſſant, forment un gros nerf, le plus conſidérable des nerfs du cheval, qu'on appelle nerf *ſciatique*; ce nerf continue ſa route le long de la cuiſſe, & va fournir aux jambes de derriere.

L'extrêmité de la moëlle de l'os ſacrum, fournit pluſieurs nerfs, qui vont ſe diſtribuer à la queue & au dedans du baſſin.

De la Poitrine, ou du Ventre moyen.

La cavité de la poitrine eſt bornée antérieurement par les deux premieres côtes, poſtérieurement par le diaphragme, ſupérieurement par les vertebres du dos, inférieurement par le ſternum, & latéralement par les côtes & les muſcles intercôtaux.

Les parties qui forment la cavité de la poitrine, ſont ou contenantes ou contenues.

Les parties contenantes ſont la peau, les muſcles, les côtes & le ſternum.

Les parties contenues ſont la plevre, les poumons, le péricarde, le cœur, une partie de l'œſophage & les gros vaiſſeaux.

De la Plevre.

La Plevre eſt une membrane qui tapiſſe l'intérieur de la poitrine; elle eſt compoſée de deux ſacs qui, venant s'adoſſer au milieu de la poitrine, forment une cloiſon, qu'on appelle *Médiaſtin.* Cette membrane eſt d'une épaiſſeur médiocre; tranſparente, fort ſenſible, & parſemée d'une infinité de nerfs & de vaiſſeaux; ſon uſage eſt de tapiſſer l'intérieur de la poitrine, & de filtrer une liqueur qui l'humecte, & qui empêche l'adhérence du poumon à la plevre.

Du Poumon.

Le Poumon eſt l'organe de la reſpiration; c'eſt un viſcere conſidérable par ſon volume, mollaſſe, ſpongieux, compoſé de véſicules, de glandes & de vaiſſeaux.

Le poumon eſt diviſé en deux lobes principaux, l'un droit, & l'autre gauche; les deux lobes ſont ſéparés par le médiaſtin; on en trouve un troiſieme, moins conſidérable, entre les deux lames du médiaſtin. Chaque lobe du poumon occupe une grande partie de chaque cavité de la poitrine.

Le poumon eſt attaché ſupérieurement aux corps des vertebres par un tiſſu cellulaire; il eſt ſoutenu inférieurement par le médiaſtin & le cœur, qu'il embraſſe, & ſur lequel il eſt comme couché.

Les vaiſſeaux du poumon ſont de deux ſortes; les uns

ſervent à la circulation du ſang, les autres ſervent à la reſpiration ; ces derniers s'appellent vaiſſeaux aëriens ; ce ſont des tuyaux compoſés d'anneaux cartilagineux, qui ſe diviſent & ſe ſubdiviſent comme les vaiſſeaux ſanguins, & ſe terminent en de petites véſicules qui font la principale ſubſtance du poumon.

Ces vaiſſeaux aëriens, appellés auſſi les *bronches*, ſont la continuation d'un gros canal cartilagineux, qui s'étend depuis le larynx juſqu'au poumon, qu'on appelle *trachée artere ;* c'eſt par ce gros canal que l'air paſſe de la bouche dans les poumons.

L'uſage du poumon eſt de ſervir à la reſpiration & à la perfection du ſang.

Du Péricarde.

Le péricarde eſt un ſac membraneux, placé entre les deux membranes du médiaſtin, qui ſert d'enveloppe au cœur ; il eſt attaché antérieurement aux vaiſſeaux du cœur, & poſtérieurement au diaphragme.

Il eſt compoſé de deux membranes ; l'une commune, qui vient du médiaſtin ; l'autre propre, qui vient des gros vaiſſeaux du cœur ; il a des nerfs, des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques ; on croit qu'il a des glandes.

Son uſage eſt de ſervir de bourſe au cœur, de le défendre, & de filtrer une liqueur pour l'humecter.

Le péricarde ſe colle quelquefois au cœur.

Du Cœur.

Le cœur eſt un muſcle creux, placé au milieu de la poitrine, deſtiné à la circulation du ſang. Sa figure approche de celle d'un cône, ou d'une pyramide ; ſa baſe regarde les vertebres, & ſa pointe le ſternum.

On conſidere dans le cœur quatre cavités, deux de chaque côté; l'une s'appelle *oreillette*, & l'autre, *ventricule*; ainſi il y a une oreillette droite & une oreillette gauche, un ventricule droit & un ventricule gauche. Ces quatre cavités ſont ſéparées par une cloiſon charnue, de ſorte qu'il n'y a aucune communication des droites avec les gauches. Ces cavités ſervent à recevoir ſucceſſivement le ſang qui vient au cœur par les veines. Voici comment ſe fait la circulation du ſang.

Le ſang qui a été diſtribué par les arteres dans toutes les parties du corps, eſt repris par les veines, qui, après pluſieurs réunions, viennent enfin former deux troncs principaux; l'un qui rapporte le ſang des parties de devant, & l'autre celui des parties de derriere; ces deux troncs s'appellent veine cave antérieure & veine cave poſtérieure. Ces deux veines viennent apporter le ſang dans l'oreillette droite du cœur; de l'oreillette droite, le ſang paſſe dans le ventricule droit, de-là il entre dans l'artere pulmonaire, qui ſe diviſe en deux branches, l'une pour le lobe droit du poumon, l'autre pour le gauche. Le ſang eſt rapporté de toute la ſubſtance du poumon, par quatre veines principales, dans l'oreillette gauche du cœur; de-là le ſang paſſe dans le ventricule gauche, & du ventricule gauche dans l'artere aorte, qui va le porter dans toutes les parties du corps. Cette artere, à quelque diſtance de ſa ſortie du cœur, ſe diviſe en deux branches conſidérables, l'une qui va diſtribuer le ſang aux parties de devant, & je l'appelle aorte antérieure; l'autre ſe recourbe le long des vertebres du dos, & va fournir aux parties de derriere; je l'appelle aorte poſtérieure.

L'aorte antérieure ſe diviſe en quatre branches; deux vont à la tête, une de chaque côté du col; elles ſe nom-

ment carotides : les deux autres vont aux jambes de devant ; elles ſe nomment axillaires.

L'aorte poſtérieure, à ſa ſortie du cœur, ſe recourbe, & on appelle cette courbure, la *croſſe* de l'*aorte*. Elle continue ſa marche le long des vertebres du dos, & fournit dans ce trajet pluſieurs branches pour les viſceres. Les principales diſtributions ſont au nombre de trois ; le tronc cœliaque, l'artere méſentérique antérieure, & la méſentérique poſtérieure. Ces trois troncs ſe diviſent en une infinité de ramifications, pour fournir aux viſceres contenus dans le bas-ventre ; tels que l'artere hépatique, qui va au foie ; la gaſtrique, qui va à l'eſtomach ; la ſplénique, qui va à la rate ; la pancréatique, qui va au pancréas, &c.

Le tronc de l'aorte poſtérieure, arrivé aux dernieres vertebres des lombes, ſe diviſe en deux branches, qui prennent, dans cet endroit, le nom d'*arteres iliaques* ; à la ſortie du bas-ventre, elles prennent le nom de *crurales* : ces arteres vont enfin ſe diſtribuer aux parties de derriere, par une infinité de diviſions & de ſubdiviſions répétées.

Le ſang arrivé aux dernieres diviſions des arteres, eſt repris par l'extrêmité des veines, qui vont s'aboucher aux extrêmités des arteres ; les veines d'abord diviſées à l'infini, comme les arteres, ſe réuniſſent pour former des branches un peu conſidérables ; ces branches, par des réunions répétées, viennent enfin former les deux troncs principaux, dont j'ai parlé ci-deſſus ; c'eſt-à-dire, la veine cave antérieure & la veine cave poſtérieure, qui viennent apporter le ſang, comme je l'ai dit, dans l'orcillette droite du cœur, &c. C'eſt ainſi que recommence toujours la circulation du ſang, juſqu'à ce que la vie ceſſe.

Du Bas-Ventre ou Ventre inférieur.

La cavité du bas-ventre eſt terminée ſupérieurement, par quelques vertebres du dos & par celles des lombes; inférieurement, par les muſcles du bas-ventre, & les tégumens communs; antérieurement par le diaphragme, qui eſt une cloiſon en partie charnue, en partie tendineuſe, qui ſépare le ventre de la poitrine; poſtérieurement & latéralement, par les os du baſſin.

Pour comprendre plus facilement la ſituation des viſceres contenus dans le bas-ventre, il eſt à propos de diſtinguer trois régions; une antérieure, appellée epigaſtrique, l'autre moyenne, appellée ombilicale, & la troiſiéme poſtérieure, appellée hypogaſtrique.

La région antérieure s'étend, depuis le ſternum juſqu'à ſix ou ſept travers de doigt de l'ombilic.

La région moyenne ou ombilicale, s'étend depuis la précédente, juſqu'à ſix ou ſept travers de doigt au-deſſous de l'ombilic.

La poſtérieure ou hypogaſtrique, s'étend depuis la précédente, juſqu'aux os pubis.

Ces différentes régions, ſe ſubdiviſent encore chacune en trois autres régions.

Les parties renfermées dans la région épigaſtrique, ſont l'epiploon, le foie, le pancréas, le commencement des boyaux grêles, une partie des gros, & la rate.

Dans la région moyenne ou ombilicale, ſont contenus une partie des gros & petits inteſtins, les reins, une partie des ureteres.

Dans la région hypogaſtrique, ſont contenus le dernier boyau, une partie des ureteres, la matrice & les ovaires dans les jumens, & la veſſie.

Le

Le bas-ventre eſt tapiſſé intérieurement d'une membrane fine, liſſe & polie, appellée Péritoine, qui recouvre la plus grande partie des viſceres que je viens de nommer.

De l'Œſophage.

Quoique l'œſophage ne ſoit pas contenu dans le bas-ventre, cependant comme il eſt le commencement des boyaux, je crois que c'eſt ici le lieu d'en parler.

Au fond de la bouche commencent deux canaux; l'un ſitué antérieurement, appellé larynx; l'autre ſitué derriere celui-ci, appellé pharynx.

Le larynx eſt le commencement de la trachée artere; il y a une ouverture, pour donner paſſage à l'air de la reſpiration: cette ouverture s'appelle glotte; elle eſt recouverte d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle épiglotte. Au bas de la glotte commence la trachée artere, qui eſt un canal compoſé d'anneaux cartilagineux, deſtiné à porter l'air dans les poumons; ce canal regne le long du col inférieurement: arrivé aux poumons, il ſe diviſe en deux branches principales, qui ſe diviſent à leur tour, en une infinité de ramifications, pour former les vaiſſeaux aëriens dont j'ai déja parlé: on appelle ces diviſions les bronches du poumon; mais ce n'eſt pas de ce canal qu'il s'agit ici.

Le pharynx eſt le commencement de l'œſophage; c'eſt une eſpece d'entonnoir ſitué au fond de la bouche, pour recevoir & ramaſſer les alimens, lorſqu'ils ont été broyés par les dents. Le pharynx ſe rétrécit, & forme un canal qui deſcend derriere la trachée artere, le long des vertebres du col, entre dans la poitrine, deſcend le long des vertebres du dos, juſqu'au diaphragme, & porte dans toute cette étendue, le nom d'œſophage: enſuite il perce le diaphragme, ſe dilate & forme un grand ſac membraneux,

qu'on appelle eſtomach ; ce ſac ſe rétrécit & forme le commencement des boyaux ou inteſtins.

Quoique les boyaux ne faſſent qu'un même canal, on les diviſe en pluſieurs parties, & on leur a donné différens noms, à raiſon de l'eſpace qu'ils occupent.

On diviſe les boyaux en grêles & en gros.

Les grêles ſont le commencement du canal inteſtinal, & les gros en ſont la fin.

Les inteſtins grêles ſont au nombre de trois; le premier s'appelle *duodenum*, le ſecond *jejunum*, & le troiſieme *ileum*.

Les gros boyaux ſont auſſi au nombre de trois; le premier s'appelle *cœcum*, le ſecond *colon*, & le troiſieme *rectum*.

Ainſi on voit que le pharynx, l'œſophage, l'eſtomach, les gros & les petits boyaux ne ſont qu'une même continuité & un même canal, qui s'étend depuis la bouche juſqu'à l'anus. Ce canal eſt compoſé de quatre tuniques; la premiere eſt celluleuſe ; ce n'eſt autre choſe que le tiſſu cellulaire ; la ſeconde eſt charnue, compoſée de fibres charnues ; la troiſieme eſt la nerveuſe, & la quatrieme eſt la veloutée.

On remarque dans la membrane veloutée des inteſtins, 1°. Des glandes, qui ſervent à filtrer le ſuc inteſtinal. 2°. La racine des veines lactées, qui ſont de petits orifices donnant paſſage à la partie la plus fine & la plus fluide des alimens, appellée *chyle*.

Les boyaux ſont tenus enſemble, par une eſpece de fraiſe graiſſeuſe, qu'on appelle *méſentere*. La partie du méſentere, qui lie les inteſtins grêles, s'appelle *meſereum* ; celle qui lie les gros boyaux, s'appelle *meſocolon*.

Le méſentere eſt compoſé de deux lames du péritoine, & d'une troiſieme cellulaire, qui eſt au milieu. C'eſt dans

cette duplicature, que ſont les glandes qui reçoivent le chyle des veines lactées.

De l'Epiploon.

Dès qu'on a ouvert le bas-ventre, on apperçoit une membrane graiſſeuſe, aſſez ſouvent tranſparente, mince, compoſée de véſicules; c'eſt l'*épiploon.*

Il reſſemble à une gibeciere, dont le fond eſt en bas; il s'attache d'un côté à la grande courbure de l'eſtomach, de l'autre au foie & à une partie des inteſtins.

Son uſage eſt de recouvrir les inteſtins, de filtrer une eſpece de roſée pour leur donner de la ſoupleſſe, & pour empêcher qu'ils ne ſe collent enſemble.

De l'Eſtomach.

L'eſtomach ou le ventricule, eſt un ſac membraneux, formé par la dilatation de l'œſophage.

On y remarque l'orifice antérieur & l'orifice poſtérieur, la grande & la petite courbure, ſes tuniques, & les glandes.

L'orifice antérieur, eſt l'entrée de l'œſophage dans l'eſtomach; on l'appelle auſſi orifice *cardiac*: les fibres de cet orifice ſont orbiculaires & obliques; elles ſe croiſent & forment un 8 de chiffre, ou une cravate.

L'orifice poſtérieur, appellé autrement *pylore*, eſt le paſſage de l'eſtomach dans l'inteſtin *duodenum*: on y remarque un rebord qui eſt abattu & tourné du côté du duodenum; c'eſt un muſcle orbiculaire, formé par les fibres orbiculaires, & recouvert de la tunique veloutée. Ce muſcle fait un rétréciſſement qui empêche le retour des alimens dans l'eſtomach.

Les tuniques de l'eſtomach ſont à peu près les mêmes que celles des inteſtins ; mais elles ſont un peu plus fortes : on obſerve dans l'eſtomach des glandes, qu'on appelle glandes *gaſtriques*, deſtinées à filtrer le ſuc gaſtrique, pour ſervir à la digeſtion.

L'uſage de l'eſtomach eſt de ſervir à la digeſtion.

Des Boyaux.

Les boyaux ſont la continuation de l'eſtomach.

Leur uſage eſt de recevoir les alimens de l'eſtomach, d'en achever la digeſtion, de ſervir à l'élaboration du chyle, de le faire paſſer dans les veines lactées, & de conduire les matieres fécales hors du corps. Le mouvement qui ſert à ces uſages, s'appelle mouvement périſtaltique.

Du Foie.

Le foie eſt un viſcere très-conſidérable, deſtiné à la ſécrétion de la bile ; il eſt ſitué derriere le diaphragme dans la région épigaſtrique : il eſt diviſé en trois lobes principaux ; l'un droit, l'autre gauche, & l'autre moyen.

On appelle le lobe droit, le grand lobe du foie ; le lobe gauche, s'appelle le petit lobe du foie ; le lobe moyen, répond au lobe de Spigellius dans l'homme.

Il eſt attaché par trois ligamens ; l'un antérieur, les deux autres latéraux.

L'uſage du foie eſt de ſéparer la bile.

La bile ſéparée dans le foie, eſt reçue par des pores biliaires qui, en ſe réuniſſant tous, viennent former un canal, qui va porter la bile dans l'inteſtin duodenum : ce canal eſt nommé canal *choledoc*.

Du Pancréas.

Le pancréas eſt un viſcere d'une figure plate, aſſez irréguliere, deſtiné à la ſécrétion d'un ſuc blanc ſavoneux & limpide, appellé ſuc pancréatique.

Il eſt ſitué au milieu de la région épigaſtrique, collé à une partie des gros & des petits boyaux; il eſt compoſé d'une infinité de petits corps ronds, unis enſemble par une membrane qui s'inſinue dans l'interſtice de chaque lobule: il part de ces petits corps ronds de petits tuyaux, qui forment, par leur réunion, un canal blanc aſſez conſidérable, qui va décharger dans le duodenum, à l'endroit de l'inſertion du canal choledoc, le ſuc pancréatique.

L'uſage du pancréas eſt de filtrer une liqueur muqueuſe, blanche, reſſemblante à la ſalive, pour ſervir à la digeſtion.

Des Reins.

Les reins ſont deux viſceres qui ont la figure d'un haricot, deſtinés à ſéparer l'urine du ſang. Ils ſont ſitués dans la région lombaire, derriere le péritoine, collés aux côtés des vertebres des lombes.

Quand on les ouvre, on voit de petites cavités, rangées en lignes demi-circulaires; c'eſt de ces cavités que tombe l'urine ſéparée, qui paſſe de-là dans une cavité plus conſidérable, appellée le baſſinet du rein: cette cavité ſe rétrécit & forme le commencement d'un canal, appellé *uretere*, qui deſcend à côté du corps des vertebres lombaires, & va s'inſérer à la partie poſtérieure de la veſſie.

De la Veſſie.

La veſſie eſt un ſac membraneux, reſſemblant à une

bouteille, deſtinée à contenir l'urine. Elle eſt ſituée dans la partie inférieure du baſſin : elle a trois ouvertures ; deux pour l'inſertion des deux ureteres, & l'autre, qui eſt le commencement de l'uretere, pour la ſortie de l'urine.

Son col ſe continue dans les chevaux, par deſſous les os pubis, pour former le commencement de l'uretre qui rampe le long de la verge.

De la Matrice.

La matrice eſt un viſcere propre à la jument. Elle eſt deſtinée à la génération.

On la diviſe en corps & en branches ou cornes : le corps eſt au milieu, & les branches ſont appliquées aux os des iſles.

Elle eſt attachée par des ligamens.

Son uſage eſt de ſervir de demeure & d'enveloppe au fœtus.

Des Ovaires.

Les ovaires ſont deux petits corps ronds, blanchâtres, attachés aux côtés de la matrice.

Leur uſage eſt de contenir, ſelon le ſentiment le plus reçu, le germe du fœtus.

Des Teſticules.

Les teſticules ſont des corps ovales, deſtinés à la ſécrétion de la ſemence.

Les teſticules ſont compoſés de petits vaiſſeaux blancs, entortillés & repliés ſur eux-mêmes, nommés vaiſſeaux ſéminaires : ce ſont ces vaiſſeaux qui ſéparent du ſang la ſemence.

Les teſticules ont deux membranes ; l'une externe,

qu'on appelle vaginale; l'autre interne, qu'on appelle albuginée.

On trouve ſur les teſticules, un corps long, reſſemblant à un ver à ſoie, qu'on appelle épididime; du milieu de l'épididime, il part un gros tuyau, nommé canal déférent : ce canal va porter la ſemence qui a été ſéparée dans les teſticules, dans les véſicules ſéminaires, qui ſont deux réſervoirs placés derriere le col de la veſſie.

ARTICLE V.

DE L'ADÉNOLOGIE.

J'Ai cru devoir dire ici quelque choſe des glandes, pour faciliter l'intelligence de ce que je vais dire ſur la formation du chyle.

L'Adénologie eſt la partie de l'Hippotomie qui traite des glandes.

Des Glandes.

Les glandes ſont des corps ronds & mollaſſes, deſtinés à ſéparer du ſang quelque liqueur, ou à la perfectionner.

On les diſtingue en glandes conglomerées & en glandes conglobées.

Les glandes conglomérées ſont deſtinées à la ſécrétion de quelque humeur.

Les glandes conglobées, ſont celles qui ſont deſtinées à la perfection de la lymphe & du chyle.

Il y a autant d'eſpeces différentes de glandes conglomérées, qu'il y a d'humeurs différentes dans le cheval.

Ces différentes humeurs ſont la mucoſité du nez, la chaſſie des yeux, les larmes, la cire des oreilles, la ſalive,

la mucoſité du goſier, le ſuc gaſtrique, le ſuc pancréatique, le ſuc inteſtinal, la bile, l'urine, la ſemence, la ſynovie, la tranſpiration; je pourrois ajouter la moëlle, la graiſſe, &c.

C'eſt pourquoi, j'appellerai glandes conglomérées, les glandes de la membrane pituitaire, qui filtrent le mucus du nez; celles des yeux, qui filtrent l'humeur qui arroſe le globe de l'œil; celles des oreilles, qui filtrent la cire des oreilles; les parotides ou avives, les maxillaires & celles qui tapiſſent l'intérieur de la bouche, qui filtrent la ſalive; les glandes gaſtriques, qui ſéparent une liqueur blanche, ſemblable à la ſalive, pour ſervir à la digeſtion; le pancréas, qui ſépare une humeur à-peu près de la même nature, & qui a le même uſage; les glandes inteſtinales, parſemées dans l'intérieur des boyaux, qui ſéparent un ſuc deſtiné à faciliter la ſortie des excrémens; le foie, qui ſépare la bile deſtinée à la perfection de la digeſtion; les reins, qui ſéparent l'urine; les teſticules, qui ſéparent la ſemence; les glandes ſynoviales, qui ſéparent la ſynovie; & les glandes du tiſſu cellulaire, qui ſéparent la graiſſe & la moëlle.

Les glandes conglomérées, ont une cavité au milieu, pour recevoir de la circonférence, la matiere de la ſécrétion, & un tuyau excrétoire, qui prend l'humeur au milieu de la cavité, pour la porter dehors.

Les glandes conglobées, ou les glandes lymphatiques, ſont en très-grand nombre; il y en a dans toutes les parties du corps: elles ſervent à la perfection de la lymphe, & à en favoriſer la circulation. Ceci m'engage à dire quelque choſe de la circulation de la lymphe & des vaiſſeaux lymphatiques.

De la Lymphe.

La lymphe eſt la partie la plus ténue du ſang, deſtinée à la nutrition de toutes les parties du corps.

La lymphe a, de même que le ſang, des arteres & des veines. Les arteres lymphatiques prennent naiſſance des extrêmités capillaires ſanguines.

Chaque extrêmité capillaire ſanguine ſe diviſe en deux rameaux : l'un, plus large, pour donner paſſage aux globules rouges, & c'eſt le commencement d'une veine ſanguine; l'autre, plus étroit, par lequel entre une grande partie de la lymphe contenue dans le ſang, & c'eſt le commencement d'une artere lymphatique. Les arteres lymphatiques vont diſtribuer la lymphe dans toutes les parties : elles ſe diviſent & ſe ſubdiviſent de même que les arteres ſanguines ; & le reſidu de la lymphe eſt repris par les veines lymphatiques qui, après des réunions répétées, forment enfin des troncs conſidérables, qui rapportent le reſte de la lymphe nourriciere de la circonférence & des extrêmités du corps au centre : voici comment cela ſe fait.

Ces veines lymphatiques conſidérables ne ſont pas, comme les veines ſanguines, un canal continu ; c'eſt un canal noueux, coupé de nœuds d'intervalle en intervalle. On appelle ces nœuds glandes conglobées : elles ont d'un côté une ouverture pour recevoir la lymphe que la veine lymphatique y apporte : de l'autre côté, recommence un autre tuyau, qui va porter la lymphe dans une autre glande : ainſi de glandes en glandes, la lymphe eſt portée comme d'entrepôt en entrepôt des parties de derriere dans un réſervoir commun au chyle & à la lymphe, ſitué ſur la premiere des lombes, appellé *réſervoir du chyle*, ou *réſer-*

voir de Pecquet. De-là la lymphe eſt repriſe pas un canal qui monte le long des vertebres du dos, derriere l'aorte, appellé *canal thorachique*, & va enfin ſe mêler avec le ſang dans la veine ſouclaviere gauche.

La lymphe des parties de devant, va de même de glande en glande, ſe décharger dans la veine ſouclaviere gauche, & ſe mêle intimement avec le ſang, pour recommencer toujours de même la circulation.

L'uſage des glandes lymphatiques eſt, 1°. de ſéparer de la lymphe une liqueur qui y eſt mêlée: 2°. de favoriſer le progrès & la circulation de la lymphe.

Des Sécrétions.

On entend par ſecrétion, la fonction par laquelle il ſe ſépare du ſang quelque liqueur.

Les organes des ſécrétions ſont les glandes. Je ne parlerai pas ici du méchaniſme des ſécrétions, 1°. Parce qu'on ne peut rien dire que de ſyſtématique ſur cet article: 2°. Parceque je dois en parler plus au long, dans un Livre que je me propoſe de donner dans quelque tems. Ce que je viens de dire des glandes, facilitera l'intelligence de la digeſtion, de la chylification & de la route du chyle.

De la Digeſtion.

La digeſtion comprend la maſtication & la déglutition.

La maſtication eſt la préparation que les alimens reçoivent dans la bouche.

La déglutition eſt le paſſage des alimens dans l'eſtomach.

Les alimens ſont coupés par les dents inciſives ou dents de la pince, broyés & moulus par les dents molaires ou machelieres, tournés & retournés dans la

bouche par la langue, humectés & pénétrés par la salive, qui est apportée dans la bouche par les canaux salivaires, soit des glandes parotides, soit des maxillaires, soit des sublinguales, & de toutes celles qui tapissent l'intérieur de la bouche. Les alimens, ainsi broyés, divisés, humectés, sont reçus sur le dos de la langue & portés au fond de la bouche, que j'ai appellé *pharynx :* de-là ils passent dans l'œsophage, & ensuite dans l'estomach, où ils reçoivent une seconde préparation qu'on appelle digestion.

La digestion dépend des sucs digestifs, de l'action de l'estomach, de l'air contenu dans les alimens, & de l'action des parties voisines.

Les alimens descendus dans l'estomach font des impressions sur ses parois, sollicitent ses membranes à des contractions alternatives. L'estomach presse par des impulsions continuelles, les alimens ; les sucs digestifs les macerent & les humectent ; l'air qu'ils contiennent en dissout par son ressort les parties. Le diaphragme & les muscles abdominaux, aident l'action de l'estomach ; la chaleur du foie, des intestins & des parties voisines, favorise la sortie de l'air, & la division des parties des alimens. Par toutes ces causes, les alimens sont réduits en une espéce de pâte ou de bouillie, & passent enfin dans les intestins, où ils reçoivent la derniere préparation par la bile & le suc pancréatique qui pénétrent dans l'intestin *duodenum*, par deux canaux que j'ai appellés, l'un canal *choledoc*, & l'autre, *canal pancréatique.* Les alimens se divisent en deux parties ; l'une plus fine & liquide, appellée chyle ; l'autre grossiere, connue sous le nom d'*excrément.* Le chyle est obligé d'enfiler de petits trous qui s'ouvrent dans toute la surface des intestins, qui sont la racine des veines lactées. Ces veines percent les membranes des in-

teſtins, ſe réuniſſent dans le meſentere, & vont porter le chyle dans les glandes méſentériques. De ces glandes il part d'autres tuyaux, plus conſidérables, qu'on appelle veines lactées du ſecond ordre; elles vont porter le chyle dans le réſervoir de Pecquet: de-là il paſſe dans le canal thorachique, enſuite dans la veine ſousclaviere, & enfin paſſe avec le ſang dans l'oreillette droite du cœur, où il ſe mêle intimement avec lui, & eſt porté dans ſes vaiſſeaux, juſqu'aux diviſions capillaires, où il fournit la matiere de la lymphe, de la maniere que je l'ai dit ci-deſſus. L'uſage du chyle eſt de réparer les pertes qui ſe font tous les jours.

De la Reſpiration.

La reſpiration comprend l'inſpiration & l'expiration.

Dans l'inſpiration, l'air entre dans les poumons; dans l'expiration il en eſt chaſſé.

L'inſpiration ſe fait machinalement par le moyen des muſcles; les côtes s'élevent, le diaphragme s'abaiſſe; la capacité de la poitrine devient plus grande, & l'air extérieur preſſé par le poid de l'athmoſphere, entre dans la poitrine & enfle les poumons.

L'expiration ſe fait par le ſeul reſſort des parties; les muſcles ſont dans l'inaction, les côtes ſe remettent dans leur état, le diaphragme remonte, le poumon ſe rétrécit, & l'air eſt obligé d'en ſortir.

Je n'entre pas ici dans le détail des cauſes de la reſpiration; je ſerois infini.

J'omets ici à deſſein bien des articles phyſiologiques, tels que celui de la génération, de la tranſpiration, des ſueurs, des eſprits animaux, &c. comme étant purement ſyſtématiques & peu importans pour la connoiſſance des maladies dont je vais parler.

Je vais finir l'article de l'anatomie, par la deſcription des organes des ſens; mais je le ferai avec le plus de préciſion qu'il me ſera poſſible, me réſervant d'en donner une deſcription plus étendue, dans un autre tems.

CHAPITRE III.

DES SENS.

LES Sens, ſont au nombre de cinq; la vue, l'ouïe, l'odorat, le gout & le toucher.

ARTICLE PREMIER.

De l'Organe de la Vue.

L'Organe de la vue eſt l'œil. Il eſt d'une figure ronde, ſemblable à une boule, & placé dans une cavité nommée orbite; il eſt recouvert par deux membranes, qu'on appelle *paupieres*; l'une ſupérieure, l'autre inférieure.

Au bord de chaque paupiere, il y a un cartilage qu'on appelle *tarſe*. Dans ce cartilage, ſont implantés des poils qu'on appelle *cils*, du moins à la paupiere ſupérieure; ils ſervent à garantir l'œil des ordures, & à rompre les rayons du ſoleil. On trouve dans l'étendue du tarſe, des glandes qui ſervent à filtrer l'humeur de la chaſſie.

Sur tous les côtés de l'œil, proche le grand angle, on trouve un petit corps triangulaire nommé *onglet*.

L'œil eſt entouré de beaucoup de graiſſe.

Il eſt mû par le moyen de ſix muſcles, dont l'un l'éleve, l'autre l'abbaiſſe; deux le portent ſur les côtés, l'un à droite, l'autre à gauche; les deux autres le font tourner:

il y en a un ſeptieme, qui le retire au fond de l'orbite.

Le globe de l'œil eſt compoſé de membranes & d'humeurs.

Les membranes ſont communes ou propres.

Il n'y a qu'une membrane commune, c'eſt la conjonctive ; elle tapiſſe l'intérieur des paupieres, & ſe replie pour recouvrir la partie antérieure de l'œil.

Les membranes propres ſont au nombre de trois ; la ſclérotique, la choroïde & la rétine.

La ſclérotique eſt la plus extérieure ; on la diviſe en deux ſegmens ; l'un antérieur, que l'on appelle *cornée tranſparente* ou *cornée vitrée* ; l'autre poſtérieure, nommé *cornée opaque*. Ce dernier ſegment eſt ce qui paroit blanc, qu'on appelle blanc de l'œil.

La ſeconde membrane eſt la choroïde : on la diviſe de même en deux ſegmens ; l'un poſtérieur, qu'on appelle choroïde ; il occupe autant d'eſpace que la cornée opaque : l'autre antérieur qu'on appelle *uvée* ou *iris ;* celle-ci eſt percée au milieu d'un trou ovale, qu'on appelle *pupille* ou *prunelle ;* on l'appelle *iris*, à cauſe de ſes différentes couleurs.

L'uvée eſt ce qui eſt gris dans certains chevaux, blanchâtre ou noir dans d'autres : cette membrane eſt parſemée de vaiſſeaux ſanguins & de nerfs.

La troiſiéme membrane eſt la rétine ; elle eſt la plus intérieure & la plus fine : c'eſt une continuation de la ſubſtance médullaire du nerf optique. Elle eſt compoſée de traits médullaires du nerf optique, & parſemée d'une grande quantité de vaiſſeaux ſanguins. C'eſt elle qui fournit une membrane au criſtallin ; elle l'embraſſe antérieurement & poſtérieurement : elle eſt l'organe immédiat de la viſion ; c'eſt ſur elle que ſe font les impreſſions des objets.

ARTICLE II.

Des Humeurs de l'Œil.

LEs humeurs de l'œil ſont au nombre de trois; l'humeur aqueuſe, l'humeur criſtalline & l'humeur vitrée.

L'humeur aqueuſe, eſt celle qui eſt renfermée entre l'uvée & la cornée tranſparente; cet eſpace a été nommé *chambre antérieure:* elle eſt terminée ſur les côtés par un petit cercle blanc, qu'on appelle *ligament ciliaire.*

L'humeur criſtalline, ou le criſtallin, eſt une humeur épaiſſe, tranſparente, qui forme un corps lenticulaire. Il eſt plus applatie par ſa partie antérieure, que par la poſtérieure; ſa conſiſtance augmente en avançant vers le milieu.

Le criſtallin eſt enfermé dans une membrane qui vient de la rétine; on trouve un peu de liqueur entre le criſtallin, & ſa membrane.

L'humeur vitrée remplit la cavité poſtérieure de l'œil; elle paroit avoir la tranſparence d'un verre. Elle eſt enfermée dans deux membranes, l'une commune, l'autre propre.

La commune la recouvre dans toute ſa circonférence.

La propre, forme de petits ſacs, qui enveloppent chaque petite goute d'humeur. Cette humeur eſt extrêmement fluide; c'eſt la membrane propre qui la fait paroître épaiſſe.

ARTICLE III.

De l'Organe de l'Ouie.

L'OREILLE eſt l'organe de l'ouie : ſa ſituation eſt aſſez connue.

On diviſe l'oreille en oreiile externe & en interne. L'oreille externe eſt formée par trois portions cartilagineuſes, par les muſcles qui la meuvent, & la peau qui la recouvre ; elle eſt ſéparée de l'oreille interne par une membrane nommée *membrane du timpan.*

L'oreille interne eſt compoſée de différentes parties cachées dans la partie pierreuſe de l'os temporal. Il ſeroit trop long & inutile d'en parler ici ; inutile, parcequ'il n'eſt pas poſſible d'en donner une connoiſſance ſuffiſante ſans en démontrer les parties.

ARTICLE IV.

De l'Organe de l'Odorat.

LE NEZ eſt l'organe de l'odorat.

On diſtingue le nez, en nez externe & en nez interne. Le nez externe eſt une eſpece de pyramide renverſée. On y remarque la racine, le dos, les aîles, & la colonne qui eſt l'entre-deux.

La charpente du nez eſt en partie oſſeuſe, & en partie cartilagineuſe.

L'oſſeuſe eſt formée par les deux os du nez : la cartilagineuſe forme le reſte.

Le

Le nez interne eſt compoſé de parties oſſeuſes & de parties membraneuſes.

Les parties oſſeuſes ſont les os propres du nez, les cornets du nez & l'os ethmoïde.

Chaque foſſe naſale eſt terminée ſupérieurement par l'os ethmoïde, antérieurement par les os du nez, latéralement par les os maxillaires, poſtérieurement par les os palatins & le ſphenoïde.

Elles ſont ſéparées par une cloiſon cartilagineuſe, formée par la lame perpendiculaire de l'os ethmoïde qui s'enchaſſe dans le vomer.

On y obſerve pluſieurs ouvertures: ſavoir, deux qui vont de devant en arriere au fond de la bouche; celles des ſinus frontaux, ethmoïdaux, ſphénoïdaux & maxillaires; & l'ouverture du conduit naſal, qui eſt au deſſous du cornet antérieur du nez.

Dans chaque foſſe naſale, on trouve deux feuillets oſſeux, qui forment, en ſe repliant, des eſpeces de cornets; on les appelle, à cauſe de cela, cornets du nez. L'un eſt antérieur, & l'autre poſtérieur. On en trouve encore un troiſieme qui forme une éminence en forme de côte de melon, qui n'eſt qu'une apophiſe de l'os ethmoïde. Toutes les parties oſſeuſes, de même que tous les ſinus ſont recouverts d'une membrane mince, ſpongieuſe & mollaſſe, qu'on appelle membrane pituitaire.

La membrane pituitaire eſt compoſée de deux feuillets; l'un qui eſt adhérent à l'os, & lui ſert de périoſte; l'autre extérieur, qui eſt la membrane pituitaire, proprement dite: elle eſt parſemé de vaiſſeaux ſanguins, qui ont des tuniques extrêmement minces, de nerfs & de glandes. Ces glandes ſervent à ſéparer du ſang, la mucoſité du nez; elles ont des tuyaux excrétoires aſſez longs, qui vont

verſer dans la cavité des narines, la mucoſité ſéparée dans les glandes. C'eſt cette membrane qui eſt le ſiége de la morve.

L'uſage du nez, eſt de ſervir d'émonctoire au ſang, de donner paſſage à l'air de la reſpiration, & de ſervir à l'odorat.

ARTICLE V.

De l'Organe du Gout.

LA langue eſt l'organe du gout.

On y diſtingue, 1°. Sa baſe qui eſt ſa partie ſupérieure. 2°. La pointe qui eſt la partie inférieure.

Elle eſt attachée à l'os hyoïde, au larynx & à la machoire inférieure.

La langue eſt recouverte de tégumens communs, de l'épiderme, du corps réticulaire & de la peau.

On y remarque un grand nombre de papilles, qui ſont de petites élévations formées par des prolongemens de la peau; ce ſont ces papilles qui ſont l'organe du goût.

La langue eſt compoſée de fibres charnues, diſpoſées en tous ſens, qui ſont la réunion de différens muſcles, leſquels ſont recouverts de la peau.

L'uſage de la langue eſt de ſervir au gout, à la maſtication & à la déglutition.

ARTICLE VI.

De l'Organe du Toucher.

LEs papilles nerveuſes de la peau, ſont l'organe du toucher.

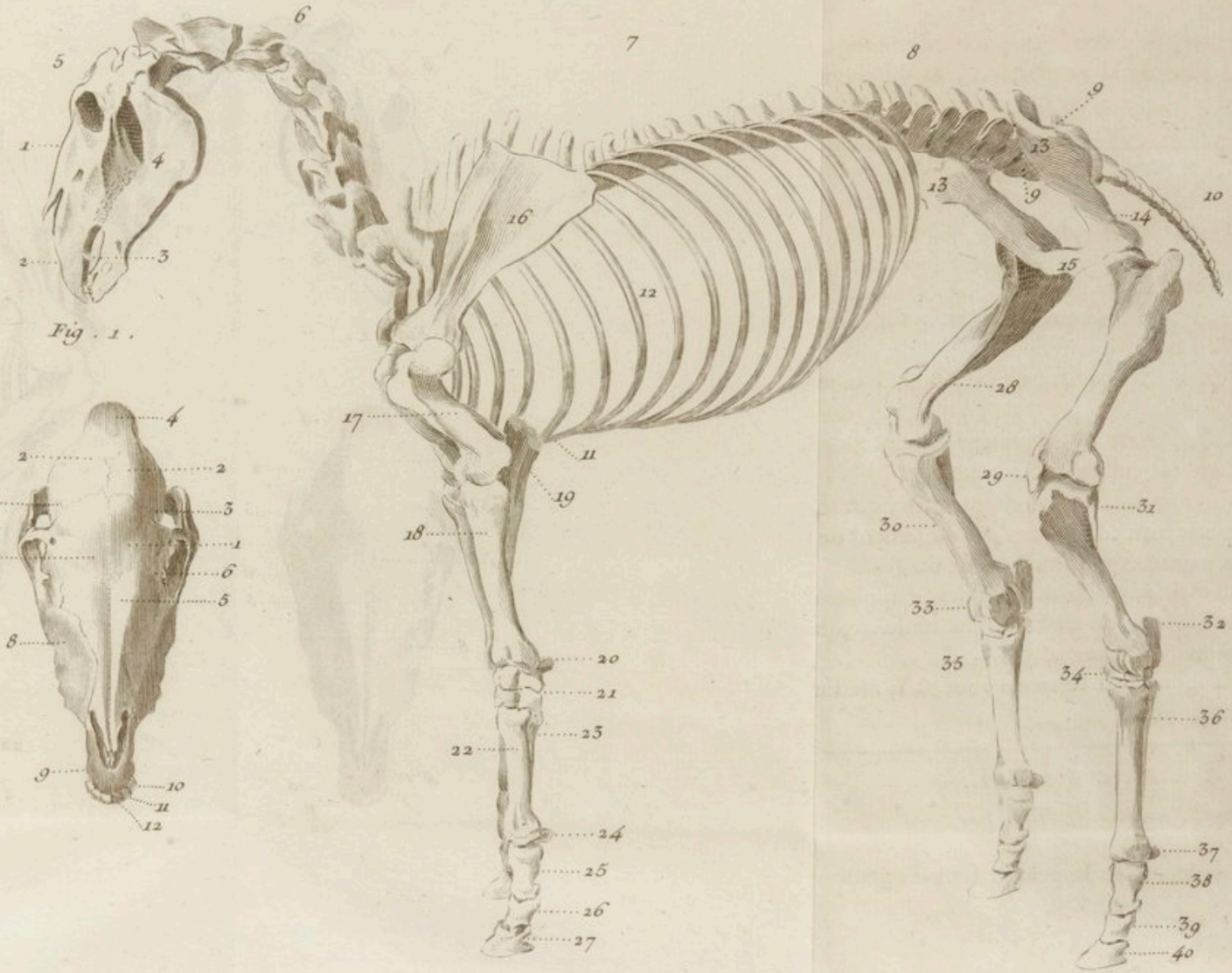

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40

Fig. 1.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE SECONDE.

FIGURE PREMIERE.

1 LES frontaux.
2 Les pariétaux.
3 Les temporaux.
4 L'occipital.
5 Les os du nez.
6 Les os du grand angle.
7 Les os de la pomette.
8 Les os maxillaires ſupérieurs.
9 Les os maxillaires inférieurs.
10 La dent du coin.
11 La dent mitoyenne.
12 La dent de la pince.

FIGURE II.

1 Les os du nez.
2 Les os maxillaires inférieurs.
3 Les crochets.
4 La mâchoire inférieure.
5 L'occipital.
6 Les ſept vertebres cervicales.
7 Les dix-huit vertebres du dos.
8 Les ſix vertebres lombaires.
9 L'os ſacrum.
10 Les dix-ſept nœuds de la queue.

11 Le ſternum.
12 Les côtes.
13 Les os ilium.
14 Les os iſchion.
15 Les os pubis.
16 L'omoplate.
17 L'humerus.
18 Le radius.
19 Le cubitus.
20 L'os crochu.
21 Les os du genou.
22 L'os du canon.
23 Les os ſtyloïdes.
24 Les os ſéſamoïdes.
25 L'os du paturon.
26 L'os coronaire.
27 L'os du pied.
28 L'os femur.
29 La rotule.
30 Le tibia.
31 L'os péroné.
32 L'os du jarret.
33 L'os de la poulie.
34 Les quatre os plats du jarret.
35 L'os du canon.
36 Les os ſtyloïdes.
37 Les os ſéſamoïdes.
38 L'os du paturon.
39 L'os coronaire.
40 L'os du pied.

Fig. 2.

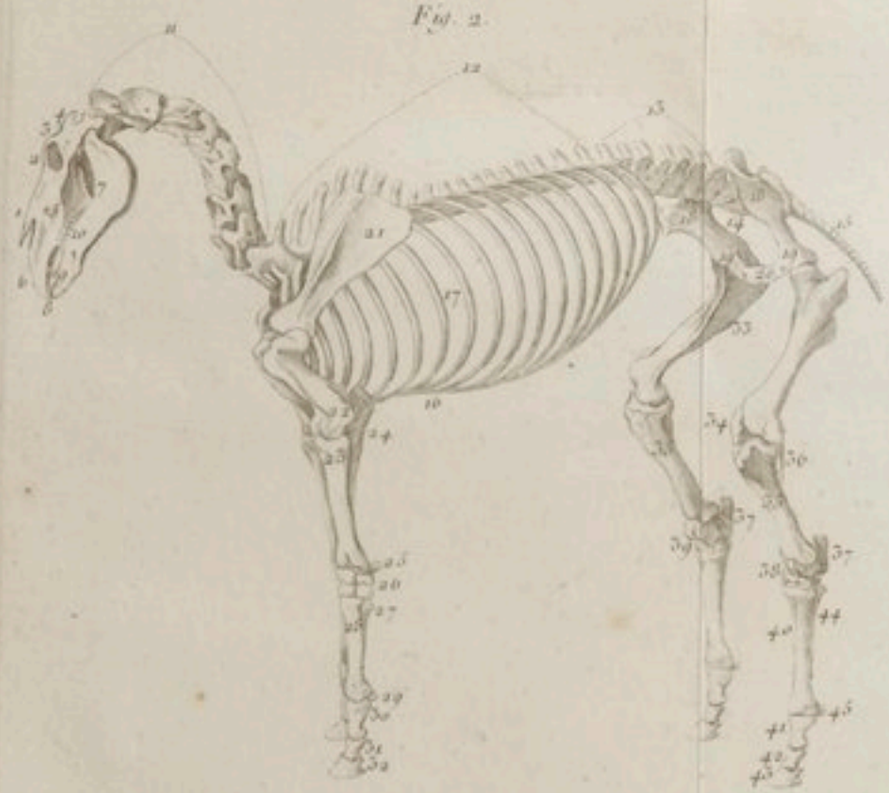


Fig. 3.

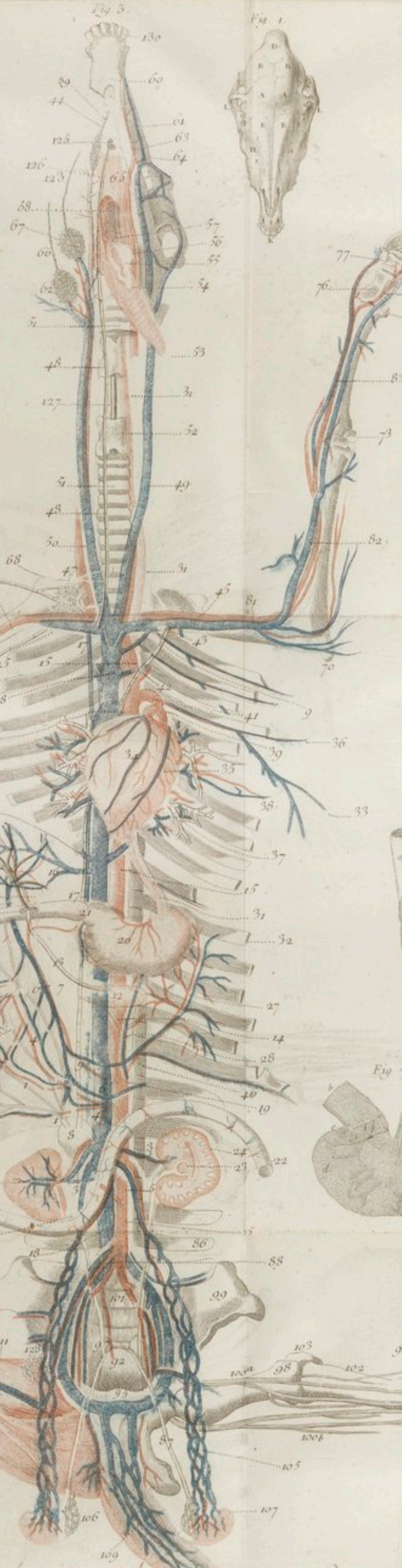


Fig. 1.

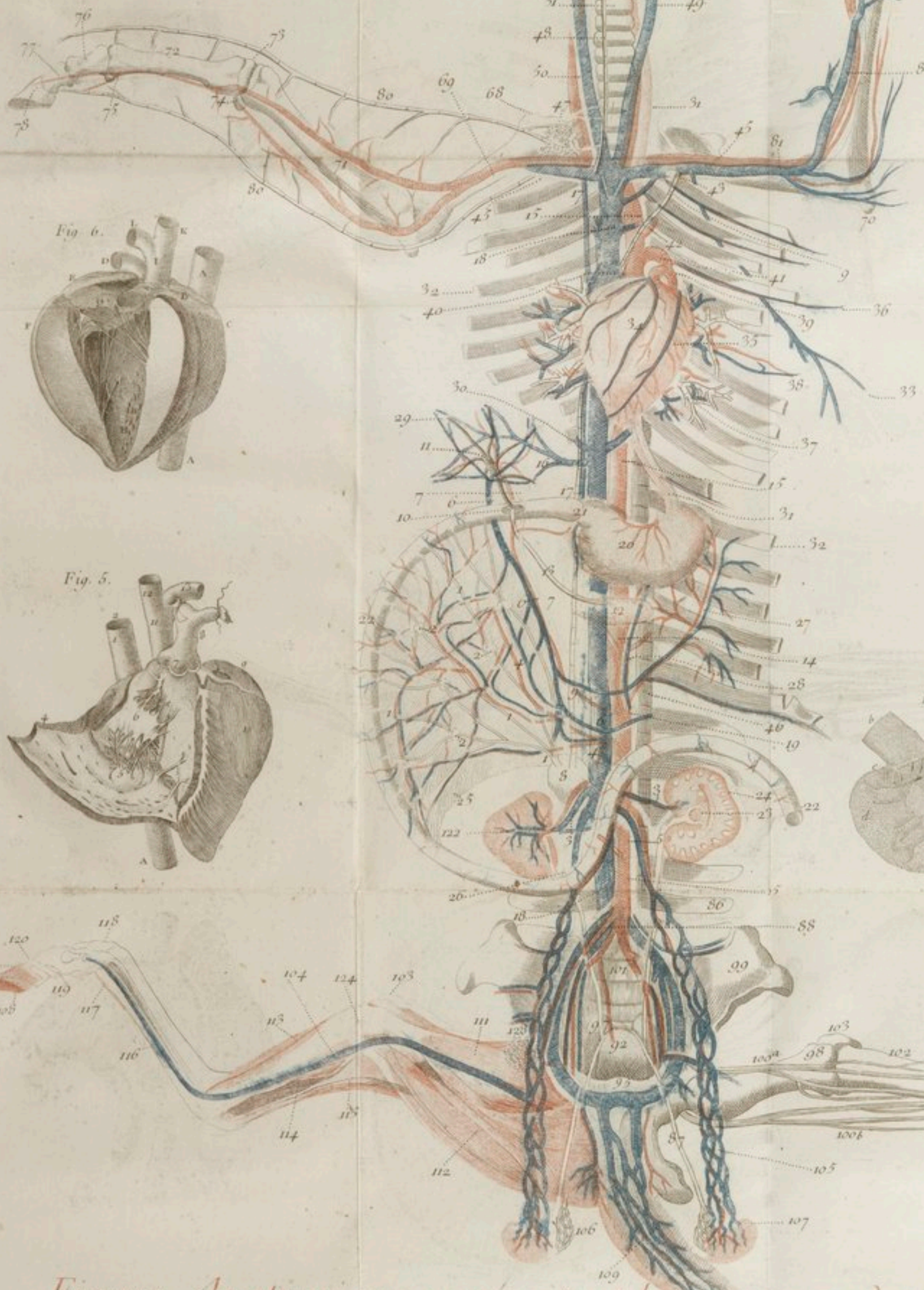


Fig. 6.

Fig. 4.

Fig. 5.

Fig. 7.

Figure Anatomique représentant le cours des alimens, et la route qu'ils observent dans le corps du Cheval, pour procéder à la circulation du Sang.

EXPLICATION
DE LA PLANCHE TROISIEME.

TABLE, par ordre numérique, des noms des parties détaillées dans la Planche de l'Anatomie du CHEVAL *en entier. Savoir,*

FIGURE PREMIERE.

a-a LEs os frontaux.
b-b Les os pariétaux.
c-c Les os temporaux.
d L'os occipital.
e-e Les os du nez.
f-f Les os du grand angle.
l-l Les os de la pomette.
h-h Les os maxillaires antérieurs.
k Les dents inciſives ou de la pince.
j-j Les maxillaires inférieurs.

FIGURE II.

1 Les os du nez.
2 Les os frontaux.
3 Les pariétaux.
4 L'os occipital.
5 Les os maxillaires ſupérieurs antérieurs.
6 Les os maxillaires inférieurs.
7 La machoire inférieure.
8 Les dents de la pince ou inciſives.
9 Les crochets.

10 Les dents maxillaires ou molaires.
11 Les vertebres cervicales.
12 Les vertebres dorſales.
13 Les vertebres lombaires.
14 L'os ſacrum.
15 Les nœuds de la queue.
16 Le ſternum.
17 Les côtes.
18 Les os ilium.
19 Les os iſchion.
20 Les os pubis.
21 L'épaule ou l'omoplate.
22 Le bras ou l'humérus.
23 L'avant-bras ou le radius.
24 Le coude ou le cubitus.
25 L'os crochu.
26 Les ſix oſſelets du genou.
27 Les os ſtyloïdes.
28 L'os du canon.
29 Les os triangulaires ou ſeſamoïdes.
30 L'os du paturon.
31 L'os coronaire.
32 L'os du pied.
33 Le fémur.
34 La rotule ou l'os quarré.
35 Le tibia.
36 Le péroné.
37 L'os du jarret, proprement dit.
38 L'os de la poulie.
39 Les trois autres os plats du jarret.
40 L'os du canon.
41 L'os du paturon.

42 L'os coronaire.
43 L'os du pied.
44 Les os ſtyloïdes.
45 Les os triangulaires ou ſeſamoïdes.

FIGURE III.

1 Les veines lactées.
2 Les glandes méſentériques.
3 Les arteres & veines émulgentes.
4 Les arteres méſentériques ſupérieures.
5 Les arteres méſentériques inférieures.
6 Les veines portes.
7 Arteres hépatiques.
8 Le réſervoir du chyle.
9 Le canal thorachique.
10 L'entrée du canal pancréatique dans le duodenum.
11 Le canal choledocque ou biliaire, ſe rendant avec le précédent, dans le duodénum.
12 Le pancréas.
13 Son canal pancréatique.
14 Arteres diaphragmatiques.
15 Arteres aortes deſcendantes.
16 Veines hépatiques.
17 Veines azigos.
18 Veines caves.
19 Arteres céliaques.
20 L'eſtomach.
21 Le pilore, commencement du boyau.
22 Duodenum, premier boyau.
23 Le baſſinet des reins.
24 Les mamelons des reins.

25 Le méſentere.
26 Les ureteres.
27 Arteres & veines de la rate, ou ſpléniques.
28 Arteres ſtomachiques ou gaſtriques.
29 Le Foie.
30 Veines du diaphragme, ou diaphragmatique.
31 L'œſophage.
32 Les côtes.
33 La veine de l'éperon, ou mamaire externe.
34 Le cœur.
35 Les arteres coronaires du cœur.
36 Les arteres intercoſtaux.
37 Bronche du poumon.
38 Arteres & veines anaſtomoſées.
39 Arteres pulmonaires.
40 L'oreille droite.
41 Aorte deſcendante & ſa croſſe.
42 Continuation du canal thorachique.
43 Embouchure du canal thorachique dans la veine axillaire gauche.
44 Sillons du palais.
45 Arteres & veines axillaires.
46 Les vertebres du dos.
47 Glande axillaire.
48 Canal lymphatique.
49 Veines jugulaires.
50 Carotide.
51 Trachée artere.
52 Vertebres du col.
53 La langue.
54 Epiglotte.
55 L'ouverture de la trachée artere.

56 La glotte.
57 L'entrée des œſophages.
58 Foſſes naſales.
59 Canal ſalivaire ſublingual.
60 Mâchoire inférieure.
61 Mâchoire ſupérieure & les dents.
62 Glandes parotides.
63 Arteres maxillaires.
64 Veine jugulaire.
65 Le voile palatin.
66 Canal ſalivaire de la glande parotide.
67 Glande maxillaire.
68 Articulation de l'os de l'avant-bras avec le paleron.
69 L'artere brachiale.
70 L'os du coude.
71 L'os de l'avant-bras.
72 L'os du canon.
73 Les os plats du genou.
74 L'os crochu.
75 Les os ſéſamoïdes.
76 L'os du paturon.
77 L'os coronaire.
78 L'os du pied.
79 L'uretre.
80 Veine lymphatique.
81 Veine du bras & de ſes arteres.
82 Avant-bras, arteres & veines.
83 Arteres & veines du canon.
84 Veines du paturon.
85 L'os de la noix.
86 Les vertebres des lombes.
87 Vaiſſeaux déférens.

88 Arteres iliaques.
89 Ligament de l'os coronaire avec l'os du pied.
90 Ligament de l'os du paturon & de l'os coronaire
91 Ligament de l'os du canon & de celui du paturon.
92 La veſſie.
93 Les os ſtyloïdes.
94 L'os de la poulie & os plat du jarret.
95 L'os pubis.
96 L'os du jarret.
97 Les véſicules ſéminales.
98 Le femur.
99 Les os des iſles.
100-*a* Le nerf crural.
100-*b* Le nerf ſciatique.
101 L'os ſacrum.
102 L'os de la jambe.
103 La rotule.
104 Veines du plat de la cuiſſe, ou crurale externe.
105 Veines & arteres ſpermatiques.
106 Les épididimes.
107 Les teſticules.
108 La ſolle charnue.
109 Arteres & veines honteuſes.
110 La verge.
111 Muſcle extenſeur de la cuiſſe.
112 Muſcle fléchiſſeur de la cuiſſe.
113 Muſcle fléchiſſeur de l'os du canon.
114 Muſcle fléchiſſeur du pied.
115 Muſcle extenſeur du jarret.
116 Tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
117 La gaîne du tendon d'Achilles.
118 Le tendon extenſeur qui s'attache ſur la partie ſupérieure de l'os du pied.

119 Le cartilage du pied.
120 La chair de la couronne.
121 La chair cannelée.
122 Les veines & arteres des reins, ou émulgentes.
123 Le canal ſalivaire.
124 Les tendons de pluſieurs muſcles.
125 Les glandes lymphatiques de la morve.
126 Son canal lymphatique.
127 La moëlle épiniere.
128 Les glandes des aînes.
129 Les dents.

FIGURE IV.

Repréſentant le cœur en place.

a La veine cave ſupérieure.
2 La veine cave inférieure.
b L'oreillette droite.
c Le ventricule droit.
d L'artere pulmonaire.
e Les valvules ſigmoïdes.
f L'oreillette gauche.
g Le ventricule gauche.
h L'artere aorte.
i L'artere aorte aſcendante.
k L'artere aorte deſcendante.
l Le trou botal.

FIGURE V.

Repréſentant le ventricule droit du cœur ouvert.

1 La veine cave ſupérieure.
2 L'entrée de la veine cave ſupérieure.
a La veine cave inférieure.
3 L'oreillette droite du cœur.
4 Le ventricule droit.

5 Les bandes tendineuſes.
6 Les valvules tricuſpides.
7 Les valvules ſigmoïdes.
8 L'artere pulmonaire.
9 L'oreillette gauche.
10 Le ventricule gauche.
11 L'artere aorte.
12 L'artere aorte deſcendante.
13 La croſſe de l'aorte deſcendante.

FIGURE VI.

Repréſentant le ventricule gauche du cœur ouvert.

a La veine cave ſupérieure & inférieure.
b L'oreillette droite.
c Le ventricule droit.
d L'artere pulmonaire.
e L'oreillette gauche.
f Le ventricule gauche.
g Les valvules tricuſpides.
h Les anfractuoſités du ventricule où ſe briſe le ſang.
j L'aorte.
k L'aorte aſcendante.
l L'aorte deſcendante.

FIGURE VII.

Repréſentant l'eſtomach retourné du CHEVAL.

a L'œſophage.
b Le commencement du premier boyau, appellé duodenum.
c Les brides cannelées de l'œſophage.
d La membrane veloutée de l'eſtomach.
e Les bandes tendineuſes & veloutées de l'orifice du pilore.
f Les fibres tendineuſes de la grande courbure de l'eſtomach.

GUIDE DU MARÉCHAL.

SECONDE PARTIE.

ERREURS DE LA MARÉCHALLERIE.

LES erreurs de la Maréchallerie ſont auſſi anciennes que les Maréchaux. Le tems qui détruit tout, n'a fait que les fortifier; bien loin de ſe diſſiper en vieilliſſant, elles n'ont fait que prendre de la force & de l'accroiſſement; elles ont trouvé des Sectateurs & des Partiſans crédules, qui nous les ont tranſmiſes, non-ſeulement telles qu'elles étoient dans leur origine; mais on peut dire qu'elles ont fait des progrès entre leurs mains. Elles ſe ſont tellemenr multipliées, qu'un volume entier ſuffiroit à peine pour en faire l'énumératiou.

Ces erreurs ont été enfantées par l'ignorance; c'eſt par l'ignorance qu'elles ont été perpétuées.

Les Anciens, peu inſtruits ſur la connoiſſance des parties, & encore moins ſur la nature des maladies, n'ont pû

faire & n'ont fait que des raiſonnemens dénués de fondement; ils ont donné eſſor à leur imagination; ils ont mis au jour des idées extravagantes, donné des aſſertions folles, & enfanté des ſyſtêmes ſuperſtitieux: de-là eſt venu ce cahos de ſentimens ridicules; cet amas d'opinions abſurdes, qui deshonorent, qui aviliſſent & qui décréditent la Maréchallerie.

Les uns ont avancé que le *Cheval n'avoit point de cerveau; les autres que la lune avoit des influences ſur le corps du cheval, & qu'elle étoit la ſource de pluſieurs maladies.* D'autres ont prétendu, *qu'il y avoit dans le cheval, un ver, qui s'étend depuis la tête juſqu'à la queue; que ce ver eſt la cauſe d'une infinité de maladies, & ont conſeillé de mettre au-deſſus du toupet, des pointes de feu pour le brûler, & l'empêcher de gagner le cerveau.*

D'autres ont prétendu, *qu'il ne falloit pas ſaigner dans certains jours du mois; que les douze ſignes du zodiaque, avoient chacun ſous leur direction une partie du corps: que le bélier gourvernoit la tête; le taureau, le col; les gemeaux, les épaules & les bras; le cancer, l'eſtomach, &c. que le cheval n'a qu'une veine qui va dans le foie, qui eſt la fontaine d'où partent les ruiſſeaux, qui courent par toutes les parties du Corps.*

D'autres ont recommandé, pour guérir du farcin, *d'attacher au crin du cheval avec de la ficelle neuve, deux onces d'arſenic, enveloppées dans de la toile crue. D'autres* recommandent encore, *d'attacher des araignées*; & parceque ſouvent les chevaux ont guéri, ils ſe ſont félicités du ſuccès de leur remede, lui attribuant la guériſon qui n'étoit que l'ouvrage de la nature & du tems.

D'autres ont conſeillé, pour faire venir du boyau, de *rompre deux petites cordes que le cheval a auprès des bourſes.*

D'autres ont recommandé, pour guérir un cheval encloué, de *retirer le clou, de prendre un peu de crin de la queue du cheval, de l'entortiller autour de la pointe du clou, & de jetter le tout au feu, ou de le planter dans un mur, ou à un arbre, ou à quelque autre choſe* : le cheval guéri, ils ont publié la vertu & l'infaillibilité du remede, ſans faire attention que l'encloueure étoit ſans danger, & que le cheval a guéri de lui-même.

D'enlever les glandes de la ganache, quand un cheval eſt morveux.

D'introduire dans le nez, pour les étourdiſſemens, un morceau de drap trempé dans le ſavon de Barbarie.

De jetter dans les yeux, pour guérir la toux, *de l'eau de fontaine, où* l'on aura fait *tremper pour deux ſols de couperoſe & de poudre d'iris de Florence.*

De prendre les avives ou glandes parotides, dans les tranchées, *& de les arracher avec des tenailles pour ſubſtituer du ſel dans les trous.* D'autres ont conſeillé *de les battre ;* d'autres, *de les ouvrir pour les arracher*, comptant que c'eſt du gravier.

De couvrir un cheval morfondu, de linges mouillés, & de lui mettre deux plumes d'oie dans les naſeaux.

D'autres ont dit que *la morve* eſt une *maladie engendrée par un vieux rhume, qui pénétre juſqu'au milieu du cerveau ; où il entre beaucoup de vent & de froid, contre lequel la chaleur naturelle ne peut réſiſter. Ce rhume*, diſent-ils, *en ſe multipliant, attaque les parties nobles, & le corps eſt grandement infecté de cette humeur : les vapeurs contraignent la cervelle de lui faire place, elle ſe congele de façon que le cheval ne peut reſpirer. Alors la nature oppoſant toutes ſes forces à les repouſſer, le cheval tombe en langueur.*

La curation répond à la deſcription de la maladie : *Il*

faut faire, diſent-ils, *manger en bas*, *afin que les humeurs aient cours ; & donner des parfums au cheval*, *avant que de l'abbreuver*, *tous les matins*, *& en engraiſſer un drapeau*, *qu'il faut mettre dans les naſeaux du cheval.*

D'autres ont dit que *le cheval mange quelquefois l'eſcargot : ce qui ſe connoît*, diſent-ils, *lorſque le cheval a le membre toujours roide & étendu : il faut lui faire prendre*, diſent-ils, *une poignée de poivre*, *de pyretre & de ſtaphiſaigre en poudre*, *mêlée avec la tierce partie de vinaigre.*

Je ne finirois pas, ſi je voulois rapporter toutes les abſurdités qu'on trouve dans les anciens Auteurs, qui ont écrit ſur la Maréchallerie. Les exemples que je viens d'expoſer, ſuffiſent pour faire voir dans quel pitoyable état étoit la Maréchallerie dans ſon origine ; il n'eſt pas beſoin d'en faire la critique : tout le monde en ſent aſſez le ridicule.

Cependant ces ſentimens, quelqu'abſurdes & quelque ridicules qu'ils ſoient, n'ont pas laiſſé de trouver des ſectateurs. Les Maréchaux du ſecond âge, perſonnages ſans études, ſans connoiſſances, ſans teinture même de leur profeſſion ; bien loin de chercher des lumieres dans l'Hippotomie, & de fouiller dans les entrailles du cheval, pour en examiner l'économie, & fonder leur Pratique ſur une ſaine Théorie, ne ſe ſont pas même aviſés de raiſonner ; ils ont cru avec une aveugle ſoumiſſion tout ce qu'ils ont trouvé dans les Livres de leurs Prédéceſſeurs ; ils ont pris pour régle de leur conduite, les égaremens de leurs peres ; ils ont adopté avec entêtement leurs ſyſtêmes, & ſuivi ſcrupuleuſement leur doctrine : pleins de vénération pour les vieilles idées, ils auroient cru manquer à l'obeiſſance & à la ſoumiſſion qu'ils leur devoient, s'ils s'étoient écartés des préceptes qu'ils en avoient reçus, & s'ils n'avoient

fait

fait, par reſpect pour leur mémoire, les mêmes fautes qu'eux.

C'eſt par un travers de cette nature, que s'eſt conſervée dans la Maréchallerie cette foule d'abus qui ſe commettent tous les jours, & la pratique meurtriere, qui eſt encore en uſage chez la plupart des Maréchaux.

Ainſi il n'eſt pas rare de voir encore aujourd'hui attribuer, d'après Solleiſel & Garſaut, la cauſe d'une certaine maladie inflammatoire, qui ſurvient ordinairement au-dedans de la cuiſſe du cheval, à la morſure ou piquûre d'un petit animal, qu'on appelle *Muſaraigne ;* & ordonner en conſéquence, de *battre fortement la partie malade, avec une branche de groſeiller blanc, après avoir lié fortement la partie, de peur que l'enflure ne gagne*. On a peine à revenir de cette erreur ; quoique mon Pere ait démontré le ſiége & la cauſe de la maladie, dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Royale des Sciences, & qu'il en ait trouvé le remede, qu'il a rendu public par le même Mémoire, qui a été lu, examiné & approuvé par l'Académie.

On barre encore aujourd'hui, pour chef-d'œuvre, la veine en haut & en bas; comme ſi la ligature ſupérieure étoit de quelque utilité; ſans faire attention que la ligature de la veine, arrête la circulation du ſang ; que le ſang arrêté, la ſéroſité ſe ſépare de la partie rouge, tranſude à travers les tuniques de la veine, ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, & forme l'œdême ou l'engorgement de la jambe.

On ſoutient encore, d'après Solleiſel, & Solleiſel l'a dit, d'après Garſoni, que *certaines inflammations de l'œil, dans leſquelles le deſſous de la prunelle eſt de couleur de feuil-les mortes*, c'eſt-à-dire *de couleur jaune*, *viennent des in-*

fluences de la lune ; & en conſéquence de ce préjugé, *Solleiſel défend les ſaignées*, qui ſont le remede le plus efficace dans cette maladie : il faut être bien ignorant dans l'hiſtoire des maladies, pour s'en prendre à la lune. Pourquoi accuſer la lune d'une maladie qui n'a rien d'extraordinaire ? il faudroit donc auſſi l'accuſer d'être la cauſe de preſque toutes les inflammations ; car dans les inflammations un peu fortes, le ſang force les vaiſſeaux lymphatiques, pénétre dans leur cavité, ſe mêle intimement avec la lymphe, & lui donne ſur la fin de l'inflammation cette couleur jaune. Le larmoyement qui exiſte dans cette maladie vient de l'irritation que produit l'inflammation.

On voit encore couper, par un autre abus, un prolongement des gencives, naturel & aſſez ordinaire aux jeunes chevaux, qu'on appelle *lampas ou fêve*. Cet abus vient du peu de connoiſſances des parties du cheval, de leurs différens progrès & états.

Solleiſel conſeille, pour les avives ou tranchées, (& pluſieurs ſuivent ſon conſeil) « *de pincer les glandes pa-* » *rotides, avec les triquoiſes ; & de battre tout doucement* » *la tumeur avec le brochoir, afin de corrompre & de broyer* » *les glandes, & de faire ſortir les eſprits flatueux par l'inſen-* » *ſible tranſpiration :* » mais on ne fait par-là, que faire ſouffrir le cheval, augmenter le mal, & détruire un des principaux organes de la ſalive.

Il n'eſt rien de plus ordinaire que de voir percer le palais, avec une corne de chamois, bien pointue, pour déchirer les tégumens du palais ; dans l'intention de remédier au dégout : comme ſi la cauſe du dégout étoit dans le palais. Dans cette opération on déchire ſouvent l'artere palatine, & on cauſe une hémorrhagie, qu'on a bien de la peine à arrêter.

Pour les écarts, on lie un pied ſain pour faire appuyer le cheval ſur le pied malade; ou bien on fait coucher le cheval, ſuivant le conſeil de Solleiſel, & *on le gêne de façon qu'il ne puiſſe pas ſe mouvoir, afin qu'on puiſſe lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, juſqu'à ce que l'épaule ſoit meurtrie, & cela pour détacher la peau; enſuite on fait deux ouvertures, par leſquelles on pouſſe deux ſpatules de bois, juſqu'à la criniere; après quoi on introduit de grandes plumes d'oie, chargées de baſilicum, pour détacher*, dit-on, *la pituite qui eſt attachée & qui cauſe la maladie.* On ne peut rien voir de plus cruel & de plus abſurde : le pauvre cheval eſt la triſte victime des égaremens de celui qui a inventé une telle pratique, & de l'ignorance de celui qui la ſuit. Les écarts ſont plus rares qu'on ne penſe : on place ſouvent dans l'épaule le mal qui a ſon ſiége dans le pied; & lorſqu'il ſe fait un écart, ce ſont les muſcles du bras qui ſont affectés, & non ceux de l'épaule.

Dans la fourbure, on ſerre fortement les jambes avec des liens de paille, ou avec un ruban, pour empêcher la fourbure de deſcendre dans le ſabot; comme ſi la fourbure étoit un animal qui court dans le corps du cheval, ou une humeur hors des routes de la circulation, à qui il faut couper chemin : quelle abſurdité! La ligature forte n'a d'autre effet, que de favoriſer l'enflure, & ſouvent la gangrene, en empêchant la circulation du ſang & de la lymphe.

Il y a un autre uſage, qui n'eſt pas moins dangéreux : on ſuſpend un cheval qui ne peut pas ſe ſoutenir ſur ſes jambes; qu'arrive-t-il? Le cheval s'abandonne ſur ſa ſupente, les viſceres ſont comprimés, la circulation du ſang eſt gênée, & il y a grand danger de gangrene & de ſuffocation.

On eſt encore en uſage d'énerver, c'eſt-à-dire, de couper un tendon qui eſt au bout du nez. L'effet de cette opération, eſt de priver la levre ſupérieure d'une grande partie de ſon mouvement, & de cauſer bien ſouvent une ſi grande inflammation dans l'œil, que le cheval en perd quelquefois la vue.

On eſt encore aujourd'hui dans la croyance, qu'il y a un ver dans la tête du cheval, qui eſt la cauſe du vertigo; c'eſt pourquoi on perce le toupet proche l'occipital, avec un fer rouge, pour détruire ce prétendu ver. On brule ſouvent dans cette opération, le ligament cervical, & on fait un grand mal, ſans faire aucun bien. C'eſt une idée ſuperſtitieuſe de croire qu'il y ait un ver dans la tête du cheval. L'ouverture du crâne des chevaux, morts de cette maladie, prouve évidemment cette ſuperſtition.

J'ai vu enfoncer un porreau dans la bouche d'un cheval, pour guérir une toux, qu'on croyoit venir d'une plume qu'il avoit avalée; une partie de ce porreau entra dans la trachée artere, & le cheval périt dans l'opération : j'en fis l'ouverture; & je trouvai en effet des parcelles du porreau, juſques dans les bronches du poumon. On eſt dans une pleine perſuaſion que, lorſque le cheval touſſe, il a avalé une plume. Cependant il eſt certain que c'eſt la cauſe la moins ordinaire; car j'ai fait avaler ſouvent des plumes avec du foin, ſans qu'il ſoit arrivé aucun accident, & ſans cauſer la toux.

On voit quelquefois des Maréchaux qui, pour guérir des écarts & des efforts, font des inciſions ſur la peau; comme ſi le mal étoit dans la peau.

Saigner dans le mois de Mai, ſans néceſſité, des chevaux qui ſe portent bien; c'eſt un abus. Il faut ſaigner dans tous les tems, lorſque le cas l'exige; & ne jamais ſaigner ſans néceſſité, dans un tems plutôt que dans un autre.

On dit ſouvent d'un cheval qui boîte, qu'il eſt froid dans les épaules, ou qu'il eſt pris des épaules : mais il eſt rare que la cauſe qui fait boiter le cheval, ſoit dans les épaules; elle eſt bien plus ſouvent dans les articulations. Ce qui me le perſuade, c'eſt que les chevaux attaqués de ce mal, ont le mouvement des épaules libre, & celui des articulations au-deſſous du genou, pris & gêné. Mon Pere a fait des obſervations ſur ces maladies ; il a preſque toujours trouvé dans ces cas, la ſynovie diminuée & altérée dans les articulations du ſabot : je l'ai auſſi obſervé dans pluſieurs chevaux que j'ai ouverts.

Il y a certaines maladies, où le cheval eſt triſte & abattu ; on croit alors qu'il veut jetter, & on eſt dans l'uſage de lui mettre, dans l'oreille, du beurre frais ou de l'huile d'amandes douces ; mais ſi on ſavoit qu'il ne peut rien paſſer de l'oreille externe dans l'interne, puiſqu'elles ſont ſéparées par une membrane appellée membrane du tympan, on verroit que cela eſt tout au moins inutile : je dis au moins inutile, parceque ces drogues peuvent fort bien relâcher la membrane du tympan, déranger l'organe de l'ouie, & rendre le cheval ſourd.

On eſt dans l'uſage de faire aux chevaux pouſſifs, *un roſſignol*, c'eſt-à-dire, un trou au-deſſus de l'anus. Cela ne guérit pas la cauſe, puiſqu'elle eſt dans la poitrine, & qu'il n'y a point de communication de la poitrine avec le bas-ventre.

On s'imagine que pour délaſſer un cheval fatigué, il faut le déferrer des quatre pieds ; on ſe trompe. 1°. Cela eſt inutile, parceque le cheval déferré a ſes pieds ſur le pavé ou ſur la terre, qui ſont des corps preſqu'auſſi durs que le fer. 2°. Cela eſt dangereux, parce qu'on riſque de

faire éclater la corne, ſur-tout ſi le pied eſt mauvais, & ſi la ſolle eſt nouvellement parée.

On voit des Maréchaux qui ôtent la graiſſe des ſallieres, pour remédier, diſent-ils, à la vue graſſe. C'eſt ignorer totalement l'uſage des parties.

La plupart des Maréchaux penſent que le ſiége de la morve eſt dans les reins, dans le foie, dans la rate, ou dans l'eſtomach ou dans le poumon. C'eſt un abus fort commun, mais que j'ai aſſez démontré & réfuté dans un Mémoire que j'ai donné & lu moi-même à l'Académie des Sciences; au mois d'Avril 1761. Je crois avoir convaincu un grand nombre de Curieux & de Maréchaux, que la morve, proprement dite, a ſon ſiége dans la membrane pituitaire, par l'ouverture des chevaux morveux, que j'ai faite pluſieurs fois à Paris & à Verſailles.

On voit, par ce que je viens de dire, dans quelles ténebres la Maréchallerie étoit plongée dans ſon origine; qu'elle n'étoit guere plus éclairée dans le ſecond âge, & qu'elle eſt encore infectée d'une infinité d'abus & d'erreurs, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Je me ſuis contenté d'expoſer les plus ordinaires, moins pour en faire la critique, que pour les réformer, s'il eſt poſſible, & pour les faire connoître aux Curieux, afin qu'ils puiſſent eux-mêmes les empêcher. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces abus, quelqu'abſurdes qu'ils ſoient, ont enfanté en leur faveur des préjugés qu'il n'eſt pas facile de détruire. On voit tous les jours nombre de perſonnes qui ſe piquent d'être connoiſſeurs, publier comme des merveilles les recettes dont j'ai parlé ci-deſſus, & préconiſer des remedes qui n'ont aucun rapport avec les maladies pour leſquelles ils les conſeillent. J'ai vu, par exemple, plu-

sieurs fois des Particuliers préoccupés du préjugé que leurs chevaux étoient boiteux d'un écart, faire appeller mon Pere pour les visiter, & s'emporter contre lui, parcequ'après les avoir examinés, il déclaroit que le mal étoit dans le pied. Quoique mon pere fût bien assuré que le mal n'étoit point dans l'épaule, & qu'il eût pour lui ses observations & l'expérience sur ces maladies, ces Particuliers persistoient opiniâtrement dans leur préjugé, parcequ'ils avoient lu dans les anciens Auteurs que le cheval fait souvent des écarts, ce qui est cependant contraire à la vérité & à l'expérience, & faisoient appliquer inutilement des remedes sur l'épaule, tandis que le mal étoit dans le pied.

Comme la Maréchallerie est remplie d'ignorans, il n'est pas difficile de se faire passer pour savant dans la Médecine des chevaux. Quantité de personnes, pour s'attirer cette réputation, ont feuilleté, lu & relu avec avidité tous les livres de la Maréchallerie, ont copié servilement certaines recettes qu'ils ont trouvé intitulées *bonnes pour telle maladie*, & ont conçu pour ces recettes un tel préjugé, qu'ils ont juré, sur la foi des Auteurs qu'ils ont copiés, qu'ils avoient un remede infaillible pour telle maladie. Mais bien loin d'être devenus habiles dans la Médecine des chevaux, ces personnes n'ont appris qu'à faire les fautes de ceux qu'ils ont copiés, & ne sont enfin, si j'osois le dire, que de mauvais Maréchaux & de dangereux Charlatans. C'est ce qui fait qu'on voit tous les jours faire dans certaines maladies des remedes qui, s'ils ne sont pas nuisibles, sont du moins si étrangers à la maladie, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

Ce qui a trompé les Amateurs, c'est qu'ils se sont imaginés que les Anciens avoient des connoissances dans la Maréchallerie, que les Modernes n'ont pas : c'est à la faveur de ce préjugé qu'on voit tous les jours ces prétendus pos-

ſeſſeurs de ſecrets ſi bien accueillis des Curieux dont ils viennent ſurprendre la crédulité. Ces impoſteurs, pour accréditer leur ſecret, & pour gagner plus sûrement la confiance des Amateurs, ne manquent pas de dire que c'eſt le fruit des méditations pénibles de quelqu'un de leurs Ancêtres qui a paſſé toute ſavie à en chercher la compoſition; que c'eſt un bien héréditaire dans leur famille; que c'eſt un remede pour toute ſorte de maladies; qu'il n'y entre que des ſimples, qu'il purifie la maſſe du ſang, qu'il évacue les mauvaiſes humeurs & les impuretés du corps. Ces grands mots, qui ne diſent rien & qui n'offrent aucune idée nette, ne manquent pas d'avoir l'effet qu'il en attendent; ces Amateurs, prévenus & bien diſpoſés à ſe laiſſer tromper, leur donnent toute leur confiance, deviennent leurs protecteurs & les préconiſateurs de leur menſonge; ils ſont ſi préoccupés du mérite du prétendu ſecret, qu'ils lui prêtent avec prodigalité des vertus qu'il n'a pas; s'il vient à produire de mauvais effets, comme cela arrive ordinairement, ils ont toujours des raiſons prêtes pour les excuſer; c'eſt toujours la faute ou des remedes qui ont précédé, ou de ce qu'on n'a pas mis en uſage le ſecret aſſez tôt; mais ce n'eſt jamais la faute du ſecret. En vain voudroit-on leur oppoſer le raiſonnement, & leur démontrer que le ſecret ne peut pas avoir la vertu de remplir les indications que préſente la maladie: il ſeroit même dangereux de le faire; on ne veut pas de repréſentations ni de raiſonnements; c'eſt un ſecret; la raiſon eſt inutile; on ne raiſonne pas contre le myſtere. Si le cheval, malgré le ſecret, vient à mourir, on ſe taît; on n'aime pas à faire voir qu'on a été la dupe de ſon trop de crédulité; on eſt intéreſſé à ne rien dire. Mais ſi, malgré le ſecret, le cheval vient à guérir, comme il arrive preſque toujours

dans

dans les maladies de peu de conſéquence, on ne ceſſe de crier au miracle ; on prodigue les louanges au ſecret. Cependant toute l'obligation qu'on doit lui avoir, c'eſt de n'avoir pû empêcher la guériſon du cheval.

Mais voici un cas où l'on croit ne devoir pas douter de l'efficacité du ſecret.

Je ſuppoſe ce qui m'eſt arrivé : un Particulier me donne à traiter un cheval d'une maladie ſérieuſe & longue : la plaie va bien ; mais comme la partie a beaucoup ſouffert & a été délabrée par l'inflammation & la ſuppuration qui ont précédé, la guériſon va lentement. Le Particulier à qui appartenoit le cheval, laſſé de voir que cela ne va pas aſſez vîte, retire ſon cheval d'entre mes mains, & le met entre celles d'un homme à ſecret : on applique le ſecret, & dans peu de tems le cheval guérit. Dans ce cas je paſſe pour un ignorant, & le Charlatan eſt un homme à talent ; il n'eſt pas permis de douter de l'efficacité de ſon remede. Cependant dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, l'homme à ſecret n'eſt qu'un impoſteur, & ſon ſecret qu'une tromperie ; le cheval a été guéri, non par le ſecret, mais par la ſuite de l'effet des remedes dont je me ſuis ſervi ; il a été guéri en peu de tems, parceque la guériſon, parvenue à un certain degré, s'acheve promptement. On donne alors à ce Charlatan les louanges qu'on m'a données quelquefois ſans les avoir méritées, c'eſt-à-dire pour avoir guéri, ſans y toucher, des chevaux qui avoient été très bien traités par mes Confreres, mais qu'on avoit retirés d'entre leurs mains, pour les mettre entre les miennes ſur la fin de la guériſon.

J'ai eu ſouvent à traiter des maladies qui avoient réſiſté aux remedes les plus propres & le mieux appliqués : laſſé du traitement, & déſeſpérant de guérir, je les aban-

donnois. La Nature les guériſſoit : on étoit ſurpris ; je l'étois moi-même ; on me donnoit des louanges que j'avois honte de recevoir. Dans la plûpart des maladies, je dois ce témoignage à la vérité, la Nature fait les trois quarts de la guériſon ; les remedes font le reſte. Tout l'art conſiſte à aider la Nature, & à ne point s'oppoſer à ſes opérations.

Enfin je dis, 1°. qu'il n'y a point de ſecret. Car on entend par ſecret un remede ſpécifique pour telle ou telle maladie. Or la découverte d'un tel remede ſuppoſe la connoiſſance des plantes & des drogues, de leurs vertus & de leur doſe, & de la nature des maladies ; bien plus, elle ſuppoſe la ſcience des différens cas & du tems où le remede doit être appliqué, & des préparations qui doivent précéder ou accompagner l'uſage du remede. Perſonne n'ignore que toutes ces qualités ne ſe trouvent pas dans les poſſeſſeurs de ſecrets ; que ce ſont ordinairement des ignorans, ſans étude, ſans lettres, & ſouvent ſans bon ſens ; que ce ſont des gens qui font profeſſion de tromper ; qui couvrent leur ignorance du voile de ſecret, à la faveur duquel ils tâchent de ſurprendre la crédulité de ceux qui donnent témérairement leur confiance à des perſonnes qu'ils ne connoiſſent pas. Je ne nie pas cependant qu'il ne ſe faſſe des découvertes dans la Maréchallerie ; mais elles ſe font par des perſonnes éclairées dans cette profeſſion ou dans la Médecine ; & ces perſonnes, bien loin de faire un ſecret de leurs découvertes, ſe font un honneur d'en faire part au Public & d'enrichir leur Patrie du fruit de leurs travaux.

Je dis, 2°. que les ſecrets ne ſont les uns que des recettes abſurdes & ſouvent dangereuſes, tirées des vieux livres de Maréchallerie, que j'ai mis au nombre des anciens abus.

Les autres ſont des recettes, bonnes à la vérité dans quelques maladies, mais ſeulement dans certaines circonſtances, qu'on ne peut employer que dans certain tems & avec ménagement & précaution. Ces recettes ſont tirées des livres de Maréchallerie, de Médecine ou de Chirurgie, & connues des Maréchaux. Les autres enfin ſont une combinaiſon informe de drogues inventées par l'ignorance ou l'intérêt, ſouvent par l'un & l'autre.

Je dis, 3°. qu'il ne peut pas y avoir de ſecret pour toute ſorte de maladies, parcequ'un même remede ne peut pas guérir des maladies différentes & contraires, puiſqu'il n'y a aucun corps dans la nature qui ait en même tems la vertu de rafraîchir & d'échauffer, de relâcher & de fortifier, d'adoucir & d'irriter; ce qui ſeroit cependant néceſſaire pour guérir toute ſorte de maladies.

Je dis, 4°. que les ſecrets ne peuvent être d'aucune utilité, mais qu'ils peuvent faire beaucoup de mal; ils ne peuvent être d'aucune utilité, parceque, ſuppoſé qu'ils ſoient bons dans quelque maladie, ils ſont connus & mis en uſage par les Maréchaux: ils peuvent faire beaucoup de mal, parceque les meilleurs remedes entre les mains de ceux qui ne ſavent pas s'en ſervir, deviennent un poiſon.

Je dis, 5°. que les poſſeſſeurs de ſecret ſont intéreſſés à cacher la compoſition du ſecret. Le ſecret fait tout le mérite de leur ſecret; la révélation de leur impoſture leur attireroit bientôt la honte & la punition qu'ils méritent.

GUIDE
DU MARÉCHAL.

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

SI la connoiſſance des maladies internes du corps humain eſt difficile, celle des maladies internes du cheval ne doit pas être aiſée; puiſque le cheval ne peut ni expliquer ſa maladie, ni déſigner l'endroit de ſa douleur. Auſſi la Médecine des chevaux, il faut l'avouer, eſt pleine de difficultés, & eſt ſouvent bien aveugle par rapport au ſiége de la maladie. Souvent elle n'a gueres de moyens de diſtinguer & de reconnoître sûrement la partie affectée: on ne peut alors que tirer des conjectures, & ſe guider ſur les obſervations qu'on a faites; &, dans ce ſens, la Maréchallerie eſt totalement conjecturale & empyrique. Celui qui aura plus de bon ſens, de juſteſſe & de diſcernement, tirera des conjectures plus juſtes; celui qui aura fait plus d'obſervations, éclairées par une bonne théorie, c'eſt-à-dire, par la connoiſſance de l'œconomie animale, aura une pratique plus sûre; celui qui réunira ces deux points, ſera le meilleur Maréchal. Mais quoique la Maréchallerie, ou la connoiſ-

ſance des maladies internes, ſoit difficile, il ne faut pas croire que ce ſoit une ſcience incertaine ; elle a des principes certains & des regles certaines, ſur leſquels elle appuie ſes préceptes. Ces principes ſont l'Hippotomie, la Phyſiologie & la Pathologie, qui ſont la ſource de toutes les connoiſſances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, & la baſe ſur laquelle doivent être appuyés tous les raiſonnemens qu'on peut faire.

Quoiqu'elle ſoit moins évidente que la Médecine humaine, il ne faut pas la rejetter ; on ne doit pas rejetter tout ce qui n'eſt pas parfaitement certain : il y a une infinité de degrés entre le faux & l'évidence. Les ſciences les plus démonſtratives ſe ſervent du probable & du poſſible ; toutes nos connoiſſances viennent de conjectures ; la réunion des vraiſemblances concourt à former une certitude.

De même que dans une grande obſcurité, on ne doit pas rejetter une petite lumiere, parcequ'il vaut mieux être éclairé un peu, que de ne l'être point du tout ; cette petite lumiere, à la vérité, ne répand pas une grande clarté, & ne diſſipe pas entierement les ténebres ; mais elle nous aide à nous conduire : ſi on réunit cette petite lumiere à pluſieurs petites lumieres ſemblables, elles formeront par leur réunion, un flambeau qui repandra de tous côtés une lumiere éclatante, qui nous guidera ſurement dans la route que nous voudrons prendre. De même dans la Maréchallerie, quoiqu'un ſigne ſeul d'une maladie, ne faſſe pas une certitude, il répand cependant un peu de lumiere ſur cette maladie, & nous marchons à la faveur de ce ſigne, avec plus de ſureté dans le traitement de cette maladie, que ſi ce ſigne n'y étoit pas. Ce ſigne forme une probabilité ; cette probabilité jointe à une autre, en forme

une plus grande ; & la réunion de pluſieurs ſignes ou de pluſieurs probabilités, forme une certitude plus ou moins grande, ſelon la quantité ou l'évidence des ſignes, ou des probabilités qui la forment.

Ainſi quand un cheval bat des flancs, on a un ſoupçon que la circulation n'eſt pas libre dans les poumons ; s'il y a fievre, la conjecture devient plus forte ; enfin, s'il y a des ſueurs, abattement, triſteſſe & difficulté de reſpirer, on eſt aſſuré que c'eſt une maladie inflammatoire de la poitrine : la réunion des ſymptomes fait une certitude ſur l'exiſtence & la nature de cette maladie.

Il y a des cas où l'on connoît la maladie ſans craindre de ſe tromper ; c'eſt lorſqu'elle eſt accompagnée de ſymptomes qui lui ſont propres, qui caractériſent ſpécialement telles ou telles maladies, qui ont été conſtamment obſervés & vérifiés par l'ouverture des cadavres ; telle eſt la pouſſe caractériſée par les grandes inſpirations habituelles, & l'expiration en deux tems ; la rupture de l'eſtomach, caractériſée par le vomiſſement.

Il y a d'autres cas où, ſans être certain de la maladie, d'une certitude phyſique, on eſt cependant aſſuré moralement du ſiége & de la nature de la maladie, par la réunion des vraiſemblances & des probabilités tirées des accidens & des circonſtances de la maladie : ainſi lorſqu'un cheval a en même-tems la fiévre, une toux, une difficulté de reſpirer, qu'il eſt en ſueur, dans l'abattement & la triſteſſe, on eſt moralement certain que c'eſt une pleureſie. C'eſt de la Médecine Dogmatique, qu'on tire ces ſecours ; c'eſt de la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes & de leurs ſymptomes, de l'action des ſolides & des fluides, & de leur rapport entr'eux, en un mot, c'eſt de la Phyſiologie & de la Pathologie, qu'on tire ces lumieres ſur la nature & le ſiége des maladies.

Il y a d'autres cas où, ſans être aſſuré moralement de la nature de la maladie, on a cependant de fortes raiſons de croire que c'eſt telle maladie ; c'eſt lorſqu'il n'y a que des ſignes communs, mais que ces ſignes ſont toujours les mêmes & en même nombre dans cette maladie. Ainſi lorſque le cheval ſe leve & ſe couche, qu'il ſe tourmente, qu'il bat la terre avec le pied de devant, on n'eſt pas aſſuré que le cheval eſt attaqué de tranchées, mais on a de fortes raiſons de le croire.

Il y a d'autres cas enfin, où il n'eſt pas poſſible de connoître l'eſpece de la maladie ; par exemple, lorſque le cheval eſt ſimplement triſte, avec dégout, ſans fiévre, ſans ſueur & ſans aucun ſymptome propre à telle maladie ; dans ce cas, on eſt fort embarraſſé, & c'eſt l'écueil de la Maréchallerie. Cependant dans ce cas même, la Médecine fournit des moyens de donner du ſoulagement ; pour cela il faut ſe comporter ſuivant les régles du bon ſens ; & puiſqu'il n'eſt pas poſſible de reconnoître l'eſpéce de la maladie, il faut tâcher de connoître le genre, & mettre en uſage les remedes généraux, tels que les lavemens, les ſaignées & les décoctions adouciſſantes, ſi l'on prévoit que ces remedes ne peuvent produire aucun mal, & qu'ils peuvent au contraire produire un bien, en rempliſſant les indications qu'on croit appercevoir.

Avant que de parler des maladies, je vais faire quelques réflexions qui pourront ſervir de préceptes généraux pour la Pratique.

Pour faire la Médecine des chevaux avec lumiere, certitude & ſuccès, il faut appuyer la Pratique ſur la Théorie, c'eſt-à-dire ſur la connoiſſance des parties, de leur ſtructure & de leur uſage, des maladies, & des vertus des médicamens ; ſans cela on ne peut travailler qu'en

aveugle, & s'expoſer à faire des fautes continuellement.

Si les Maréchaux ne veulent pas s'inſtruire pour ſe mettre en état de guérir, qu'ils le faſſent au moins pour s'abſtenir du mal qu'ils font tous les jours par une ignorance qui n'eſt pas pardonnable.

En effet, n'eſt-il pas honteux pour la Maréchallerie, & bien triſte pour le Public, de voir tous les jours des chevaux conduits chez les Maréchaux que le Public honore de ſa confiance, parcequ'il leur ſuppoſe des connoiſſances dans leur profeſſion, non pour être guéris, mais pour y être eſtropiés, ſouvent pour y recevoir la mort.

Comme ils n'ont fait pour la plûpart aucune étude des maladies, ni des médicamens, & qu'ils ne connoiſſent par conſéquent ni le ſiége ni la nature de la maladie, ni les remedes qui y ſont convenables; ils font par ignorance des fautes, preſque toutes les fois qu'ils entreprennent d'y remédier. Ils n'ont qu'un petit nombre de rémedes, dont ils ne connoiſſent ni les vertus, ni la doſe, ni même le nom des drogues qui entrent dans leur compoſition, qu'ils donnent indiſtinctement dans toute ſorte de maladies, ſans conſidérer ſi elles répondent aux indications de la maladie, & ſans ſavoir ſi elles y ſont propres ou contraires.

C'eſt preſque toujours un breuvage ou un cordial, qu'ils répetent ſouvent, parcequ'ils croyent qu'ils ne fait pas aſſez d'effet, juſqu'à ce que la mort du cheval leur apprenne que le breuvage ou le cordial a fait effet.

C'eſt par une ſuite de cette ignorance, qu'on voit donner ſi ſouvent des cordiaux dans les tranchées, & dans la dyſſenterie cauſée par des purgatifs trop violens ou donnés à trop grande doſe; ſans faire attention que les tranchées & la dyſſenterie viennent toujours de l'inflamma-

tion

tion des inteſtins, & que les cordiaux ne font qu'augmenter le mouvement du ſang, & par conſéquent l'inflammation & la maladie. Je dois cet aveu à la vérité, & cet avertiſſement à ceux de mes Confreres qui ſont diſpoſés à recevoir mes avis, comme je ſuis diſpoſé à recevoir les leurs.

Ce que je viens de dire, ne regarde qu'une partie des Maréchaux. Je ſais qu'il y en a un grand nombre, ſur-tout à Paris, dont je reſpecte la probité & le ſavoir, qui, animés d'une louable émulation, ſe ſont livrés tout entiers à leur profeſſion, y ont acquis de grandes lumieres, l'exercent avec diſtinction, & font honneur à la Maréchallerie.

2°. Il faut s'appliquer à connoître les indications que préſente la maladie.

3°. Il faut remplir avec ſoin chaque indication : s'il y a inflammation & chaleur, il faut rafraichir ; s'il y a tenſion, il faut relâcher ; ſi les vaiſſeaux ſont trop pleins, il faut les déſemplir ; s'il y a relâchement, il faut rétablir le ton des parties, &c.

4°. En rempliſſant les indications, il faut ſuivre les régles du bon ſens, c'eſt-à-dire que, s'il y a à la fois pluſieurs indications à remplir, il faut commencer par les plus preſſantes, & par celles qu'on peut remplir ſans aller contre les autres indications. Je ſuppoſe, par exemple, qu'on ait à traiter une pleuréſie, où il y a toux, inflammation, fiévre, difficulté de reſpirer : il faut examiner chaque indication ; la toux demande les adouciſſans ; l'inflammation indique les rafraichiſſans ; la fiévre indique les rafraichiſſans & les purgatifs ; la difficulté de reſpirer indique la ſaignée ; comment dois-je me comporter ? Les purgatifs ſont irritans, échauffans & capables d'augmenter la toux, l'inflammation & la difficulté de reſpirer ; la raiſon & le

bon ſens me dictent, que je ne dois pas commencer par ceux-là. Les rafraichiſſans, les ſaignées & les adouciſſans n'augmentent pas la fiévre; la raiſon me dicte qu'il faut commencer par la ſaignée, par les rafraichiſſans & les adouciſſans, après quoi je pourrai venir ſans rien craindre aux purgatifs. C'eſt ainſi qu'on doit ſe comporter dans le traitement de chaque maladie; conſidérer chaque indication à part, & commencer par les plus preſſées.

5°. Quand la maladie eſt de peu de conſéquence, & qu'elle ne ſe déclare par aucun ſymptome évident, il vaut mieux s'abſtenir des remedes forts & dangereux, que d'en donner. Il faut attendre qu'elle ſe manifeſte, & ne donner en attendant, que des remedes innocens, qui ne puiſſent faire aucun mal, tels que ſont les lavemens.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PATHOLOGIE.

LA partie de la Médecine qui traite des maladies, s'appelle Pathologie.

On entend par maladie, l'état du cheval où l'exercice de quelques fonctions eſt perdu ou diminué.

On conſidere dans les maladies, la cauſe, les ſymptomes, le diagnoſtic, le prognoſtic & la curation.

La cauſe de la maladie, eſt ce qui produit la maladie.

Le ſymptomes ſont les accidents qui accompagnent la maladie.

Le diagnoſtic; ce ſont les ſignes qui font connoître la maladie.

Le prognoſtic; ce ſont les ſignes qui font connoître les ſuites de la maladie.

La curation ; ce ſont les remedes qu'on emploie pour guérir la maladie.

On conſidére encore les indications & les contrindications.

On entend par indication, l'inſinuation de ce qu'on doit faire.

On entend par contre-indication, la défenſe, pour ainſi dire, de faire tel remede qu'il ſeroit à propos de faire s'il n'y avoit pas tel accident. Par exemple, dans les tranchées, les purgatifs ſont indiqués pour évacuer les matieres des inteſtins qui en ſont la cauſe ; mais ils ſont contre-indiqués par l'inflammation & l'irritation des inteſtins, qu'ils ne manqueroient pas d'augmenter.

On doit diſtinguer dans les maladies le genre & l'eſpece.

Le genre comprend pluſieurs maladies ; l'eſpece n'en comprend qu'une.

On peut rapporter l'eſpece au genre ; & on doit toujours le faire, quand on ne peut pas connoître l'eſpece : par exemple, ſi les ſignes, qui font connoître que le cheval eſt attaqué d'une maladie inflammatoire, ne ſuffiſent pas pour faire connoître ſi l'inflammation a ſon ſiege dans la poitrine ou dans le ventre, & quelle partie du ventre ou de la poitrine eſt attaquée, il faut alors rapporter la maladie aux maladies inflammatoires en général, & employer les remedes de l'inflammation ; ce qui ſuffit. Ce moyen eſt d'un grand ſecours dans la Maréchallerie, parceque ſouvent il eſt difficile de s'aſſurer du ſiege de la maladie.

On diſtingue les maladies à raiſon des parties qu'elles affectent ; en maladies de la tête, maladies de la poitrine, & maladies du ventre.

A raiſon des ſignes, on les diſtingue en maladies évi-

dentes, en maladies preſque évidentes, & en maladies obſcures.

Eu égard au tems, on diſtingue le commencement, le progrès, l'état, le déclin & la fin.

SYMPTOMES EN GÉNÉRAL,

Qui font connoître que le Cheval eſt malade.

1°. Le cheval eſt dégouté, & perd l'appétit.

2°. Il eſt triſte, & porte la tête baſſe.

3°. La langue ſeche.

4°. Le poil hériſſé.

5°. Le cheval ne fléchit pas les reins lorſqu'on le pince ſur cet endroit.

6°. La fiente ſeche & par marrons plus detachés qu'à l'ordinaire, couverts quelquefois de glaires, qu'on prend ſouvent pour graiſſe; ce qu'on appelle gras fondu.

7°. L'urine de couleur rouge.

8°. L'urine crue & claire comme l'eau pure.

9°. Le cœur battant plus qu'à l'ordinaire.

10°. Le battement trop foible du cœur & des arteres.

11°. Le cheval ſe leve, ſe couche, & ne peut trouver une poſition agréable.

12°. Il regarde ſouvent ſon flanc, & plus ſouvent un côté que l'autre.

13°. Quelquefois il jette une humeur jaunâtre par les narrines

14°. Sa marche eſt chancelante.

15° La vue triſte & abbatue, & les yeux larmoyans.

16°. Difficulté d'uriner, dont on s'apperçoit dès que le cheval ſe préſente pour uriner.

17°. Le cheval eſt enflé, ſe tourmente & lache des vents.

18°. Battement des flancs & difficulté de reſpirer.

Symptomes dangereux.

1°. Lorſque le cheval ſe tient foiblement ſur ſes jambes, héſite à ſe coucher, tombe comme une maſſe, & ſe releve de tems en tems.

2°. La mouſſe ſort de la bouche & des narrines.

3°. L'œil eſt tourné de façon que l'on voit beaucoup de blanc.

4°. L'urine s'écoule goutte à goutte, ſans que le cheval ſe préſente pour uriner.

5°. Le cheval jette par le nez une matiere ſanguinolente, & quelquefois brune comme une eſpece de pus.

6°. Un dévoiement qui ne fait rendre que des matieres glaireuſes & ſanguinolentes.

7°. Le cheval ſe leve & ſe releve en regardant ſes reins.

8°. Le cheval regarde fixement ſon flanc & ſa poitrine, & a une grande difficulté de reſpirer.

Remarquez que ces ſymptomes ne ſe rencontrent pas tous à la fois dans une ſeule maladie : ce ſont les ſymptomes des différentes maladies, raſſemblés ici pour apprendre à connoître l'état de maladie du cheval.

CHAPITRE II.

MALADIES INCURABLES.

PIERRE dans les reins.
Hydropiſie de poitrine.
Hydropiſie du ventre poſtérieur.
Hernie ou étranglement de boyaux dans les bourſes.
Béſoard dans les inteſtins.
Eſtomach crevé.
Diaphragme crevé.
Mauvaiſe haleine.
Bouche mouſſeuſe.
Pulmonie invétérée.
Mâchoire inférieure reſſerrée de façon qu'on ne peut pas l'ouvrir.

SYMPTOMES DES MALADIES INCURABLES.

Symptomes de la Pierre dans les Reins.

Le cheval regarde ſon dos, plie les reins par la douleur qu'il y reſſent, ſe couche & ſe leve à chaque inſtant, & piſſe peu à la fois.

Symptomes de l'Hydropiſie de poitrine.

Le cheval ſe couche & ſe leve à chaque inſtant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & a une grande difficulté de reſpirer.

Symptomes de l'Hydropiſie du bas-ventre.

Les côtes ſont en mouvement, comme ſi le cheval

étoit pouſſif ; le cheval a de la peine à reſpirer, parceque les eaux contenues dans la cavité du ventre font remonter le diaphragme, diminuent la capacité de la poitrine, & gênent les poumons. Le ventre eſt gonflé & tendu ; le cheval ne ſait de quel côté ſe tenir couché.

Symptomes de la Hernie, ou étranglement des Boyaux.

Le cheval ſe tourmente, ſe tient ſur le dos étant couché, on ſent un relâchement dans les bourſes, en y portant la main.

Symptomes de l'Eſtomach crevé.

Le cheval allonge le goſier & jette par le nez les alimens.

Symptomes du Béſoard dans les inteſtins.

Le cheval ſe tourmente par intervalle, & regarde ſon ventre de tems en tems.

Symptomes du Diaphragme crevé.

Le ventre & la poitrine montent & s'élevent en même-tems, de façon que l'on croiroit que ces deux cavités n'en font qu'une.

Symptomes de la Bouche mouſſeuſe.

Il y a de grands battemens de flancs, les yeux ſont pour l'ordinaire hagards.

Symptomes de la Pulmonie invétérée.

Le cheval jette par le nez une matiere ſanginolente, & quelquefois rouſſe & fluide.

REMEDES GÉNÉRAUX,

Qui conviennent assez communément dans toutes les Maladies curables.

Retrancher le foin & la paille, mettre le cheval à l'eau blanche, c'eſt-à-dire à l'eau tiéde où l'on a fait bouillir du ſon; ſaigner, & donner des lavemens adouciſſans, des breuvages faits avec les plantes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, la pariétaire, la mercuriale, la branc-urſine, l'aigremoine, la laitue, &c. tenir chaudement & bien couvert. Je mets ici ces remedes généraux; parceque j'y renverrai ſouvent dans le détail des maladies; & je me diſpenſerai ſouvent de les nommer l'un après l'autre.

Comme les maladies inflammatoires ſont les plus ordinaires & les plus connues, je vais dire quelque choſe de l'inflammation en général, afin de faciliter l'intelligence & la curation de ces maladies.

CHAPITRE III.

DE L'INFLAMMATION.

L'Inflammation eſt un engorgement des vaiſſeaux ſanguins, avec douleur, chaleur, tenſion, & quelquefois fiévre.

On diſtingue trois degrés dans l'inflammation : le premier qu'on appelle phlogoſe, eſt lorſqu'il y a une ſimple ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux capillaires.

Le deuxieme qu'on appelle plegmon, eſt lorſque le ſang

à force

à force de diſtendre les vaiſſeaux, dilate les orifices des vaiſſeaux lymphatiques, & pénetre dans leur cavité.

Le troiſieme qu'on appelle inflammation par extravaſion, eſt lorſque le ſang, à force de diſtendre les vaiſſeaux, les rompt & s'extravaſe.

Cauſes.

Il faut ſe rappeller ici ce que j'ai dit ci-deſſus, en parlant de la circulation.

Le ſang eſt porté dans toutes les parties du corps par les arteres; après pluſieurs diviſions, les arteres ſe terminent par des ramifications extrêmement fines, reſſemblant à des cheveux, qu'on appelle à cauſe de cela *extrêmités capillaires*; chaque extrêmité capillaire ſe diviſe en deux branches; l'une, qui eſt la continuation de l'artere ſanguine, & qui va former le commencement d'une veine ſanguine; l'autre eſt le commencement d'un artere lymphatique. Ce ſont ces extrêmités capillaires, qui ſont le ſiége de l'inflammation; c'eſt l'arrêt du ſang dans ces petits vaiſſeaux, qui en eſt la cauſe.

L'arrêt du ſang dans ces dernieres diviſions, vient de la difficulté qu'il trouve à y paſſer; cette difficulté que le ſang trouve à paſſer dans les extrêmités capillaires, vient ou du vice du ſang, ou du vice des vaiſſeaux, ou du vice du ſang & des vaiſſeaux tout à la fois.

1°. Le vice du ſang vient, ou de ſon épaiſiſſement, ou de ſon acrimonie, ou de ſa trop grande quantité, ou de ſa raréfaction.

Lorſque le ſang eſt trop épais, il a peine à paſſer dans les extrêmités capillaires; il s'y appeſantit, y fait de fortes impreſſions, qui font criſper & reſſerrer les dernieres diviſions des arteres, en diminuent le calibre, & obligent le ſang

de s'arrêter & de s'accumuler ; de-là l'inflammation.

Lorſqu'il y a plethore, le ſang ſe porte dans les extrêmités capillaires, en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, s'y arrête, s'y accumule, diſtend les vaiſſeaux & produit l'inflammation.

Lorſque le ſang eſt raréfié, il occupe plus d'eſpace, diſtend les vaiſſeaux, s'accumule dans les extrêmités capillaires, & produit les mêmes effets que la plethore & l'épaiſſiſſement : voilà les trois cauſes de l'arrêt du ſang. Ces trois cauſes ont chacune des cauſes ſubalternes.

L'épaiſſiſſement du ſang vient du trop grand repos, ou du trop violent exercice du cheval : lorſque le cheval ne fait aucun exercice, le ſang eſt moins diviſé, & s'épaiſſit : lorſqu'il fait de trop violens exercices, il ſe fait une grande déperdition de la ſubſtance ſéreuſe du ſang, il ne reſte que les parties les plus groſſieres ; de-là l'épaiſſiſſement. L'épaiſſiſſement du ſang peut encore venir des mauvaiſes digeſtions, de la mauvaiſe nourriture : les digeſtions fourniſſent alors un chyle mal élaboré, viſqueux & épais, qui communique au ſang ce caractere, & l'épaiſſit.

2°. La plethore, ou la trop grande quantité du ſang, vient de la grande quantité d'alimens bien digérés & du trop grand repos. Alors il ſe fait plus de réparation par les alimens, qu'il ne ſe fait de perte par l'exercice.

3°. La raréfaction du ſang vient des exercices violens & du grand mouvement du ſang.

A ces cauſes générales de l'inflammation, il faut ajouter les cauſes locales, qui ſont des diſpoſitions préalables à l'inflammation : tels ſont les tubercules du poumon, qui comprimment les vaiſſeaux ſanguins, rétréciſſent leur calibre, & diſpoſent à l'inflammation ; les ulceres du poumon ; le tiſſu foible & délicat du poumon, qui n'a pas aſſez de reſſort

pour favoriſer la circulation, & permet par-là, l'engorgement des vaiſſeaux.

L'irritation des parties, qui fait reſſerrer les extrêmités capillaires & cauſe l'arrêt du ſang.

Le froid extérieur, qui épaiſſit le ſang & fait reſſerrer les veines; la grande ardeur du ſoleil, qui raréfie le ſang.

Le vice des vaiſſeaux, vient de leur compreſſion, de leur obſtruction, de leur déchirure & de leur meurtriſſure.

Lorſque les vaiſſeaux ſont comprimés, comme par les glandes engorgées, la circulation n'eſt pas libre, le ſang s'amaſſe & cauſe l'inflammation dans les parties voiſines.

Lorſque les vaiſſeaux ſont reſſerrés par quelque cauſe irritante, comme il arrive dans les piquûres, brulures & l'application des cauſtiques, la circulation eſt arrêtée.

Lorſque les vaiſſeaux ſont bouchés par quelque liqueur qui s'eſt épaiſſie dans leur cavité, comme il arrive dans les tumeurs, la circulation eſt interrompue.

Lorſque les vaiſſeaux ſont déchirés, ils ne ſont plus propres à la circulation; l'extrêmité des vaiſſeaux rompus ſe reſſerre & ferme le paſſage au ſang; de-là l'inflammation dans les bords des playes.

Lorſque les vaiſſeaux ſont meurtris & contus, par quelque coup, ils perdent leur reſſort, ſont incapables d'oſcillations, & de favoriſer la circulation. Cette cauſe eſt très ordinaire; car il arrive ſouvent que les chevaux ſont attaqués de maladies inflammatoires, à cauſe des coups qu'ils ont reçus des Palfreniers ou des garçons Maréchaux, qui frappent inconſidérément les chevaux ſur toutes les parties, au moindre mouvement qu'ils font.

Symptomes.

L'inflammation produit la tenſion, le gonflement, la douleur, la rougeur, la chaleur de la partie, & la fievre lorſqu'elle eſt conſidérable.

L'inflammation produit l'épaiſſiſſement de l'humeur qui ſe ſépare dans les parties voiſines de l'inflammation ; ainſi dans la pleuréſie, l'inflammation du poumon produit l'épaiſſiſſement de l'humeur des bronches.

La chaleur & l'oſcillation des parties enflammées diſſipent les parties aqueuſes ; les parties les plus groſſieres s'épaiſſiſſent, & forment des tubercules ſur la ſurface du poumon ; on en trouve preſque toujours ſur les poumons des chevaux morts de pulmonie.

L'inflammation produit ſouvent la fievre, qui conſiſte, comme je le dirai ci-après, dans une conſtriction des extrêmités capillaires.

Diagnoſtic.

On reconnoît l'inflammation des parties internes, car c'eſt de celle-ci qu'il s'agit à préſent, par la douleur qui ſe manifeſte aſſez par les mouvemens & l'agitation du cheval, par les grands mouvemens du cœur, ſouvent par la fievre, la toux & la difficulté de reſpirer, ſi l'inflammation attaque le poumon.

Prognoſtic.

L'inflammation eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant les parties qu'elle attaque & l'étendue qu'elle occupe.

L'inflammation des parties internes eſt plus dangereuſe que celle des parties externes.

Elle eſt plus dangereuſe lorſqu'elle occupe les parties eſſentielles à la vie, comme le poumon, & lorſqu'elle occupe une étendue conſidérable.

L'inflammation ſe termine de quatre manieres, par réſolution, par ſuppuration, par obſtruction & par gangrene.

Elle ſe termine par réſolution, lorſque la matiere de l'inflammation reprend les routes de la circulation; c'eſt la voie la plus ſalutaire. Lorſqu'elle ſe fait, la douleur, la tenſion, la chaleur, la fievre, & les autres accidens diminuent; elle ſe fait ordinairement dans l'eſpace de ſept jours.

Lorſque les accidens ſubſiſtent après huit jours, on doit attendre la ſuppuration, l'augmentation des accidens l'annoncent; c'eſt la voie la plus ſalutaire après la réſolution.

Elle ſe termine par obſtruction, lorſque les parties les plus ſéreuſes du ſang ayant été diſſipées par la chaleur de la partie enflammée, la partie la plus épaiſſe du ſang ſe coagule, bouche les vaiſſeaux & forme des tubercules.

La gangrene eſt la mortification de la partie; c'eſt la terminaiſon la plus fâcheuſe. On doit la craindre, lorſqu'au bout de huit ou neuf jours les ſymptomes ſubſiſtent ou augmentent ſans aucun ſigne de ſuppuration. On conçoit que la gangrene eſt ſurvenue, lorſque la peau ſe relâche, ſe flétrit & ſe noircit.

Curation.

1°. L'amas du ſang dans les vaiſſeaux ſanguins demande qu'on en diminue la quantité par les ſaignées & la diete.

2°. La raréfaction demande qu'on appaiſe la chaleur

& le mouvement du ſang par les tempérans & les rafraîchiſſans.

3°. La tenſion des parties demande qu'on la diminue par les relâchans.

4°. L'arrêt du ſang demande qu'on rétabliſſe la circulation par les diſcuſſifs & les attenuans. Il faut donc d'abord ſaigner, & réitérer les ſaignées ſuivant la violence du mal & la force du cheval. Les ſaignées ſont utiles dans les commencemens ; elles le ſont peu dans l'état, & ſouvent nuiſibles dans le déclin de la maladie, parceque la tenſion que les fibres ont ſoufferte, & les ſaignées précédentes leur ont fait perdre leur reſſort.

5°. Il faut mettre le cheval à la diete blanche, ne lui donner preſque point de foin, le tenir au ſon & à l'eau blanche, lui faire avaler des décoctions faites avec les plantes adouciſſantes, relâchantes & rafraîchiſſantes, comme les racines de mauve, guimauve, chicorée ſauvage, les feuilles de bouillon blanc, de branc-urſine, de pariétaire, de laitue, de mercuriale, d'oſeille, &c.

Il ne faut pas oublier les lavemens faits avec les mêmes herbes, qui, en nettoyant les gros boyaux, font un bain intérieur, & ſervent admirablement à diminuer l'inflammation.

Sur le déclin, on peut donner l'infuſion des fleurs de melilot, de camomille & de ſureau, qui ſont adouciſſantes & un peu réſolutives en même-tems.

Si l'inflammation attaque les parties externes, il faut s'appliquer d'abord à détendre & à relâcher la partie enflammée, afin de rendre la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, & favoriſer par-là, la réſolution. Pour cela, il faut fomenter la partie avec les décoctions émollientes & relâchantes, dont je viens de parler, ou bien y appliquer les cata-

plaſmes avec le lait & la mie de pain, & les changer ſouvent, parceque la chaleur de la partie enflammée deſſeche l'emplâtre, & fait aigrir le lait, qui perd alors ſa vertu adouciſſante & devient irritant.

Il faut toujours éviter les emplâtres, les huiles & les graiſſes, parcequ'ils bouchent les pores de la peau, arrêtent la tranſpiration, augmentent la chaleur, favoriſent la ſuppuration & s'oppoſent à la réſolution.

Lorſque la réſolution commence à ſe faire, ce qu'on connoît par la diminution des accidens, il faut la favoriſer par quelque léger réſolutif, comme l'emplâtre des quatre farines réſolutives, bouillies dans du vin, ou avec la pulpe de racines de guimauve, arroſée d'un peu d'eau vulnéraire, ou fomenter la partie avec un peu d'eau de vie camphrée, ou avec l'eau de vie & le ſavon.

Si malgré tous ces remedes, les accidens ſubſiſtent, & qu'on ne puiſſe pas procurer la réſolution, il faut provoquer la ſuppuration, ſi l'inflammation eſt externe, par les emplâtres, les onguens & les remedes convenables.

Si l'inflammation ſe termine par gangrene ou par obſtruction, il faudra employer le traitement dont je parlerai lorſque je traiterai des maladies externes.

CHAPITRE IV.

DE LA FIEVRE EN GÉNÉRAL.

LA FIEVRE conſiſte dans la fréquence des contractions du cœur, & dans le dérangement des fonctions.

Pour mieux entendre la cauſe de cette fréquence, il

faut obſerver 1°. que les mouvemens méchaniques qui ſe font dans le corps du cheval ſont ſoumis à certaines regles, que la nature leur preſcrit pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe.

2°. Que les mouvemens ont une cauſe excitante; par exemple, le mouvement périſtaltique des inteſtins reconnoît pour cauſe l'impreſſion que les alimens font ſur les inteſtins: c'eſt la nature qui a établi cette loi pour chaſſer les excrémens hors du corps.

3°. Que ces mouvemens ſont réglés ſur le beſoin de la nature & ſur la qualité de la cauſe qui les excite. Sur le beſoin de la nature; par exemple, s'il aborde au cœur ou aux poumons une grande quantité de ſang, ces deux organes auront beſoin de faire de grandes & de fréquentes contractions, pour chaſſer la grande quantité de ſang contenu dans leur capacité. Sur la qualité de la cauſe qui les excite; par exemple, ſi le ſang qui aborde au cœur eſt viſqueux, glutineux, épais & mal élaboré, il s'appeſantira ſur les parois du cœur, s'y attachera, s'y collera pour ainſi dire, enfin, y fera de fortes impreſſions qui détermineront le cœur à faire de grandes & de fréquentes contractions pour l'élaborer, le perfectionner & le chaſſer de ſes cavités.

4°. Que les mouvemens du cœur dépendent des impreſſions que le ſang fait ſur le cœur.

5°. Que ces impreſſions dépendent de la quantité ou de la qualité du ſang qui aborde au cœur.

De la quantité; lorſque le volume du ſang eſt trop conſidérable, comme dans la plethore, ou, lorſque trouvant quelqu'obſtacle dans la circulation, il eſt obligé de refluer vers le cœur.

De la qualité; comme lorſqu'il eſt trop chaud, lorſqu'il

qu'il eſt chargé de parties ſalines, âcres, ou d'impuretés à cauſe de quelqu'humeur repercutées en dedans, ou de quelqu'évacuation ſupprimée, ou lorſqu'il eſt chargé de viſcoſités, de glutinoſités provenant du vice des digeſtions. Dans tous ces cas, le ſang fait de fortes impreſſions ſur le cœur, l'oblige à faire des mouvemens plus grands & plus fréquens; de-là, la grandeur & la fréquence des contractions des arteres. On appelle cet état du cœur, fiévre.

Cela étant poſé, on voit déja que la cauſe de la fiévre eſt tout ce qui peut augmenter le mouvement du cœur: or, la cauſe du mouvement du cœur eſt l'impreſſion que le ſang fait ſur les parois des oreillettes & des ventricules du cœur. La cauſe de cette impreſſion eſt la quantité ou la qualité du ſang: la quantité, lorſque le volume du ſang eſt trop conſidérable, comme dans la plethore; ou lorſque trouvant obſtacle dans ſa route, il eſt obligé de refluer vers le cœur; ou lorſque ſans être en trop grand volume, il eſt raréfié, & occupe autant d'eſpace que s'il péchoit par quantité.

La qualité, lorſqu'il eſt âcre, chaud, viſqueux, glutineux, mal élaboré & chargé d'impuretés.

Le ſang aborde en grande quantité dans le cœur, par les violens exercices, comme les courſes & les grandes fatigues. Le ſang eſt alors dans un grand mouvement, & ſe porte avec rapidité & abondance au cœur.

2°. Dans les inflammations, la douleur, la compreſſion & le déchirement des vaiſſeaux. Dans ce cas la circulation n'étant pas libre, le ſang eſt obligé de s'arrêter, & de ſe porter en grande quantité vers le cœur.

3°. Dans l'irritation & la douleur conſidérable: il ſe fait alors un reſſerrement tonique dans les parties, qui

diminue le calibre des vaiſſeaux, interrompt la circulation & oblige le ſang de s'accumuler dans le cœur.

Ainſi, dans l'inflammation des reins, des ureteres, de la veſſie, du poumon, de la plevre & de tous les viſceres, le ſang doit aborder en grande quantité au cœur, le ſolliciter à des contractions fortes & fréquentes, & produire la fiévre.

Ainſi, lorſqu'on fait boire froid à un cheval qui a chaud, le froid ſubit fait criſper & reſſerrer les extrêmités capillaires des vaiſſeaux, empêche le paſſage du ſang, & cauſe la fiévre.

Le ſang eſt viſqueux, glutineux, mal élaboré, lorſque le cheval a mangé de mauvais fourrage, comme du foin moiſi & pourri. Lorſque les digeſtions ſe font mal, lorſque l'eſtomach ne fait pas bien ſes fonctions, lorſqu'il s'eſt fait un amas de mavaiſes humeurs dans les premieres voies. Dans tous ces cas le chyle eſt mal élaboré; il eſt viſqueux, glaireux & glutineux; ſe mêle avec le ſang, chargé de ces mauvaiſes qualités; parvenu au cœur, il fait de fortes impreſſions ſur ſes parois, l'oblige à faire des mouvemens grands & fréquens, & produit la fiévre.

Le ſang eſt âcre, chaud, chargé de parties ſalines & impures, lorſqu'on a repercuté en dedans quelqu'humeur, extérieure, comme lorſqu'on guérit la gale ou le farcin ſans préparation, par des remedes forts & cauſtiques, qui font reſſerrer les tuyaux excrétoires de la peau, & refluer l'humeur de la galle ou du farcin dans la maſſe du ſang; ou lorſqu'on expoſe un cheval qui a chaud, à un froid ſubit, qui fait reſſerrer les pores, arrête l'humeur de la tranſpiration, & la fait refluer dans la maſſe du ſang.

Ces particules âcres & impures, mêlées avec le ſang, picotent les parois du cœur, le ſollicitent à des con-

tractions fortes & fréquentes, & produiſent la fievre.

Symptomes.

Les effets de la fiévre, en général, ſont en très petit nombre.

1°. La fréquence du battement du cœur & des arteres.

2°. L'abattement, la triſteſſe, les yeux abattus, la tête baiſſée.

3°. Le vice de digeſtion, le vice des ſucs digeſtifs; de-là le vice des humeurs & des ſécrétions.

4°. La chaleur.

5°. Les effets de la maladie qui cauſe la fiévre.

Diagnoſtic.

On reconnoit la fiévre par le battement fréquent des arteres; le pouls eſt fréquent, grand, plein & tendu.

On ſent le battement du cœur, en mettant la main ſur la région des côtes qui répond au cœur.

On ſent le battement des arteres en portant la main ſur l'artere maxillaire, au-deſſous de l'angle de la mâchoire poſtérieure, ou bien ſous les aînes, ſur l'artere crurale à ſa ſortie du baſſin.

Souvent on ſent le battement de l'artere aorte, quand on met la main ſur le dos.

Prognoſtic.

La fievre par elle-même n'eſt pas dangereuſe; mais le danger ſe prend de la maladie qui produit ou qui accompagne la fievre.

Curation.

En général la fievre demande la diete, parceque la fievre

affoiblit l'eſtomach, altere les ſucs digeſtifs, & affoiblit les forces digeſtives.

Il faut tenir le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin, la paille & l'avoine, lui faire boire l'eau de ſon, & l'inviter à ſe coucher par une bonne litiere.

2°. Il faut diminuer la quantité du ſang, détendre & déſemplir les vaiſſeaux par la ſaignée.

3°. Modérer la chaleur & le mouvement du ſang par les rafraîchiſſans & les adouciſſans ; pour cet effet on donne les décoctions faites avec les feuilles de mauve, guimauve, chicorée ſauvage, laitue, pariétaire, graine de lin, &c.

4°. Tenir les gros boyaux nets, les humecter, les rafraîchir par les lavemens émolliens; mais il faut ſur-tout s'appliquer à la curation de la maladie qui eſt la cauſe de la fievre.

CHAPITRE V.
MALADIES DE LA TÊTE.

ARTICLE PREMIER.

Du Vertigo.

LE VERTIGO eſt une maladie dans laquelle le cheval eſt comme étourdi, porte la tête de côté en avant ; il la tient quelquefois dans l'auge & l'appuie contre la muraille de maniere qu'il ſemble faire effort pour aller en avant ; il a les yeux étincelans, il eſt chancelant de tous ſes membres, ſe laiſſe tomber comme une maſſe, tourne les yeux de

tous côtés, ne boit ni ne mange. Il y a lieu de croire qu'il a la vue trouble, puiſqu'il ſe donne de la tête de côté & d'autre, & eſt toujours en danger de ſe la caſſer.

Cauſes.

Les cauſes ne ſont pas faciles à connoître ; mais il eſt vraiſemblable que le vertigo vient du battement conſidérable des arteres, de la rétine & de l'engorgement du cerveau. Le battement des arteres étant trop fort, ébranle les fibres des nerfs qui vont ſe diſtribuer ſur la rétine, & qui ſont l'organe de la viſion ; cet ébranlement produit un tournoiement, une confuſion, & une obſcurité dans la vue. Le battement trop fort des arteres reconnoît pour cauſe l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau, qui fait refluer le ſang en plus grande quantité dans les arteres de la rétine.

Diagnoſtic.

Il eſt facile de reconnoître cette maladie par la deſcription que je viens d'en faire.

Prognoſtic.

C'eſt une maladie qui vient de l'engorgement du cerveau, & par conſéquent toujours dangereuſe.

Curation.

Il faut faire d'abord les remedes généraux, mettre le cheval à la boiſſon blanche, lui retrancher tout aliment ſolide, & l'attacher de façon qu'il ne puiſſe pas ſe bleſſer la tête.

Enſuite il faut tâcher de remédier à l'engorgement du

cerveau, qui eſt la cauſe de la maladie, 1°. par les ſaignées, qui doivent être promptes & copieuſes, & faites ſur-tout à l'arriere-main, c'eſt-à-dire au plat de la cuiſſe, ou à la queue, pour déterminer le ſang à ſe porter vers les parties de derriere, & dégager par-là la tête.

On peut envelopper la tête de linges imbibés de décoction émolliente. Il faut faire avaler abondamment de la décoction des plantes rafraîchiſſantes, pour délayer & détremper le ſang, le rendre plus propre à circuler dans ſes vaiſſeaux, & en même-tems pour diminuer la raréfaction du ſang, ſi elle eſt la cauſe de la maladie. Pour cet effet on fait bouillir légerement la racine de nénuphar, les feuilles d'endive, de pourpier, de laitue, de chicorée ſauvage, de bourrache, de bugloſe, de bouillon blanc, de pariétaire, de mercuriale, de mauve, &c. On met cette décoction avec un peu de ſon, ou un peu de farine d'orge, pour engager le cheval à la boire, ou bien on la lui fait avaler.

Il faut donner par jour un ou deux lavemens faits avec la même décoction; on peut les rendre purgatifs, en y faiſant diſſoudre quatre onces de moëlle de caſſe, afin de tenir le ventre libre, & d'évacuer les matieres des gros boyaux qui compriment les vaiſſeaux ſanguins, obligent le ſang à ſe porter en plus grande quantité vers le cerveau, & contribuent à l'engorgement.

Il eſt bon de faire deux ſetons au col, afin de détourner une partie de l'humeur qui cauſe la maladie. Pour faire ces ſetons, on paſſe un ruban de fil daus une grande aiguille plate & tranchante par l'autre extrêmité; on ſouleve la peau, de peur de piquer les parties qui ſont ſous la peau, ce qui cauſeroit une inflammation; on fait paſſer l'aiguille entre la peau & le tiſſu cellulaire, obſervant

de ne pas bleſſer les membranes ou les muſcles qui ſont deſſous, enſuite on fait une contre-ouverture, on tire l'aiguille, & on laiſſe le ruban dans la plaie; on tire un peu chaque jour le ruban, afin de le changer de place, & on a ſoin de le graiſſer avec un peu de baſilicon: on le laiſſe juſqu'à la fin de la maladie; lorſqu'on le retire, on ne fait que baſſiner l'ouverture avec un peu de vin mêlé avec l'eau tiede.

ARTICLE II.

Mal de Cerf.

ON donne ce nom à une maladie dans laquelle le cheval eſt roide de tous ou d'une partie de ſes membres, comme le cerf lorſqu'il tombe roide de laſſitude & de fatigue, après avoir été vivement pourſuivi à la chaſſe.

Si la maladie attaque le col, le cheval ne peut remuer ni le col ni la tête; ſi elle attaque les vertebres, il ne peut pas remuer les reins; ſi elle attaque l'avant-main, toutes les parties de devant ſont roides & ſans mouvement; ſi elle attaque toutes les parties, le cheval ſemble être tout d'une piece, il eſt roide de tous ſes membres. Ce dernier cas eſt rare; j'en ai cependant vu des exemples. Quelquefois les muſcles de l'œil ſont en contraction, & l'œil tourne ſans ceſſe dans l'orbite; il fait de grands mouvemens, & l'onglet s'éleve juſques ſur la cornée tranſparente.

Cauſes.

La cauſe immédiate de cette maladie eſt la contraction permanente des muſcles, qui tient les parties roides.

Pour faire mieux entendre la cauſe de cette contraction, il eſt néceſſaire de dire quelque choſe des eſprits animaux.

On ſait que le mouvement & le ſentiment de toutes les parties viennent des eſprits animaux. Ces eſprits ayant été ſéparés du ſang dans la ſubſtance corticale du cerveau, paſſent de cellules en cellules dans la ſubſtance médullaire, & de-là dans un réſervoir commun, d'où ils ſe diſtribuent dans les nerfs, pour être portés dans toutes les parties du corps, & leur donner le mouvement & le ſentiment.

Les eſprits animaux, ſéparés dans la ſubſtance corticale, & parvenus au réſervoir commun, ſont portés dans les nerfs, 1°. par l'action des membranes du cerveau, c'eſt-à-dire de la dure-mere & de la pie-mere; ces membranes ſe contractent, & compriment légerement les cellules de la ſubſtance du cerveau, & le réſervoir où les eſprits animaux ſont contenus, & obligent par cette compreſſion légere & réglée, les eſprits animaux à ſe porter d'une maniere uniforme dans toutes les parties du corps, pour leur donner la vie.

Le battement des arteres du cerveau, eſt la ſeconde cauſe de l'impulſion des eſprits animaux dans les nerfs. Les arteres ſe dilatent & ſe reſſerrent; en ſe dilatant, elles ſoulevent la ſubſtance du cerveau; lorſqu'elles ſe reſſerrent, le cerveau retombe par ſon propre poids, & comprime légerement les cellules & le réſervoir des eſprits animaux, & les obligent à couler dans les nerfs. Ainſi l'influx des eſprits animaux, dépend de l'action des membranes ſur le cerveau, & du battement des arteres.

Si la compreſſion eſt réglée, modérée & égale, les eſprits animaux ſe diſtribueront également, & dans une quantité

quantité modérée, dans toutes les parties du corps; & c'eſt l'état de ſanté.

Si la compreſſion eſt plus forte, les eſprits animaux couleront en plus grande quantité, & avec plus de force dans toutes les parties, & la contraction des muſcles ſera plus forte. Si la compreſſion eſt permanente, la contraction des muſcles ſera permanente; ſi la compreſſion ſe fait ſucceſſivement, la contraction ſe fera de même. Si la compreſſion eſt inégale, l'influx des eſprits ſe fera d'une maniere inégale, & la contraction des muſcles ſe fera dans une partie & non dans une autre. Si la compreſſion ſe fait d'une maniere permanente, ſur une partie ſeulement du réſervoir commun, il ſe fera une contraction permanente dans une partie du corps ſeulement. Si la compreſſion ſe fait ſur tout le réſervoir commun, il ſe fera une contraction dans les muſcles de toutes les parties du corps, il y aura roideur de tous les membres.

Cela étant poſé, il eſt facile de voir que la contraction permanente des muſcles dans le mal de cerf, vient de la trop grande quantité d'eſprits animaux, qui coulent d'une maniere permanente dans les nerfs qui vont ſe diſtribuer aux muſcles qui ſont en contraction, & que cet influx permanent du liquide animal dépend de la compreſſion des membranes & de la ſubſtance du cerveau, cauſée par le battement des arteres qui s'y diſtribuent. Cette compreſſion vient de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau; cet engorgement vient de l'épaiſſiſſement du ſang & de ſa trop grande quantité, ou de ſa raréfaction. Les cauſes de l'épaiſſiſſement ſont les violens exercices, les ſueurs immodérées, qui diſſipent les parties les plus fluides du ſang, deſſechent, pour ainſi dire le ſang, & ne laiſſent que les parties les plus groſſieres & les plus épaiſſes. Le ſang s'é-

paiſſit auſſi par le défaut de boiſſon, par le froid, les pluies & l'humidité de l'endroit que le cheval habite.

La trop grande quantité de ſang vient de la trop grande quantité d'alimens bien digérés, du défaut d'exercice ; il ſe fait alors plus de ſang qu'il ne ſe fait de déperdition.

La raréfaction du ſang vient du trop grand exercice, des courſes trop longues, de la chaleur exceſſive, de la fiévre ; de l'âcreté du ſang & de ſon trop grand mouvement.

Diagnoſtic.

Cette maladie ſe reconnoît aiſément par la roideur des membres.

Prognoſtic.

C'eſt une maladie toujours dangéreuſe, parcequ'elle attaque une partie eſſentielle à la vie.

Curation.

Il faut d'abord mettre le cheval à une diéte exacte, & mettre en uſage les remedes généraux, enſuite venir à la ſaignée, qui doit être répétée ſuivant le beſoin.

Il faut faire à-peu-près les mêmes remedes que dans le vertigo ; mais comme l'engorgement du cerveau eſt plus conſidérable que dans le vertigo, il faut plus inſiſter ſur les ſaignées.

Il faut faire avaler abondamment de la décoction délayante, humectante & rafraichiſſante, dont j'ai parlé dans la curation du vertigo, afin de détremper le ſang, & de lui rendre la fluidité néceſſaire pour le faire circuler librement dans les vaiſſeaux du cerveau, & pour appaiſer en même-tems la raréfaction du ſang, ſi elle eſt la cauſe de l'engor-

gement. Les lavemens émolliens ſont très utiles ; ils appaiſent l'ardeur & le mouvement du ſang, & diminuent la tenſion des fibres.

Après avoir fait précéder ces remedes, il faut faire quelques ſetons, pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui ſe porte à la tête.

Lorſque le cheval eſt en voie de guériſon, il ſeroit bon de donner un purgatif, pour nettoyer les premieres voyes, qui ſont toujours chargées, dans ces maladies, d'un mauvais levain qui paſſe dans le ſang, & entretient la maladie ; mais comme les chevaux ſont difficiles à purger, qu'on ne peut guere connoître la doſe juſte des purgatifs, je ne ſuis gueres partiſan des purgatifs, & je ne ſuis pas ardent à les conſeiller ; ils ſont cependant indiqués dans ces maladies.

On peut donner en toute ſureté, quelques lavemens purgatifs, faits avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on ajoutera quatre onces de pulpe de caſſe, avec trois grains de tartre ſtibié, afin de nettoyer les gros boyaux, qui ſont pareſſeux, & qui contiennent des matieres pourries & fermentées, qui favoriſent la maladie.

ARTICLE III.

Du Mal de feu, ou Mal d'Eſpagne.

ON appelle mal-de-feu, une maladie dans laquelle le cheval a la tête baſſe, eſt toujours triſte, ne ſe couche que rarement, & s'éloigne toujours de la mangeoire, avec une fiévre conſidérable, qu'on reconnoit par le battement fréquent & la palpitation du cœur, qu'on ſent en portant la main ſur la poitrine, du côté de l'épaule : on ſent même

quelquefois battre l'artere aorte, en portant la main ſur les reins. On donne preſque toujours le nom de mal-de-feu à la fiévre.

Cauſes.

Le mal-de-feu vient de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux du cerveau : la ſtagnation du ſang eſt ordinairement cauſée par la fiévre. Dans la fiévre le ſang eſt en mouvement, & ne circule pas librement dans les extrêmités capillaires, il eſt obligé de ſe porter en grande quantité & avec rapidité au cerveau; il y engorge les vaiſſeaux, & produit la peſanteur de tête, la triſteſſe & l'abattement du cheval : ainſi dans les maladies inflammatoires, dans leſquelles la circulation eſt interrompue dans certaines parties, comme dans la pleuréſie & la péripneumonie, le ſang ſe porte en grande quantité au cerveau, & y cauſe le mal-de-feu.

Les engorgemens du cerveau ſont fréquens; & cela n'eſt pas ſurprenant, 1°. Parceque le cerveau eſt un viſcere mol & preſque ſans reſſort, qui permet aiſément la ſtagnation du ſang. 2°. Parcequ'il ſe porte une grande quantité de ſang au cerveau, par les deux arteres carotides & par les deux vertébrales. 3°. Parcequ'il y eſt porté avec rapidité; la force des contractions du cœur étant conſidérable & le cerveau fort proche du cœur, le ſang y doit être porté avec rapidité. 4°. Parceque le retour du ſang ſe fait dans le cerveau, d'une maniere différente que dans les autres parties du corps. La nature y a retardé la circulation à deſſein, afin de faciliter la ſécrétion des eſprits animaux. Cette diſpoſition du cerveau, lorſqu'elle eſt jointe à quelque cauſe déterminante, donne ſouvent lieu aux engorgemens de ce viſcere, qui ſont la cauſe du mal-de-feu.

Ainſi tout ce qui augmentera le mouvement du ſang, & qui l'obligera de ſéjourner dans les vaiſſeaux du cerveau, doit être regardé comme la cauſe du mal-de-feu.

Diagnoſtic.

Cette maladie ſe connoît par la deſcription que j'en ai faite.

Prognoſtic.

Le prognoſtic eſt à-peu-près le même que celui du vertigo.

Curation.

L'engorgement des vaiſſeaux du cerveau, demande qu'on le diminue par les ſaignées, les breuvages rafraichiſſans, les lavemens émolliens ; mais il faut ſur-tout s'attacher à guérir les maladies, dont le mal-de-feu n'eſt qu'un ſymptome : ainſi s'il y a fievre, pleuréſie, &c. il faut s'appliquer à guérir la fievre & la pleuréſie.

Il y a probablement pluſieurs autres maladies, dont la tête du cheval peut être attaquée ; je n'en parle pas, parcequ'elles ſont peu connues, & que je me ſuis propoſé de ne donner dans cet abrégé, que ce qu'il y a de bien sûr & de bien connu. Au reſte, preſque toutes les maladies de la tête viennent de l'embarras des vaiſſeaux du cerveau, & peuvent ſe rapporter à ce que j'ai dit en parlant du vertigo & du mal-de-cerf.

CHAPITRE VI.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

ON comprend dans les maladies de la poitrine, celles qui attaquent le larynx & la trachée artere.

ARTICLE PREMIER.

De la Gourme.

LA Gourme eſt l'écoulement d'une humeur qui ſe fait ordinairement par le nez dans les jeunes chevaux.

Cette humeur a plus ou moins de conſiſtance, & différentes couleurs, ſuivant le degré d'inflammation & d'engorgement des glandes qu'elle affecte. Tantôt elle eſt gluante & blanche comme le blanc d'œuf, tantôt elle eſt épaiſſe & jaunâtre, quelquefois elle eſt cuite & reſſemble au pus. Tantôt l'humeur coule par le nez, tantôt elle forme un dépôt ſous la ganache; quelquefois il y a écoulement par le nez, & dépôt ſous la ganache en même-tems; quelquefois le dépôt ſe forme du côté des parotides. Quelquefois l'écoulement eſt abondant, & jette hors du corps toute la matiere de la gourme; quelquefois il eſt peu abondant, & ne donne iſſue qu'à une partie du venin de la gourme; quelquefois l'inflammation gagne l'arriere-bouche & le larynx.

Ces variétés ont donné lieu à la diſtinction de trois eſpeces de gourme; l'une bénigne, l'autre maligne, & l'autre fauſſe.

La gourme bénigne eſt une évacuation totale de l'humeur de la maladie, qui ſe fait ſoit par le nez ſeulement, ſoit par un abcès ſous la ganache, ſoit par ces deux voies en même-tems.

La gourme maligne eſt celle dont le venin eſt plus abondant ou plus âcre, & qui attaque des parties importantes, comme le larynx ou quelque viſcere.

La fauſſe gourme eſt celle dans laquelle il ne s'évacue qu'une partie du levain, ce qui occaſionne enſuite un dépôt ſur quelqu'autre partie.

Cauſe.

La gourme eſt aux chevaux ce que la petite vérole eſt aux hommes.

C'eſt un venin d'une nature inconnue, qui circule dans la maſſe du ſang, juſqu'à ce que la nature faiſant effort pour s'en débarraſſer, il vient ſe fixer ſur une partie, qui eſt ordinairement le nez ou la ganache.

Diagnoſtic.

On ſoupçonne que le cheval va jetter ſa gourme, lorſqu'il eſt jeune, qu'il ne l'a pas encore eue, qu'il eſt triſte, dégouté & abattu, qu'il touſſe & qu'il commence à ſe former une groſſeur ſous la ganache.

On reconnoît que c'eſt la gourme, par l'écoulement qui ſe fait par le nez, ou par la groſſeur qui occupe ordinairement toute la ganache.

La gourme ſe diſtingue de la morve, parceque dans la gourme il y a toux, triſteſſe, & une groſſeur mollaſſe qui occupe tout l'intervalle de la mâchoire inférieure, & que cet engorgement n'affecte ordinairement que les glandes

ſalivaires ; au lieu que dans la morve, le cheval eſt gai, ne touſſe pas, & qu'il n'y a engorgement que dans les deux glandes lymphatiques qui ſont aux deux côtés intérieurs du milieu de la mâchoire poſtérieure, & que le cheval boit & mange comme à l'ordinaire.

Prognoſtic.

Lorſque la gourme eſt bénigne, elle eſt ſalutaire & ſans danger.

La gourme maligne n'eſt jamais ſans danger.

Lorſqu'elle attaque le larynx, que l'inflammation eſt conſidérable, que la reſpiration eſt gênée, ce qui ſe connoît par le râle, & par le peu de ſouffle qui ſort par le nez, ou par la bouche, car dans ce cas le cheval ne fait preſque pas remuer la lumiere de la chandelle par le ſouffle de la reſpiration, alors le danger eſt très grand.

Lorſque l'écoulement eſt peu abondant, & qu'il ſe forme enſuite un dépôt ſur quelqu'autre partie, le danger eſt proportionné à l'importance des parties ſur leſquelles le dépôt ſe fixe. Si c'eſt le poumon, il produit la pulmonie ; s'il ſe fixe ſur les glandes parotides, le danger eſt moindre.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit que la ganache eſt pleine, ce qu'on appelle *ganache chargée*, il faut mettre le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin & l'avoine ; enſuite le but qu'on doit ſe propoſer eſt de favoriſer l'écoulement de l'humeur de la gourme ; pour cela, il faut d'abord ſaigner une ou deux fois, pour prévenir les accidens de l'inflammation ; il faut tenir le cheval chaudement, le couvrir, enve-

lopper

lopper la ganache avec une peau d'agneau, & la fomenter avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, guimauve, branc-urſine, bouillon blanc, pariétaire ou graine de lin, &c.

Il faut faire bouillir du ſon ou de l'orge dans l'eau, & en faire reſpirer la vapeur en le mettant dans un ſac, qu'on attache à la tête.

On peut appliquer ſous la ganache un cataplaſme émollient. Ces remedes détendent & relâchent les vaiſſeaux des glandes, favoriſent par-là l'écoulement de l'humeur qui engorge les glandes, & diminuent l'inflammation.

Si l'engorgement ſubſiſte, qu'il ſe forme au milieu de la groſſeur une pelotte dure, & que la douleur ſoit vive, ce qu'on connoît par les mouvemens que le cheval fait lorſqu'on la touche, c'eſt une preuve que la ſuppuration ſe fait; il faut la favoriſer, en frottant la tumeur avec quelque ſuppuratif, comme le baſilicon, ou avec quelque graiſſe, ou le beurre.

Lorſque la matiere eſt venue à ſuppuration, ce qu'on reconnoît lorſqu'en appuyant le doigt ſur la groſſeur, le pus fait une eſpece de fluctuation, ou lorſqu'on ſent une petite pointe blanchâtre ſaillante, il faut ouvrir l'abcès, & ne pas toujours attendre qu'il perce de lui-même, parceque le pus enfermé entretient l'engorgement & l'inflammation des parties voiſines, & fait ſouvent du ravage. Il faut toujours l'ouvrir dans l'endroit où l'abcès fait une pointe, & dans la partie la plus déclive, afin de donner iſſue à la matiere.

Il faut preſſer un peu les bords de la plaie, pour exprimer le pus qui eſt enfermé, mettre, pour premier appareil, des étoupes ſeches, ſans les tamponner. Le lendemain on y introduit deux ou trois plumaceaux chargés de

digeſtif fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf. Il faut entretenir l'ouverture de la plaie juſqu'à ce que la matiere ſe ſoit entierement écoulée ; enſuite la faire cicatriſer en la baſſinant avec du vin tiede, & y appliquant des étoupes ſeches. De cette maniere on parvient facilement à la guériſon parfaite de la gourme bénigne, & on délivre le cheval d'un germe nuiſible à ſa ſanté, lorſqu'il ne ſort pas entierement de ſon corps.

Mais ſi on néglige de remédier à l'inflammation par ces remedes, ou ſi, malgré ces remedes, l'inflammation augmente & gagne l'arriere-bouche & le larynx, les accidens augmentent, les muſcles de l'épiglotte & de la glotte s'enflamment, font reſſerrer l'entrée de l'air ; de-là la difficulté de reſpirer, & quelquefois la ſuffocation. Quelquefois l'inflammation gagne la trachée artere, les bronches, & même la ſubſtance du poumon, c'eſt ce qu'on appelle gourme maligne.

ARTICLE II.

De la Gourme Maligne.

ELLE eſt aſſez connue par ce que je viens de dire. Elle eſt accompagnée d'une difficulté de reſpirer plus ou moins grande, ſuivant le degré d'inflammation ; le cheval touſſe beaucoup, & avec peine, eſt triſte, abattu, dégouté, & ne ſent pas quand on le pince ſur les reins ; il y a une fievre conſidérable.

La gourme maligne attaque ordinairement le fond de la bouche, & ſur-tout le larynx. L'inflammation n'occupe quelquefois que la glotte, quelquefois elle gagne l'inté-

rieur de la trachée artere, quelquefois elle s'étend juſqu'au poumon. Cette inflammation ſe termine, ou par gangrene, & cauſe la mort, ou par ſuppuration, qui ſe forme dans plus ou moins de parties, ſuivant l'étendue de l'inflammation qui l'a précédée. Ainſi il ſe forme quelquefois un dépôt au larynx ſeulement, quelquefois au larynx & au commencement de la trachée artere en même-tems; quelquefois dans toute l'étendue de la trachée artere; quelquefois la ſuppuration s'étend juſqu'au poumon. Lorſque la ſuppuration occupe toute l'étendue de la trachée artere, il ſe forme de petits dépôts dans toutes les glandes lymphatiques de cette partie, & même dans les glandes propres de la membrane intérieure de la trachée artere; j'en ai vu pluſieurs exemples dans les chevaux morts de cette maladie. J'ai vu ſouvent dans la trachée artere, après l'avoir ouverte, de petits dépôts de matiere bien formée de diſtance en diſtance dans toute l'étendue de la trachée artere, & même dans les bronches.

Lorſque le dépôt, formé au larynx, perce en dedans de la trachée artere, il tombe dans les bronches, s'oppoſe à la ſortie de l'air & à la reſpiration, & ſuffoque le cheval.

Lorſque les abcès qui ſe forment dans la trachée artere, ſont conſidérables, ou qu'ils percent pluſieurs à la fois, ils ont le même effet.

Lorſque l'abcès du larynx s'ouvre dans l'arriere-bouche, le pus monte par-deſſus le voile palatin dans le nez, & s'écoule par les naſeaux.

Lorſque la ſuppuration de la trachée artere eſt peu abondante, l'air de la reſpiration chaſſe le pus, & le fait monter le long de la trachée artere juſques ſur le voile palatin, & de-là dans le nez.

Lorſque le pus eſt âcre, ou qu'il acquiert de l'âcreté, en

ſéjournant dans les foſſes naſales, il devient cauſtique, il corrode la membrane pituitaire, y forme des ulceres, & produit la morve proprement dite.

Curation.

Comme il y a inflammation dans la gourme maligne, on ſent bien qu'il faut mettre en uſage, tous les remedes de l'inflammation, dont je viens de parler dans la curation de la gourme bénigne; mais comme l'inflammation eſt plus conſidérable, & qu'elle attaque des parties eſſentielles à la vie, il faut employer ces remedes plus promptement & avec plus d'attention; il faut ſaigner tout de ſuite, réitérer la ſaignée ſuivant le beſoin, il n'y a point de remede plus efficace pour réſoudre ou diminuer l'inflammation : faire des fomentations émollientes ſous le col & la ganache; faire reſpirer au cheval, pendant long-temps, la vapeur des décoctions des plantes mucilagineuſes & adouciſſantes; envelopper le goſier avec le cataplaſme de lait & de mie de pain, un jaune d'œuf, & un peu de ſaffran. Faire boire tiéde; retrancher tout aliment ſolide; donner des lavemens émolliens; enfin, employer tout ce qui peut détendre, relâcher & diminuer l'inflammation.

Lorſque le dépôt a percé, & que le pus s'écoule par le nez, il faut faire dans le nez des injections déterſives pour empêcher que les particules âcres du pus, ne s'attachent à la membrane pituitaire, ne la corrodent, n'y forment des ulceres, & ne produiſent la morve.

Pour cela, il faut avoir une ſeringue, d'une grandeur médiocre, dont la cannule ſoit de bois, arrondie par le bout; la placer le long de la cloiſon du nez & boucher l'autre narine, de peur que l'injection ne revienne : de cette façon, l'injection eſt obligée de ſe porter ſur le voile

palatin ; elle lave & déterge les parties ſur leſquelles le pus paſſe.

Cette injection ſe fait avec la décoction d'orge, de feuilles d'aigremoine, où l'on ajoute un peu de miel.

Mais ſi l'écoulement de la gourme, n'eſt pas aſſez abondant pour chaſſer hors du corps tout le virus de la gourme, ce virus fermentera dans le ſang, en viciera les humeurs qu'il contient, & formera un dépôt ſur quelque partie, comme ſur les glandes parotides, ſur le poumon, ou ſur quelqu'autre viſcere : c'eſt ce que j'appelle fauſſe gourme.

ARTICLE III.

De la fauſſe Gourme.

C'EST un dépôt formé par un reſte de virus de la gourme.

Curation.

Si ce dépôt n'attaque que des parties externes, il faut le traiter comme un abcès ſimple ; s'il attaque quelque viſcere, il faut mettre en uſage les remedes généraux, & abandonner le reſte à la nature.

ARTICLE IV.

De la Morfondure.

LA Morfondure eſt un écoulement de mucoſité qui ſe fait par le nez, comme dans la gourme.

L'humeur qui coule eſt tranſparente, aſſez fluide au commencement, enſuite elle devient plus épaiſſe : dans

cette maladie le cheval eſt triſte, perd l'appétit & touſſe.

Cauſes.

C'eſt ordinairement le froid; lorſqu'après avoir eu chaud le cheval eſt expoſé au froid, au vent & à la pluie, la tranſpiration qui ſe fait à la tête, s'arrête tout-à-coup; le froid condenſe la peau, reſſerre les pores & fait refluer l'humeur de la tranſpiration dans le nez : c'eſt la morfondure commençante.

Le froid arrête non-ſeulement la tranſpiration de la tête, mais il fait encore reſſerrer les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques de la tête; oblige le ſang à ſe porter en plus grande quantité dans les vaiſſeaux de la membrane pituitaire, & les engorge d'autant plus facilement, qu'elle eſt d'un tiſſu ſpongieux, mol & preſque ſans reſſort. L'inflammation, comme je l'ai dit plus haut, épaiſſit les humeurs; de-là l'épaiſſiſſement de la mucoſité qui s'écoule alors par le nez; le ſang ſe portant en plus grande quantité dans les parties enflammées, & l'action des vaiſſeaux ſécrétoires étant plus conſidérable, il doit ſe faire une ſécrétion plus abondante de la mucoſité du nez; de-là, l'écoulement plus abondant de cette humeur. Cette maladie a beaucoup de reſſemblance avec le rhume dans l'Homme.

Symptomes.

Le cheval touſſe, ce qui prouve que les glandes du larynx ſont engorgées.

Le cheval jette par les deux narines, une humeur quelquefois ſéreuſe, quelquefois épaiſſe; ſéreuſe au commencement, parceque l'humeur de la tranſpiration reflue dans le nez, & s'écoule par-là; épaiſſe ſur la fin, lorſque la mu-

cosité est cuite & épaissie par l'inflammation de la membrane pituitaire.

Diagnostic.

Il est fort difficile de distinguer cet écoulement, d'avec celui de la morve, sur-tout de la morve commençante.

Mais ce qui distingue surement la morfondure de la morve, c'est que la morfondure ne dure pas au-delà de quinze jours; lorsqu'elle passe ce tems, on doit craindre la morve. Lorsque l'écoulement dure au-delà d'un mois, la morfondure a dégénéré en morve : il faut dans ce cas, mettre en usage les remedes de la morve commençante, dont je parlerai ci-après.

Curation.

Il faut saigner le cheval, le mettre à l'eau blanche, le tenir chaudement, lui donner du son détrempé dans une grande quantité d'eau, lui en faire respirer la vapeur, afin de détacher les matieres & de diminuer l'engorgement des glandes.

Si le cheval jette depuis quinze jours, s'il est glandé, & sur-tout, s'il n'est glandé que d'un côté, il y a tout lieu de croire que c'est la morve. Il faut faire pour lors, dans le nez, des injections, premierement adoucissantes, avec les feuilles de mauve, guimauve, pariétaire, mercuriale, &c. ensuite les rendre détersives avec l'orge, les feuilles d'aigremoine & le miel : continuant toujours de faire respirer au cheval, la vapeur de l'eau de son, & des herbes qui auront servi à la décoction adoucissante; on les mettra pour cela dans un sac, qu'on attachera à la tête du cheval.

ARTICLE V.

De la Morve.

LES Anciens ont ignoré auſſi long-tems le ſiége de la morve que le remede : ils ont placé la morve, les uns dans le cerveau, les autres dans le poumon, les autres dans le foie, les autres dans les reins, les autres dans l'eſtomach; & confondant tous les écoulemens, ils ont donné le nom de morve à tous ceux qui ſe font par le nez.

Soutenir que la morve a ſon ſiége dans les poumons, c'eſt une opinion en quelque façon pardonnable, 1°. parcequ'il y a une communication du poumon avec le nez. 2°. Parcequ'il ſe fait quelquefois réellement par le nez, un écoulement qui vient du poumon; c'eſt dans une maladie que j'appelle pulmonie. 3°. Parceque l'écoulement qui vient du poumon, reſſemble aſſez à celui qui vient de la membrane pituitaire. 4°. Parceque la morve eſt ſouvent compliquée avec la pulmonie, ou ce qui eſt la même choſe, l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire, eſt ſouvent compliqué avec l'écoulement qui vient du poumon. Les anciens Maréchaux, peu ſcrupuleux dans leurs recherches, peu éclairés ſur la nature des maladies, ſe ſont laiſſé tromper par l'apparence; la reſſemblance des deux maladies, leur en a impoſé : ils étoient dans la bonne-foi; ils n'ont péché que contre la diſtinction.

Mais ſoutenir que la morve eſt dans les reins, dans la rate, dans le foie, ou dans le cerveau, c'eſt pécher contre les premieres connoiſſances de l'Hippotomie; c'eſt ignorer qu'il n'y a point de communication de ces parties avec le nez, & qu'il eſt par conſéquent impoſſible, qu'il ſe faſſe

par

Fig. A

Fig. B

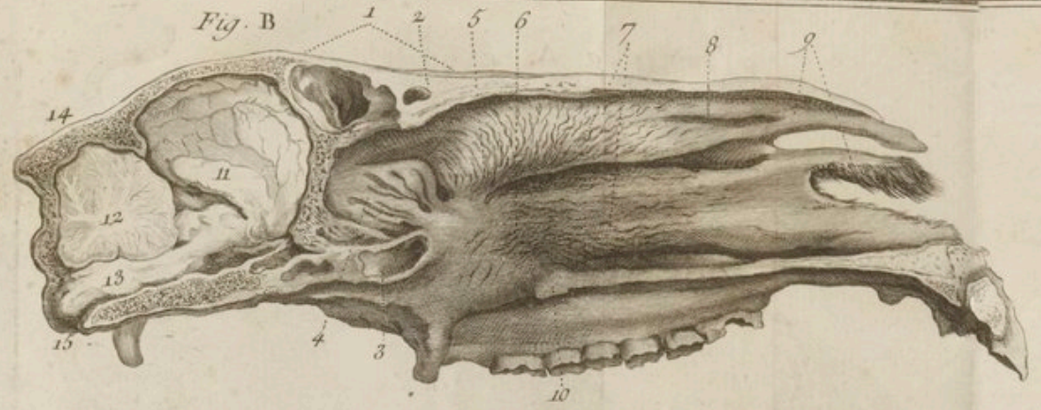


Fig. C

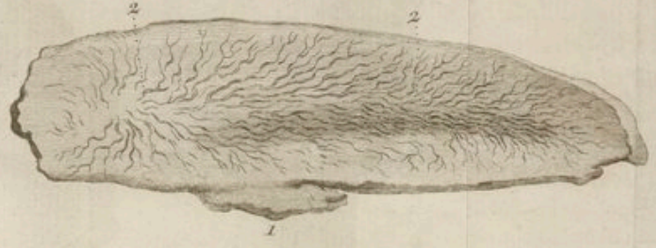


Fig. D

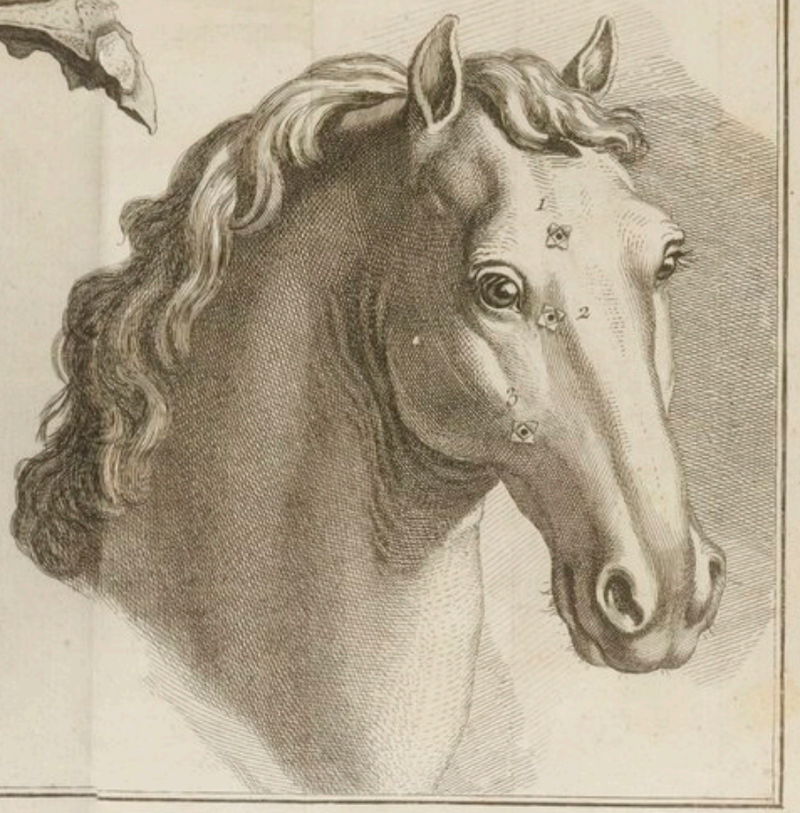
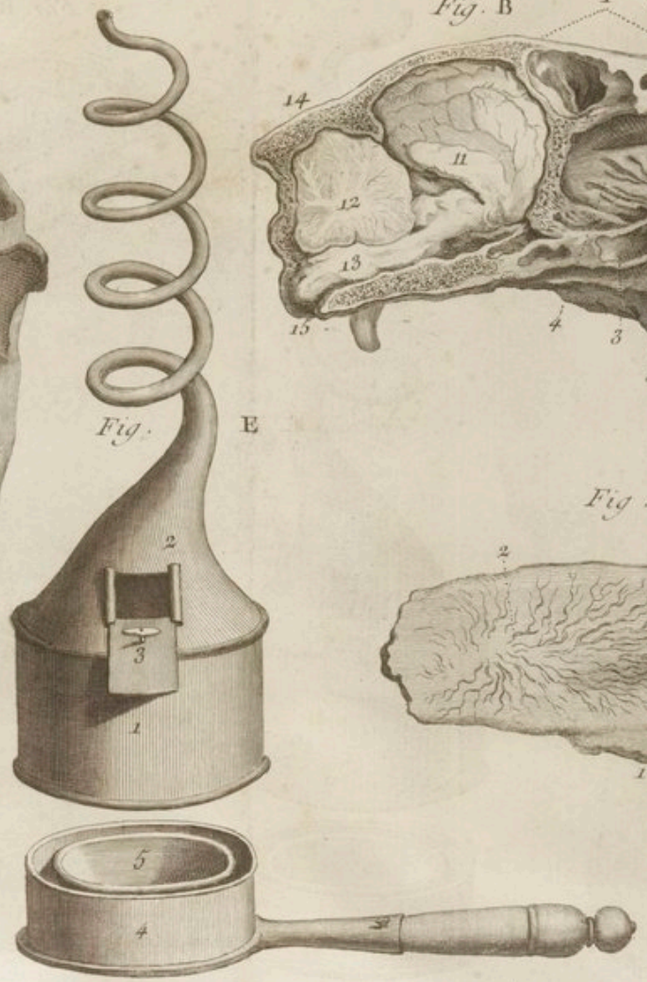


Fig. E



par le nez, un écoulement qui vienne de ces parties; c'eſt pécher par une ignorance groſſiere, contre les obligations de ſon état. Soutenir ces abſurdités, parcequ'on les a avancées; les ſoutenir par malice & par jalouſie, après que la fauſſeté en a été démontrée; les ſoutenir pour s'oppoſer à la vérité, & pour entretenir le Public & les Amateurs dans l'erreur, c'eſt être de mauvaiſe foi; c'eſt ſacrifier le bien public à ſon amour propre; c'eſt un entêtement, je ne crains pas de le dire, c'eſt un entêtement puniſſable.

Mon Pere, convaincu par les lumieres de l'Hippotomie, du ridicule & de l'erreur des Maréchaux ſur le ſiége de la morve, s'appliqua à en chercher le ſiége. Après pluſieurs recherches pénibles, réitérées & diſpendieuſes, il découvrit enfin, en 1749, le véritable ſiége de la morve, dans la membrane pituitaire, & rendit publique ſa découverte & ſes obſervations ſur cette maladie, par un Mémoire qu'il donna à l'Académie Royale des Sciences. Ce Mémoire fut examiné par MM. Bouvard & Hériſſant, Médecins nommés Commiſſaires, & approuvé par l'Académie Royale des Sciences.

La plûpart des Maréchaux ſe croyant outragés par la découverte de mon Pere, bien loin de ſe rendre à l'évidence, ſe mutinerent, perſiſterent dans leur ſyſtême, & ſoutinrent que la morve avoit ſon ſiége dans les reins, le foie, le poumon, &c.

On a peine à revenir des préjugés avec leſquels on eſt né, avec leſquels on a été nourri, & avec leſquels on a vieilli; y renoncer, c'eſt renoncer à une partie de ſoi-même : on n'aime point à voir qu'on a paſſé ſa vie dans l'erreur; l'amour propre ſouffre à convenir qu'on ne ſait rien. Auſſi les défenſeurs de la vieille morve, réſolurent bien de ſoutenir avec fermeté leur ſyſtême, dont la ruine

entrainoit avec elle, la perte de leur réputation. Cela fit une diſpute, & la choſe demeura pendant quelque tems indéciſe dans l'eſprit du Public. Mais la vérité ſe fait jour tôt ou tard, & perce à travers les ténébres les plus épaiſſes: mon Pere, plus animé par le zèle du bien public, par l'honneur d'être utile à ſa patrie, & par l'amour de ſa profeſſion, que par l'intérêt, pourſuivit ſes recherches, & parvint à faire la diſtinction des différens écoulemens qui ſe font par le nez: il en diſtingua ſept ſortes, & démontra en 1752, par un ſecond Mémoire, qu'il n'y en a qu'un qui mérite le nom de morve proprement dite: ce Mémoire fut vérifié par MM. Morand & Bouvard, nommés pour en faire l'examen; & fut approuvé de même que le premier par l'Académie Royale des Sciences.

Depuis ce tems, j'ai ouvert une infinité de chevaux morveux, & j'ai toujours reconnu la vérité de la découverte de mon Pere: j'ai toujours trouvé la membrane pituitaire affectée; je l'ai démontré nombre de fois à pluſieurs Amateurs, Ecuyers & Maréchaux, ſur des chevaux que j'ai ouverts; je l'ai enfin démontré à Verſailles deux fois, l'an 1759, par ordre de MM. les Ecuyers, en préſence de M. de Brige, Commandant des Grandes Ecuries du Roi, de M. de Croaſmare, Commandant des Petites-Ecuries du Roi, de M. Lieutaut, Médecin des Enfans de France, de M. Laſone, premier Médecin de la Reine, de M. Malhouin, Médecin de la Reine, & de pluſieurs Seigneurs & Maréchaux. De ſorte que tout le monde eſt bien convaincu actuellement, que la morve a ſon ſiége dans la membrane pituitaire. Au mois d'Avril 1761, j'eus l'honneur de préſenter à l'Académie des Sciences un Mémoire ſur ce ſujet, que je lus en préſence de Meſſieurs les Académiciens, qui me nommerent pour Commiſſaires

MM. Morand & Tenon. L'ouverture des chevaux morveux, que j'ai faite ſi ſouvent, les démonſtrations que j'en ai faites tant de fois aux Amateurs, aux Ecuyers & aux Maréchaux, les expériences enfin que mon Pere a faites, & moi après lui, ſur les chevaux ſains que nous avons rendu morveux en injectant ſur la membrane pituitaire une liqueur corroſive, ne permettent pas de douter que le ſiege de la morve ne ſoit dans la membrane pituitaire. Il ne faut qu'avoir des yeux pour ſe convaincre de cette vérité : il n'y a plus que quelques vieux Maréchaux entêtés qui refuſent, de mauvaiſe foi, & par malice, leur témoignage à l'évidence & à la vérité.

Le ſiege de la morve étant une fois bien connu & établi, il eſt facile de la définir.

La morve eſt un écoulement de mucoſité par le nez, avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

Cet écoulement eſt tantôt de couleur tranſparente, comme le blanc d'œuf, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre; tantôt il eſt purulent, tantôt ſanieux, mais toujours accompagné du gonflement des glandes lymphatiques, qui ſont ſous la ganache.

Ces glandes ſont quelquefois engorgées toutes deux en même-tems, quelquefois il n'y en a qu'une. Tantôt l'écoulement ne ſe fait que par un naſeau, & alors il n'y a que la glande du côté de l'écoulement qui ſoit engorgée. Tantôt l'écoulement ſe fait par les deux naſeaux, & alors les deux glandes ſont engorgées en même-tems. Tantôt l'écoulement vient du nez ſeulement, tantôt il vient du nez, de la trachée artere, & du poumon en même tems. Ces variétés ont donné lieu aux différences ſuivantes.

I. Je diſtingue la morve à raiſon de ſa nature; 1°. en

morve proprement dite, & en morve improprement dite.

La morve proprement dite eſt l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire; il n'y a, à proprement parler, pas d'autre morve que celle-là.

La morve improprement dite, eſt tout écoulement qui vient d'une autre partie que de la membrane pituitaire: ce n'eſt pas la morve; c'eſt à tort qu'on lui a donné ce nom.

2°. Je la diſtingue en morve contagieuſe & en morve non-contagieuſe.

La morve contagieuſe eſt celle qui ſe communique d'un cheval morveux à un cheval ſain. Il n'y a que la morve proprement dite & la gourme qui ſoient contagieuſes, les autres ne le ſont pas.

La morve non-contagieuſe eſt celle qui ne ſe communique pas, telle que la morve de morfondure & la pulmonie.

II. La morve proprement dite ſe diſtingue, 1°. en morve ſimple & morve compoſée.

2°. En morve primitive & en morve ſecondaire.

3°. En morve commençante, en morve confirmée & en morve invétérée.

La morve ſimple proprement dite, eſt celle qui ne vient que de la membrane pituitaire.

La morve compoſée eſt celle qui vient de la membrane pituitaire & de la trachée artere, ou du poumon en même-tems.

La morve primitive eſt celle qui eſt indépendante de tout autre écoulement.

La morve ſecondaire eſt celle qui ſuccede à la morve improprement dite, comme à la pulmonie ou à la morfondure.

La morve commençante eſt celle où il n'y a qu'une ſimple inflammation.

La morve confirmée eſt celle où il y a exulcération de la membrane pituitaire.

La morve invétérée eſt celle où l'écoulement eſt purulent & ſanieux.

La morve improprement dite eſt de trois ſortes ; la morve de gourme, la morve de morfondure & la morve de pulmonie.

J'ai parlé plus haut de la morve de gourme & de la morve de morfondure, je parlerai ci-après de la morve de pulmonie & de la pouſſe.

Cauſes.

Les cauſes premieres de la morve ne nous ſont pas connues. Il y a quelques perſonnes qui croient que c'eſt un virus d'une nature âcre & acide ; d'une nature âcre, parcequ'il fait criſper & reſſerrer les vaiſſeaux ſanguins de la membrane pituitaire, & qu'il cauſe l'inflammation des parties qu'il affecte ; d'une nature acide, parcequ'il épaiſſit la lymphe, & qu'il rend calleux les bords des ulceres : mais cela eſt hypothétique.

Je ne m'arrêterai pas à examiner les cauſes premieres de la morve ; je me contenterai de rapporter les cauſes ſecondes qui ſont évidentes & inconteſtables.

Il eſt certain que dans la morve proprement dite, il y a inflammation dans les glandes de la membrane pituitaire ; cette inflammation fait ſéparer une plus grande quantité de mucoſité ; de-là l'écoulement abondant de la morve commençante.

L'inflammation ſubſiſtant, fait reſſerrer les tuyaux excrétoires des glandes, la mucoſité ne s'échappe plus, elle

eſt obligé de ſéjourner dans la cavité des glandes, elle s'y échauffe, y fermente, ſe putréfie & ſe convertit en pus. De-là l'écoulement purulent de la morve confirmée.

L'inflammation épaiſſit la lymphe contenue dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont en grande quantité dans la membrane pituitaire; de-là la calloſité des ulceres.

Le pus en croupiſſant devient âcre & corroſif, ronge les parties voiſines, carie les os, & rompt les vaiſſeaux ſanguins, le ſang s'extravaſe, ſe mêle avec le pus; de-là, l'écoulement purulent, noirâtre & ſanieux.

La cauſe évidente de la morve, eſt donc l'inflammation. L'inflammation reconnoît, comme je l'ai dit plus haut, des cauſes générales, & des cauſes particulieres.

Les cauſes générales de l'inflammation de la membrane pituitaire, ſont la trop grande quantité, la raréfaction & l'épaiſſiſſement du ſang.

A ces cauſes générales, il faut ajouter des cauſes particulieres ou locales, qui déterminent l'inflammation dans la membrane pituitaire, plutôt que dans les autres parties du corps. Ces cauſes particulieres ſont, 1°. le défaut de reſſort des vaiſſeaux de la membrane pituitaire, cauſé par quelque coup ſur le nez. Les vaiſſeaux ayant perdu leur reſſort, n'ont plus d'action ſur les liqueurs qu'ils contiennent, & favoriſent le ſéjour de ces liqueurs; de-là, l'engorgement & l'inflammation.

2°. Le déchirement des vaiſſeaux de la membrane pituitaire, par quelque corps pouſſé de force dans le nez: les vaiſſeaux étant déchirés, les extrêmités ſe ferment & arrêtent la circulation; de-là l'inflammation.

3°. Les injections âcres, irritantes, corroſives & cauſtiques, faites dans le nez: elles font reſſerrer & criſper les extrêmités capillaires des vaiſſeaux de la membrane pitui-

taire; de-là, l'engorgement & l'inflammation.

4°. Le froid, lorſque le cheval eſt échauffé; il condenſe la lymphe & le ſang, il fait reſſerrer les vaiſſeaux, il épaiſſit la mucoſité, engorge les glandes; de-là, l'inflammation.

5°. Le farcin; l'humeur du farcin s'étend & affecte ſucceſſivement les différentes parties du corps: lorſqu'elle vient à gagner la membrane pituitaire, elle y forme des ulceres, & cauſe la morve proprement dite.

Symptomes.

Les principaux ſymptomes, ſont l'écoulement qui ſe fait par les naſeaux, & l'engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache.

1°. L'écoulement eſt plus abondant que dans l'état de ſanté, parceque l'inflammation irrite les fibres, les ſollicite à de fréquentes oſcillations, & fait ſéparer un grande quantité de mucoſité. Ajoutez à cela, que dans l'inflammation, le ſang abonde dans la partie enflammée & fournit plus de matiere aux ſécrétions.

2°. L'écoulement eſt de couleur naturelle, tranſparent comme le blanc d'œuf dans la morve commençante, parcequ'il n'y a qu'une ſimple inflammation ſans ulcere.

3°. L'écoulement eſt purulent dans la morve confirmée, parceque l'ulcere eſt formé; le pus qui en découle ſe mêle avec la morve.

4°. L'écoulement eſt ſanieux & noirâtre dans la morve invétérée, parceque le pus ayant rompu quelques vaiſſeaux ſanguins, le ſang s'extravaſe & ſe mêle avec le pus.

5°. L'écoulement diminue quelquefois, & ceſſe même quelquefois (ce qui eſt preſque toujours un ſigne certain de la morve proprement dite), parceque le pus a pénétré

dans quelque grande cavité, comme le ſinus maxillaire, d'où il ne peut ſortir, que lorſque la cavité eſt pleine.

6°. La Morve attaque tantôt les ſinus-frontaux, tantôt les ſinus-maxillaires, tantôt les cornets du nez, tantôt deux ou trois de ces parties, tantôt toutes ces parties en même-tems, ſelon que la membrane pituitaire eſt enflammée dans un endroit plutôt que dans un autre, ou que l'inflammation occupe plus ou moins d'étendue; ainſi la morve ſera dans les ſinus-frontaux, ſi la membrane pituitaire eſt enflammée dans cette partie; elle ſera dans les ſinus-maxillaires, ſi la membrane eſt enflammée dans ces ſinus; elle ſera dans les cornets du nez, ſi la membrane eſt enflammée dans les cornets; elle ſera enfin dans toutes ces parties en même-tems, ſi la membrane pituitaire eſt enflammée dans toute ſon étendue.

L'engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache, m'a longtems embarraſſé; je ne pouvois comprendre pourquoi ces glandes ne manquoient jamais de s'engorger dans la morve proprement dite; mais après bien des réflexions, j'en ai enfin trouvé la cauſe. Les obſervations que mon Pere a faites ſur la nature de ces glandes, m'ont ouvert le chemin à cette découverte.

Aſſuré que ces glandes ſont, comme mon Pere le dit, non des glandes ſalivaires, puiſqu'elles n'ont point de tuyau qui aille porter la ſalive dans la bouche, mais des glandes lymphatiques, puiſqu'elles ont chacune un tuyau conſidérable, qui part de leur ſubſtance, & qui deſcend pour aller ſe rendre dans un gros tuyau lymphatique qui rampe le long de la trachée artere, & va enfin verſer la lymphe dans la veine ſousclaviere, je remontai à la circulation de la lymphe, & à la ſtructure des glandes & des veines lymphatiques.

Nous

Nous avons dit, en parlant de la circulation de la lymphe, que les veines lymphatiques ſont des tuyaux cylindriques, qui rapportent la lymphe nourriciere des parties du corps dans le réſervoir commun, nommé *réſervoir de Pecquet*, ou dans *la veine ſousclaviere ;* que ces veines ſont coupées d'intervalle en intervalle, par des glandes qui ſervent comme d'entrepôt à la lymphe ; que chaque glande a deux tuyaux, l'un qui eſt la fin de la veine lymphatique, qui apporte la lymphe dans la glande ; l'autre, par lequel la lymphe ſort de la glande, pour être portée plus loin.

Les glandes lymphatiques de deſſous la ganache ont, de même, deux tuyaux, ou, ce qui eſt la même choſe, deux veines lymphatiques ; l'une qui apporte la lymphe de la membrane pituitaire dans ces glandes ; l'autre qui reçoit la lymphe de ces glandes, pour la porter dans la veine ſousclaviere.

Il n'eſt pas difficile d'expliquer par cette Théorie l'engorgement des glandes de deſſous la ganache.

Dans l'inflammation, comme nous l'avons dit, toutes les humeurs qui ſe filtrent dans les parties voiſines s'épaiſſiſſent, la lymphe de la membrane pituitaire doit donc contracter un caractere d'épaiſſiſſement ; comme les glandes ſont compoſées de vaiſſeaux qui font mille contours, la lymphe épaiſſie doit y circuler plus difficilement, s'y arrêter enfin, & les engorger.

2°. Lorſque la membrane pituitaire eſt ulcérée, le pus ſe mêle avec la lymphe, lui donne une qualité âcre ; cette âcreté de la lymphe irrite les vaiſſeaux des glandes, les fait reſſerrer, & c'eſt une ſeconde cauſe de leur engorgement.

Il n'eſt pas difficile d'expliquer par la même Théorie,

pourquoi dans la gourme, dans la morfondure & dans la pulmonie, les glandes lymphatiques de deſſous la ganache, ſont quelquefois engorgées, quelquefois ne le ſont pas, ou, ce qui eſt la même choſe, pourquoi le cheval eſt quelquefois glandé, quelquefois ne l'eſt pas.

Dans la morfondure, les glandes de deſſous la ganache ne ſont pas engorgées lorſqu'il y a un ſimple reflux de l'humeur de la tranſpiration dans le nez, ſans inflammation de la membrane pituitaire; elles ſont engorgées lorſque l'inflammation gagne les glandes de cette membrane.

Dans la gourme bénigne, le cheval n'eſt pas glandé, parceque la membrane pituitaire n'eſt pas affectée, mais dans la gourme maligne, où il ſe forme un abcès dans le larynx, le pus, en paſſant par les naſeaux, y ſéjourne quelquefois, corrode & ulcere la membrane pituitaire, alors le cheval devient glandé.

Dans la pulmonie le cheval n'eſt pas glandé, parceque le pus qui vient du poumon eſt d'un bon caractere, & n'eſt pas aſſez âcre pour ulcerer d'abord la membrane pituitaire; mais à la longue, en ſéjournant dans le nez, il acquiert de l'âcreté, irrite les fibres de cette membrane, l'enflamme, & alors les glandes de deſſous la ganache s'engorgent.

Dans toutes ces maladies le cheval n'eſt glandé que d'un ſeul côté, lorſque la membrane pituitaire n'eſt affectée que d'un côté; au lieu qu'il eſt glandé des deux côtés lorſque la membrane pituitaire eſt affectée des deux côtés; la raiſon de cela eſt que les vaiſſeaux & les glandes d'un côté ne communiquent pas avec l'autre.

Ainſi dans la pulmonie & la gourme, lorſque le cheval eſt glandé, il l'eſt ordinairement des deux côtés, parceque l'écoulement venant de l'arriere-bouche ou du poumon,

monte par-deſſus le voile du palais, entre dans le nez également des deux côtés, & affecte également la membrane pituitaire. Cependant dans ce cas même il ne ſeroit pas impoſſible que le cheval fût glandé d'un côté & non de l'autre, ſoit parceque le pus, en ſéjournant plus d'un côté que de l'autre, affecte plus la membrane pituitaire de ce côté-là que de l'autre; ſoit parceque la membrane pituitaire peut être plus diſpoſée à s'enflammer d'un côté que de l'autre, par quelque vice local comme par quelque coup.

Diagnoſtic.

Rien n'eſt plus important, & rien en même-tems n'eſt plus difficile, que de bien diſtinguer chaque écoulement qui ſe fait par le nez; il faut pour cela un grand uſage & une longue étude de ces maladies. Pour décider avec ſûreté, il faut être familier avec ces écoulemens; autrement on eſt expoſé à porter des jugemens faux, & à donner à tout moment des déciſions qui ne ſont pas juſtes. L'œil & le tact ſont d'un grand ſecours pour prononcer avec juſteſſe ſur ces maladies.

La morve proprement dite, étant un écoulement qui ſe fait par le nez, eſt aiſément confondue avec tous les autres écoulemens qui ſe font par le même endroit. La couleur de l'écoulement n'eſt pas un ſigne diſtinctif ſuffiſant; elle ne peut pas ſervir de regle. Un ſigne ſeul ne ſuffit pas pour la diſtinguer, il faut les réunir tous pour faire une diſtinction ſûre de cette maladie.

Lorſque le cheval jette par le nez, ſans touſſer, qu'il eſt glandé & gai, comme à l'ordinaire, qu'il boit & mange comme de coutume, qu'il eſt gras & qu'il a bon poil, il y a lieu de croire que c'eſt la morve proprement dite.

Lorſque le cheval, ſans touſſer, ſans être triſte, boit & mange comme de coutume, qu'il n'eſt glandé que d'un côté, qu'il jette peu, on eſt preſque certain que c'eſt la morve proprement dite.

Lorſqu'avec tous ces ſignes, l'écoulement ſubſiſte depuis plus d'un mois, on eſt certain que c'eſt la morve proprement dite.

Lorſqu'au contraire l'écoulement ſe fait également par les deux naſeaux, que cet écoulement eſt ſimplement purulent, que le cheval touſſe, qu'il eſt triſte, abattu, dégouté, maigre, qu'il a le poil heriſſé, & qu'il n'eſt pas glandé, c'eſt la morve improprement dite.

Lorſque cet écoulement ſuccede à une inflammation de poitrine, il vient du poumon, & c'eſt la morve de pulmonie, dont je parlerai ci-après.

Lorſque cet écoulement ſuccede à la gourme, & qu'il vient d'un dépôt formé au larynx, c'eſt la morve de gourme.

Lorſque le cheval jette une mucoſité tranſparente, & que la triſteſſe & le dégoût ont précédé cet écoulement, on a lieu de croire que c'eſt la morfondure; on en eſt certain lorſque l'écoulement ne dure pas plus de douze ou quinze jours.

Lorſque le cheval commence à jetter également par les deux naſeaux une morve mêlée de pus, ou le pus tout pur, ſans être glandé, c'eſt la pulmonie ſeule; mais ſi le cheval devient glandé par la ſuite, c'eſt la morve compoſée, c'eſt-à-dire la pulmonie & la morve proprement dite tout à la fois.

On connoît la morve commençante proprement dite, lorſqu'il y a écoulement d'une ſimple mucoſité avec engorgement des glandes lymphatiques de deſſous la ganache.

On connoît que la morve proprement dite eſt confirmée, lorſque l'écoulement eſt purulent, qu'il y a ulcere dans la membrane pituitaire, & que le cheval eſt glandé.

On reconnoît que la morve proprement dite eſt invétérée, lorſque l'écoulement eſt ſanieux, & que le cheval eſt glandé.

Prognoſtic.

Le danger de la morve eſt plus ou moins grand, ſuivant la nature de l'écoulement & l'état de la maladie.

La morve de la gourme bénigne & celle de la morfondure ne ſont pas dangereuſes, elles ne durent ordinairement que douze jours, pourvu qu'on faſſe les remedes convenables; lorſqu'elles ſont négligées, elles peuvent dégénérer en morve proprement dite.

La morve de pulmonie invétérée eſt incurable.

La morve proprement dite commençante peut ſe guérir; lorſqu'elle eſt confirmée, elle ne ſe guérit que difficilement; lorſqu'elle eſt invétérée, elle eſt incurable juſqu'à préſent.

La morve ſimple eſt moins dangereuſe que la morve compoſée.

Il n'y a que la morve proprement dite qui ſe communique.

Il eſt important de bien diſtinguer les différentes eſpeces de morve, afin de remédier à celles qui peuvent ſe guérir, pour ne pas faire des dépenſes inutiles en traitant celles qui ſont incurables, & ſur-tout afin d'arracher à la mort une infinité de chevaux qu'on condamne mal à-propos, & d'empêcher la contagion, en condamnant avec certitude ceux qui ſont morveux.

Curation.

J'ai parlé plus haut de la gourme & de la morfondure ; je parlerai ci-après de la pouſſe & de la pulmonie : il ne s'agit ici que de la véritable morve, ou de la morve proprement dite.

La morve proprement dite ſe guérit aſſez ſouvent dans les commencemens, lorſqu'on employe les remedes convenables.

La cauſe de la morve commençante étant l'inflammation des glandes de la membrane pituitaire, il faut mettre en uſage les remedes de l'inflammation. Ainſi, dès qu'on s'apperçoit que le cheval eſt glandé, il faut le ſaigner & répéter la ſaignée ſelon le beſoin ; c'eſt le remede le plus efficace.

Il faut enſuite tâcher de détendre & de relâcher les vaiſſeaux, afin de leur rendre la ſoupleſſe néceſſaire pour la circulation. Pour cet effet, il faut faire des injections dans le nez, avec la décoction des plantes adouciſſantes & relâchantes, de mauve, guimauve, bouillon-blanc, branc-urſine, pariétaire, mercuriale, de fleurs de mélilot, de camomille & de ſureau.

Il faut faire reſpirer la vapeur de cette décoction, & ſur-tout la vapeur de l'eau tiede où l'on aura fait bouillir du ſon, ou de la farine de ſegle ou d'orge. Pour cela on attache à la tête du cheval un ſac, où l'on met le ſon tiede ; il eſt bon de donner quelques lavemens rafraîchiſſans, pour tempérer le mouvement du ſang, & l'empêcher de ſe porter avec trop d'impétuoſité à la membrane pituitaire.

Il faut retrancher le foin au cheval, & ne lui faire manger que du ſon chaud, mis dans un ſac de la maniere que

je viens de dire ; la vapeur qui s'en exhale, adoucit, relâche & diminue admirablement l'inflammation.

Dans la morve confirmée, l'indication que l'on a, eſt de déterger les ulceres, de fondre les calloſités, de faire ſuppurer ces ulceres, afin de les conduire enſuite à cicatrice.

La premiere indication demande les déterſifs, afin de nettoyer les ulceres, de faire venir les bonnes chairs & procurer la cicatrice. Pour cela, on injecte par le nez une décoction faite avec les feuilles d'ariſtoloche, de gentiane, de centaurée.

Lorſque l'écoulement change de couleur & devient blanc, épais & d'une louable conſiſtance, il faut injecter de l'eau d'orge, dans laquelle on fait diſſoudre un peu de miel roſat.

Enfin, pour deſſécher, il faut injecter l'eau ſeconde de chaux afin de finir la guériſon : mais comme cette injection a de la peine à pénétrer dans tous les ſinus, en la pouſſant par le nez, mon Pere a imaginé un moyen de les porter ſur toutes les parties ; c'eſt le trépan ; c'eſt le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La maniere dont on doit faire l'opération, n'eſt pas de ſe ſervir de la couronne de trépan, dont parle M. Bartlet, dans ſon livre intitulé, *the Gentleman's ſarriery*, mais d'une groſſe vrille, qui puiſſe faire une ouverture ſuffiſante pour pouvoir introduire une cannule. J'avois pratiqué il y a long-tems, la méthode qu'indique M. Bartlet, mais j'ai toujours trouvé que le pus qui s'écouloit des ulceres étoit noirâtre & ſanieux, que les bords de la membrane pituitaire à l'endroit où j'avois appliqué le trépan étoient calleux, & que le pus qui en découloit étoit de mauvaiſe nature ; & jamais cette opération ne m'a réuſſi. J'ai trouvé que l'air

entrant en auſſi grande quantité & avec autant d'action, faiſoit autant d'impreſſion ſur la membrane pituitaire, qu'auroient fait des injections trop chaudes, des ſtiptiques ou de legers cauſtiques. J'ai commencé à m'en appercevoir dans le traitement, par l'abondance & l'épaiſſiſſement du mucus du nez; ce que je n'avois pas vu dans les chevaux que j'avois trépanés à la façon de mon Pere. J'en fus convaincu entierement, à l'ouverture des uns & des autres: je trouvai les premiers dans le même état que je viens de citer ci-deſſus, & les autres, dans l'état ordinaire propre à la maladie; & c'eſt le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La ſeconde indication eſt de fondre les calloſités des ulceres; cette indication demanderoit les cauſtiques: les injections fortes & corroſives rempliroient cette intention ſi on pouvoit les faire ſur les parties malades ſeulement, mais comme elles arroſent les parties ſaines de même que les parties malades, elles irritent les parties qui ne ſont pas ulcérées & augmentent le mal; de-là l'impoſſibilité de guérir la morve par les cauſtiques.

Les fumigations ſont un très bon reméde; j'en ai vû de bons effets. Pour faire recevoir ces fumigations, mon Pere a imaginé une boëte dans laquelle on fait brûler du ſucre, ou toute autre matiere déterſive; la fumée de ces matieres brûlées eſt portée au nez, par le moyen d'un tuyau long adapté à la boëte.

Dans la morve invétérée, où les ulceres ſont en grand nombre, profonds & ſanieux, où les vaiſſeaux ſont rongés, les os cariés, & la membrane pituitaire épaiſſie, je ne crois pas qu'il y ait de remede; le meilleur parti eſt de tuer les chevaux, pour éviter les dépenſes inutiles qu'on pourroit faire pour tenter leur guériſon.

ARTICLE

ARTICLE VI.

De la Toux.

LA toux, eſt un mouvement de la poitrine, excité par la nature pour chaſſer avec l'air ce qui gêne la reſpiration.

Cauſes de la Toux.

La toux vient de l'impreſſion qui ſe fait ſur les nerfs du larynx, de la trachée artere ou des bronches. Comme la nature a établi une ſympathie, c'eſt-à-dire une communication entre ces parties & les muſcles expirateurs, l'impreſſion ſe communique à ces muſcles qui entrent tout d'un coup dans de violentes contractions, font reſſerrer la poitrine, compriment le poumon, & en chaſſent l'air avec ſecouſſe & violence. C'eſt ce mouvement convulſif, excité par la nature pour ſe débarraſſer de ce qui peut lui nuire, qu'on appelle *toux*.

Cette impreſſion ſur les nerfs du larynx, de la trachée artere & des bronches, vient ou de la diſpoſition de ces parties, ou de tout ce qui peut ébranler & irriter les nerfs de ces parties.

I. De la diſpoſition de ces parties, c'eſt-à-dire de leur trop grande ſenſibilité; cette ſenſibilité vient de la ſéchereſſe ou de la délicateſſe des fibres. Lorſque les fibres ſont ſeches, elles deviennent roides & tendues, elles ſont ſuſceptibles de la moindre impreſſion; de-là la ſenſibilité & la toux.

II. L'impreſſion vient de tout ce qui peut ébranler ou irriter les fibres nerveuſes de ces parties, comme, 1°. l'âcreté du pus qui vient du poumon; c'eſt par cette raiſon, que le cheval touſſe dans la pulmonie.

2°. L'âcreté de l'humeur qui humecte la ſurface interne de la trachée artere, ce qui arrive lorſque le ſang eſt âcre & chargé d'impureté, comme dans le farcin ; cette humeur participe des qualités du ſang, d'où elle émane.

3°. L'inflammation de la glotte, de la trachée artere ou des bronches : dans l'inflammation les fibres ſont tendues & s'ébranlent facilement ; de-là la toux. C'eſt par cette raiſon que le cheval touſſe dans la morfondure & la gourme maligne.

4°. De tout ce qui entre dans la trachée artere ; c'eſt par cette raiſon que le cheval touſſe, lorſqu'en lui donnant un breuvage, il en entre quelque partie dans la trachée artere, ou lorſqu'en tenant le cheval dans une ſituation gênante, les remedes qu'on lui fait avaler font de fortes impreſſions ſur la glotte, ſoit par leur poids, ſoit par leur âcreté : c'eſt ainſi que l'on touſſe, lorſqu'on mange quelque choſe de poivré ou d'irritant.

5°. Les tubercules du poumon, qui compriment les nerfs & excitent la toux.

Curation.

La toux venant de la tenſion des fibres ou de leur irritation, demande les relâchans & les adouciſſans : les relâchans ſont la ſaignée & les boiſſons copieuſes ; les adouciſſans ſont les décoctions de mauve, guimauve & bouillon-blanc : on peut donner à manger au cheval des feuilles de bouillon blanc.

Les farineux ſont de bons remedes pour la toux ſimple ; tels que l'eau blanche, l'eau de ſon, ou l'eau où l'on aura délayé un peu de farine d'orge ou de ſeigle ; mais comme ſouvent la toux n'eſt qu'un ſymptome d'une autre maladie, il faut plutôt s'attacher à guérir la maladie, que la

toux. En ôtant la cauſe de la toux, la toux ceſſera bientôt.

ARTICLE VII.

De la Pleuréſie.

C'EST une inflammation de la plevre, avec fievre, difficulté de reſpirer & ſouvent toux.

Souvent l'inflammation de la plevre gagne la ſubſtance du poumon, & c'eſt alors la pleuréſie compoſée de la péripneumonie.

Cauſes.

Les cauſes ſont générales ou particulieres. Les cauſes générales ſont la plethore, la raréfaction & l'épaiſſiſſement du ſang : je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces trois cauſes, en parlant de l'inflammation. Les cauſes particulieres ſont le froid ſubit après le chaud ; le froid fait reſſerrer le pores de la tranſpiration, la ſupprime, la fait refluer intérieurement : lorſque cette humeur ſe jette ſur la plevre, elle cauſe la pleureſie.

On peut ajouter aux cauſes précédentes, la boiſſon froide, la pluie, le grand vent & la diſpoſition du côté, comme ſi le cheval a reçu quelque coup ſur la poitrine qui ait meurtri la partie, & diminué le reſſort des vaiſſeaux ; la conſtitution lâche des fibres de la plevre.

Diagnoſtic.

On reconnoît la pleurreſie par la triſteſſe, l'abattement & le dégout du cheval, par la fievre, par la grande diffi-

culté de reſpirer, par les grandes expirations, & parcequ'il regarde ſa poitrine.

Prognoſtic.

La pleuréſie étant une maladie inflammatoire qui attaque des parties eſſentielles à la vie, eſt toujours dangéreuſe.

La ſimple eſt moins dangéreuſe que la compoſée.

La pleureſie ſe termine comme les maladies inflammatoires, par réſolution, par ſuppuration & par gangrene.

La réſolution eſt la voie la plus ſalutaire.

La ſuppuration eſt fâcheuſe, & ſouvent incurable.

La gangrene eſt mortelle.

Curation.

La pleuréſie étant une maladie inflammatoire, il faut mettre en uſage les remedes de l'inflammation : comme c'eſt une maladie dangéreuſe, il faut les faire promptement & avec beaucoup d'attention.

Comme la réſolution eſt la voie la plus ſalutaire, & que c'eſt le ſeul moyen de guérir d'une maniere complette, il ne faut rien oublier pour la procurer.

Pour y parvenir, il faut ſaigner promptement le cheval, répéter la ſaignée de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, ſuivant le beſoin, la violence de la maladie & les forces du cheval. On peut ſaigner juſqu'à ſix fois dans deux jours.

Remarquez que deux ſaignées au commencement font plus d'effet que ſix dans l'état de la maladie ; les ſaignées ſont tout au moins inutiles après le ſixieme jour.

Il faut faire avaler copieuſement de l'eau blanche, ou la décoction des plantes raffraichiſſantes, ou de graine de lin; on peut auſſi lui faire avaler une livre de miel delayée dans de l'eau de ſon, ou bien on met le miel ſur la langue avec un ſpatule pour le faire avaler.

Il faut donner cinq ou ſix lavemens émolliens par jour.

Après le quatrieme ou le cinquiéme jour, ſi la fievre, la douleur & la difficulté de reſpirer diminuent, c'eſt à-dire, ſi la réſolution commence à ſe faire, il ſera bon de la favoriſer par quelque léger cordial, comme l'eau de ſon, dans laquelle on aura fait bouillir légerement un peu de canelle, ou deux poignées de baies de genievre concaſſées; ces remedes raniment un peu les forces, rétabliſſent la circulation & favoriſent admirablement la réſolution.

Lorſque les accidens ſubſiſtent encore le ſeptieme & le huitieme jour, c'eſt une preuve que la réſolution ne ſe fait pas. La pleureſie ſe termine alors pour l'ordinaire par ſuppuration, c'eſt-à-dire qu'il ſe forme un abcès, qui ſe rompt enſuite & tombe dans les bronches, & le pus ſort par le moyen de l'air & de la toux, par la trachée artere: c'eſt ce qui conſtitue la pulmonie à la ſuite de la pleureſie, dont je parlerai ci-après.

ARTICLE VIII.

De la Courbature.

LA courbature eſt à-peu-près la même maladie que la pleuréſie: c'eſt une inflammation du poumon, qui vient d'une fatigue outrée ou d'un travail forcé. Le cheval tient la tête baſſe, eſt dégouté, a difficulté de reſpirer, touſſe & jette par le nez une humeur glaireuſe, quelquefois jau-

nâtre, quelquefois ſanguinolente avec une fievre conſidérable.

Cauſes.

Le ſang étant mis en mouvement, échauffé & raréfié par le trop grand exercice, ſe porte en grande quantité dans le poumon, & y engorge les vaiſſeaux. 2°. Le ſang étant dans un grand mouvement, s'appauvrit par les ſueurs abondantes, devient épais, circule difficilement & engorge les vaiſſeaux capillaires du poumon; de-là l'inflammation & la courbature.

Prognoſtic.

Lorſque l'inflammation ſe termine par réſolution, le ſang reprend ſon cours ordinaire, les accidens ceſſent & le cheval guérit: mais lorſque la réſolution ne ſe fait pas, elle ſe termine, ou par ſuppuration, & produit la pulmonie de courbature dont je parlerai ci-après, ou par gangrene, & cauſe la mort.

Curation.

La curation eſt la même que celle de la pleuréſie.

ARTICLE IX.

De la Pulmonie.

LA pulmonie eſt une ulcération du poumon, avec écoulement du pus par le nez.

Le cheval touſſe, eſt gai juſqu'à ce qu'il ſoit devenu phthiſique, boit & mange comme à l'ordinaire, & ne

ſouffre pas; lorſqu'on l'abandonne à lui-même, il maigrit peu-à-peu, & périt enfin de conſomption.

Cauſes.

La cauſe de la pulmonie eſt toujours l'inflammation du poumon, qui a précédé, & qui s'eſt terminée par ſuppuration.

Ainſi les cauſes de la pulmonie ſont : 1°. les tubercules du poumon, lorſqu'ils viennent à ſuppuration.

2°. La pleureſie & la courbature, terminées par ſuppuration.

3°. La fauſſe gourme, qui s'eſt jettée ſur les poumons.

4°. L'humeur du farcin, repercutée & fixée ſur les poumons.

5°. Enfin, toutes les maladies inflammatoires de la poitrine, qui ſe ſont terminées par ſuppuration.

Différence.

Il y a quatre eſpeces de pulmonie, à raiſon des cauſes qui la produiſent.

1°. La pulmonie qui ſuccede à la pleuréſie.

2°. La pulmonie de courbature.

3°. La pulmonie de fauſſe gourme.

4°. La pulmonie de farcin.

La pulmonie qui ſuccede à la pleuréſie, & que j'appelle *pulmonie proprement dite*, eſt un ulcere qui ſe forme aux poumons, lorſque la pleuréſie ſe termine par ſuppuration.

La pulmonie de courbature eſt une ulcération du poumon à la ſuite de la courbature.

La pulmonie de fauſſe gourme eſt une ulcération au

poumon, cauſée par un reſte du virus de la gourme, qui s'eſt fixée ſur ce viſcere.

La pulmonie de farcin eſt une ulcération du poumon, cauſée par une humeur farcineuſe.

Diagnoſtic.

On connoît que l'écoulement qui ſe fait par le nez vient du poumon, lorſque cet écoulement eſt ſimplement purulent, lorſque le cheval touſſe, & qu'il n'eſt pas glandé: cependant à la langue le pus, en paſſant par le nez, ulcere quelquefois la membrane pituitaire, & cauſe la morve proprement dite; le cheval devient glandé, & la pulmonie eſt alors compoſée.

Prognoſtic.

La pulmonie, qui ſuccede à la pleuréſie & à la courbature, eſt moins dangereuſe que les autres; elle peut ſe guérir. Celle qui vient de fauſſe gourme, d'humeur farcineuſe & de tubercules ſuppurés, eſt incurable.

La pulmonie dégénere ſouvent en morve proprement dite.

Curation.

On ne doit tenter la guériſon que de celle qui vient à la ſuite de la pleuréſie ou de la courbature. Il faut dans ce cas favoriſer l'expectoration, ou l'éjection du pus, par la décoction des feuilles d'hyſſope, de lierre terreſtre, ou de marrube blanc; on fait infuſer une poignée de ces feuilles dans deux pintes d'eau, qu'on fait avaler au cheval le matin une fois par jour.

2°. Il faut en même-tems corriger l'âcreté du pus, par les

les boiſſons adouciſſantes dont j'ai parlé ſi ſouvent.

3°. Enfin déterger l'ulcere, le deſſécher en même-tems par de legers déterſifs, deſſicatifs & aſtringens; tels que le baume de copahu, qu'on fait avaler une fois par jour, à la doſe de trente gouttes pendant dix ou douze jours, ou bien trente-ſix grains de baume de ſoufre térébenthiné dans un peu de décoction déterſive. De cette façon on réuſſit à guérir radicalement la pulmonie qui ſuccede à la pleuréſie ou à la courbature.

Pour celle qui vient de tubercules ſuppurés, de fauſſe gourme, ou de farcin, elle eſt incurable.

ARTICLE X.

De la Pouſſe.

LA Pouſſe eſt une difficulté de reſpirer, ſans fievre.

Elle reſſemble aſſez à l'aſthme de l'homme. Le cheval touſſe, mais foiblement; il fait de grandes inſpirations, les muſcles inſpirateurs entrent dans de fortes contractions, les côtes s'élevent avec force & difficulté en même-tems.

Cauſes.

Les cauſes de la pouſſe ſont l'épaiſſiſſement du ſang, le relâchement des veſicules du poumon, & les tubercules du poumon.

Le ſang étant épais circule lentement, s'arrête & s'appéſantit ſur les vaiſſeaux capillaires du poumon, fait de fortes impreſſions ſur ce viſcere; les impreſſions ſe continuent juſqu'aux nerfs qui vont ſe diſtribuer aux muſcles inſpirateurs, & les ſollicitent à de fortes inſpirations.

Les glandes du poumon qui ſéparent continuellement une humeur mucilagineuſe qui ſert à humecter la ſubſtance du poumon, étant relâchées, s'engorgent de cette liqueur, compriment les vaiſſeaux ſanguins, & produiſent la difficulté de reſpirer.

Lorſque l'humeur des bronches eſt amaſſée en grande quantité dans les veſicules du poumon, elle bouche, pour ainſi dire, le paſſage à l'air, qui, en faiſant effort pour ſortir, produit aſſez ſouvent un gargouillement ; c'eſt ce qu'on appelle cheval ſiffleur.

Le ſifflement vient auſſi quelquefois du reſſerrement de la glotte : ce qui arrive ſouvent lorſqu'on fait baiſſer la tête au cheval en le ramenant, & qu'il eſt rêné trop court.

Diagnoſtic.

1°. On connoît la pouſſe par la difficulté de reſpirer qui n'eſt pas accompagnée de fievre.

2°. Parcequ'on voit les fauſſes côtes s'élever & s'abaiſſer en deux tems.

3°. Par le râlement ou le ſifflement.

4°. Le cheval jette ſouvent par le nez une humeur tamponnée, qui vient des véſicules du poumon, lorſqu'elle s'eſt amaſſée en grande quantité à l'arriere-bouche, ou dans la trachée artere : le cheval la jettte par pelotons & par floccons.

Prognoſtic.

C'eſt un mal très difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. On peut cependant l'adoucir par le régime, en retranchant au cheval le foin, & en lui faiſant faire un exercice modéré. Lorſque le cheval râle ou ſiffle, par-

cequ'il eſt gêné & rêné trop court, il faut le mettre à ſon aiſe.

ARTICLE XI.

De l'Hydropiſie de Poitrine.

C'EST un amas d'eau dans la cavité de la poitrine.

Cauſes.

Les cauſes de l'hydropiſie ſont l'épaiſſiſſement & la ſtagnation du ſang. Lorſque le ſang eſt épais, il circule difficilement & lentement, les parties rouges du ſang ſe raſſemblent, les parties ſéreuſes & aqueuſes ſe ſéparent des parties rouges, tranſudent à travers les tuniques des vaiſſeaux, & il ſe fait alors une extravaſation de ſérosités dans la cavité de la poitrine.

Les cauſes de la ſtagnation du ſang dans les vaiſſeaux de la poitrine ſont, 1°. les maladies inflammatoires des parties contenues dans la poitrine, telles que la pleuréſie, la péripneumonie, la courbature, &c.

2°. La pouſſe & les tubercules du poumon.

Différences.

Quelquefois l'hydropiſie ſe forme dans le péricarde, quelquefois entre les deux lames du médiaſtin, quelquefois dans la cavité de la poitrine.

Diagnoſtic.

On reconnoît l'hydropiſie de poitrine par la difficulté de reſpirer; dans la reſpiration les côtes s'élevent avec force,

le cheval regarde ſa poitrine, ſe couche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Curation.

Cette maladie ne peut ſe guérir que par l'opération; on ouvre avec un trois-quarts la poitrine, pour donner écoulement aux eaux qui y ſont contenues. Mais comme ſouvent, après avoir vuidé les eaux, la cauſe ſubſiſte, cette maladie doit être miſe au nombre des maladies incurables.

CHAPITRE VII.

MALADIES DU BAS-VENTRE.

ARTICLE PREMIER.

Des Tranchées en général.

ON donne ordinairement le nom de *tranchées* à bien des maladies qui ne méritent pas ce nom, telles que la rupture de l'eſtomach, la ſuppreſſion & la rétention d'urine, l'hydropiſie de poitrine & de bas-ventre. Ces maladies ne ſont pas des tranchées, elles demandent (du moins quelques-unes) un traitement bien différent.

Les tranchées ſont une maladie inflammatoire des inteſtins.

Cauſes.

Les cauſes en général des tranchées ſon en grand nombre.

1°. La boiſſon d'eau froide, vive ou crue, après le chaud.

2°. L'indigeſtion.

3°. Les crudités des premieres voies.

4°. Les alimens, ou plutôt le ſéjour des excrémens dans les boyaux.

5°. Les vents contenus dans les inteſtins.

6°. Les vers contenus dans l'eſtomach ou dans les inteſtins.

7°. Le béſoard arrêté dans les inteſtins.

Toutes ces cauſes produiſent l'inflammation des inteſtins, les unes en faiſant criſper & reſſerrer les extrêmités capillaires des vaiſſeaux qui vont ſe diſtribuer aux inteſtins: les autres, en comprimant les vaiſſeaux des inteſtins; les autres enfin, en irritant les fibres nerveuſes des inteſtins. L'inflammation engorge les vaiſſeaux, diſtend les fibres nerveuſes, produit la douleur, de-là les tranchées.

Diagnoſtic en général.

On connoît que le cheval eſt attaqué de tranchées; lorſqu'il ſe couche & ſe leve, qu'il s'agite & ſe tourmente, qu'il racle la terre avec le pied de devant, & ne demeure jamais en place.

Prognoſtic.

Le danger des tranchées dépend de la nature de la cauſe, de l'étendue & du degré de l'inflammation.

Elle ſe termine ou par réſolution, & le cheval guérit, ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

Il faut 1°. retrancher tout aliment ſolide, le foin, l'avoine & la paille.

2°. Mettre en uſage les remedes de l'inflammation, ſaigner ſuivant la violence du mal & les forces du cheval, donner pluſieurs lavemens rafraîchiſſans & émolliens, faits avec la décoction de ſon ou des plantes émollientes, ou de farine d'orge, ou avec l'huile d'olive récente, ou le beurre frais; faire boire tiéde l'eau blanche, ou la décoction des plantes émollientes, ou de graine de lin.

Différences.

On diſtingue les tranchées à raiſon de leurs cauſes, en tranchées d'eau froide, tranchées d'indigeſtion, tranchées de vents, tranchées de vers, & tranchées de béſoard.

ARTICLE II.

De la Tranchée d'eau froide.

ON conjecture que le cheval eſt attaqué de tranchées d'eau froide, lorſque cette maladie ſurvient après que le cheval a bu une grande quantité d'eau de fontaine froide, ou de puits, ſur-tout ayant chaud.

Cauſes.

L'eau froide fait une vive impreſſion ſur les nerfs de l'eſtomach; cette impreſſion fait reſſerrer les vaiſſeaux, y cauſe une inflammation; de-là la douleur & les tranchées.

Prognoſtic.

Cette maladie n'eſt pas dangereuſe.

Curation.

Il faut couvrir le cheval, le tenir bien chaudement; ſi la douleur continue, au bout d'une demi-heure il faut le ſaigner & lui donner des lavemens.

ARTICLE III.

Des Tranchées d'indigeſtion.

ON doit conjecturer que le cheval a une indigeſtion, lorſqu'on ſait qu'il a mangé beaucoup de grains, de foin ou d'autres alimens, & que les tranchées ſont ſurvenues quelque tems après le manger.

2°. Lorſqu'il y a difficulté de reſpirer, & que le cheval eſt appéſanti.

Curation.

Il faut bien ſe garder de ſaigner, parcequ'on diminueroit les forces digeſtives, & on expoſeroit le cheval à périr de ſuffocation. Il faut lui donner un peu de thériaque délayé dans un demi-ſeptier de vin, ou lui faire avaler cinq ou ſix pintes d'eau tiéde dans l'eſpace de deux heures, & lui donner pluſieurs lavemens ſimples, ou légerement purgatifs, en y faiſant diſſoudre quatre onces de pulpe de caſſe.

ARTICLE IV.

Des Tranchées de vent, ou Tranchées venteuſes.

LES vents occaſionnent aſſez ſouvent les tranchées; on les reconnoît parceque le cheval rend des vents, & qu'il a ſouvent le ventre enflé.

Cauſes.

Les cauſes les plus ordinaires ſont les mauvaiſes digeſtions, la putréfaction, la fermentation des alimens & la chaleur qui raréfie l'air qui ſort des alimens.

Le relâchement des fibres des inteſtins, eſt auſſi une cauſe des tranchées venteuſes; les fibres n'ont pas aſſez de force & de ton pour chaſſer les vents.

Curation.

Sans m'arrêter aux différens remedes qui peuvent chaſſer les vents, je conſeille le remede ſuivant, qui m'a toujours bien réuſſi.

On prend un oignon, on le hache bien menu, avec un morceau de ſavon gros comme un œuf, on y mêle deux pincées de poivre, on l'introduit avec la main dans l'anus, le plus avant qu'il eſt poſſible; on fait promener le cheval tout de ſuite: quelque tems après on lui donne un lavement, compoſé d'une once de ſavon noir, diſſout dans de l'eau: ſi les tranchées ne s'appaiſent pas, il eſt à propos de ſaigner. On peut ſe ſervir des carminatifs propres à chaſſer les vents, comme de la ſemence d'anis, de cumin, la racine d'angélique, d'impératoire, &c.

ARTICLE V.

Des Tranchées de Vers.

ON reconnoît ces tranchées, parceque le cheval rend des vers avec les excrémens.

Les vers qui cauſent les tranchés ſont de deux ſortes; les uns ſont ronds & courts, ceux-là s'enfoncent dans la membrane veloutée de l'eſtomach & des inteſtins; les autres ſont longs & pointus par les deux extrêmités : j'en ai vû une ſi grande quantité de cette derniere eſpece dans l'eſtomach & les inteſtins d'un cheval que j'ai ouvert, qu'un ſeau auroit eu peine à les contenir. Le cheval ne faiſoit point de mouvement, & ne ſe tourmentoit pas comme dans les tranchées ordinaires, mais il étoit dégouté, mangeoit peu & dépériſſoit tous les jours; il tenoit les jambes de devant ſous la mangeoire, & celles de derriere fort reculées; de ſorte que ſon ventre touchoit preſqu'à terre : il reſtoit toujours dans cette attitude.

Curation.

Tous les amers ſont bons dans les tranchées de vers; ainſi on peut donner la décoction de gentiane, de petite centaurée, d'abſynthe & de fougere. Je donne ordinairement trois onces de ſuie de cheminée, dans un demi-ſeptier de lait : ce remede me réuſſit fort bien.

ARTICLE VI.

Tranchées de Béſoard.

LE beſoard eſt une eſpece de boule plâtreuſe, qui ſe forme dans les inteſtins; il eſt formé de couches appliquées les unes ſur les autres, qui ſe durciſſent avec le tems : on ne trouve ordinairement le beſoard que dans le *cœcum*. Il comprime quelquefois les vaiſſeaux ſanguins, quelquefois il arrête les excrémens & cauſe l'inflammation & les tranchées. On ſoupçonne cette maladie, lorſque le cheval regarde ſouvent ſon ventre, ſans aucune cauſe apparente d'une autre maladie.

Cette maladie eſt incurable.

ARTICLE VII.

Des Tranchées rouges.

LES tranchées, qu'on appelle ordinairement tranchées rouges, ne ſont autre choſe que l'inflammation de l'eſtomach ou des inteſtins, dont j'ai parlé plus haut; la ſeule différence eſt que l'inflammation eſt conſidérable & au dernier degré, dans les tranchées rouges. Le cheval ſe couche & ſe leve ſouvent, s'agite, ſe tourmente & regarde ſon ventre.

Cauſes.

L'inflammation des inteſtins dans les tranchées rouges, vient de l'âcreté des matieres contenues dans les inteſtins, de l'âcreté de la bile, de l'uſage des alimens irritans &

échauffans, comme du mauvais foin, des purgatifs forts donnés à trop grande doſe, des venins, ou des inſectes venimeux que le cheval a avalés.

Toutes ces cauſes font des impreſſions fortes ſur les inteſtins, irritent les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins, les font reſſerrer; de-là l'arrêt du ſang & l'inflammation: les vaiſſeaux diſtendus compriment les nerfs; de-là, la douleur & les tranchées rouges.

Diagnoſtic.

On a lieu de croire que le cheval a les tranchées rouges, lorſque le cheval ſe tourmente, ſe couche & ſe leve ſouvent, lorſqu'il ſent de la douleur en le touchant ſous le ventre, qu'il regarde ſon ventre; ſur-tout, ſi le mal ſurvient après l'uſage des purgatifs violens, & ſi on ſoupçonne qu'il ait mangé quelque choſe d'âcre & de venimeux.

Prognoſtic.

L'inflammation qui vient de l'âcreté des matieres, de l'irritation des fibres nerveuſes ou du venin, eſt toujours dangéreuſe. Il y a à craindre qu'elle ne ſe termine par la gangrene & par la mort.

Curation.

Il faut faire tous ſes efforts pour remédier promptement à l'inflammation; pour cela, il faut mettre en uſage les relâchans, les émolliens & les anodins.

1°. On ſaigne le cheval, & on répete la ſaignée ſuivant le beſoin, pourvû qu'on ſoit sûr que la digeſtion eſt faite; on fait avaler des breuvages faits avec la décoction des

plantes émollientes, dont j'ai parlé au Chapitre de l'inflammation, la décoction de graine de lin, &c. ou bien on fait avaler une livre d'huile d'olive, pour adoucir & lubrifier le paſſage des matieres & favoriſer leur ſortie. Il ne faut pas omettre les lavemens; ils diminuent admirablement l'inflammation, tant en relâchant & en rafraîchiſſant, qu'en évacuant les matieres contenues dans les gros boyaux, qui (ſi elles ne ſont pas la cauſe de l'inflammation) concourent preſque toujours à l'entretenir.

ARTICLE VIII.

De la Suppreſſion d'urine.

IL y a ſuppreſſion d'urine, lorſqu'elle ne ſe ſépare pas dans les reins, ou lorſqu'elle ne s'y ſépare qu'en petite quantité, ou lorſque l'urine ne trouve pas de paſſage libre pour aller dans la veſſie.

Dans cette maladie le cheval ſouffre de grandes douleurs, dont il donne des preuves, par la grande agitation où il eſt; il eſt dans une fievre conſidérable; il plie les reins.

Cauſes.

La ſuppreſſion d'urine vient, ou de l'inflammation des reins, ou des ureteres, ou de l'obſtruction des reins ou des ureteres.

Dans l'inflammation des reins, les tuyaux ſécrétoires de l'urine ſont reſſerrés, ne filtrent plus l'urine; l'urine reflue dans la maſſe du ſang: de-là, la ſuppreſſion d'urine.

Dans l'inflammation des ureteres, ces canaux ſont reſ-

ſerrés, & ne donnent plus de paſſage à l'urine ; de-là, la ſuppreſſion.

Dans l'obſtruction des reins & des ureteres, l'urine ne trouvant pas de paſſage libre, ne peut plus couler dans la veſſie ; de-là, la ſuppreſſion.

Les cauſes de l'inflammation des reins & des ureteres ſont, 1°. les cauſes générales, l'épaiſſiſſement, la pléthore & la raréfaction du ſang. 2°. Les cauſes locales, comme quelque coup ſur la région des reins qui aura endommagé, meurtri la ſubſtance des reins, relâché les vaiſſeaux, ou irrité les nerfs, & cauſé un engorgement.

Les cauſes de l'obſtruction des reins ou des ureteres, ſont des calculs dans la ſubſtance des reins qui bouchent, picottent & irritent les vaiſſeaux ſécrétoires de l'urine, ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres.

Diagnoſtic.

On reconnoît la ſuppreſſion d'urine, parceque le cheval s'agite, ſe tourmente, plie les reins, qu'il regarde ſes reins & qu'il a une fievre conſidérable.

Prognoſtic.

La ſuppreſſion d'urine qui vient d'obſtruction, c'eſt-à-dire des calculs ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres, eſt ſans remede ; celle qui vient de l'inflammation des reins, peut ſe guérir, mais elle n'eſt jamais ſans danger.

Curation.

La ſuppreſſion d'urine qui vient d'inflammation, demande les remedes de l'inflammation, dont j'ai parlé ſi

ſouvent, 1°. les ſaignées qui doivent être répétées ſuivant le beſoin; c'eſt le remede le plus efficace. 2°. Il faut éviter tout aliment ſolide, & tout remede échauffant. 3°. Il faut donner pluſieurs lavemens émolliens & rafraîchiſſans, pour tempérer la chaleur, l'inflammation & l'irritation des reins; donner des breuvages adouciſſans, faits avec les décoctions de feuilles de mauve, de guimauve, ou de graine de lin.

On peut faire avaler quelques onces d'huile d'amandes douces, pour adoucir, relâcher & tempérer la douleur.

La ſuppreſſion d'urine qui vient d'obſtruction, eſt incurable.

ARTICLE IX.

De la Rétention d'urine.

LA rétention d'urine eſt la difficulté ou l'impoſſibilité d'uriner.

Le cheval ſe préſente pour uriner, & n'urine que quelques gouttes, ou n'urine pas du tout.

Cauſes.

La cauſe la plus ordinaire eſt le rétréciſſement du col de la veſſie: ce rétréciſſement vient de l'inflammation de la veſſie, ou des glandes proſtates qui environnent le col de la veſſie, & quelquefois de la paralyſie de la veſſie.

Lorſque la veſſie eſt enflammée, les vaiſſeaux qui ſont au col de la veſſie, ſont pleins, engorgés, diſtendus & ferment le paſſage à l'urine.

Lorſque les glandes proſtates ſont engorgées, elles

compriment le commencement du canal de l'uretre, & empêchent l'urine de paſſer.

Dans la paralyſie de la veſſie, les fibres n'ont plus de ſentiment; elles ne ſentent plus la préſence de l'urine, qui ne fait plus aucune impreſſion ſur elles : l'urine s'amaſſe en grande quantité dans la veſſie, la diſtend prodigieuſement, & fait reſſerrer le col de la veſſie; de-là, la rétention d'urine.

Diagnoſtic.

On reconnoit la rétention d'urine, lorſque le cheval ſe préſentant ſouvent pour uriner, n'urine pas, ou n'urine que très peu, & qu'en portant la main par le rectum ſur la veſſie, on ſent qu'elle eſt pleine & diſtendue.

Curation.

Il faut éviter la Méthode de ceux qui portant la main par le rectum ſur la veſſie, la compriment fortement pour faire ſortir l'urine, parcequ'on augmenteroit la violence du mal; ſi on le faiſoit, il faudroit le faire doucement.

Il faut ſaigner une ou deux fois, donner des breuvages & des lavemens émolliens, & employer les remedes de l'inflammation. Il y a certains moyens qui réuſſiſſent quelquefois, comme de remuer ſouvent la litiere ſous le ventre du cheval; le mener à une bergerie, cela le fait uriner quelquefois : il faut toujours mettre en uſage ces moyens, quoique ſouvent inutiles, parcequ'il ne faut rien oublier pour guérir.

ARTICLE X.

De la Rupture de l'Eſtomach.

IL arrive quelquefois que l'eſtomach du cheval ſe rompt. On le connoît, parceque le cheval ſe tourmente, & ſurtout parceque le cheval vomit les alimens par le nez; ce qui n'arrive que dans ce cas.

Cauſes.

L'eſtomach eſt vicié, 1°. lorſque les glandes de l'eſtomach ne filtrent plus l'humeur qui eſt deſtinée à les humecter: dans ce cas, les fibres de l'eſtomach ſe deſſechent, perdent leur ſoupleſſe, & ſont plus diſpoſées à ſe rompre.

2°. Lorſque les fibres de l'eſtomach ſont relâchées & affoiblies, par quelque cauſe que ce ſoit.

3°. Lorſque les fibres de l'eſtomach ont été altérées par l'inflammation, ou la gangrene qui a précédé.

4°. Le vice des ſucs digeſtifs; lorſqu'ils ſont altérés par quelque cauſe, comme par la fiévre, ils deviennent âcres, excorient les membranes de l'eſtomach, les corrodent & les diſpoſent à ſe crever.

5°. Le vice des alimens, comme lorſque le cheval a trop mangé de grains, comme de l'avoine, de l'orge ou du froment; ces grains ſe gonflent prodigieuſement, & diſtendent l'eſtomach, juſqu'à le faire crever.

Ajoutez à cela, que les grains fermentent dans l'eſtomach; l'air qui eſt contenu dans les grains ſe raréfie par la chaleur, ſort avec impétuoſité, & rompt par ſon élaſticité les membranes de l'eſtomach Le foin récent & verd qui

qui n'a pas fermenté, pris en grande quantité, peut être encore une cauſe de la rupture de l'eſtomach.

Diagnoſtic.

On connoît que l'eſtomach eſt crevé, par ce que j'ai dit ci-deſſus; le cheval ſe tourmente, ſe couche & ſe leve, gratte la terre avec le pied; mais le ſigne certain, c'eſt l'éjection des matieres par le nez.

Curation.

Cette maladie eſt incurable. Tout ce qu'on peut dire ſe réduit aux précautions qu'on doit prendre pour prévenir cet accident; c'eſt de ne laiſſer jamais manger au cheval, trop de grain & de foin récent qui n'ait pas fermenté, de même que des ordures & des inſectes vénimeux.

ARTICLE XI.

De la Rupture du Diaphragme.

QUELQUEFOIS le diaphragme ſe rompt; on le connoît parceque le cheval ſe tourmente beaucoup, ſe couche & ſe débat, a grande difficulté de reſpirer; le ventre monte avec la poitrine en reſpirant.

Cette maladie eſt toujours incurable.

ARTICLE XII.

De la Crudité du Chyle.

LORSQU'UN cheval mange du foin ou de l'avoine, tout de ſuite après un exercice violent, l'eſtomach ne peut pas

digérer, parcequ'il manque de force, & que les ſucs digeſtifs ſont altérés par la chaleur, ou diminués par les ſueurs abondantes, & la trop grande évacuation qui s'eſt faite par la tranſpiration ; les forces de l'eſtomach ſont affoiblies, les digeſtions ſont imparfaites, le chyle eſt mal élaboré, crud, viſqueux & vappide : il paſſe dans le ſang avec ce caractere, & produit la fiévre.

Curation.

Il faut mettre le cheval à l'eau blanche, détremper le ſang par des breuvages délayans, & laiſſer le cheval en repos pendant quelques jours ; lui donner peu à manger juſqu'à ce que l'eſtomach ait repris ſes forces.

ARTICLE XIII.

Du Cours de Ventre, ou Dévoiement.

C'EST une maladie dans laquelle le cheval rend les matieres fécales liquides.

Cauſes.

Les alimens digérés dans l'eſtomach ſe diviſent en deux parties ; l'une liquide & plus fine, pompée par les veines lactées, on l'appelle chyle ; l'autre plus groſſiere, qui ſe durcit & paſſe par les inteſtins, ce ſont les excrémens.

Il ſe filtre dans les glandes inteſtinales un ſuc qui ſert à détremper ce marc, & à en faciliter la ſortie hors des inteſtins ; plus le ſuc inteſtinal eſt abondant, plus les excrémens ſont liquides. Ainſi la cauſe du dévoiement, c'eſt

la sécrétion trop abondante du suc intestinal. La bile & le suc pancréatique y ont beaucoup de part.

La cause de cette sécrétion trop abondante, c'est 1°. le relâchement des glandes intestinales, ou l'irritation de ces glandes.

2°. Le défaut de transpiration est encore une cause du dévoiement ; l'humeur de la transpiration reflue en dedans, & fournit plus de sérosité aux excrémens, qu'à l'ordinaire.

Diagnostic.

On connoît le dévoiement, lorsque le cheval fiente souvent, & toujours liquide ; on connoît que le devoiement est simple, lorsque les excrémens ne sont que liquides sans glaires.

Prognostic.

Cette maladie n'est pas dangéreuse, elle guérit souvent d'elle-même.

Curation.

Il faut lui retrancher pour quelque tems le foin, & le nourrir de son.

L'indication que l'on a, est de fortifier l'estomach, de diminuer la quantité du suc intestinal, ou de la pousser par les sueurs & la transpiration. Les stomachiques, les astringens, les cordiaux & les diaphorétiques rempliſſent ces indications. Ainsi on peut faire avaler la décoction des plantes stomachiques & un peu astringentes, comme les racines de gentiane, d'enula campana & de patience sauvage. Cette derniere est un peu purgative, & resserre après avoir purgé : elle convient lorsqu'on croit que le

dévoiement vient des matieres des premieres voies.

On peut donner une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, afin de fortifier l'eſtomach, & de pouſſer par la tranſpiration une partie de l'humeur inteſtinale.

On peut enfin mêler aux ſtomachiques & aux cordiaux quelque aſtringent, comme le cachou à la doſe de quatre gros, il eſt en même tems ſtomachique & aſtringent.

ARTICLE XIV.

Du Gras fondu.

C'EST une excrétion de mucoſités ou de glaires tamponnées.

Le cheval rend par le fondement des glaires épaiſſes & tamponnées; ces glaires ſont quelquefois mêlées d'un peu de ſang, quelquefois ſans ſang. C'eſt cette maladie que les Maréchaux ont appellé gras-fondu, parceque ces glaires étant luiſantes comme de la graiſſe qui ſe fond, ils ont cru que c'étoit réellement la graiſſe du cheval qui ſortoit par le fondement.

Cauſes.

Je dis que la cauſe du gras-fondu eſt l'inflammation des inteſtins, & en particulier de la membrane veloutée des inteſtins; cette inflammation occaſionne l'épaiſſiſſement de l'humeur inteſtinale, car l'inflammation, comme je l'ai dit, épaiſſit toujours l'humeur des parties qu'elle occupe: l'épaiſſiſſement de l'humeur inteſtinale, produit le gonflement des glandes. Ce gonflement entretient, 1°. l'inflammation. 2°. Il produit des contractions fréquentes dans

les inteſtins ; la nature fait effort pour chaſſer l'humeur qui engorge les glandes.

Cette contraction exprime une partie de l'humeur inteſtinale ; de-là, l'éjection des glaires tamponnées, & le gras-fondu.

La cauſe la plus ordinaire de l'inflammation dans le gras-fondu, ce ſont les purgatifs trop forts ou donnés à trop grande doſe ; on ſait que les purgatifs n'agiſſent qu'en irritant, ils picottent les fibres des inteſtins & des glandes inteſtinales, les ſollicitent à de fréquentes contractions, & obligent les glandes à ſéparer une plus grande quantité de ſuc inteſtinal. Lorſque l'irritation qu'ils cauſent eſt trop grande, elle produit l'inflammation ; de-là le gras-fondu.

Si l'inflammation engorge tellement les vaiſſeaux, qu'il s'en creve quelqu'un, le ſang ſe mêlera avec les glaires ; de-là, l'éjection des glaires ſanguinolentes.

Diagnoſtic.

Cette maladie ſe connoît aſſez par les glaires & la mucoſité que le cheval rend.

Prognoſtic.

Cette maladie eſt plus ou moins dangéreuſe, ſuivant le degré de l'inflammation, & la maniere dont elle ſe termine.

Elle peut ſe terminer par réſolution, & le cheval guérit d'une maniere complette ; ou par ſuppuration, & le cheval rend du pus avec les glaires & les excrémens ; ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

Une partie des Maréchaux ſont dans l'habitude de donner des cordiaux, mais rien n'eſt plus contraire ; ils ne font qu'augmenter l'inflammation & la douleur, en augmentant le mouvement du ſang, & en l'obligeant à ſe porter avec plus de rapidité vers la partie enflammée.

Je dis qu'il faut faire de petites ſaignées répétées pour déſemplir les vaiſſeaux, les dégorger, & diminuer l'inflammation.

2°. Il faut tâcher d'appaiſer le mouvement & la chaleur du ſang, d'humecter, de détendre & d'adoucir par les breuvages & les lavemens émolliens & rafraîchiſſans.

Si l'inflammation eſt conſidérable, ſi les matieres ſont mêlées de ſang, ſi le cheval ſe tourmente & ſouffre beaucoup ; il eſt à propos d'ajouter à la décoction des plantes adouciſſantes, dont on ſe ſert pour les breuvages & les lavemens, quelques têtes de pavôt-blanc, comme trois ou quatre ; rien n'eſt plus efficace pour calmer la douleur & remédier à la cauſe de la maladie.

Lorſque l'inflammation eſt ſenſiblement diminuée, il eſt à propos de mettre dans les lavemens, une trentaine de grains d'ipécacuanha ; c'eſt un remede certain pour fondre les glaires qui engorgent les glandes.

ARTICLE XV.

De l'Hydropiſie du bas-Ventre.

C'EST un amas d'eau dans la cavité du ventre ; de ſorte que les inteſtins nagent dans l'eau.

L'hydropiſie en général eſt diſtinguée en anaſarque & en aſcite ; l'anaſarque eſt un œdême ou une bouffiſſure générale, qui vient de la ſéroſité du ſang extravaſée dans le tiſſu cellulaire.

L'aſcite eſt un amas de ſeroſités dans la cavité du bas-ventre.

Il y a encore des hydropiſies particulieres, comme celles du foureau, du péricarde, du médiaſtin, & les hydatides, qui ſont de petites veſſies remplies d'eau qui ſe forment dans l'intérieur du ventre.

Cauſes.

Les cauſes de l'hydropiſie ſont, 1°. tout ce qui rallentit le mouvement du ſang, & qui en empêche la circulation.

2°. La ſuppreſſion de quelque évacuation, comme de l'urine, ou de la tranſpiration.

3°. L'obſtruction des vaiſſeaux abſorbans, deſtinés à repomper une ſéroſité qui tranſude continuellement, comme une roſée, pour les humecter & lubrifier leur ſurface.

Les cauſes qui rallentiſſent, ou qui empêchent la circulation du ſang, ſont l'épaiſſiſſement du ſang, ou les obſtructions.

Lorſque le ſang eſt épais, il circule lentement ; les parties dont il eſt compoſé ſont moins mêlées ; celles qui ont plus d'analogie enſemble, ſe réuniſſent, les globules rouges ſe raſſemblent & s'uniſſent étroitement entr'elles, les parties ſéreuſes & aqueuſes ſe ſéparent des globules rouges, tranſudent à travers les membranes des vaiſſeaux, s'extravaſent dans quelque cavité, & forment l'hydropiſie.

Lorſqu'il y a quelqu'obſtruction dans les vaiſſeaux, la circulation eſt interceptée, le ſang s'arrête, les parties les plus fluides, ſe ſéparent des parties groſſieres, tranſudent à travers les vaiſſeaux, s'amaſſent dans quelque cavité; de-là, l'hydropiſie. Ajoutez à cela, que les obſtructions compriment les vaiſſeaux de la partie où elles ſe trouvent, & gênent la circulation dans cette partie.

Lorſqu'il y a ſuppreſſion de quelque évacuation, l'humeur ſupprimée reflue dans la maſſe du ſang, la ſéroſité y ſurabonde, humecte, relâche les vaiſſeaux, en diminue le reſſort; de-là, la lenteur de la circulation, la tranſudation de la ſéroſité, & l'hydropiſie.

Il ſe filtre continuellement dans toutes les parties internes du cheval, une liqueur qui en ſuinte, comme une eſpece de roſée & de vapeur; on pourroit l'appeller tranſpiration interne. Cette humeur eſt repompée dans l'état de ſanté, par les pores abſorbans; lorſque cette vapeur n'eſt pas reſorbée, elle s'accumule dans quelque cavité & forme l'hydropiſie.

Diagnoſtic.

On connoît l'hydropiſie du ventre, par la difficulté de reſpirer, par l'enflure du ventre, & par la fluctuation de l'eau contenue dans le ventre, qu'on ſent en frappant un côté d'une main, & en appuyant l'autre ſur le côté oppoſé.

Prognoſtic.

Cette maladie eſt fort difficile à guérir, parcequ'elle vient preſque toujours de quelqu'obſtruction qu'il n'eſt pas poſſible de guérir; elle eſt ſouvent incurable.

Curation

Curation.

L'indication qu'on a, eſt dévacuer la ſéroſité contenue dans le ventre & dans le ſang. Il y a trois moyens de remplir cette indication, 1°. en pouſſant l'humeur ſurabondante par la tranſpiration, au moyen des diaphorétiques. Pour cela on ſe ſert de la décoction des bois ſudorifiques de ſquine, de gayac, de ſaſſafras & de ſalſepareille, en y ajoutant environ trente grains d'antimoine diaphorétique, ou de la décoction de baies de geniévre concaſſées; il faut faire boire peu, & tenir le cheval dans un endroit & dans un air ſecs.

2°. En pouſſant l'humeur ſurabondante par les urines; pour cela, on met en uſage les diurétiques, ils valent mieux que les diaphorétiques. On peut faire avaler le ſuc de pariétaire à la doſe de cinq ou ſix onces par jour, ou la décoction de racine de chardon rolland, de perſil, ou des ſommités de genêt, en y ajoutant trois gros de ſel de nître, par pinte d'eau, ou bien la leſſive des cendres de genêt avec le vin blanc.

3°. En évacuant la ſéroſité par le moyen des purgatifs hydragogues, tels que le jalap, le diagrede, l'iris de Florence, l'aloës, le mercure doux, &c. On peut purger avec des bols, compoſés d'un gros de jalap, d'un gros de diagrede, d'autant d'iris de Florence, de trois gros de nître, & d'une demi once d'aloës.

Mais comme ces remedes n'attaquent que l'hydropiſie, ſans toucher à la cauſe, ils ſont ſouvent inſuffiſans. Lorſque malgré ces remedes le ventre ſe remplit de ſéroſité, qu'il eſt conſidérablement diſtendu, on pourroît tenter la ponction, c'eſt-à dire, faire une ouverture aux muſcles du ventre avec un inſtrument qu'on appelle *trois-quarts*, pour

vuider l'eau contenue dans le ventre, qui ſans cette opération ſuffoqueroit le cheval.

Dans l'hydropiſie du fourreau, il faut faire des ſcarifications ou une ouverture, pour donner iſſue à l'eau.

ARTICLE XVI.

De la Rage.

LA rage eſt une eſpéce de folie ou de fureur ſans fiévre, dans laquelle le cheval mord & ronge la mangeoire & ce qu'il rencontre; il avance la tête pour mordre indiſtinctement toutes les perſonnes qui s'approchent de lui; il ne connoît perſonne, il eſt toujours en mouvement lorſqu'il eſt ſeul, & frappe du pied; ſes yeux ſont rouges & étincelans; il mange peu & ne boit pas, il tire la langue & rend beaucoup d'écume. On diſtingue deux degrés dans cette maladie, la rage commençante & la rage confirmée.

Dans la rage commençante, il y a tous les ſymptomes dont je viens de parler: dans la rage confirmée, tous ces ſymptômes augmentent; le cheval ſouffre conſidérablement & ſe tourmente beaucoup, il tremble de tous ſes membres, le poil ſe hériſſe, & enfin il meurt.

Cauſes.

La rage ne s'engendre pas d'elle-même dans le cheval; il n'y a que le chien, le loup & le renard, en qui elle s'engendre d'elle-même. Le cheval ne devient jamais enragé, que parcequ'il a été mordu par un chien ou un autre animal enragé, ou parcequ'il a avalé en buvant de la ſalive d'un animal enragé, ou parcequ'il a mangé du foin, de la

paille, du ſon ou de l'avoine, arroſés de la ſalive d'un animal enragé, ou parcequ'on lui a mis dans la bouche la bride d'un cheval enragé, ou enfin, parcequ'il aura touché avec la bouche ou avec la langue, la ſalive d'un animal enragé.

Diagnoſtic.

On doit craindre qu'un cheval ne devienne enragé, lorſqu'il a été pendant quelque tems avec un animal enragé, lorſqu'il y a dans la même maiſon un chien enragé: il eſt prudent dans ces cas de ſe défier du cheval, de prendre des précautions, & de ne pas l'approcher trop près avant quarante ou cinquante jours.

On doit ſoupçonner que le cheval deviendra enragé, lorſqu'il a été avec un animal enragé, & qu'il ne mange plus, & ne boit plus comme à l'ordinaire, qu'il devient triſte, & qu'il a les yeux étincelans.

Le ſoupçon eſt plus fort s'il a été mordu par un animal enragé.

On eſt sûr que le cheval eſt enragé, lorſqu'après avoir été avec un animal enragé, on voit les ſymptomes précédens, & qu'outre cela le cheval mord la mangeoire, qu'il ſe jette ſur tous ceux qu'il voit pour les mordre, qu'il frappe du pied, & qu'il ſe tourmente conſidérablement.

On en eſt encore plus sûr, lorſqu'un cheval a été mordu par un animal enragé, & qu'on voit tous les ſymptomes ci-deſſus.

Prognoſtic.

Les chevaux mordus par un animal enragé ne deviennent pas tous enragés; ſur dix mordus il y en aura trois ou quatre qui deviendront enragés.

La rage ſe déclare ordinairement entre le vingtieme jour & le cinquantieme jour, rarement avant le vingtiéme; mais elle ſe déclare quequefois après le cinquantiéme, & quelquefois même longtems après.

Lorſqu'elle eſt une fois déclarée, elle fait périr promptement le cheval; c'eſt une maladie fort aiguë, qui ne dure que ſept jours.

La rage qui vient de la ſalive d'un animal enragé, eſt plus dangéreuſe que celle qui vient de la morſure, parceque la derniere eſt locale; elle a ſon ſiége dans la partie mordue; en l'emportant on remédie à la rage : au lieu que la premiere n'a point de place déterminée, elle paſſe dans la maſſe du ſang, & devient par-là incurable.

Lorſqu'elle vient d'une morſure, elle eſt plus dangéreuſe lorſque la morſure eſt ſur des parties tendineuſes & ſur les articulations, que lorſqu'elle eſt ſur des parties charnues.

En général la rage eſt une maladie fort grave & fort dangereuſe.

On a bien de la peine à ſe garantir de la rage menaçante; la commençante eſt preſqu'incurable; la rage confirmée ne ſe guérit jamais.

Curation.

Tout ce qu'on a dit ſur la guériſon de la rage confirmée n'eſt que fable & menſonge. Tous les remedes qu'on emploie ſont inutiles; elle eſt incurable. Les bains de la mer ont été vantés comme un ſpécifique pour cette maladie, mais ils ſont auſſi infructueux que les autres remedes.

On auroit cru que le mercure auroit plus de ſuccès, parceque le virus de la rage attaque ſpécialement la ſalive, &

que le mercure a beaucoup d'analogie avec elle; mais il n'a pas répondu à l'eſpérance qu'on en avoit conçue.

Il eſt inutile de tenter des remedes pour la rage confirmée. Tous les ſoins doivent ſe borner à la prévenir; pour cela il faut couper en rond toute la partie mordue, ſi elle eſt charnue; il faut outre cela y appliquer les cauſtiques & le feu, faire des ſcarifications, & exciter une ſuppuration abondante, afin de pouſſer tout le virus dehors.

Si la morſure eſt à une partie tendineuſe ou membraneuſe, il faut faire des ſcarifications à la peau, & appliquer deſſus les ventouſes, afin d'attirer tout le virus.

Si ces remedes ne réuſſiſſent pas, il faut abandonner le cheval & le faire tuer. Mais il faut toujours tenir le cheval à l'écart, & ne jamais en approcher de façon qu'on puiſſe en être mordu.

GUIDE
DU MARÉCHAL.

QUATRIEME PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

Les maladies externes se réduisent aux tumeurs & aux plaies.

Les tumeurs en général sont des élévations ou éminences au-dessus du niveau des parties voisines. Je ne parle pas ici des tumeurs causées par le déplacement de quelques os, comme il arrive dans les luxations & les fractures; mais seulement des tumeurs formées par l'amas d'une humeur dans quelque partie. Les tumeurs sont produites par le sang, ou par les humeurs émanées du sang.

Celles qui sont produites par le sang prennent le nom d'inflammations, ou de tumeurs inflammatoires; & c'est à ce genre de tumeurs que doivent se rapporter celles qui sont accompagnées de chaleur, de tension & de douleur. On peut encore y rapporter les maladies érésipélateuses de la peau, qui sont toujours précédées ou accompagnées

d'inflammation ou de démangeaiſon, comme le farcin, la galle, l'ébullition de ſang, &c.

Celles qui ſont produites par la lymphe, ſe nomment tumeurs lymphatiques, & c'eſt à ce genre que ſe rapportent les tumeurs dures, comme les ſquirrhes, les tumeurs des tendons & des glandes, les porreaux, les caplets, le veſſigon, les molletes, &c.

Lorſqu'elles ſont produites par la partie ſéreuſe du ſang, elles prennent le nom d'œdême; & ſous ce nom, ſont compris les engorgemens ſéreux, les gonflemens, & les bouffiſſures des jambes.

Lorſqu'elles ſont produites par une matiere blanche plâtreuſe, reſſemblant à une eſpece de bouillie ou de pus mal formé, on les appelle tumeurs gommeuſes, & c'eſt à cette claſſe que doivent ſe rapporter toutes les tumeurs de la peau, qui forment une eſpece de poche ronde, remplie d'une matiere telle que je viens de le dire.

Lorſqu'elles ſont formées par l'épaiſſiſſement du tiſſu cellulaire ou des membranes, elles prennent le nom de ſarcomes ou de tumeurs ſarcomateuſes.

Ainſi les tumeurs peuvent ſe réduire aux tumeurs inflammatoires, aux tumeurs lymphatiques, aux tumeurs œdémateuſes, aux tumeurs gommeuſes, & aux tumeurs ſarcomateuſes.

CHAPITRE PREMIER.

DES TUMEURS INFLAMMATOIRES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation.

J'AI parlé, au commencement de ce Traité, de l'inflammation des parties internes, & par-là, je devrois être diſpenſé d'en parler de nouveau; mais j'ai cru qu'il ſeroit à propos de dire quelque choſe de l'inflammation des parties externes, afin de faire l'hiſtoire des ulceres, dès leur origine.

L'inflammation eſt une élévation au-deſſus de la peau, formée par un amas de ſang dans les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins.

On diſtingue l'inflammation en phlegmoneuſe & en éréſipelateuſe, en ſimple & en compoſée.

La phlegmoneuſe eſt une diſtention des vaiſſeaux avec chaleur, douleur & quelquefois fievre.

L'éréſipelateuſe, eſt une élévation ſuperficielle de la peau, avec peu de douleur.

L'inflammation eſt ſimple lorſqu'elle eſt ſeule.

Elle eſt compoſée, lorſqu'elle eſt accompagnée de quelqu'autre maladie.

ARTICLE II.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon eſt une tumeur avec chaleur, tenſion, douleur & dureté.

Cette tumeur attaque le plus ſouvent les parties charnues, parcequ'elles ſont parſemées d'un plus grand nombre de vaiſſeaux ſanguins; elle eſt ſouvent accompagnée de fiévre, lorſque l'inflammation eſt conſidérable & fort étendue.

On diſtingue dans le phlegmon le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin.

Dans le commencement, le ſang ne fait que ſéjourner dans ſes propres vaiſſeaux; la tumeur & la douleur ſont legeres: on appelle ce degré *phlogoſe*. Dans le ſecond degré, le ſang pénètre dans les vaiſſeaux lymphatiques; & les accidens augmentent. Dans l'état, la tenſion, la chaleur & la douleur ſont conſidérables. Dans le déclin, les accidens diminuent.

Cauſes.

La cauſe du phlegmon eſt l'amas du ſang dans les extrêmités capillaires des vaiſſeaux ſanguins; cet amas vient de la difficulté que le ſang trouve à paſſer des extrêmités des arteres dans le commencement des veines. Cette difficulté vient du côté du ſang, ou du côté des vaiſſeaux dans leſquels il circule: du côté du ſang, lorſqu'il ſe porte vers les extrêmités des arteres en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, & cela arrive,

1°. lorſqu'il y a plethore, c'eſt-à-dire, lorſque la quantité réelle du ſang eſt trop conſidérable, & que les vaiſſeaux ſont trop pleins. 2°. Lorſque le ſang ſans être en trop grande quantité, eſt tellement raréfié par le mouvement & la chaleur, qu'il occupe autant d'eſpace que s'il y avoit pléthore réelle.

La pléthore & la raréfaction du ſang ont elles-mêmes des cauſes; la pléthore reconnoît pour cauſe la quantité d'alimens bien digérés, le repos, &c.

La raréfaction reconnoît pour cauſe, le battement trop conſidérable du cœur & des arteres, la fiévre, les violens exercices, les courſes longues, &c.

Le ſang circule encore difficilement dans ſes vaiſſeaux, lorſqu'il eſt vicié, comme lorſqu'il eſt épais, ou viſqueux, ou acre, ou chargé d'impuretés.

Le ſang épais circule lentement; lorſqu'il eſt viſqueux, il ſe colle, pour ainſi dire, aux parois des vaiſſeaux; lorſqu'il eſt acre, il picotte les vaiſſeaux dans leſquels il circule, les fait reſſerrer, & en diminue le calibre; lorſqu'il eſt chargé d'impuretés, il fait le même effet. Dans tous ces cas, le ſang a peine à circuler dans les extrêmités capillaires, il s'y amaſſe & produit le phlegmon.

Je dis dans les extrêmités capillaires, parceque les vaiſſeaux dans leurs dernieres diviſions étant extrêmement fins & deliés, le paſſage y doit être plus difficile.

Le ſang s'epaiſſit par les exercices violens, les ſueurs, le froid, &c. c'eſt par cette raiſon que les chevaux ſont fort ſujets à l'inflammation du poumon, c'eſt-à-dire à la pleuréſie & à la courbature, après les grandes fatigues & les grands froids.

Le ſang devient viſqueux par les mauvaiſes digeſtions, &c.

Le ſang devient âcre par la fievre, la chaleur, la diſſolution des parties ſalines qui compoſent le ſang, &c. Le ſang eſt chargé d'impuretés dans la ſuppreſſion de quelqu'évacuation, comme de la tranſpiration, lorſqu'on fait rentrer dans la maſſe du ſang quelqu'humeur viciée qui ſe portoit à la peau, lorſqu'on a repercuté ſans préparation, par des remedes forts, le virus du farcin, de la galle, des dartres, &c.

2°. La difficulté que le ſang trouve à paſſer des extrêmités capillaires dans les veines vient du côté des vaiſſeaux dans leſquels il circule, lorſqu'ils ſont comprimés, obſtrués, reſſerrés & relâchés. La compreſſion fait rapprocher les parois des vaiſſeaux, & met obſtacle à la circulation ; l'obſtruction ferme le paſſage au ſang. La conſtriction diminue le calibre des vaiſſeaux, & ne permet le paſſage qu'à une partie du ſang. Le relâchement favoriſe le ſéjour du ſang ; de-là la congeſtion du ſang dans les extrêmités capillaires & le phlegmon.

La compreſſion vient des ligatures ou des tumeurs voiſines.

L'obſtruction vient de l'épaiſſiſſement des liqueurs qui bouchent les vaiſſeaux.

La conſtriction vient ou de l'âcreté du ſang, qui picotte & fait reſſerrer les vaiſſeaux, ou des cauſtiques, ou de la douleur. Les fibres entrent dans une contraction tonique, qui fait criſper & reſſerrer les vaiſſeaux.

Le relâchement vient des coups & des contuſions qui diminuent le reſſort des vaiſſeaux, & occaſionnent par-là le ſéjour du ſang & le phlegmon.

Pluſieurs des cauſes ci-deſſus reconnoiſſent des cauſes ſubalternes, dont il ſeroit trop long de faire l'énumération.

Symptomes.

Les principaux ſymptomes ſont le gonflement de la partie, la tenſion, la douleur & la chaleur.

Il y a gonflement, parceque les vaiſſeaux ſont pleins.

Il y a tenſion, parceque les vaiſſeaux ſont diſtendus au-delà de leur état naturel.

La douleur eſt une ſuite de la tenſion. Il y a chaleur, à cauſe du battement plus fort & plus fréquent des arteres, & à cauſe de l'oſcillation conſidérable des fibres.

Accidens particuliers.

1°. Dans l'inflammation commençante, il ſe fait une ſécrétion plus abondante de l'humeur qui ſe filtre dans la partie enflammée, ſoit parceque le ſang, qui abonde plus alors dans la partie que hors le tems de l'inflammation, fournit plus de matiere aux ſécrétions, ſoit parceque les fibres de la partie enflammée & des organes ſécrétoires ont des oſcillations plus fortes & plus fréquentes; c'eſt par cette raiſon que dans la morve commençante il ſe fait un écoulement plus conſidérable de ſimple mucoſité par le nez.

2°. Dans l'inflammation conſidérable, la ſécrétion qui ſe fait dans la partie enflammée diminue & ceſſe ſouvent totalement, ſoit parceque les fibres ſont tellement diſtendues, que leur reſſort eſt conſidérablement diminué, ſoit parceque la tenſion ferme l'orifice des tuyaux excrétoires, & ne permet pas la ſortie de l'humeur qui a été filtrée. C'eſt par cette raiſon que dans la morve avancée l'écoulement diminue & ceſſe quelquefois totalement.

3°. L'humeur qui ſe ſépare dans la partie enflammée

s'épaiſſit, parceque la chaleur diſſipe la partie la plus ſéreuſe, il ne reſte que la partie la plus épaiſſe ; c'eſt par cette raiſon qu'il reſte ſouvent des obſtructions, lors même que l'inflammation a ceſſé. La connoiſſance de ces accidens donne l'explication de bien des phénomenes ſurprenans.

Diagnoſtic.

On connoît aiſément le phlegmon, par la tumeur, la dureté, la chaleur & la douleur que le cheval reſſent lorſqu'on le touche.

Prognoſtic.

L'inflammation eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant l'importance des parties qu'elle occupe ; l'inflammation des parties tendineuſes eſt plus dangereuſe que celle des parties charnues ; celle des articulations eſt plus dangereuſe que celle des autres parties.

Elle eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant ſon étendue, ſuivant la douleur, ſuivant le nombre & la violence des accidens, & ſuivant la maniere dont elle ſe termine.

L'inflammation peut ſe terminer par réſolution, ou par ſuppuration, ou par induration, ou par gangrene.

Elle ſe termine par réſolution, lorſque le ſang reprend les routes de la circulation ; c'eſt la terminaiſon la plus ſalutaire.

Elle ſe termine par ſuppuration, lorſque le ſang arrêté ſe convertit en pus ; c'eſt la terminaiſon la plus ſalutaire après la réſolution.

Elle ſe termine par induration, lorſqu'il reſte une tumeur après l'inflammation. Cette terminaiſon eſt ſouvent dangereuſe.

Elle ſe termine par gangrene, lorſque les fibres ont perdu leur reſſort, & ſont tombées en mortification; c'eſt la terminaiſon la plus fâcheuſe.

Curation.

Les indications qu'on a dans l'inflammation ſont, 1°. de remédier à l'engorgement des vaiſſeaux. On remplit cette premiere indication par les ſaignées; on doit les faire dans le commencement & dans l'augmentation de l'inflammation; elles ſont inutiles dans l'état, & nuiſibles dans le déclin.

2°. De diminuer la tenſion, pour empêcher la rupture des fibres. Les délayans & les humectans rempliſſent cette indication. Pour cela il faut faire des fomentations avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, la guimauve, la branc-urſine, le bouillon blanc, la pariétaire, &c. ou avec le lait tiéde. On peut auſſi appliquer ſur la partie enflammée le cataplaſme de mie de pain avec le lait, ayant ſoin de le renouveller de quatre heures en quatre heures, parceque la chaleur fait aigrir le lait, & le rend irritant.

3°. De diminuer la douleur. Les remedes précédens, en diminuant la tenſion, remédient à la douleur & à la chaleur.

Il faut éviter dans les commencemens les huileux & les diſcuſſifs. Les huileux bouchent les pores de la tranſpiration, arrêtent l'humeur de la tranſpiration, & augmentent l'inflammation. Les diſcuſſifs durciſſent les fibres, augmentent la tenſion & l'inflammation.

4°. Lorſque la réſolution commence à ſe faire (ce qu'on connoît lorſque la douleur, la tenſion & la chaleur diminuent), il faut la favoriſer par les legers réſolutifs, tels

que la décoction de camomille, de mélilot & de fleurs de ſureau, dans laquelle on aura fait diſſoudre quelques grains de camphre, ou les cataplaſmes des farines réſolutives avec le ſaffran.

Nota. Quand l'inflammation vient du relâchement des fibres, comme après les coups & les contuſions violentes, les réſolutifs appliqués ſur-le-champ rendent le ton aux fibres, obvient à l'engorgement, & préviennent l'inflammation. Les réſolutifs les plus uſités dans ce cas, ſont le vin rouge ſeul, ou mêlé avec les farines réſolutives, le ſon bouilli avec le vinaigre, les fomentations faites avec l'eau-de-vie & le ſavon, ou avec l'eau-de-vie camphrée.

On vient ordinairement à bout de remédier à la congeſtion du ſang, par l'uſage de ces remedes bien adminiſtrés, & alors l'inflammation ſe termine par réſolution, qui eſt la terminaiſon la plus ſalutaire ; on doit toujours la favoriſer, lorſque l'inflammation attaque les tendons & les articulations.

Mais ſi, malgré tous ces moyens, les accidens augmentent, & que l'inflammation ſubſiſte après le huitieme ou le neuvieme jour, il faut attendre la ſuppuration dont je vais parler.

ARTICLE III.

De la Suppuration.

LORSQUE l'inflammation ne ſe termine pas par réſolution, c'eſt-à-dire, lorſque le ſang amaſſé dans les extrémités capillaires, ne reprend pas ſa fluidité, & ne rentre pas dans les routes de la circulation, la nature prend une

autre voie pour s'en débarraſſer comme d'un corps inutile & même nuiſible.

L'oſcillation des fibres augmente, le battement des arteres devient plus grand & plus fréquent; par ces deux cauſes, le ſang ſe trouve battu, atténué & briſé, il change de nature, & ſe convertit en pus; c'eſt ce qui conſtitue la ſuppuration. La ſuppuration peut donc être définie, le changement du ſang en pus.

Cauſes.

On voit déja, par ce que je viens de dire, que les cauſes de la ſuppuration ſont l'oſcillation des fibres des parties voiſines augmentée, le battement des arteres, & le mouvement inteſtin des parties dont le ſang eſt compoſé.

Pour que la ſuppuration ſe faſſe il faut, 1°. que les ſolides conſervent la vie, (car la ſuppuration ne ſe fait jamais dans une partie morte). 2°. Que le battement des arteres augmente. 3°. Qu'il ſe faſſe une eſpece de fermentation dans les parties du ſang; fermentation néceſſaire pour le changement de toutes les liqueurs.

L'oſcillation des fibres & les pulſations des arteres redoublées, attenuent, briſent le ſang, & en mêlent intimement les parties. Le mouvement de ces parties produit la chaleur, la chaleur diſſipe la ſéroſité.

Le broyement du ſang en déſunit les parties; les parties rouges déſunies perdent leur couleur, & deviennent tranſparentes, la couleur de la partie gelatineuſe du ſang domine; de là la couleur blanche, la conſiſtence & la formation du pus.

Symptomes.

Symptomes.

Les ſymptomes ſont différens, ſuivant les différens états de la ſuppuration.

Dans le commencement la tenſion, la douleur & la chaleur ſubſiſtent, & même augmentent. Il y a ſouvent fievre, friſſon, tremblement, accablement & triſteſſe. C'eſt lorſque l'inflammation eſt conſidérable, ou qu'elle eſt cauſée par une humeur âcre, ou par quelque levain de mauvaiſe nature, comme dans la maladie occaſionnée par la muſaraigne.

Ces accidens ſubſiſtent pendant deux, trois ou quatre jours, après quoi la tumeur s'éleve en pointe, où la douleur ſemble ſe fixer ; c'eſt alors que la ſuppuration s'établit.

Après la ſuppuration établie, la tenſion, la douleur, la chaleur & la dureté diminuent conſidérablement; on ſent une eſpece de molleſſe & de fluctuation en portant le doigt ſur la tumeur.

Le pus formé, cherche à ſe faire une iſſue, il corrode le tiſſu des parties où il eſt enfermé ; les ſels diſſous & développés par la chaleur, le rendent cauſtique. Lorſqu'il ne peut pas ſe faire une iſſue à travers les tégumens, il ſe fixe dans une cavité & forme l'abcès. Lorſqu'il corrode les tégumens, il ſe fait jour & forme l'ulcere.

Diagnoſtic.

On connoît que la ſuppuration va ſe faire, lorſque la tenſion, la douleur & la chaleur ſubſiſtent après le ſeptieme ou le huitieme jour de l'inflammation.

On connoît que la ſuppuration commence, lorſque la tumeur s'éleve en pointe.

On connoît que la ſuppuration eſt établie, lorſque tous les accidens ceſſent, lorſque la tumeur eſt molle & qu'on ſent, en y portant le doigt, une ſoupleſſe & de la fluctuation.

Prognoſtic.

L'abcès eſt plus ou moins dangéreux, ſuivant la nature du pus, ſuivant l'endroit où il eſt, & ſuivant ſa profondeur.

Si le pus eſt de bonne qualité, il ne creuſe pas, & l'abcès n'eſt pas dangéreux.

Si le pus eſt âcre & cauſtique, il creuſe & fait du ravage; & l'abcès eſt dangéreux.

L'abcès ſimple, c'eſt-à dire celui qui n'a qu'une poche, eſt moins fâcheux que celui qui a pluſieurs poches ou clapiers.

L'abcès des parties charnues eſt moins dangéreux que celui des parties tendineuſes & des articulations.

L'abcès ſuperficiel eſt moins dangéreux que celui qui eſt profond.

L'abcès de mauvaiſe qualité proche les os, cauſe ſouvent la carie; il produit fréquemment des fuſées lorſqu'il eſt proche les tendons, ou ſous des aponévroſes.

La ſuppuration ſe fait dans trois ou quatre jours; lorſqu'elle ne ſe fait pas dans cet eſpace, il y a à craindre pour la gangrene.

Curation.

Lorſque la ſuppuration commence à ſe faire, & qu'on la croit ſalutaire, il faut la favoriſer par les ſuppuratifs, ou

les maturatifs, comme l'onguent fait avec de la graiſſe, de la poix de Bourgogne, & la farine de ſeigle ou d'orge dans la décoction de mauve; avec le baſilicon, l'huile de lis, les graiſſes, la poix de Bourgogne, le vieux levain, &c.

Lorſqu'on eſt sûr que le pus eſt formé, il faut ouvrir l'abcès avec le biſtouri ou avec la pierre à cautere; la premiere méthode eſt préférable. Il faut toujours faire l'ouverture à la partie la plus déclive, afin de donner écoulement au pus, à moins que quelque cauſe n'en empêche.

On commence par faire avec le biſtouri, une petite ouverture à l'abcès, dans l'endroit où la tumeur s'éleve en pointe, on introduit le doigt dans la plaie pour examiner le fond.

Si l'abcès eſt ſimple, c'eſt-à-dire s'il n'y a qu'une poche ſans clapier, & s'il eſt dans une partie charnue, on peut continuer l'ouverture avec le biſtouri ſeul, pour donner jour & écoulement au pus, car les plaies ne guériſſent jamais mieux que lorſqu'on les a miſes tout-à-fait à découvert.

Si l'abcès eſt compoſé, c'eſt-à-dire, s'il y a pluſieurs clapiers ou poches, il faut les ouvrir tous, afin d'empêcher le pus de croupir dans les ſinus, & afin de déterger chaque clapier.

Si l'abcès ſe trouve ſur le périoſte, c'eſt-à-dire proche d'un os, ou ſur un tendon, ou ſur une aponévroſe, ou proche d'une artere ou d'une veine conſidérable, ou proche d'une articulation, il faut introduire dans l'abcès une ſonde cannelée, afin de conduire le biſtouri de peur d'offenſer les parties voiſines de l'abcès.

Si on s'apperçoit en introduiſant la ſonde dans l'abcès, que le pus a fuſé, c'eſt-à-dire, qu'il a creuſé & qu'il s'eſt étendu fort loin, on peut ſe diſpenſer d'ouvrir l'abcès ſui-

vant ſa longueur, mais ſe contenter de faire une ouverture à l'autre extrêmité ; ce qu'on appelle contr'ouverture.

REMARQUES.

Il y a des cas où il faut attendre que la ſuppuration ſoit parfaite avant que d'ouvrir l'abcès, & d'autres où il faut la prévenir.

Les cas où il faut attendre que la ſuppuration ſoit parfaite ſont, lorſque l'abcès eſt ſimple & ſans danger, lorſqu'il a ſon ſiége dans les parties charnues, & dans les glandes, & ſur-tout s'il y a des duretés ; dans ces cas il eſt bon d'attendre la ſuppuration, afin de faire ronger & détruire par le pus, tout ce qui a été léſé par l'inflammation, & fondre les duretés des glandes s'il y en a.

Les cas où il faut prévenir la ſuppuration parfaite ſont, 1°. lorſque l'inflammation eſt conſidérable, lorſque la matiere de l'inflammation eſt âcre & cauſtique, que la douleur, la fievre & le tremblement font craindre la gangrene, & que la vie de l'animal eſt en danger.

2°. Lorſque l'abcès eſt proche d'une cavité, & qu'il y a à craindre que le pus venant à creuſer, ne pénetre dans cette cavité, comme l'abcès ſur les côtés.

3°. Lorſque l'abcès eſt proche d'une articulation.

4°. Lorſque l'abcès eſt proche de l'os, & qu'on craint qu'il ne carie l'os, ou qu'il ne gâte un tendon, ou quelque membrane.

5°. Lorſque l'abcès ſe trouve ſur quelque vaiſſeau conſidérable, dont on craint l'éroſion.

ARTICLE IV.

De l'Ulcere.

ON comprend ſous le nom d'ulcere, toutes les plaies, tant récentes qu'anciennes.

L'ulcere eſt une ſolution de continuité, avec ſuppuration.

Les différences de l'ulcere ſe réduiſent aux ſuivantes.

L'ulcere des parties molles, & l'ulcere des parties dures.

L'ulcere benin, & l'ulcere malin.

L'ulcere ſimple, & l'ulcere compoſé.

L'ulcere calleux, l'ulcere ſinueux, & l'ulcere putride.

L'ulcere des parties molles, eſt celui qui attaque les muſcles, les tendons, les ligamens, les aponévroſes, les glandes, &c.

L'ulcere des parties dures, eſt celui qui attaque les cartilages & les os.

L'ulcere benin eſt celui qui fournit un pus de bonne qualité, c'eſt à-dire blanc, épais, égal, ſans odeur, &c. & qui n'a rien qui s'oppoſe à ſa guériſon.

L'ulcere malin eſt celui qui fournit un pus de mauvaiſe qualité, c'eſt-à-dire un peu ſanieux, ſéreux, jaune, verd, âcre, corroſif, de mauvaiſe odeur, &c. celui qui eſt entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. celui qui attaque les tendons, les ligamens ou les articulations; celui enfin qui eſt rebelle, & dont la guériſon eſt difficile.

L'ulcere ſimple eſt celui qui n'a qu'un foyer.

L'ulcere compoſé eſt celui qui a pluſieurs foyers.

L'ulcere calleux eſt celui dont les bords ſont durs.

L'ulcere ſinueux eſt celui qui s'étend dans les parties voiſines, par des eſpeces de canaux, qui vont aboutir à des cavités.

L'ulcere putride eſt celui dont les chairs ſont baveuſes, & qui rend un pus de mauvaiſe nature.

Cauſes.

Les cauſes de l'ulcere ſont, 1°. l'abcès ouvert de lui-même, ou par l'inſtrument.

2°. Les bleſſures venant de quelque cauſe que ce ſoit.

3°. La brulure ou l'éroſion par les cauſtiques, ou par quelqu'humeur âcre.

Diagnoſtic.

On connoît que l'ulcere eſt benin, lorſque le pus eſt louable, & les chairs belles, grenues & de couleur rouge.

On connoît l'ulcere malin par la ſanie qui en découle, par le pus féreux qu'il fournit, par les chairs baveuſes, mollaſſes & de couleur pâle.

On reconnoît qu'il attaque un tendon ou un ligament, & qu'il pénétre dans l'articulation, par le moyen de la ſonde. Il eſt important de s'aſſurer ſi l'ulcere eſt fiſtuleux ou ſinueux, parceque bien ſouvent on croit que l'ulcere n'eſt rien, dans le tems qu'il y a le plus de danger, ſur-tout lorſque le pus n'ayant qu'une petite iſſue, creuſe en dedans, carie l'os, & fait de grands ravages. On s'en aſſure par le moyen de la ſonde.

On reconnoît que l'os eſt carié, lorſqu'en portant la ſonde deſſus, on ſent des âpretés & des inégalités.

Prognoſtic.

Le danger de l'ulcere eſt différent, ſuivant la nature de l'ulcere, & l'importance de la partie qu'il affecte.

L'ulcere benin eſt ordinairement ſans danger, il guérit facilement & ſouvent de lui-même.

L'ulcere malin guérit difficilement ſans remede; il n'eſt jamais ſans danger.

Lorſqu'il attaque le tendon, il eſt dangereux; mais il n'eſt pas incurable, pourvu qu'on le traite comme je le dirai plus bas.

Lorſqu'il attaque les ligamens, il guérit très-difficilement, même par les remedes les mieux adminiſtrés; s'il pénétre dans l'articulation, le danger eſt encore plus grand, parceque la ſinovie s'écoule, s'extravaſe ou s'épaiſſit; ce qui fait toujours un mal grave, pour ne pas dire incurable.

Lorſqu'il eſt entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, &c. il réſiſte juſqu'à ce qu'on ait guéri la cauſe.

Lorſqu'il attaque le cartilage, il eſt incurable, je penſe, il faut emporter tout le cartilage; lorſqu'il attaque l'os, il dégénere en carie.

Curation.

L'ulcere préſente quatre indications; la premiere eſt d'entretenir la ſuppuration modérée, la ſeconde eſt de déterger, la troiſieme eſt d'incarner, la quatrieme eſt de cicatriſer. Il faut que la ſuppuration fonde & conſume ce qu'il y a de mauvais; que la déterſion enleve ce que la ſuppuration a conſumé; que l'incarnation renouvelle les chairs pour remplir le vuide de l'abcès; enfin, que la

cicatrisation ferme la plaie & termine la guérison.

Les remedes qui répondent à ces indications, sont les digestifs qui favorisent la suppuration ; les détersifs qui nettoient la plaie ; les incarnatifs qui font pousser les chairs ; & les cicatrisans qui procurent la cicatrice.

Dans les commencemens, la suppuration doit être un peu abondante, afin de consumer ce qu'il a de gâté, afin de dégorger les vaisseaux, & de diminuer l'inflammation ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, parce-qu'elle causeroit plus de perte, qu'il ne se feroit de réparation ; il faut qu'elle soit modérée : pour cet effet on se sert du digestif ordinaire, fait avec la térébenthine & le jaune d'œufs battus ensemble, ou du basilicon simple, ou de la térébenthine seule, ou du miel mêlé avec la farine d'orge ou de seigle.

Remarquez, 1°. que lorsque l'ulcere est humide, qu'il fournit beaucoup de pus, & qu'il y a de la disposition à la pourriture & à la gangrene, il faut éviter les suppuratifs relâchans, & employer dans ce cas les baumes & les toniques, tel que le baume de copahu.

2°. Lorsque l'ulcere attaque le tendon, il faut employer les balsamiques & les spiritueux, tels que la térébenthine & son essence.

Quand la suppuration y a mangé ce qu'il avoit de mauvais, l'ulcere se trouve ordinairement sordide, il est couvert des débris de la suppuration, & de chairs de mauvaise qualité, qui empêchent la cicatrisation ; c'est-là que commence le tems de la détersion.

Il faut commencer par les détersifs les plus doux, de peur de supprimer la suppuration qui est nécessaire pour entretenir la souplesse des fibres & la fraîcheur de la plaie.

Les

Les déterſifs les plus doux ſont la décoction d'orge avec le miel, la décoction de bugle, de ſanicle, des plantes vulnéraires, des feuilles d'abſynthe, d'ariſtoloche, le vin miellé, le mondificatif d'ache, &c.

Lorſque les chairs ſont baveuſes, & que l'ulcere rend un pus de mavaiſe qualité, il faut employer les déterſifs les plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, l'alun brûlé, le précipité rouge, l'onguent vert, la pierre infernale, ou la pierre à cautere, qu'on paſſe par-deſſus les mauvaiſes chairs.

Lorſque l'ulcere eſt détergé, c'eſt le tems d'incarner. Il n'y a point d'incarnatif, proprement dit; la régénération des chairs eſt l'affaire de la nature : tout l'art conſiſte à la ſeconder.

Pour que les chairs ſe reproduiſent, il faut qu'il y ait une ſuppuration, afin d'entretenir la ſoupleſſe & l'humidité dans les chairs ; mais il ne faut pas qu'elle ſoit trop abondante, elle conſumeroit plus de chairs que la nature n'en reproduiroit. Il faut de plus que l'ulcere ſoit toujours net, que les mauvaiſes chairs faſſent place aux bonnes qui pouſſent par-deſſous ; enfin, il faut que les chairs ſoient toujours dans cet état de ſoupleſſe & de fermété.

Ainſi les incarnatifs ſont les remedes qui ſecondent les efforts de la nature, en procurant une ſuppuration légere, en la modérant lorſqu'elle ſera trop abondante, en nettoyant l'ulcere, & en donnant jour aux nouvelles chairs qui pouſſent au fond de l'ulcere.

Ces remedes ſont les ſuppuratifs doux, les aſtringens & les déterſifs.

Il eſt difficile de trouver un remede ſimple, qui ait toutes ces qualités ; mais il faut choiſir ceux qui ont deux de ces qualités, & y joindre un remede qui poſſede celle

qui leur manque ; par exemple, la myrrhe eſt déterſive, un peu aſtringente & tonique, elle convient très bien dans les cas où la ſuppuration eſt trop abondante, & lorſque l'ulcere eſt ſordide ; mais ſi l'on veut entretenir la ſuppuration, il faut y joindre un ſuppuratif léger, tel que le digeſtif ordinaire, ou le baſilicon. Enfin, dans le traitement des maladies externes, comme dans celui des maladies internes, il faut ſe conduire ſelon le bon ſens, & l'état de la maladie.

Les meilleurs incarnatifs ſont les baumes naturels, tels que celui de copahu, de canada, la térébenthine, &c. Ils ſont un peu ſuppuratifs, toniques, un peu aſtringens, & de bons déterſifs, ils peuvent être employés dans tous les états de l'ulcere.

On peut auſſi faire un mêlange des ſuppuratifs, des aſtringens & des déterſifs, pour en faire un onguent dont on ſe ſert juſqu'à ce que les chairs ſoient belles, c'eſt-à-dire grénues, de couleur rouge, & de niveau avec les parties voiſines.

Lorſque l'ulcere en eſt venu à ce point, il faut penſer à le conduire à cicatrice.

Pour que la cicatrice ſe faſſe, il faut que la ſuppuration diminue, qu'il ne ſuinte rien de l'ulcere, & que les chairs ſe raffermiſſent.

Les remedes qui répondent à ces indications, ſont les déterſifs, les aſtringens & les deſſicatifs. On ſe ſert de la charpie ſeche, des étoupes ſeches, ou trempées dans l'eau vulnéraire, ou dans l'eau d'alun brulé, ou l'eau de chaux ; on peut auſſi ſe ſervir des poudres deſſicatives, comme de l'alun brulé, de la litharge, de la céruſe, &c.

Il faut auſſi avoir ſoin, 1°. de ne jamais laiſſer les plaies expoſées à l'air, parceque les vaiſſeaux ſe deſſechent, les

fibres ſe durciſſent, & les chairs ne ſe régénerent pas.

2°. De ne pas faire ſaigner la plaie, de peur de cauſer une inflammation, & de retarder la cicatrice.

Voilà quelle eſt la maniere de panſer les ulceres en général. Mais il y a des ulceres qui demandent une méthode curative particuliere.

Curation de l'Ulcere calleux.

L'ulcere calleux eſt celui dont les bords ſont durs.

Les bords de l'ulcere ſe durciſſent par le ſéjour de la lymphe, qui s'y épaiſſit & s'y durcit.

Cela arrive, 1°. lorſqu'on laiſſe l'ulcere expoſé à l'air & au froid. 2°. Lorſqu'on panſe la plaie avec des bourdonnets durs & trop ſerrés. 3°. Lorſqu'on ſe ſert de remedes aſtringens & deſſicatifs mal-à-propos ou trop long-tems.

Le pus âcre, eſt auſſi une cauſe de l'épaiſſiſſement de la lymphe dans les bords de l'ulcere.

Lorſque les bords de l'ulcere ſont calleux, les indications ſe réduiſent à détruire les calloſités; or cela peut ſe faire, 1°. en ramolliſſant la lymphe par le moyen des émolliens & des humectans, afin de la rendre fluide, de maniere qu'elle puiſſe circuler librement dans ſes vaiſſeaux & reprendre ſon cours: pour cet effet on ſe ſert du digeſtif, mêlé avec le mucilage de mauve & de guimauve, &c.

2°. En faiſant fondre les calloſités par la ſuppuration; pour y parvenir, on applique ſur les bords de la plaie, les plus forts ſuppuratifs, tels que le baſilicon, le diachilon & les graiſſes. Ces deux moyens réuſſiſſent ſouvent, lorſque les calloſités ſont peu anciennes; il faut toujours les mettre en uſage, lorſque les calloſités ſe trouvent près des tendons, du périoſte, & des gros vaiſſeaux, parcequ'il ſeroit dangéreux de les emporter.

Lorſque ces deux moyens ſont inſuffiſans, il faut emporter les calloſités avec le biſtouri, ou les détruire par le cautere.

Le moyen le plus sûr eſt de les emporter avec le biſtouri ou les ciſeaux. Lorſqu'on emploie le cautere, on ſe ſert ordinairement du fer chaud, qu'on applique par pointes ſur les calloſités; il ſe forme une eſcarre, qu'on fait tomber par le moyen de quelques ſuppuratifs, tels que le beurre frais, les graiſſes, le baſilicon, &c.

Après que les calloſités ont été emportées avec le biſtouri, ou détruites par le cautere, il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut traiter de la maniere que je l'ai dit ci-deſſus.

Curation de l'Ulcere ſinueux.

L'ulcere ſinueux eſt celui qui s'étend dans les parties voiſines, par des eſpeces de canaux qui vont aboutir à un ou pluſieurs ſacs ou clapiers.

Les ulceres deviennent ſinueux lorſque le pus eſt âcre, ou lorſque, ſans être âcre, il ne trouve point d'iſſue; ce qui arrive lorſqu'on n'ouvre pas l'abcès aſſez tôt.

On s'apperçoit que l'ulcere eſt ſinueux, lorſqu'il rend beaucoup de pus en comprimant les parties voiſines; on acheve de s'en convaincre en introduiſant la ſonde dans les ſinus.

Lorſque l'ulcere s'eſt creuſé des ſinus ou des cavités, il faut les ouvrir tous, pour les mettre à découvert, & donner la liberté de les déterger. On ouvre les ſinus dans toute leur longueur, on introduit dans le ſinus une ſonde cannelée, par le moyen de laquelle on conduit le biſtouri avec les ciſeaux; on panſe enſuite le ſinus comme un ulcere ſimple, ayant ſoin cependant de conſumer, par la

ſuppuration & par les déterſifs un peu actifs, les mauvaiſes chairs qui ſe ſont formées avant que le ſinus fût ouvert.

Cette méthode doit ſe mettre en uſage toutes les fois qu'on peut le faire ſans danger, c'eſt-à-dire, lorſque le ſinus eſt ſuperficiel & qu'il n'avoiſine aucune partie dont l'endommagement auroit des ſuites; mais ſi le ſinus en eſt proche, ou deſſous un tendon, ou une artere, ou une veine, ou un nerf conſidérable, qu'on ne pourroit s'empêcher de couper en ouvrant le ſinus, il faut prendre un autre moyen; on ſe contente de dilater l'entrée du ſinus avec le biſtouri, ou avec la pierre à cautere; cette ouverture donne la liberté de déterger l'ulcere, & la guériſon devient facile.

Si le ſinus eſt ſuperficiel & fort étendu, on fait ſimplement une contre-ouverture pour donner écoulement au pus; pour cet effet on introduit la ſonde dans le ſinus ſuivant la longueur, & on fait, avec le biſtouri, une ouverture à l'endroit où répond l'extrêmité de la ſonde.

On doit rapporter à la curation de l'ulcere ſinueux celle de l'ulcere fiſtuleux.

Curation de l'Ulcere fiſtuleux.

L'ulcere fiſtuleux eſt celui dont l'entrée eſt fort étroite & le fond très large, avec calloſités dans les bords de l'ulcere. On dit alors qu'il y a du fond.

Cet ulcere en impoſe ſouvent; on s'imagine que l'ulcere eſt de peu de conſéquence, dans le tems qu'il y a le plus de danger. Le pus étant couvert, & n'ayant pas une iſſue libre, creuſe, carie l'os, & produit ſouvent un mal incurable.

On reconnoît la fiſtule par les duretés des bords de la plaie, & par l'introduction de la ſonde.

Lorſqu'on s'eſt aſſuré que l'ulcere eſt fiſtuleux, il faut l'ouvrir, emporter les calloſités, & le panſer enſuite comme un ulcere ſimple. L'ulcere ouvert, il faut voir s'il attaque l'os ou non. S'il va juſqu'à l'os ſans affecter l'os ni le périoſte, il faut le traiter comme un ulcere ordinaire.

S'il attaque le périoſte ſans attaquer l'os, il faut appliquer ſur le périoſte un plumaceau imbibé de térébenthine ou de baume de Fioraventi, & panſer le reſte de la plaie comme un ulcere ordinaire.

Si l'os eſt à découvert ſans être endommagé, il faut le garantir du contact de l'air & de la corruption, par le moyen d'un plumaceau imbibé d'eſſence de térébenthine, ou trempé dans l'eſprit-de-vin.

Si l'os eſt carié, il faut employer les remedes de la carie, dont je parlerai ci-après.

Curation de l'Ulcere putride.

On appelle ulcere putride celui dont les chairs ſont baveuſes, qui rend un pus de mauvaiſe nature, & qui ne ſe cicatriſe pas.

Si l'ulcere eſt entretenu par quelque virus, comme celui du farcin, de la galle, &c. il faut commencer par guérir la maladie qui en eſt la cauſe, & travailler en même-tems à arrêter le progrès de la pourriture. On commence par mettre en uſage les déterſifs un peu actifs, comme la décoction des feuilles d'ariſtoloche, de centaurée, de noyer, d'ache, &c. le digeſtif animé, c'eſt-à-dire, mêlé avec la myrrhe & l'aloës, afin d'empêcher la pourriture & la gan-

grene. On peut auſſi couvrir l'ulcere de compreſſes imbibées d'eau-de vie camphrée, ou d'une légere diſſolution de ſel marin ou de vitriol blanc.

Après que l'ulcere a été ſuffiſamment détergé par ces remedes, & que les chairs ſont devenues belles & grenues, il faut le conduire à cicatrice par le moyen des remedes convenables dont j'ai parlé ci-deſſus.

Si, malgré ces remedes, les chairs ſe pourriſſent & tombent en gangrene, il faut employer les remedes de la gangrene, dont je vais parler.

ARTICLE V.

De la Gangrene.

LA gangrene eſt la mortification des ſolides, avec perte de ſentiment & de mouvement.

On diſtingue deux degrés dans la gangrene : dans le premier, la chaleur, le mouvement & le ſentiment ſont extrêment diminués ; mais ils ne ſont pas entierement détruits, la mortification n'eſt qu'imparfaite : ce degré retient le nom de gangrene.

Dans le ſecond, il n'y a plus de mouvement, ni de ſentiment, ni de chaleur dans la partie, les fibres n'ont plus de reſſort, elles tombent en lambeaux, rendent une mauvaiſe odeur ; la mortification eſt parfaite : ce degré ſe nomme ſphacele.

Cauſes.

Les cauſes immédiates de la gangrene ſont, le défaut de reſſort des parties, & la ceſſation des oſcillations des

fibres & de l'action des fluides ſur les ſolides. Lorſque les fibres ont perdu leur reſſort & leur vibration, elles ne jouiſſent plus de la vie, elles n'agiſſent plus ſur les liqueurs, elles n'en favoriſent plus la circulation; de-là, le ſéjour des liqueurs dans leurs propres vaiſſeaux, le ſang arrêté fermente, ſe putréfie, devient ſeptique, ronge & diſſout le tiſſu des ſolides; de-là, la gangrene.

Les fibres perdent leur reſſort & leurs vibrations, lorſqu'elles ont été diſtendues au-dela de leur état naturel, & lorſqu'elles ſont trop relâchées.

Les fibres ſont diſtendues au-delà de leur état naturel, 1°. dans les grandes inflammations, lorſqu'elles ne ſe terminent, ni par réſolution, ni par ſuppuration.

2°. Par les ligatures & les compreſſions fortes.

3°. Par les écarts & les efforts violens, & par les luxations.

4°. Par les coups & les contuſions conſidérables.

Dans l'inflammation conſidérable, le ſang ne circulant plus, s'amaſſe, engorge les vaiſſeaux, & les diſtend de façon qu'ils ne peuvent plus réagir ſur le ſang; ils perdent leur ton & tombent dans l'inertie, de même qu'une corde de violon, diſtendue au-delà de ſon état, perd ſon reſſort.

Dans les ligatures & les fortes compreſſions le ſang eſt arrêté, & ne peut plus circuler; les fibres des vaiſſeaux trop allongées, tombent dans l'atonie.

Par les écarts, les efforts violens & les luxations, les fibres ſouffrent une diſtraction conſidérable, qui leur fait perdre leur reſſort.

Les coups & les contuſions conſidérables, produiſent le même effet.

Les fibres tombent dans le relâchement, 1°. lorſqu'elles

ſont

ſont abreuvées d'une ſéroſité qui en ramollit le tiſſu, comme dans l'hydropiſie & l'œdême. 2°. Par l'épuiſement, le défaut de ſuc nourricier, ou la diſſipation des eſprits animaux, comme il arrive après les longues maladies, les grandes fatigues, & dans la vieilleſſe.

Dans tous ces cas les fibres, privées de reſſort & de vie, ſont dans l'inaction, elles ne ſervent plus à la progreſſion des liqueurs, elles n'aident plus la circulation; de-là, le ſéjour des liqueurs. Les liqueurs, & ſur-tout le ſang, arrêtés, fermentent, ſe putréfient, deviennent ſeptiques, rongent & diſſolvent le tiſſu des ſolides; de-là la gangrene imparfaite.

Cauſes de la Gangrene parfaite ou ſphacele.

Les cauſes du ſphacele ſont, 1°. les cauſes de la gangrene, portées au dernier degré.

2°. La diſſolution & la rupture des fibres, lorſque le ſang à force de diſtendre les vaiſſeaux les fait rompre.

3°. L'âcreté du pus qui ronge le tiſſu des ſolides.

4°. La ſeroſité âcre & ſaline qui abreuve & relâche les fibres.

5°. L'action des cauſtiques, & le feu appliqué imprudemment, ou ſans ménagement.

6°. Les fractures, les coups violens, & le délabrement des parties.

Symptomes.

Dans la gangrene le ſentiment & le mouvement ſont conſidérablement diminués; dans le ſphacele ils n'exiſtent plus.

Dans la gangrene, la peau devient noire, molle & lâche; la cuticule s'enleve, il ſe forme ſur la peau des

cloches pleines de ſeroſité : dans le ſphacele il coule de la plaie, une ſanie noirâtre, & il en vient une odeur fétide & déſagréable.

Diagnoſtic.

On reconnoît la gangrene par ce que je viens de dire.

Prognoſtic.

La gangrene commençante peut ſe guérir, les parties peuvent encore reprendre leur reſſort, & ſe rétablir dans leur état naturel : mais dans la gangrene avancée & dans le ſphacele, il n'y a point de remede : il faut en venir à l'extirpation, tous les ſoins doivent tendre à préſerver les parties voiſines de la contagion.

La gangrene des parties internes, eſt plus dangereuſe que celle des parties externes. Celle des tendons eſt plus dangereuſe que celle qui n'attaque que les parties charnues.

Curation.

Lorſque la gangrene eſt commençante, c'eſt-à-dire, lorſque le mouvement & le ſentiment ne ſont qu'affoiblis ſans être détruits, il faut mettre tout en uſage pour rétablir les parties dans leur état, & pour couper chemin à la gangrene & en arrêter les progrès.

Pour cet effet, il faut d'abord ſaigner, ſi la gangrene vient d'inflammation, enſuite employer les anti-ſeptiques qui ſont les remedes contre la pourriture, en commençant par les plus doux, tels que la décoction des feuilles d'abſynthe, de centaurée, d'ariſtoloche, avec laquelle on fomente la partie malade.

L'infuſion des plantes aromatiques, telles que le romarin, le thym, la lavande, &c.

Si la gangrene fait des progrès, il faut mettre en uſage les anti-ſeptiques plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, les baumes naturels de copahu, de Canada, la térébenthine, ſon eſſence, l'eau-de-vie camphrée, la diſſolution de ſel marin, &c.

Pendant l'uſage des remedes extérieurs, il ne faut pas négliger les remedes intérieurs.

S'il y a fievre, il faut ſaigner une ou deux fois. Comme la fievre fait toujours dans les premieres voies un mauvais levain, qui paſſe dans le ſang, & favoriſe la gangrene, il eſt à propos de purger, ſur-tout avec quelque purgatif anti-ſeptique, comme l'aloës.

S'il y a foibleſſe, friſſon, & un pouls petit, il faut ranimer la circulation par quelque potion cordiale, compoſée, par exemple, d'une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, ou une infuſion de canelle, de noix muſcade, ou de clous de geroſle dans du vin.

Si la gangrene vient du relâchement des fibres abreuvées de ſéroſité, il faut plus inſiſter ſur les remedes toniques pris intérieurement, c'eſt-à-dire, ſur l'uſage des cordiaux pour ranimer le mouvement du ſang; il faut auſſi mettre en uſage les diaphorétiques, afin de dépouiller, par les ſueurs, le ſang de la ſéroſité ſurabondante. Les diurétiques & les purgatifs ſont encore fort à propos, afin d'évacuer une partie de la ſéroſité qui abreuve & relâche le tiſſu des parties.

Si, malgré ces remedes, la gangrene gagne, il faut faire des ſcarifications juſqu'au vif, ou preſque juſqu'au vif, afin de donner écoulement à la matiere qui engorge les vaiſſeaux, & qui cauſe la gangrene, enſuite appliquer ſur

les ſcarifications des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautere, ou d'alun brûlé ou imbibé, de diſſolution de vitriol de Chipre, obſervant de mettre ſur le reſte de la plaie, & même aux environs, des compreſſes trempées dans l'infuſion de quelqu'une des plantes aromatiques dont j'ai parlé ci deſſus, afin d'arrêter le progrès de la gangrene. Par ce moyen il ſe forme au-deſſous de la partie gangrenée une eſcarre qui cauſe une légere inflammation dans la partie vive; cette inflammation ſe termine ordinairement par une ſuppuration qui détache la partie gâtée de la partie ſaine, & il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut panſer ſuivant les regles que j'ai preſcrites ci-deſſus.

Curation du Sphacele.

Lorſque la gangrene eſt parfaite, c'eſt-à-dire, lorſqu'il y a diſſolution des parties ou pourriture, ce qu'on connoît par la perte totale du mouvement & du ſentiment, par la ſanie de mauvaiſe odeur qui découle de la partie, le ſeul parti qui reſte à prendre, eſt d'extirper tout ce qui eſt gâté, afin de défendre les parties voiſines de la contagion, & leur conſerver la vie. Pour cet effet on enleve, avec le biſtouri ou les ciſeaux, toute la partie ſphacelée, & on applique deſſus les remedes que je viens d'indiquer pour la gangrene avancée, afin de procurer une eſcarre, dont il faut procurer la chûte par la ſuppuration; après quoi on n'aura à panſer qu'un ulcere ſimple.

On peut encore mettre en uſage un autre moyen, c'eſt de couper dans la partie morte, de laiſſer une portion de la partie ſphacelée, & d'appliquer deſſus le cautere actuel, tel que le feu, la pierre à cautere, la pierre infernale, &c. Ces remedes mordent ſur la partie vive, & forment une eſ-

carre qui, étant tombée par la ſuppuration, laiſſe un ulcere ſimple.

Si la gangrene attaque le tendon, il faut qu'il ſe faſſe une eſpece d'exfoliation, c'eſt à-dire, que la partie gâtée ſe détache de la partie vive; après quoi il reſte un ulcere ſimple.

Obſervez qu'il faut employer dans tout le tems du panſement les anti-ſeptiques, pour empêcher le progrès de la pourriture.

Lorſque la gangrene gagne l'os ou le cartilage, elle prend le nom de carie.

ARTICLE VI.

De la Carie.

LA carie eſt la gangrene de l'os.

L'os étant une partie vivante, comme les autres parties du corps, il doit avoir, comme elles, les inſtrumens de la vie, c'eſt-à-dire, des fibres, des vaiſſeaux & des ſucs nourriciers; il doit être par conſéquent ſujet aux mêmes maladies, c'eſt à-dire, à l'ulcere & à la gangrene.

L'ulcere de l'os eſt une ſolution de continuité dans les ſolides de l'os avec ſuppuration.

La carie eſt l'état de l'os, où la ſubſtance ſe trouve rongée & diviſée.

On diſtingue la carie en raboteuſe, & en vermoulue ou vermiculaire.

Dans la carie raboteuſe, on ſent des âpretés & des inégalités ſur la ſurface de l'os.

Dans la carie vermoulue, l'os eſt réduit en une eſpece

de fromage ou de poudre ſemblable au bois rongé par les vers.

Cauſes.

C'eſt la diſſolution des ſolides de l'os. Cette diſſolution vient ou de l'impreſſion de l'air ou de l'éroſion du pus qui découle des ulceres voiſins, ou des contuſions fortes qui cauſent un délabrement dans les ſolides de l'os.

L'air deſſeche les fibres, leur ôte leur foupleſſe, & coagule les ſucs de l'os. Le ſuc nourricier de l'os arrêté, s'épaiſſit, s'altere, devient cauſtique, & ronge le tiſſu de l'os; de-là la carie.

Les grandes contuſions cauſent un déchirement & une diviſion dans les fibres de l'os; de-là la diſſolution des parties, & la carie.

Diagnoſtic.

On reconnoît la gangrene de l'os par l'écoulement d'une matiere noirâtre, par la mauvaiſe odeur qui en vient, par la difficulté que l'ulcere a à ſe cicatriſer, & par la pourriture des chairs qui environnent l'os.

On connoît la gangrene raboteuſe par les âpretés & les inégalités qu'on ſent ſur la ſurface de l'os, en y portant la ſonde.

On reconnoît la carie vermoulue, lorſque l'os eſt réduit en une eſpece de chaux.

La carie raboteuſe eſt ſuperficielle, & la vermoulue eſt profonde.

Prognoſtic.

La carie de l'os reſſemble à la gangrene des parties molles; le prognoſtic & la curation en ſont les mêmes.

La carie gagne & s'étend de même que la gangrene; il eſt vrai que la carie fait des progrès plus lents que la gangrene, mais elle ronge peu à peu & inſenſiblement le tiſſu de l'os, & produit enfin la deſtruction de l'os, ſi elle eſt abandonnée à elle-même.

La carie vermoulue eſt plus dangereuſe que la carie commençante & la raboteuſe.

La carie ſe guérit quelquefois d'elle-même; il ſe fait alors naturellement une ſuppuration au deſſous de la carie, qui ſépare la partie gâtée de la partie ſaine.

Curation.

Les indications de la carie ſe réduiſent à empêcher le progrès, & à faire ſéparer la partie cariée de la partie ſaine.

Pour remplir la premiere indication, il faut employer, pendant tout le tems du traitement, les conſervatifs des os, c'eſt-à-dire les anti-ſeptiques, pour corriger la mauvaiſe qualité des ſucs, & arrêter les progrès de la pourriture. Les anti-ſeptiques les plus uſités, ſont les plumaceaux trempés dans l'eſſence de térébenthine, ou dans l'eau-de-vie camphrée, ou les baumes naturels, ou les huiles eſſentielles des plantes aromatiques, de romarin, d'œillet, de lavande, &c.

On peut auſſi ſe ſervir de plumaceaux chargés de térébenthine ſeule, ou mêlée avec la poudre d'aloës & de myrrhe. Ces anti-ſeptiques produiſent ſouvent ſeuls l'exfoliation & la guériſon.

Mais lorſqu'ils ſont inſuffiſans, il faut avoir recours aux remedes plus forts & plus actifs, afin de faire ſéparer la partie gâtée de la partie ſaine; c'eſt la ſeconde indication qu'on a à remplir.

Les remedes qui répondent à cette indication ſont les eſcarrotiques, tels que la pierre à cautere, la pierre infernale & le fer rouge. Ces remedes forment une eſcarre qui n'eſt pas contagieuſe; ils excitent au-deſſous de la carie une légere inflammation, qui ſe termine par ſuppuration; cette ſuppuration eſt une eſpece de couteau, dont la nature ſe ſert pour ſéparer la partie gâtée de la partie ſaine. Il ne reſte qu'un ulcere ſimple, qui ſe cicatriſe bientôt, en ſuivant les préceptes que je vais donner.

On peut encore remédier à la carie, en ratiſſant l'os avec une rugine, juſqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée (ce qu'on connoît lorſqu'on voit quelques gouttes de ſang). Lorſque l'exfoliation eſt faite, il reſte un ulcere ſimple, qu'il faut traiter à-peu-près comme l'ulcere des parties molles. Pour cela il faut mettre en uſage les ſuppuratifs, les incarnatifs & les cicatriſans; mais il faut éviter l'uſage des remedes émolliens, & de ceux qui excitent une ſuppuration trop abondante.

Les remedes les plus convenables dans ce cas ſont, les baumes naturels, tels que celui du Pérou, de la Mecque, la térébenthine, ſon eſſence, le baume de Fioraventi, &c. le digeſtif ordinaire, animé avec la myrrhe & l'aloës. Je me ſers ordinairement de la térébenthine ſeule; j'en ai toujours vu de bons effets.

Lorſque la carie attaque le cartilage, il ne ſe fait point d'exfoliation; il n'y a point de guériſon à attendre, il faut abſolument l'emporter entierement, & la partie même qui n'eſt pas affectée, autrement, il faudroit toujours revenir à l'extirpation de ce qu'on auroit laiſſé, parceque le cartilage une fois affecté ſe gâte totalement.

C'eſt par cette raiſon que l'os de la noix, une fois attaqué

Figure A

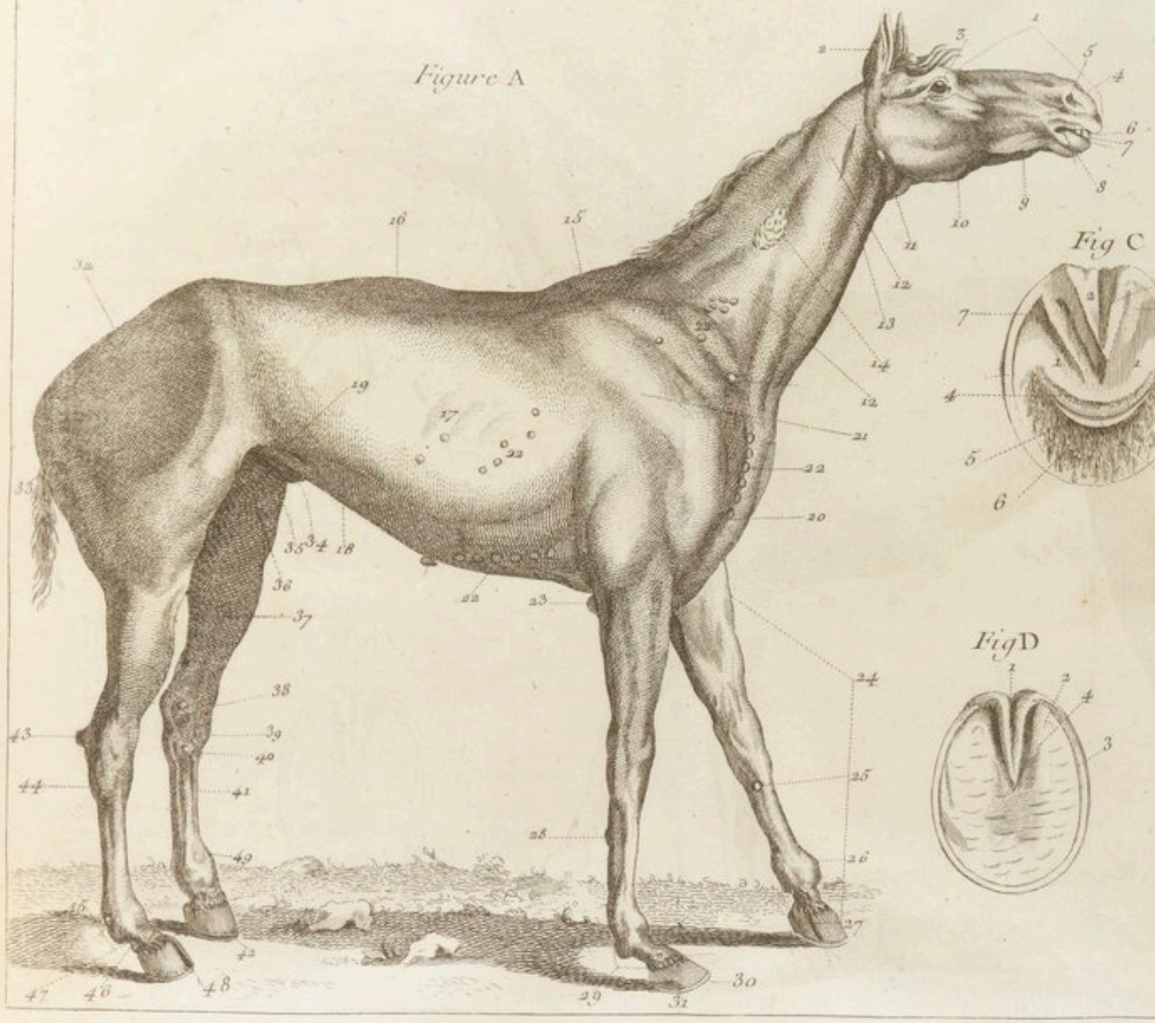


Fig C

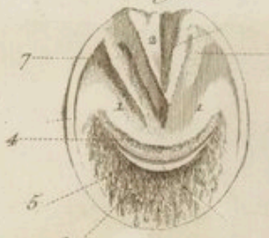


Fig D

Figure B

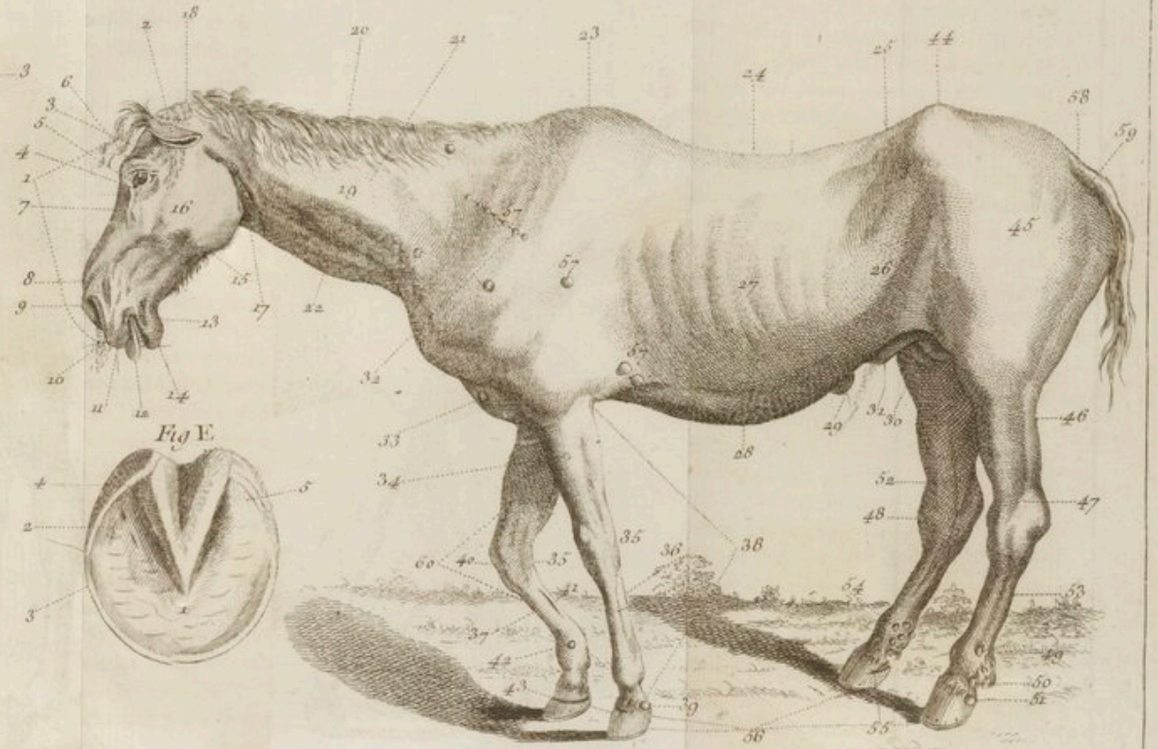


Fig E

qué eſt incurable, parcequ'il eſt enduit d'un cartilage dans toute ſa ſurface.

Lorſque la carie a gagné la ſubſtance ſpongieuſe de l'os, elle ſe guérit bien plus difficilement; il faut avoir grand ſoin de mettre l'os à découvert, afin d'appliquer ſur les bords de la plaie les anti-ſeptiques dont j'ai parlé ci-deſſus, pour empêcher les progrès de la carie, qui s'étend plus vîte que celle de la ſubſtance compacte; & pour appliquer ſur la carie les exfoliatifs, afin de procurer l'exfoliation.

ARTICLE VII.

De la Taupe.

LA taupe eſt une tumeur inflammatoire, ſituée ſur le ſommet de la tête, entre les deux oreilles.

Cette tumeur eſt dure dans le commencement, & devient molle dans la ſuite. Elle contient quelquefois une eſpéce de pus, blanc comme de la bouillie, quelquefois une eau rouſſe.

Elle vient pour l'ordinaire, d'un coup donné ſur la tête.

Remedes.

Dès qu'on s'apperçoit d'une groſſeur ſur la tête, il faut ſaigner le cheval, le mettre au ſon, frotter cette groſſeur trois ou quatre fois par jour avec de l'eau ſalée; il faut que l'eau ait pris tout le ſel qu'elle peut prendre.

Si cette groſſeur ne diminue pas au bout de cinq ou ſix jours, il y a lieu de croire qu'il y a du pus ou de l'eau rouſſe dans cette tumeur; ce qu'on ſent facilement au

tact, car ſi on frappe d'un côté, on ſent de l'autre la fluctuation qui frappe le doigt qu'on appuie ſur la tumeur.

Il faut ouvrir la taupe ſuivant ſa longueur, pour donner écoulement à la matiere qui y eſt contenue, & traiter la plaie comme une plaie ordinaire; de cette façon le cheval guérit ordinairement dans l'eſpace de quinze jours: mais ſi au bout de ce tems la plaie ſuppure encore, il y a tout lieu de croire que le ligament cervical eſt endommagé. Dans ce cas, il faut ouvrir de nouveau, & continuer l'ouverture juſqu'au fond de la plaie, pour enlever toute la partie du ligament qui eſt gâtée. On s'aſſure par la ſonde, ſi l'os occipital eſt carié; dans ce cas, il faudroit procurer l'exfoliation de la maniere que je l'ai dit dans l'article de la carie.

Dans tout le tems du traitement, il faut panſer la plaie avec les baumes naturels, comme celui de copahu, de Canada, avec la térébenthine & ſon eſſence. Le baume Fioraventi eſt un des meilleurs remedes pour la cure de ces maladies.

On imbibe des tentes & des plumaceaux de ces mêmes baumes, que l'on fait tenir par le moyen du couvrechef, qui ſe fait avec une toile quarrée, percée dans ſa partie moyenne, pour le paſſage des oreilles, & on met un cordon à chaque angle, dont deux derriere les oreilles, paſſent par deſſous le col, & viennent paſſer deſſus la toile, les deux autres vont ſous la mâchoire inférieure.

On peut encore ſe ſervir d'une bande roulée, longue de ſept à huit aulnes; enſuite on commencera par deux tours circulaires autour du col, en croiſant par deſſous la mâchoire inférieure, & enſuite en remontant toujours dans la même direction, formant le 8 de chiffre, & finiſſant par deux tours circulaires autour du col, il faut avoir

attention que les bandes ne ſe couvrent pas entierement, ce que l'on appelle en doloire, pour que cela forme une compreſſion égale.

En ſuivant cette méthode, on guérit ſurement & ſans peine cette maladie, qu'on regarde comme dangereuſe; elle ne l'eſt cependant que parceque le pus en fuſant, gâte le ligament cervical, carie l'os occipital, & quelquefois la premiere vertebre du col, & parcequ'il gâte auſſi aſſez ſouvent le ligament capſulaire de la premiere vertebre avec l'os occipital, & pénétre dans le canal épineux.

ARTICLE VIII.

Groſſeur dans l'oreille.

IL ſurvient quelquefois au-dedans de l'oreille une groſſeur qui remplit toute la cavité de l'oreille; cette tumeur eſt la ſuite d'un coup : elle eſt ordinairement remplie d'une eau rouſſe.

Dès qu'on s'apperçoit de cette tumeur, il faut l'ouvrir, afin de donner iſſue à cette eau, & panſer la plaie avec des étoupes ſeches; ce mal n'a pas de ſuite.

ARTICLE IX.

Mal de Garot.

IL ſurvient ſouvent ſur le garot, des meurtriſſures occaſionnées par la compreſſion de la ſelle ou de quelqu'autre harnois; on les appelle mal de garot.

Il faut ſaigner le cheval, & frotter la tumeur avec l'eau ſalée, comme ci-deſſus.

Si au bout de dix ou douze jours cette groſſeur ne diminue pas, & qu'on s'apperçoive qu'il y ait fluctuation, il faut l'ouvrir dans la partie la plus déclive, pour donner iſſue à la matiere qui y eſt contenue, & panſer la plaie avec les baumes naturels, tels que la térébenthine & ſon eſſence; ſi au bout de quinze ou vingt jours, la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le ligament eſt gâté, il faut pour lors débrider la plaie, aller juſqu'au foyer du mal, & ôter ce qu'il y a de gâté. Il arrive ſouvent que la partie ſupérieure des apophiſes épineuſes des vertebres du dos, qui ſont pour l'ordinaire cartilagineuſes, ſont endommagées; alors il faut couper ce qui eſt gâté, c'eſt-à-dire tout le cartilage, & aller juſqu'à l'os, parcequ'il ne ſe fait d'exfoliation que dans la partie oſſeuſe.

Il faut panſer la plaie tant qu'elle ſuppurera avec la térébenthine de Veniſe & ſon eſſence, deux fois par jour, & éviter les cauſtiques, qui ont toujours un mauvais effet dans ce cas.

On peut mettre pour bandage une toile quarrée, à chaque coin de laquelle il y aura un cordon; on en paſſera deux au-deſſous de la poitrine, & les deux autres au devant de la poitrine; mais ſi l'inciſion que l'on a faite eſt grande, il faut paſſer de petits cordons dans les bords de la peau, deux ou trois de chaque côté, ſelon que la plaie l'exige; cela ſe fait par le moyen d'une éguille à peu-près de la groſſeur d'une haleine; il faut les paſſer de dehors au-dedans, c'eſt-à dire percer du côté du poil, enſuite on met ſon appareil, & par-deſſus ſept ou huit brins de paille, afin que les cordons ne ſe mêlent pas avec l'étoupe.

ARTICLE X.

Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât.

LA ſelle ou le bât portant, ſur-tout ſur la partie latérale des côtes, fait ſur cet endroit une compreſſion forte qui meurtrit ſouvent le dos, & y produit une tumeur inflammatoire qu'on appelle cors.

Dès qu'on s'en apperçoit, il faut tâcher d'en procurer la réſolution, de la maniere que je l'ai dit à l'article de l'abcès en général. Le ſavon avec l'eau de vie, & l'eau ſalée, ſont très propres à produire cet effet; ce ſont de puiſſans réſolutifs, comme encore le gazon avec du vinaigre, ſi c'eſt en campagne; je l'ai vu réuſſir lorſque la tumeur eſt nouvelle.

Lorſque la réſolution ne ſe fait pas, la tumeur ſe termine, ou par ſuppuration, & alors il ſe forme un abcès qu'il faut ouvrir quand la ſuppuration eſt établie, & panſer la plaie ſuivant les regles que j'ai données; ou par induration, c'eſt-à-dire par une dureté qu'on appelle cors: ce cors eſt indolent & demeure dans cet état, tant qu'on l'entretient en ſoupleſſe, par le moyen de quelqu'adouciſſant ou onctueux: mais ſi on continue à le comprimer avec la ſelle ou le bât, il ſe forme dans la peau une couenne noirâtre, qui n'eſt autre choſe qu'une eſcarre gangreneuſe. Souvent la ſuppuration s'établit d'elle-même au-deſſous, & l'eſcarre tombe. Dans cette derniere terminaiſon, lorſque la ſuppuration s'établit d'elle-même, il faut la favoriſer, & hâter la chûte de l'eſcarre, par le moyen des ſuppuratifs les plus forts, tels que le baſilicon & les

graiſſes, ou bien l'emporter avec le biſtouri. Souvent il eſt néceſſaire de prendre ce dernier parti, ſans attendre que la ſuppuration ait détaché l'eſcarre, de peur que le pus ne creuſe, & ne carie les côtes, ou ne pénetre dans la poitrine; enſuite il faut panſer la plaie comme un ulcere ſimple.

Il arrive quelquefois qu'il y a des côtes caſſées au-deſſous de la plaie, il faut dans ce cas panſer la plaie avec beaucoup de ménagement, & laiſſer repoſer le cheval, afin de donner le tems aux deux extrêmités des côtes de ſe reprendre, & au calus de ſe former.

Si au bout de quinze ou vingt jours la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le calus ne ſe forme pas, & même qu'il y a carie; on s'en aſſure par le moyen de la ſonde: ſi cela eſt, il faut faire ouverture & mettre l'os à découvert, afin d'avoir la liberté de panſer la plaie, & d'employer les remedes propres à procurer l'exfoliation de l'os, tels que le digeſtif ordinaire & les ſuppuratifs.

Dès que la plaie ne ſuppurera preſque plus, il faudra employer les remedes propres à faire cicatriſer la plaie, tels que l'onguent Ægyptiac, &c.

ARTICLE XI.

Effort de Reins.

LORSQU'UN cheval a fait un effort de reins en tombant, ou en ſe relevant, ou lorſqu'il eſt accablé par un poids conſidérable; ce qu'on connoît par un mouvement alternatif que le cheval fait ſur les côtes, qu'on appelle tour-de-bateau, il faut d'abord mettre en uſage les remedes généraux de l'inflammation, la ſaignée, les lavemens, &c.

enſuite lui frotter les reins avec l'eau de vie, l'eſſence de térébenthine, &c. il faut l'empêcher de ſe coucher de peur qu'en ſe relevant il ne renouvelle l'effort, ou qu'il ne s'en donne un nouveau.

Lorſque ces remedes ſont inſuffiſans, on applique des pointes de feu ſur les reins, c'eſt-à-dire ſur les vertebres des lombes; ce remede eſt quelquefois ſalutaire, j'en ai vu de bons effets: mais ces chevaux ne peuvent plus ſervir qu'à tirer, & non à porter.

ARTICLE XII.

Des Meurtriſſures du col.

IL ſurvient ſouvent au col, des tumeurs occaſionnées par la morſure des chevaux, ou par le collier, ou par quelqu'autre cauſe. Si la meurtriſſure eſt récente, il faut la frotter avec de l'eau ſalée, comme ci-deſſus, & ſaigner le cheval. Si l'enflure ne diminue pas au bout de quatre ou cinq jours, il ſe forme ordinairement un cors au milieu de cette groſſeur; dans ce cas il faut ceſſer de frotter avec l'eau ſalée, pour frotter la plaie avec du ſuppuratif ou un autre onguent.

Quand le cors ſera détaché, vous vous ſervirez de plumaceaux chargés de ſuppuratif ou de digeſtif. Si au bout de dix ou douze jours la plaie fournit de la matiere, il y a à craindre que le ligament ne ſoit gâté; en ce cas il faut ſonder la plaie, & ſi l'on trouve du fond, il faut fendre la peau, pour découvrir le mal & donner iſſue à la matiere, enlever ce qu'il y a de gâté, & panſer avec la térébenthine & ſon eſſence juſqu'à guériſon.

ARTICLE XIII.

Hernies ventrales.

LORSQUE le cheval a reçu quelque coup ſous le ventre, comme un coup de bête à corne, ou du bout d'un bâton, il ſe fait quelquefois une dilacération des muſcles du bas-ventre, & les inteſtins tombent ſur la peau ; c'eſt ce qu'on appelle hernie ventrale.

Il faut faire rentrer les inteſtins dans leur place, & les ſoutenir par le moyen d'un ſuſpenſoir qu'on applique ſous le ventre.

ARTICLE XIV.

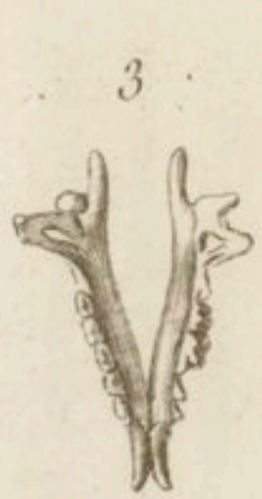
De la Hernie Crurale

LA hernie crurale eſt la ſortie d'une partie des boyaux hors du baſſin par-deſſus le ligament de Poupart, c'eſt-à-dire par-deſſus un ligament formé par des fibres tendineuſes des muſcles du ventre, qui s'étendent depuis l'os des îles juſqu'aux os pubis. Les boyaux dans cette hernie ſortis du baſſin, forment une poche conſidérable ſur les vaiſſeaux cruraux au-dedans de la cuiſſe.

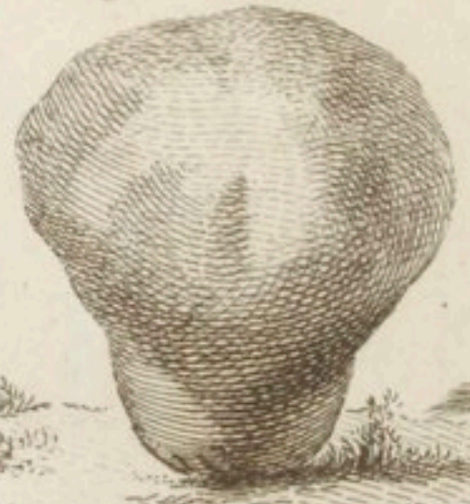
Curation.

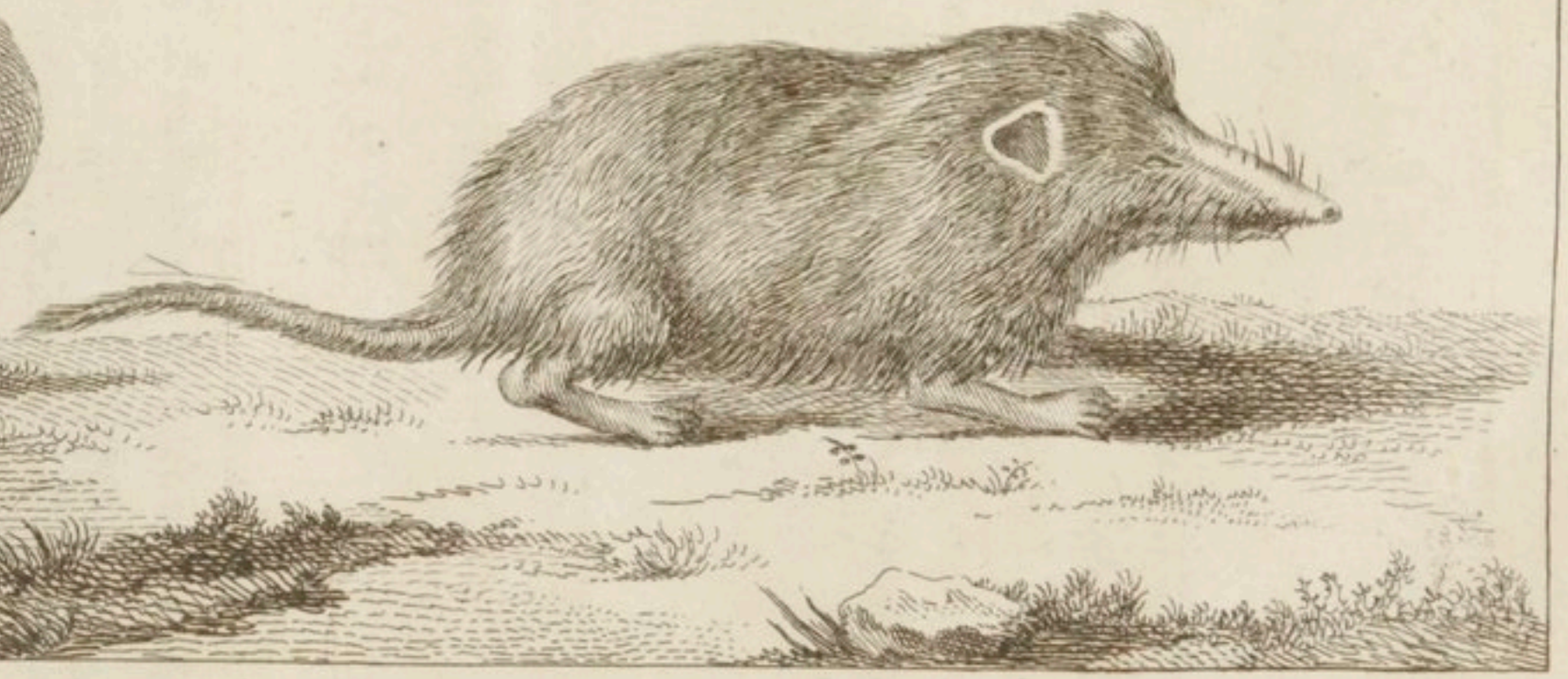
On renverſe le cheval ſur le dos, on tâche de faire rentrer doucement avec les doigts le boyau dans le ventre. Si on ne peut réuſſir de cette façon, il faut ouvrir les tégumens & débrider le ligament de Poupart, afin de faire

rentrer



Lycoperdon, pour arrêter le Sang.





BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

rentrer l'inteſtin, & faire ſur-le champ un point de ſuture aux tégumens. J'ai vu pluſieurs exemples de cette hernie ; je l'ai pratiquée : à la vérité elle ne m'a pas toujours réuſſi ; mais il ne m'eſt jamais arrivé d'accidens.

Les autres hernies ſont rares.

ARTICLE XV.

De l'Abcès à la cuiſſe.

IL vient aſſez communément au plat de la cuiſſe une groſſeur plus ou moins conſidérable, qui bientôt s'abcede par le moyen de quelque ſuppuratif, ce qui forme un ulcere qu'il faut panſer & traiter comme une plaie ſimple.

ARTICLE XVI.

De la Maladie appellée vulgairement MUSARAIGNE, *ou* MUSETTE.

CETTE maladie ſe manifeſte d'abord par une petite tumeur à la partie ſupérieure & interne de la cuiſſe, qui ſurvient ſubitement, & qui fait boiter le cheval. Cette tumeur eſt accompagnée de dégout, de triſteſſe, d'abattement, ſouvent de friſſons, de la fievre & d'une difficulté de reſpirer ; enfin la mort s'enſuit de près, ſi l'on n'y apporte un prompt remede.

Cette maladie differe de l'abcès ſimple à la cuiſſe, en ce que dans la muſaraigne il ne ſe fait point de ſuppuration, & que la gangrene y ſurvient en moins de vingt-quatre heures, ſi l'on n'y remédie promptement ; au lieu que l'abcès ordinaire n'eſt pas mortel.

Cauſes.

Preſque tout le monde a attribué cette maladie à la morſure ou à la piquûre d'un petit animal qui approche aſſez de la figure de la ſouris & de la taupe; il a les yeux fort petits & fort couverts, & le muſeau fort allongé, on l'appelle muſaraigne; parcequ'on croit que la piquûre ou la morſure de cet animal eſt vénimeuſe & mortelle.

Solleyſel & Garſaut étoient de cette opinion; ils ont propoſé des remedes ridicules, qui n'ont aucun rapport à cette maladie.

Après avoir examiné la ſtructure de la bouche de cet animal, j'ai reconnu qu'il ne pouvoit ni piquer ni mordre, & que cette maladie reconnoiſſoit pour cauſe une fievre inflammatoire, dont le dépôt critique ſe forme à la partie ſupérieure interne de la cuiſſe, auprès des glandes inguinales. Ce dépôt, qui vient d'une humeur âcre & corroſive qui ſe fixe dans cette partie, reſſemble aſſez à l'anthrax dans l'homme.

Les vaiſſeaux lymphatiques ſont engorgés & gros comme des plumes à écrire. Les cellules du tiſſu cellulaire ſont remplies d'une lymphe noirâtre, coagulée & corrompue.

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit de ce mal, il faut coucher le cheval par terre, fendre la peau ſuivant la longueur de la tumeur, & enfoncer le biſtouri juſqu'aux muſcles, pour dégorger les vaiſſeaux & donner une iſſue libre à la lymphe qui y eſt contenue. Après que les ſcarifications ſont faites, il faut les baſſiner avec de l'eſſence de térébenthine, trois

ou quatre fois dans l'eſpace de cinq ou ſix heures, pour empêcher la gangrene; enſuite baſſiner la plaie avec l'eau d'alibouſe ou la teinture d'aloès huit ou dix fois par jour, juſqu'à guériſon. Si la reſpiration eſt gênée, il faut ſaigner & donner des lavemens émolliens.

Si la jambe eſt conſidérablement enflée, il faut la frotter juſqu'en bas, avec une décoction réſolutive & émolliente, cinq ou ſix fois par jour. Dès que la plaie ne fournira plus de ſéroſité, & que la tumeur ſera diminuée, il faudra lui faire prendre par la bouche un ſudorifique, pour pouſſer, par la tranſpiration & par les ſueurs, les humeurs qui pourroient n'être pas ſorties. Il faut avoir attention de bien couvrir le cheval & de le tenir en lieu chaud.

Les deux premiers jours il faut donner pour toute nourriture de l'eau blanche. Les trois ou quatre jours ſuivans, il eſt à propos de donner du ſon & un peu de foin, enſuite d'augmenter la nourriture à meſure que le mal diminue.

Il peut ſe faire qu'en opérant, on coupe la veine crurale externe qui rampe au-deſſous de la peau, parce-qu'on ne peut gueres la voir, ni la ſentir, à cauſe de l'inflammation; il peut encore arriver qu'on coupe quelque artere. Pour arrêter l'hémorrhagie, il faut d'abord étancher le ſang autant qu'il eſt poſſible, & appliquer à l'ouverture de l'artere ou de la veine la poudre de lycoperdon, qu'il faut tenir deſſus avec la main pendant quinze minutes au moins, & pour plus grande ſureté, trente minutes; ce qui ſuffit pour arrêter le ſang, comme mon Pere en a fait l'épreuve devant MM. Bouvard & de Juſſieu, Commiſſaires nommés pour examiner un Mémoire qu'il a donné là-deſſus à l'Académie Royale des Sciences. Le Mémoire a été lu & approuvé par l'Académie, de même qu'un autre Mémoire que j'ai donné & lû ſur la maladie

de la Musaraigne, le 23 Décembre 1757, qui fut examiné par MM. Morand & Buffon, Commissaires nommés, qui en firent leur rapport à l'Académie Royale des Sciences, qui y donna son approbation.

ARTICLE XVII.

De la Mémarchure, ou Entorse.

ON appelle mémarchure, un mouvement contre nature, avec distension des ligamens des articulations.

Dans la mémarchure il survient un gonflement à la partie où elle se fait, & le cheval boite

La mémarchure a une infinité de degrés, elle est plus ou moins forte, suivant la distraction plus ou moins grande des ligamens.

Souvent le gonflement est considérable, & le cheval boite sensiblement; souvent le gonflement est leger, on a de la peine à s'en appercevoir, & le cheval boite peu; quelquefois le gonflement n'est pas sensible du tout, & le cheval boite sensiblement.

La mémarchure peut survenir à toutes les articulations, mais elle est plus ordinaire au boulet: lorsqu'elle affecte cette articulation, on l'appelle effort du boulet.

La mémarchure est plus ordinaire qu'on ne pense; il est certain que bien souvent le cheval boite de cette maladie, sans qu'on le soupçonne: on s'en prend à des causes qui n'ont aucune part à la boiterie du cheval. C'est une attention qu'il est important de faire.

Causes.

Les causes de la mémarchure sont ou un faux pas, ou

un effort que le cheval fait pour retirer ſon pied, lorſqu'il eſt engagé dans quelqu'endroit, comme dans une orniere, entre deux pavés, entre deux barres de fer, dans le travail, &c.

Les cauſes du faux pas ſont en grand nombre; les plus ordinaires ſont, 1°. lorſque le pied porte d'un côté ſeulement ſur quelque corps pointu, inégal ou raboteux qui le fait renverſer. 2°. Lorſque le cheval ſurpris par un coup qu'on lui aura donné ſubitement, fait un mouvement prompt & forcé. 3°. Lorſque le cheval guidé par le cocher détourne ſubitement au coin d'une rue. 4°. Les crampons qui ôtent le pied de ſa ſituation naturelle. 5°. La mauvaiſe ferrure, qui fait gliſſer le cheval ſur le pavé à chaque pas, & qui le rend chancelant ſur ſes jambes. 6°. Enfin, tout ce qui change la ſituation du pied, & le mouvement des articulations.

Symptomes.

Il y a engorgement, parceque les vaiſſeaux diſtendus au-delà de leur état, ont perdu leur reſſort, & permettent au ſang de ſéjourner dans leur cavité.

Ce gonflement vient auſſi quelquefois de l'épanchement de la ſinovie, lorſque la diſtraction a été ſi conſidérable que le ligament capſulaire s'eſt rompu ou allongé.

Il y a douleur, parcequ'outre la diſtenſion que les fibres ont ſoufferte, l'engorgement tient encore les fibres & les nerfs dans un tenſion conſidérable.

Le cheval boite, parceque le gonflement gêne l'articulation, & parceque les fibres ſont tiraillés dans le mouvement.

Diagnoſtic.

On reconnoît la mémarchure, par l'enflure de l'articulation, ſur-tout, ſi on ſait que le cheval a fait un faux pas, & qu'il boite immédiatement après, par la douleur que le cheval reſſent lorſqu'on la touche, &c.

Prognoſtic.

Le danger de la mémarchure ſe prend de la diſtraction plus ou moins grande des ligamens. Elle n'a pas ordinairement des ſuites fâcheuſes, pourvu qu'on emploie les remedes ſuivant.

Curation.

Dans la mémarchure, les fibres diſtendues au-delà de leur état, ſe relâchent & perdent leur reſſort; par conſéquent la premiere indication qu'on a, eſt de les rétablir: les diſcuſſifs ou les réſolutifs rempliſſent cette indication. Pour cet effet, il faut frotter la partie malade avec l'eau de vie & le ſavon, ou le vinaigre mêlé avec le ſon, ou le gros vin, ou l'eau de vie camphrée, ou l'infuſion des plantes aromatiques, ou l'eau froide ſimple, &c. les remedes appliqués ſur le champ, aident les fibres à ſe rétablir dans leur état, leur rendent leur reſſort, préviennent l'engorgement, & le mal guérit promptement.

Je dis ces remedes appliqués ſur le champ, car ſi on donne le tems à l'engorgement de ſe faire, ces remedes bien loin de remédier au mal, deviennent nuiſibles en roidiſſant les fibres, & en favoriſant la ſuppuration qu'il faut toujours éviter dans les articulations. Lorſque l'engorgement eſt fait, il faut mettre en uſage les relâchans

& les émolliens, afin de diminuer la tenſion des fibres & la douleur; afin de favoriſer la réſolution. Lorſque l'inflammation commence à diminuer, que la douleur eſt moindre, & que la réſolution commence à ſe faire, il faut l'aider en fortifiant un peu le ton des fibres, & en ranimant la circulation dans cette partie par le ſecours des réſolutifs & diſcuſſifs ci-deſſus.

Remarquez qu'il eſt bon de ſaigner, & ſur-tout au commencement, afin de déſemplir les vaiſſeaux & de remédier à l'engorgement. On peut dans ce cas, ſaigner au plat de la cuiſſe, afin de faire une dérivation & de dégorger plus aiſément les vaiſſeaux de la jambe, ſi l'entorſe affecte la jambe de derriere; & aux ars, ſi c'eſt à la jambe de devant.

ARTICLE XVIII.

De l'Ecart.

L'ECART approche beaucoup de la mémarchure.

L'écart eſt un effort violent ſur le bras, qui tend à l'écarter de la poitrine.

Dans l'écart, il n'y a que les muſcles qui tiennent le bras attaché à la poitrine, qui ſouffrent; il ſe fait une diſtenſion conſidérable dans leurs fibres, & il ſurvient une inflammation dans l'eſpace que ces muſcles occupent.

On a fait beaucoup de contes ſur les écarts. Solleyſel prétend qu'il y a dans cette maladie des glaires, & une humeur pituiteuſe endurcie, qui empêchent le mouvement du bras; que ces glaires & l'extenſion des tendons de l'épaule cauſent la douleur que les chevaux reſſentent.

Il eſt certain que l'inflammation & la douleur n'ont rien d'extraordinaire : l'inflammation eſt une ſuite de la diſtenſion des fibres, la douleur eſt une ſuite de l'inflammation : les glaires qu'il dit être la cauſe de la douleur, ne ſont, ſuppoſé qu'il y en ait, que la ſéroſité infiltrée dans le tiſſu cellulaire, comme il arrive dans toutes les inflammations conſidérables, où le ſang arrêté dans ſes vaiſſeaux, laiſſe ſuinter, à travers les tuniques des vaiſſeaux, une ſeroſité qui ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire, comme je le dirai ci-après, en parlant de l'œdême.

Cauſes.

Les cauſes de l'écart ſont, les chûtes lourdes, les faux pas, les coups violens dans l'endroit qu'on appelle la pointe de l'épaule, les efforts que le cheval fait en ſe levant, &c.

Diagnoſtic.

On connoît l'écart, 1°. lorſqu'on s'eſt apperçu que le cheval a fait un effort, lorſque le cheval ſent de la douleur quand on le touche au bras. Les écarts ne ſont pas ſi fréquens qu'on le dit. Souvent on dit que le cheval a fait un écart, lorſque le mal eſt dans le pied ou aux articulations inférieures de la jambe. En un mot il n'y a pas d'écart ſans gonflement apparent & ſenſible.

Curation.

La curation qu'on trouve dans les Auteurs qui ont écrit ſur les écarts, eſt ſi abſurde & ſi oppoſée aux indications que préſente cette maladie, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

La

La curation de l'écart eſt à-peu-près la même que celle de la mémarchure ; il faut laiſſer le cheval en repos, afin de laiſſer reprendre peu à peu aux fibres leur reſſort ; il faut ſaigner ſur-le-champ, pour prévenir l'inflammation. Si l'on s'apperçoit d'abord de l'écart, il faut mettre en uſage les réſolutifs & les diſcuſſifs que j'ai conſeillés dans la mémarchure, c'eſt le moyen d'obvier à l'engorgement. Lorſqu'il y a inflammation, il faut avoir recours aux émolliens, afin de remédier à la tenſion & à la douleur. Lorſque l'inflammation diminue, & que la réſolution commence à ſe faire, il faut la favoriſer par les toniques & les réſolutifs, comme dans la mémarchure.

L'effort des hanches eſt la même choſe que l'écart, la curation en eſt la même.

ARTICLE XIX.

Jarret enflé.

COMME l'enflure du jarret eſt une maladie très ordinaire, je vais en dire quelque choſe, moins pour en donner ici la curation que pour l'indiquer.

L'enflure du jarret vient, ou d'une inflammation cauſée par quelque coup ou quelqu'effort, & il faut employer dans ces cas, les remedes de l'inflammation ; ou de la ſéroſité qui s'eſt fixée dans le tiſſu de cette partie, & alors il eſt néceſſaire d'employer les remedes de l'œdeme, dont je parlerai plus bas.

Il eſt ſeulement à propos d'obſerver que le jarret étant une partie délicate & eſſentielle, il faut mettre tout en uſage pour procurer la réſolution de l'inflammation, parceque la ſuppuration de cette partie eſt toujours dangéreuſe. L'enflure du jarret qui vient de la courbe, veſſigon, & varice,

doit être rapportée à l'article de ces maladies en particulier.

ARTICLE XX.

De la Crampe.

LA crampe eſt une roideur au jarret, qui fait que le cheval ne peut pas fléchir la jambe.

Il faut frotter le jarret à rebrouſſe poil avec l'eſſence de térébenthine, & faire promener le cheval.

ARTICLE XXI.

De la Nerférure.

LA Nerférure n'eſt autre choſe qu'un coup ſur les tendons fléchiſſeurs du pied, que le cheval ſe donne avec le pied de derriere, cet accident arrive plus communément aux chevaux de chaſſe qu'aux autres; le cheval commence par boiter, le canon & ſes parties voiſines s'engorgent; l'engorgement ſubſiſte quelque tems, enſuite il diminue inſenſiblement; quelquefois la peau ſe trouve coupée; quelquefois il ſurvient à la ſuite de la réſolution une groſſeur ſur le tendon, qui conſiſte dans ſa gaîne & ſes tiſſus: mais cet accident arrive rarement, & differe en cela de l'extenſion du tendon, ce qui fait que je les ai vus toujours confondus enſemble: cette maladie eſt beaucoup plus curable que l'extenſion, en ce que dans celle-ci, les fibres ſe trouvent diſtendues juſqu'au dernier dégré, car ſouvent il s'enſuit la rupture du tendon; au lieu que dans la précédente il n'y a que contuſion: auſſi ai-je remarqué

qu'il y avoit plus de chevaux boiteux des ganglions après le traitement que de ceux à qui javois trouvé des cicatrices blanches ſur le tendon ; ce qui prouvoit que le coup avoit été violent.

Curation.

Après que l'on a ôté l'inflammation par les remedes que nous avons dit tant de fois, il faut baſſiner la jambe depuis le haut juſqu'en bas, avec une décoction de thym, de romarin, de ſauge, dans laquelle on jettera un tiers d'eau-de-vie camphrée. Il vaut mieux mettre des compreſſes imbibées de cette décoction, que l'on contiendra par le moyen d'une bande, & avoir ſoin de répéter l'opération, ſouvent & le plus chaudement que faire ſe pourra. Si après avoir continué ce traitement-là pendant un mois ou cinq ſemaines, les jambes ne diminuent pas, qu'il y ait un ganglion, le remede le plus sûr eſt de mettre le feu, & de continuer à le baſſiner avec l'eſprit-de-vin camphré.

ARTICLE XXII.

Des Varices.

VARICE eſt une dilatation d'une veine, qui forme une tumeur & une élévation. La varice eſt aſſez ordinaire au jarret. Je n'y connois point de remede.

ARTICLE XXIII.

Ouverture des Glandes Parotides, ou Avives.

IL arrive ſouvent qu'on ouvre les avives dans les tranchées, dans l'intention d'y remédier; qu'on coupe le canal ſalivaire qui part de ces glandes, pour porter la ſalive dans la bouche, alors la ſalive ſort en dehors par l'ouverture de ce canal coupé, au lieu de pénétrer dans la bouche, & le cheval dépérit inſenſiblement. Il n'y a point de remede.

ARTICLE XXIV.

De la Fiſtule à la Saignée du col.

LORSQUE le cheval ſe frotte après avoir été ſaigné, il ſurvient ſouvent à l'endroit de la ſaignée une petite élevation, en forme de cul de poule, avec un leger ſuintement d'une eau rouſſe: la veine ſe durcit; il ſe trouve toujours rempli d'une lymphe épaiſſie qui ſe trouve par couches, & qui intercepte la circulation du ſang, & devient extrêmement tendue juſqu'aux glandes parotides; c'eſt ce qu'on appelle fiſtule à la ſaignée du col.

Curation.

Il faut introduire la ſonde cannelée dans l'ouverture, & fendre la veine tant que la tumeur a de l'étendue, pour extraire la matiere contenue, & donner iſſue à la lymphe qui y ſéjourne, & ne pas aller plus avant, de peur d'he-

morrhagie, qui ſeroit très difficile à arrêter, attendu que la tumeur regnant pour l'ordinaire lorſque la ſaignée a été bien faite juſqu'aux glandes parotides, & que les veines qui forment la jugulaire partent de l'interieur des glandes, & qu'il ne ſeroit pas par conſéquent poſſible d'en faire la ligature ſans endommager les glandes & leurs canaux ſalivaires, elle formeroit la fiſtule dont nous avons parlé ci-deſſus à l'ouverture des glandes parotides. On panſera la plaie avec des plumaceaux chargés de digeſtif ; on réunira les deux bords de la plaie avec trois ou quatre cordons qu'on paſſe dans la peau, afin de contenir l'appareil, & on frotte la peau avec l'onguent populeum.

On peut encore paſſer un ſeton, c'eſt-à-dire, pouſſer une éguille dans l'ouverture, tant qu'on trouve du fond. Lorſqu'on ſent de la réſiſtance, on perce la peau, & on laiſſe dedans un ruban qu'on a eu ſoin d'inſérer dans l'aiguille, obſervant de frotter tous les jours le ruban de ſuppuratif, & de le tourner dans la plaie.

Il arrive quelquefois que lorſqu'on tarde à faire cette opération, la veine jugulaire ſe remplit tellement de lymphe épaiſſie, qu'elle ſe gonfle juſques dans ſa bifurcation, qui enſuite porte l'inflammation aux parties voiſines, & forme une tumeur inflammatoire qui ſe termine en ſuppuration ; dans ce cas il faut traiter la plaie comme une plaie ſimple.

ARTICLE XXV.

Langue coupée.

LA langue peut être coupée par la longe qu'on aura mis dans la bouche du cheval. Si le cheval vient à tirer la

longe ſur ſa langue, la corde coupera la langue. Cet accident peut encore arriver à un cheval qu'on aura attaché à la queue d'un autre, ſi on lui a mis la longe dans la bouche.

Dès qu'on s'apperçoit de cet accident, ſi la langue n'eſt que coupée à moitié, il faut mettre dans la bouche du cheval un billot de miel, & baſſiner de tems-en-tems avec du vin miellé.

Si la langue eſt coupée un peu plus de la moitié, & qu'il n'y ait pas eſpérance de faire reprendre les parties ſéparées, il faut la couper entierement, de crainte que la gangrene ne ſurvienne, & baſſiner avec du vin miellé.

ARTICLE XXVI.

Bleſſure des Barres.

ON appelle barres, cet eſpace uni & dénué de dents qui ſe trouve entre les dents machelieres & les crochets; c'eſt ſur cet endroit que porte le mors de la bride: les barres peuvent être bleſſées par l'impreſſion trop forte que le mors fait ſur cette partie, ou par quelque ſaccade.

Curation.

Pour remédier à la bleſſure des barres, on met dans la bouche du cheval un billot enveloppé d'un linge qu'on couvre de miel d'heure en heure.

Si la bleſſure pénetre juſqu'à l'os, il faut détacher l'eſquille de la partie de l'os qui eſt affectée.

Si on ſe ſert du cheval, il ne faut point lui mettre de fer dans la bouche que l'eſquille ne ſoit tombée, & que

la plaie ne ſoit cicatriſée ; il convient de le laiſſer ſans gourmette, & lui mettre ſeulement un billot à la bouche juſqu'à ce qu'il ſoit guéri.

ARTICLE XXVII.

Fiſtule aux Bourſes.

LA fiſtule aux bourſes eſt un écoulement de matiere, qui ſubſiſte après qu'un cheval a été coupé.

Cet écoulement vient de ce qu'on a laiſſé une partie des épididimes, qu'on appelle amourettes ; cette partie des amourettes fournit toujours de la matiere & ne ſe cicatriſe jamais. C'eſt ce qu'on appelle fiſtule aux bourſes.

Il n'y a point de remede.

CHAPITRE III.

DE L'ERYSIPELE.

L'ERYSIPELE eſt une inflammation de la peau, accompagnée de chaleur, quelquefois de douleur, ſouvent de démangeaiſons.

Cauſes.

Les cauſes de l'éryſipele ſont ou générales ou particulieres ; les cauſes générales ſont l'âcreté, & l'impureté de la maſſe du ſang, ou une matiere ſaline mêlée avec les humeurs.

Les cauſes particulieres ſont tout ce qui peut fixer l'acrimonie dans la peau, comme l'arrêt de l'humeur de la

ſueur & de la tranſpiration, occaſionné ou par les remedes huileux qui bouchent les pores de la peau, ou par la craſſe qui s'amaſſe ſur la peau, ou par la compreſſion, ou l'obſtruction des tuyaux excrétoires de la peau : dans tous ces cas, l'humeur de la tranſpiration arrêtée, ſéjourne dans les glandes de la peau, s'y vicie, devient âcre, corrode les tuyaux des glandes, y cauſe des gerſures, des crevaſſes & des veſſies pleines d'une ſéroſité âcre ; cette âcreté fait criſper les extrêmités des vaiſſeaux ſanguins de la peau, & y cauſe l'éryſipele.

Curation.

La curation de l'éryſipele eſt à-peu-près la même que que celle de l'inflammation ; il faut commencer par ſaigner afin de déſemplir les vaiſſeaux, de remédier à l'inflammation, & de préparer le cheval aux remedes intérieurs.

Il faut éviter l'uſage des graiſſes & des emplâtres, ils bouchent les pores de la peau, empêchent la tranſpiration & augmentent l'inflammation.

Il faut éviter de même l'uſage des repercuſſifs violens, de peur de faire rentrer en dedans l'humeur de l'éryſipele qui pourroit ſe fixer ſur quelque viſcere, & cauſer une maladie mortelle, comme un dépôt dans les poumons, dans le foie, &c. ſouvent la morve.

Il ne faut employer dans les commencemens que les humectans & les relâchans, tels que la fomentation avec l'eau tiéde, ou la décoction des plantes émollientes, comme de camomille & des fleurs de ſureau.

Lorſque l'inflammation eſt un peu diminuée, on peut aider la réſolution, en ajoutant aux décoctions ci-deſſus, un peu d'eau de vie.

Il eſt à propos de purger, afin d'entraîner par les purgatifs,

tifs, une partie des impuretés qui ſont dans la maſſe du ſang. Il eſt auſſi très utile de donner intérieurement quelque ſudorifique, ou quelque cordial, comme la poudre de fenouil, de coriandre, mêlée avec la corne de cerf, les poudres de cumin, d'anis & de galega, à la doſe de quatre onces; on donne ces poudres dans du ſon ou de l'avoine, & ſi le cheval ne veut pas les prendre, il faut les faire avaller dans du vin.

Ces remedes ouvrent les pores de la tranſpiration, pouſſent vers la peau, & purifient le ſang des impuretés dont il eſt chargé.

Si l'éryſipele produit la galle, les dartres, le farcin, &c. il faut mettre en uſage, le traitement propre à chacune de ces maladies dont je vais parler.

CHAPITRE IV.

DES TUMEURS ERYSIPELATEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Farcin.

LE farcin paroît ſous différentes formes; tantôt ce ſont des boutons durs, gros comme des noix, aſſez profonds qui ont leur ſiége dans le corps charnu; tantôt ce ſont des boutons aſſez égaux entr'eux, formant une corde, laquelle eſt coupée par des intervalles comme un chapelet, ceux-ci ſont ſitués immédiatement au-deſſous de la peau, dans le tiſſu cellulaire; tantôt le farcin paroît ſous la forme d'une galle, formant une infinité de petits bou-

tons qui ſe réuniſſent par la ſuppuration, formant une plaie très large, & qui n'attaquent que le corps muqueux de la peau, ce farcin a ſon ſiége dans les glandes milliaires; d'autres fois le farcin occupe les glandes des aines, des aiſſelles, & généralement les glandes lymphatiques, les boutons de ce dernier genre ſont beaucoup plus gros que les autres, & ſont plus de tems à s'abcéder, la nature du vice en eſt plus difficile à guérir, & il arrive que les boutons étant percés, les bords de la plaie ſe renverſent en arriere en cul de poule, formant le champignon.

Les boutons du premier genre de farcin occupent le col, les épaules, les côtes & les feſſes. Les boutons du deuxiéme genre occupent le devant du poitrail, entre l'articulation de l'épaule & du bras, ſe continuant juſqu'au genou, & aſſez ſouvent juſqu'à la couronne, le plat de la cuiſſe, depuis les aines juſqu'au bas, les joues, les lévres, les naſeaux, le deſſous de la ganache. Les boutons du troiſiéme genre occupent toute l'habitude du corps, principalement le garot, le long de l'épine, la croupe, la partie interne de la jambe au-deſſus du jarret, le jaret même.

Cauſes.

Les cauſes du farcin ne ſont gueres connues; cependant il y a lieu de croire que c'eſt l'épaiſſiſſement de la lymphe & ſon âcreté.

Curation.

Il faut ſaigner le cheval, le préparer pendant quelques jours aux remedes intérieurs, en le tenant au ſon & à l'eau blanche, en lui donnant quelques lavemens adouciſſans; on peut le purger avec une once & demie d'aloës, & une demi-livre de miel dans une pinte d'eau.

Le cheval étant ainſi préparé, il faut lui donner un breuvage compoſé de poudre de galega, d'anis, de cumin & de coriandre, à la doſe d'une once chacune pour un cheval ordinaire, & d'une once & demie, ſi c'eſt un fort cheval; on peut auſſi donner ces poudres dans du ſon: on laiſſe jeûner le cheval pendant douze heures avant le breuvage, on lui donne à manger ſept ou huit heures après. On laiſſe paſſer deux jours, enſuite on lui donne le même breuvage.

Quelques jours après le breuvage, on peut faire travailler le cheval; il eſt bon d'aider l'action des remedes internes par les ſetons qu'on paſſe au nombre de deux ou de trois au poitrail, au col, ou à la cuiſſe. Si les boutons ou les cordes ſont fort groſſes & remplies de pus, il faut les ouvrir.

Si le farcin, ou plutôt ſi l'humeur du farcin, ſe porte ſur la membrane pituitaire, il produit la morve; ſi elle ſe porte ſur les poumons, elle cauſe la pulmonie, qui ſont deux maladies incurables.

ARTICLE II.

Des Dartres & de la Galle.

LES dartres & la galle ſont aſſez connues; je ne m'arrêterai pas ici à en donner la définition: je me contenterai de dire, qu'avant d'employer les remedes topiques pour guérir la galle & les dartres, il faut préparer le cheval par la ſaignée, la purgation, les lavemens, enfin, par les remedes généraux internes; car ſans cette précaution, il ſeroit à craindre qu'on ne repercutât l'humeur de la galle & des dartres, & qu'elle ne ſe portât intérieurement ſur quelque partie intéreſſante.

Lorſqu'on a fait les préparations dont je viens de parler,

on peut frotter le cheval deux ou trois fois, avec la compoſition ſuivante : prenez trois quarterons de poudre à tirer, quatre onces de tabac, une once de poivre, une once de ſel ammoniac, une livre de ſel marin, quatre onces de vitriol blanc, laiſſez infuſer le tout dans trois pintes d'eau-de-vie, pendant deux jours; vous en frotterez le cheval pendant trois jours, une fois par jour.

L'huile de cade eſt auſſi un bon remede, on en frotte les parties malades, pendant deux jours; on peut auſſi ſe ſervir de l'onguent gris; mais le premier eſt le plus efficace.

ARTICLE III.

De l'Ebullition.

DANS l'ébullition, toute l'habitude du corps ſe trouve tout d'un coup couverte de petits boutons plus ou moins nombreux, & plus ou moins élevés ; ces boutons ſont ſurperficiels : ils ſurviennent ordinairement après les grandes fatigues & les grandes ſueurs; c'eſt l'humeur de la tranſpiration qui s'accumule dans les glandes de la peau.

Ces boutons ſont ordinairement ſans danger, & diſparoiſſent bientôt par le moyen de la ſaignée & de quelque ſudorifique, & quelquefois même le ſudorifique ſimple ſuffit, puiſque toutes les fois que j'ai été conſulté dans ces cas là, j'ai fait donner un breuvage compoſé d'une bouteille de vin, d'une muſcade rapée, que l'on fait bouillir dans un petit verre d'eau; l'on fait prendre cela chaudement au cheval.

ARTICLE IV.

De la Malandre.

LA malandre eſt au genou ce que la ſolandre eſt au pli du jarret; c'eſt une crevaſſe qui vient au pli du genou, dont il découle une humeur âcre qui corrode la peau, & qui eſt longue à guérir, à raiſon du mouvement qui la froiſſe & qui empêche ſa réunion.

Il faut traiter la malandre, avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës.

ARTICLE V.

De la Solandre.

ON appelle ſolandre une crevaſſe au pli du jarret, d'où il découle une humeur liquide, ſemblable à la malandre, cette crevaſſe n'attaque ordinairement que la peau.

Il faut d'abord ſe ſervir de digeſtif ſimple, enſuite panſer ce mal avec l'eau d'aliboure, ou la teinture d'aloës, juſqu'à parfaite guériſon.

ARTICLE VI.

Arrête.

ON appelle arrête, un endroit où il n'y a plus de poil, & où il n'en revient plus.

L'arrête vient à la ſuite des eaux, ou de quelqu'autre maladie, il n'y a point de remede à faire.

ARTICLE VII.

De la Mule Traverſine.

C'EST une crevaſſe aux pieds de derriere, au-deſſus du boulet, d'où il ſuinte une humeur. Je crois qu'elle tire ſon nom de ſa poſition tranſverſale.

Il faut y mettre dans le commencement des emplâtres adouciſſans, & enſuite des deſſicatifs, & la traiter comme la maladie qui ſuit.

ARTICLE VIII.

Des Eaux aux Jambes.

ON appelle *eaux aux jambes*, un écoulement d'une ſéroſité âcre qui ſuinte continuellement des jambes.

Les cauſes les plus ordinaires ſont les boues âcres ; par ces boues, les tuyaux excrétoires de la ſueur & de la tranſpiration, ſont irrités & bouchés. L'humeur de la tranſpiration arrêtée & enfermée dans ſes propres vaiſſeaux, ſéjourne, devient âcre, corrode la peau, & y cauſe des gerſures & des crevaſſes, d'où il ſuinte continuellement une ſéroſité.

Ainſi les chevaux de Paris ſont fort ſujets aux eaux, parcequ'ils ont les jambes preſque toujours couvertes & imbibées des boues âcres de Paris : ces boues qui ſont un mêlange d'urine, du fer qui ſe détache des roues ſur le pavé, & de toutes les impuretés de cette grande Ville, ſont une eſpéce de cauſtique qui ronge la peau.

Ainſi les chevaux à qui on n'aura pas ſoin de tenir les

jambes propres, ſeront plus ſujets aux eaux; de même que ceux qui auront les jambes couvertes de beaucoup de poils qui tiennent les boues & la craſſe appliquées ſur les jambes.

Le froid, la gelée & les neiges ſont une ſeconde cauſe des eaux; le froid fait reſſerrer les tuyaux excrétoires de la peau, & arrête la tranſpiration, l'humeur arrêtée produit les crevaſſes & les eaux.

Ainſi les chevaux doivent être bien plus ſujets aux eaux en hiver qu'en été.

Ajoutez à ces cauſes le vice du ſang épais ou âcre, qui communique ce vice à la lymphe, ou à l'humeur de la tranſpiration; l'humeur viſqueuſe ſe colle, pour ainſi dire aux parois de ſes vaiſſeaux & s'arrête facilement; l'humeur âcre, corrode & ulcere ſes tuyaux, & forme des crevaſſes; de-là, l'écoulement des eaux.

L'arrachement des poils en hiver, eſt encore une cauſe des eaux.

Les eaux viennent plus ſouvent aux paturons que partout ailleurs, parcequ'il y a dans cette partie beaucoup de rides à la peau; les plis & les rides de la peau retiennent la craſſe.

Curation.

Les indications qu'on a dans cette maladie ſont d'adoucir l'humeur qui cauſe les crevaſſes, & de guérir l'ulcere des tuyaux excrétoires. On remplit la premiere indication, par les adouciſſans & les émolliens, tels que le lait, les farines, &c. On remplit la ſeconde indication par les ſuppuratifs, on peut en faire un mêlange; par exemple, en faiſant un cataplaſme avec les farines réſolutives, la poix graſſe dans la décoction de guimauve & le lait, dont on peut

ſe ſervir juſqu'à la fin de la guériſon : ſur la fin les deſſicatifs, tels que l'égyptiac & le blanc de Rhaſis, ſont utiles.

Il eſt bon de donner en même-tems quelque ſudorifique, pour pouſſer par la tranſpiration, & évacuer par-là, une partie de la ſérosité, & pour corriger le ſang; il faut, ſur-tout, inſiſter ſur ces remedes, ſi on a lieu de croire que les eaux viennent du vice du ſang.

CHAPITRE V.

DES TUMEURS LYMPHATIQUES.

ARTICLE PREMIER.

Tumeurs des Teſticules.

LES teſticules ſont ſujets à différentes tumeurs; ces tumeurs prennent différens noms, ſuivant les différentes cauſes qui les produiſent.

1°. La ſemence s'arrête & s'épaiſſit quelquefois dans ſes propres vaiſſeaux ſécrétoires, & cette tumeur s'appelle ſpermatocele.

2°. La lymphe nourriciere s'épaiſſit quelquefois dans les teſticules, ou dans ſes tuniques; cette concrétion de lymphe forme une tumeur qu'on appelle ſquirrhe.

3°. Il ſurvient quelquefois aux teſticules des chairs baveuſes, ſpongieuſes & mollaſſes, qui en augmentent conſidérablement le volume; ces chairs ſont quelquefois ſur les tuniques ſeulement, & détachées du corps des teſticules; quelquefois elles ſont adhérentes aux teſticules; quelquefois

quelquefois elles ſont flottantes, & ſeulement dans le tiſſu cellulaire : ces excroiſſances ſe nomment *ſarcocele*.

4°. Les tuniques des teſticules ſe rempliſſent ſouvent d'eau, qui gonflent conſidérablement ces tuniques ; on nomme cette congeſtion d'eau *hydrocele*.

5°. Les tuniques des teſticules ſont quelquefois gonflées & diſtendues par le vent qui s'y amaſſe & remplit les veſicules du tiſſu cellulaire où il eſt enfermé, c'eſt ce qui conſtitue le *pneumatocele*.

Curation.

Le ſquirrhe & le ſpermatocele ne ſe guériſſent gueres par les remedes internes, ſur-tout, s'ils ſont anciens : on eſt ordinairement obligé d'en venir à l'amputation du teſticule.

Le ſarcocele ſe guérit facilement, lorſqu'il eſt flottant, c'eſt-à-dire, lorſqu'il a ſon ſiége dans le tiſſu cellulaire ſeulement. On ouvre les tuniques, on porte la main entre le teſticule & les membranes, on détache avec la main ou avec l'inſtrument le ſarcocele, & on l'emporte aiſément.

Lorſque le ſarcocele a ſon ſiége dans les tuniques, il faut couper avec le biſtouri, toute la partie qu'il occupe.

Lorſque l'excroiſſance eſt aux teſticules, il faut la couper par tranches, pour enlever la plus grande partie & faire tomber le reſte par la ſuppuration.

L'hydrocele & le pneumatocele demandent la ponction, ou une inciſion dans les membranes des teſticules, pour donner iſſue à l'eau ou à l'air qui y eſt contenu. Il faut attirer la plaie en ſuppuration : pour cet effet on introduira des tentes enduites de digeſtif animé, compoſé de baume

d'Arcæus, de ſtyrax, de baſilicum & de l'eau-de-vie camphrée ; on contiendra les plumaceaux par le moyen des attaches que l'on paſſera dans la peau ; & on continuera juſqu'à cicatriſation.

ARTICLE II.

Du Veſſigon.

LE Veſſigon eſt une tumeur molle qui ſurvient au jarret, entre l'os du jarret proprement dit, & la partie inférieure du tibia, tantôt en dedans, tantôt en dehors. Si cette tumeur paroît des deux côtés, on l'appelle veſſigon chevillé.

Cauſes.

Le veſſigon vient d'un effort, & eſt un épanchement de lymphe tendineuſe.

Curation.

Le meilleur remede eſt d'y mettre le feu, ſoit par pointes, ſoit par raies, ſur leſquelles on met de la poix graſſe avec de la bourre.

ARTICLE III.

Capelet, ou Paſſe-Campane.

C'EST une groſſeur flottante ſur la pointe du jarret ; elle n'attaque que la peau & ſes tiſſus ; ce n'eſt autre choſe

qu'un épanchement de ſéroſité. Les cauſes les plus communes ſont les coups.

Elle fait rarement boiter les chevaux : le retour de la lymphe ſe fait difficilement, & on eſt ſouvent obligé de mettre le feu quand elle a acquis un certain volume, & qu'elle exiſte depuis long-tems,

ARTICLE IV.

Du Jardon.

LE Jardon eſt une tumeur dure qui s'étend depuis la partie poſtérieure & inférieure de l'os du jarret juſqu'à la partie ſupérieure & poſtérieure de l'os du canon, ſur le tendon fléchiſſeur du pied. Sa nature tient aſſez ſouvent du phlegmon, & fait aſſez ſouvent boiter le cheval.

S'il eſt récent, il faut appliquer les cataplaſmes émolliens ; s'il eſt ancien, il faut y mettre le feu par pointes, & frictionner la plaie avec l'huile de laurier, les deux premiers jours.

ARTICLE V.

De la Courbe.

LA Courbe eſt une tumeur qui entoure le bas du jarret. Elle vient d'un effort, ou des exercices outrés. Les fibres ayant ſouffert une forte diſtraction, perdent leur reſſort & favoriſent la ſtagnation de la lymphe ; qui, étant arrêtée, ſe durcit, forme une roideur & une eſpece d'exoſtoſe, & quelquefois réelle dans cette partie. Il faut examiner de quel genre eſt la tumeur : ſi elle eſt phlegmo-

neuſe, il faut les adouciſſans & les émolliens; ſi elle eſt ſquirrheuſe, le meilleur remede & le plus efficace, eſt le feu.

ARTICLE VI.

De l'Eparvin.

L'EPARVIN eſt une tumeur à-peu-près de la même nature que la courbe; elle a ſon ſiege ſur la partie ſupérieure interne de l'os du canon; elle fait boiter pour l'ordinaire les chevaux: elle reconnoît les mêmes cauſes que la courbe. Quelques Auteurs ont diſtingué trois ſortes d'éparvin, ſavoir l'éparvin de bœuf, l'éparvin ſec & l'éparvin calleux. Je n'en diſtinguerai que d'une ſorte, attendu que l'une vient de conſtruction, & n'eſt autre choſe qu'une éminence arrondie de la partie ſupérieure de l'os du canon, qui rend ſes facettes cartilagineuſes plus larges pour s'articuler pareillement avec celles des os plats du jarret, & paroître donner plus d'aſſiette & de force au jarret. L'autre eſt un mouvement convulſif (ſans apparence de tumeur) que fait le cheval, on l'appelle *harper*. Il y a des chevaux qui harpent des deux jambes. Ce mouvement eſt agréable & doux, quand il n'eſt pas bien apparent.

On dit ordinairement, lorſqu'un cheval boite & qu'on n'en ſait pas la cauſe, que c'eſt un éparvin qui veut ſortir, & qu'il ne boitera plus dès qu'il ſera ſorti. C'eſt une erreur qui n'a point de fondement.

Il faut traiter cette tumeur comme la courbe; mais il arrive ſouvent que les remedes n'y font rien, attendu qu'elle s'oſſifie, & forme une exoſtoſe: pour lors il n'y a que l'extirpation de l'exoſtoſe; mais je ne la conſeille pas, parceque les chevaux en boitent rarement, quand ils en ſont venus à ce degré.

ARTICLE VII.

Du Suros.

LE Suros eſt une éminence dure ſur l'os du canon ; cette éminence vient ordinairement à la jambe de devant, ſur la partie ſupérieure latérale interne de l'os du canon, à côté de la tête de l'os ſtiloïde.

Elle eſt ordinairement large & ronde comme une piece de vingt-quatre ſols, & alors elle retient le nom de ſuros.

Quelquefois le ſuros eſt oblong & deſcend le long de l'os ſtiloïde, & il prend le nom de fuſée ; quelquefois il y en a des deux côtés de l'os.

Le ſuros ne fait pas boiter, mais la fuſée fait boiter, lorſqu'elle attaque les os ſtiloïdes & qu'elle les groſſit tellement qu'ils reſſerrent les tendons qui ſont logés entre ces deux os.

Le ſuros ſurvient plus ſouvent, & preſque toujours, aux jeunes chevaux. Il diſparoît quelquefois de lui-même. Quand il ſubſiſte, c'eſt une exoſtoſe ; pour lors il n'y a rien à faire.

ARTICLE VIII.

Loupe ſur le Boulet.

LA loupe ſur le boulet, vient ordinairement d'une lymphe épaiſſie qui ſéjourne dans cette partie. Les cauſes les plus ordinaires ſont les efforts.

Il faut y mettre des raies de feu pour empêcher le pro-

grès de la loupe & pour en procurer la fonte & l'extirpation.

ARTICLE IX.

De la Molette.

ON appelle molette une petite tumeur, molle & indolente, qui vient ordinairement au boulet ſur le tendon, & plus ſouvent entre le tendon & l'os du canon; quelquefois elle forme une tumeur en dedans & en dehors.

Les cauſes ſont la fatigue, les efforts de boulet, &c. elles ſont plus ordinaires au chevaux fins.

Je ne connois point de remede plus sûr que le feu; on peut cependant mettre en uſage les bains aromatiques dans le commencement.

ARTICLE X.

Des Porreaux ou Fics.

LES porreaux en général ſont de petites tumeurs, dures & indolentes qui s'élevent ſur la peau.

Les porreaux paſſent par différens degrés, ils ſont d'abord très petits, ils croiſſent peu-à-peu, & deviennent quelquefois d'une groſſeur prodigieuſe.

Cauſes.

C'eſt le prolongement des papilles de la peau : lorſque la lymphe nourriciere ſe porte en trop grande quantité dans les papilles, & que le retour de la lymphe de ces pa-

pilles n'eſt pas facile, elles prennent plus de nourriture & plus d'accroiſſement qu'il ne leur en faut.

Curation.

Il faut les couper avec le biſtouri juſqu'à leur racine, c'eſt-à-dire le plus près de la peau qu'il eſt poſſible, ou les faire tomber, en les liant fortement avec du fil ciré ou de la ſoie.

ARTICLE XI.

Des Porreaux aux Paturons.

LES porreaux aux paturons, ſemblent être d'une autre eſpece que les porreaux qui viennent aux autres parties du corps; ils viennent ordinairement à la ſuite des eaux, & ils rendent continuellement une ſéroſité âcre, d'une odeur très déſagréable; ils ne ſont pas ronds à leur extrêmité, comme les autres porreaux du corps, mais ils ſe diviſent en pluſieurs branches ou filets en forme de choufleur: ils ſont ordinairement en très grand nombre, & font quelquefois le tour du boulet.

Curation.

Dès qu'ils commencent à pouſſer, il faut couper le poil le plus près de la peau qu'il eſt poſſible, & enſuite les porreaux de même, tout près de la peau, couvrir la plaie avec des étoupes trempées dans du vinaigre pour premier appareil; le lendemain il eſt à propos d'y appliquer du verd-de-gris, mêlé avec le vinaigre; de réitérer ce panſement deux fois par jour, de promener le cheval, & de continuer juſqu'à parfaite guériſon.

CHAPITRE VI.

DE L'ŒDÊME EN GÉNÉRAL.

L'ŒDÊME eſt une tumeur formée par l'épanchement de ſéroſité dans le tiſſu cellulaire; cet amas vient de l'arrêt de la lymphe, ou de la lenteur de la circulation, ou de la ſurabondance de ſéroſité dans le ſang, ou de l'obſtruction des pores abſorbans.

C'eſt une loi d'Hydraulique, que plus un liquide eſt en mouvement, plus les parties qui le compoſent ſe mêlent & ſe confondent; dès qu'il eſt en repos, les parties qui ont de l'affinité entr'elles ſe raſſemblent & ſe ſéparent de celles avec qui elles n'en ont point. C'eſt ainſi que l'urine repoſée, dépoſe un marc au fond du vaſe; c'eſt ainſi que le vin dépoſe une lie au fond du tonneau. Lorſque le ſang eſt arrêté dans ſes vaiſſeaux, les parties dont il eſt compoſé ſe ſéparent les unes des autres; celles qui ont de l'affinité ſe réuniſſent & abandonnent celles avec qui elles n'en n'ont point : les parties les plus groſſieres vont au fond des vaiſſeaux, & les parties les plus ténues ſurnagent.

Alors la partie ſéreuſe dégagée de la partie rouge, tranſude à travers les tuniques, s'extravaſe & va ſe dépoſer dans les cellules du tiſſu cellulaire.

Dans la circulation rallentie, il arrive à-peu-près la même choſe : c'eſt par cette raiſon que dans l'inflammation, après les ligatures & les fortes contuſions, on trouve le tiſſu cellulaire rempli d'une eau rouſſe; c'eſt par cette raiſon qu'on trouve de l'eau épanchée dans la poitrine,

après

après la courbature & l'inflammation de poitrine ; dans le bas ventre, après l'inflammation des inteſtins.

C'eſt auſſi par cette raiſon que, dans les grandes foibleſſes, & après les longues maladies, le mouvement du cœur & du ſang eſt rallenti ; qu'après les fréquentes ſaignées, le ſang étant en petite quantité, & n'ayant que très peu de mouvement, le tiſſu cellulaire ſe trouve engorgé de ſéroſité.

Lorſque la ſéroſité ſurabonde dans le ſang, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle s'épanche dans le tiſſu cellulaire ; c'eſt par cette raiſon qu'après la fiévre, le ſang étant diſſout, il ſurvient une bouffiſſure preſque générale.

Il ſe fait dans toutes les parties du corps par les extrêmités capillaires des arteres, ou par les pores exhalans, un ſuintement de ſeroſité en forme de roſée, qui ſert à humecter toutes les parties, & à les maintenir dans une ſoupleſſe néceſſaire à la vie : cette ſéroſité eſt repompée dans l'état de ſanté par les pores abſorbans, à meſure qu'elle eſt filtrée ; lorſque ces pores ſont obſtrués, elle n'eſt plus repompée, elle ſéjourne & ſe dépoſe dans le tiſſu cellulaire.

Symptomes.

Les ſymptomes de l'œdême ſont l'enflure, la molleſſe de la partie enflée, l'indolence & la diminution ou la perte du reſſort des parties.

1°. La congeſtion d'eau dans le tiſſu cellulaire doit cauſer l'enflure.

2°. Les fibres étant abreuvées d'une grande quantité de ſéroſité, elles doivent être molles & perdre beaucoup, ou tout à-fait leur reſſort ; c'eſt ce qui fait que l'impreſſion du doigt reſte lorſqu'on a comprimé la tumeur.

Les fibres étant relâchées par l'humidité, & les nerfs comme noyés & engourdis, il ne doit pas y avoir de douleur, puiſque la douleur conſiſte principalement dans la tenſion & la ſéchereſſe des parties.

Diagnoſtic.

On connoît l'œdême à l'œil & au tact, par l'enflure qui eſt égale & ſans douleur, & par l'impreſſion du doigt que la tumeur conſerve après qu'on l'a comprimée.

Prognoſtic.

En général, l'œdême eſt difficile à guérir.

L'œdême ancien ſe guérit plus difficilement que le récent.

L'œdême qui vient d'inflammation & de ligature, ſe guérit de lui-même, lorſque la cauſe ne ſubſiſte plus; l'œdême qui vient de l'épaiſſiſſement du ſang & des humeurs, eſt le plus difficile à guérir.

Curation.

Les vues qu'on doit ſe propoſer dans la cure de l'œdême ſont, 1°. de diminuer la quantité de ſéroſité ſurabondante dans le ſang.

2°. De lever les obſtacles qui retardent ou arrêtent la circulation.

3°. De ranimer le cours de la circulation.

On remplit la premiere indication, en pouſſant par les urines une partie de la ſéroſité qui ſurabonde dans le ſang, par le moyen des diurétiques; ou en pouſſant par les ſueurs, par le moyen des ſudorifiques; ou en évacuant, par le moyen des purgatifs. On peut employer ces remedes l'un

après l'autre; donner par exemple, un purgatif composé d'une once & demie d'aloës, mêlé avec une livre de miel délayé dans la décoction de racine de chardon rolland. Deux jours après donner un sudorifique, composé de deux noix muscades, & d'un peu de canelle écrasées dans un mortier, & mêlées dans une pinte de vin.

Lorsqu'on croit que l'œdême vient d'inflammation, il faut s'attacher à remédier à l'inflammation.

Si l'œdême vient de quelque ligature ou compression, il est aisé d'y remédier en ôtant la cause.

On remplit la troisiéme indication, par le moyen des toniques & des discussifs, qui raffermissent les fibres, leur rendent leur ressort, & raniment la circulation : les principaux toniques sont, les fomentations avec la décoction des plantes aromatiques, telles que le romarin, la sauge, le thym, &c. l'eau de chaux, l'eau de forge, l'eau-de-vie camphrée.

Le mouvement & l'exercice modérés sont très utiles dans ce cas.

Le frottement de la partie avec un torchon de paille, peut avoir de bons effets. Le mouvement & le frottement raniment le jeu des fibres & la circulation.

Mais le remede le plus efficace est le feu qu'on met par raies.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Jambes.

L'ENFLURE des jambes est un œdême particulier. C'est un amas de sérosité dans le tissu cellulaire des jambes.

Quelquefois cette sérosité, en séjournant dans le tissu

cellulaire, s'épaiſſit & ſe durcit de façon que quand on coupe la tumeur, elle reſſemble à du lard.

Ces tumeurs ſont aſſez communes, & deviennent quelquefois prodigieuſement groſſes.

Cauſes.

L'œdême des jambes reconnoît pour cauſes celles de l'œdême en général; mais il a outre cela des cauſes particulieres.

Pour bien entendre les cauſes de la bouffiſſure, il faut faire attention, 1°. que les jambes ſont compoſées de tendons, d'aponevroſes, de membranes, & de beaucoup de tiſſus cellulaires, & que par conſéquent ces parties ſont parſemées de vaiſſeaux lymphatiques pour leur nourriture.

2°. Que les jambes étant fort éloignées du cœur, la circulation s'y fait lentement.

3°. Que les parties qui compoſent le pied, n'étant recouvertes que par la peau, elles ſont fort expoſées au froid.

La lymphe & la ſéroſité étant en plus grande quantité dans la jambe que dans les autres parties, doit s'y amaſſer plutôt qu'ailleurs. C'eſt la premiere cauſe de la bouffiſſure des jambes.

La circulation ſe faiſant plns lentement dans la jambe qu'ailleurs, la ſéroſité doit s'épancher dans le tiſſu cellulaire des jambes plutôt qu'ailleurs; & c'eſt la ſeconde cauſe de l'enflure des jambes.

La jambe étant plus expoſée au froid que les autres parties, les vaiſſeaux doivent s'y reſſerrer & les liqueurs s'y condenſer, s'y arrêter & s'infiltrer dans le tiſſu cellulaire plutôt qu'ailleurs; & c'eſt la troiſieme cauſe de l'œdême des jambes.

Ces trois diſpoſitions ſont les cauſes déterminantes de l'œdême des jambes.

Ainſi toutes choſes étant égales, l'œdême doit être plus fréquent aux jambes que par-tout ailleurs.

Les mêmes cauſes qui déterminent l'œdême aux jambes plutôt qu'ailleurs, déterminent auſſi l'œdême à la partie inférieure de la jambe plutôt qu'à la partie ſupérieure.

L'œdême occupe plus ſouvent le paturon & la couronne que la partie ſupérieure de la jambe, parceque le paturon & la couronne ſont éloignés du cœur.

2°. Parceque ces parties ſont comme le terme & l'égout des humeurs; auſſi les tumeurs dures ſont bien plus communes à la couronne que par-tout ailleurs.

Diagnoſtic.

La bouffiſſure des jambes ſe connoît aiſément par l'enflure, le défaut de douleur & l'impreſſion du doigt qui reſte.

Prognoſtic.

Il eſt à-peu-près le même que celui de l'œdême en général; il eſt cependant un peu plus fâcheux.

La ſimple bouffiſſure peut ſe guérir; mais l'œdême endurci, qui forme une tumeur reſſemblant à du lard, ne ſe guérit guere, vû la délicateſſe des parties ſur leſquelles elle ſe trouve.

Curation.

Les remedes de la bouffiſſure ſont à-peu-près les mêmes que ceux de l'œdême.

1°. Il faut purger, afin de diminuer la quantité totale de la ſéroſité du corps.

2°. Il faut faire avaler quelque ſudorifique, afin de pouſſer par les ſueurs.

3°. Il faut tâcher de ranimer la circulation du ſang; pour cet effet on fomente la jambe avec la décoction des feuilles de romarin, de ſauge & de laurier, ou avec l'eau de forge, ou avec le vin rouge, ou l'eau de chaux, ou l'eau-de-vie camphrée.

L'exercice eſt très ſalutaire dans ces maladies; en donnant de legeres ſecouſſes à toutes les parties, il redonne du reſſort aux fibres & ranime la circulation.

Mais lorſque la lymphe, ou la ſéroſité épanchée dans le tiſſu cellulaire s'eſt durcie, ces remedes ſont ordinairement infructueux; il faut avoir recours au feu, qu'on met par raies aſſez profondément: c'eſt le remede le plus efficace.

Lorſque l'œdême eſt dans le paturon, on met le feu par pointes.

CHAPITRE VII.

DES TUMEURS SARCOMATEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Cheval couché en Vache.

ON dit que le cheval ſe couche en vache, lorſqu'il ſe couche de façon que le coude appuie ſur l'éponge de dedans, la compreſſion de l'éponge ſur le coude y fait venir ſouvent des tumeurs de différentes eſpéces.

Les unes ſont pleines d'une eau rouſſe, les autres ſont remplies de matiere; dans les autres on trouve une eſpéce de graiſſe ou de ſuif qu'on a peine à faire ſortir lorſqu'on a ouvert la tumeur; dans les autres on trouve une chair ſpongieuſe.

Toutes ces eſpéces de tumeurs ſe diſſipent ſouvent d'elles-mêmes, lorſqu'elles ſont nouvelles, ſur-tout, ſi on remédie à la ferrure.

Curation.

Lorſque ces tumeurs commencent à ſe former, il faut tâcher de les reſoudre en les frottant avec un peu d'eau ſalée, ou du ſavon avec l'eau-de-vie, & ferrer court.

Mais lorſqu'elles ſont anciennes, qu'elles ſont remplies d'eau rouſſe, ou de pus, ou d'une matiere ſuifée; il faut les ouvrir avec le biſtouri, pour en faire ſortir la matiere contenue, & panſer la plaie comme un ulcere ordinaire; lorſque la tumeur eſt formée par des chairs ſpongieuſes, il faut l'extirper par l'application des cauſtiques, ou avec l'inſtrument: ce dernier moyen eſt préférable.

Si la tumeur eſt conſidérable, il faut ménager la peau, c'eſt-à-dire, qu'il faut en conſerver autant qu'il ſera poſſible afin de réunir les deux bords de la plaie, lorſque l'extirpation ſera faite; emporter avec le biſtouri toute la tumeur, adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum, remplir la plaie d'étoupes ſeches, & contenir ce premier appareil par le moyen des cordons qu'on attache aux bords de la plaie; le lendemain panſer avec le digeſtif; & le reſte du panſement, comme dans les plaies ordinaires.

ARTICLE II.

Des Tumeurs au Poitrail.

IL ſurvient encore des foulures à la pointe de l'épaule, occaſionnées par la compreſſion du collier : ces tumeurs reſſemblent aux dernieres dont je viens de parler ; elles ſont d'une conſiſtance de chair ſpongieuſe dans leur centre, dure, ſquirrheuſe dans leurs circonférences, plus ou moins groſſes ; elles empêchent le cheval de tirer.

Remede.

Pour les guérir il faut les extirper s'il eſt poſſible, ſinon il faut en couper une tranche ou deux, comme ſi on coupoit un melon ; adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum ; remplir la plaie d'étoupes ſeches ; contenir l'appareil avec des cordons attachés au bord de la peau : pour panſement, mettre des tentes & plumaceaux enduits de digeſtif animé juſqu'à ce que l'ulcere ſoit devenu ſimple, enſuite la traiter avec les incarnatifs ou baumes naturels, &c.

ARTICLE III.

Cheval Tiqueux.

ON appelle tiqueux, un cheval qui met les dents de la machoire ſupérieure ſur la mangeoire ou ailleurs ; ce qui fait ouvrir un peu la bouche, & couler la ſalive continuellement de la bouche ; cette perte de ſalive fait dépérir le cheval.

Il faut lui mettre un collier de cuir bien ſerré, large de deux pouces, & le lui laiſſer tant qu'il eſt dans l'écurie.

S'il tique en mangeant l'avoine, il faut le faire manger à part, attendu que celui qui eſt à côté, mangeroit tout.

ARTICLE IV.

Cheval épointé.

ON appelle épointé, un cheval qui a une hanche plus baſſe que l'autre ; cela vient ſouvent d'un coup donné ſur la pointe des os des îles. Il n'y a point de remede à faire.

ARTICLE V.

Flanc retrouſſé, ou Fortrait.

ON appelle flanc retrouſſé, un cheval qui mange peu, ſur-tout lorſqu'il a travaillé ; ces chevaux ont communément beaucoup d'ardeur. Ce mal eſt ſans remede.

ARTICLE VI.

Du Cheval huché ſur ſon derriere.

ON appelle huché ſur ſon derriere, un cheval uſé, qui porte le boulet en avant, & qui ſe ſoutient ſur la pince ; cela vient du relâchement du tendon extenſeur. Il n'y a point de remede.

ARTICLE VII.

Cheval arqué.

ON appelle cheval arqué, un cheval qui a la jambe de devant repliée & recourbée en forme d'arc.

Curation.

On ſent au-deſſous de la peau au bas du poitrail, c'eſt-à-dire au-deſſus du bras, une eſpece de corde; c'eſt une expanſion aponévrotique, qui enveloppe preſque tout le bras: c'eſt cette aponévroſe ou cette membrane, qui étant tendue, tient la jambe arquée. Il faut fendre la peau en cet endroit, embraſſer l'aponévroſe avec la corne de chamois, & la couper: cette opération détend la jambe, & la rétablit dans ſon état naturel. C'eſt ce qu'on appelle dénerver. Je ne donne pas cette opération comme étant toujours certaine, mais elle m'a réuſſi très ſouvent.

ARTICLE VIII.

Cheval bouleté.

ON appelle cheval bouleté, un cheval dont le tendon fléchiſſeur du boulet a ſouffert & s'eſt retiré. Il n'y a point de remede à faire.

ARTICLE IX.

Faire des Armes, ou montrer le chemin de S. Jacques.

ON dit que le cheval montre le chemin de S. Jacques, lorſqu'il n'a pas de ſureté ſur ſes jambes, qu'il ne réſiſte pas au travail, qu'il ſe couche ſouvent, & qu'il tient, lorſqu'il eſt levé, les jambes en avant, tantôt l'une, tantôt l'autre; c'eſt une marque de foibleſſe. Il faut ſe défaire de ces ſortes de chevaux.

ARTICLE X.

Du Cheval droit ſur ſon devant.

C'EST un cheval uſé, qui a les jambes de devant droites; ces ſortes de chevaux ſont ſujets à broncher. Il n'y a pas de remede.

ARTICLE XI.

Du Cheval froid & pris dans les épaules.

DESCRIPTION.

LORSQU'APRÈS une courſe forcée & une longue fatigue, le cheval eſt tout en ſueur, & qu'on le met dans l'écurie, la ſueur lui découle du col, du poitrail & des jambes ſur les extrêmités & ſur le pied. Quelque-tems après, ſi on lui porte la main ſur les jambes on ſent cette ſueur réfroidie,

& la jambe froide, de même depuis l'épaule juſqu'en bas; mais on ſent que le froid va en augmentant à meſure qu'on deſcend vers le pied; l'épaule eſt moins froide que le bras, le bras moins froid que l'avant-bras, & ainſi juſqu'à l'extrêmité; de ſorte que le pied eſt la partie la plus froide. C'eſt ce qu'on appelle cheval froid dans les épaules.

Si on laiſſe la ſueur ſur les jambes, elle ſe ſeche deſſus, ou, ce qui revient au même, ſi on lui lave les jambes avec de l'eau froide, ou ſi on le mene à la riviere pour le laver, & qu'on ne l'eſſuie pas: le lendemain, quand on veut s'en ſervir, on le fait ſortir de l'écurie, il a peine à marcher, les jambes de devant ſemblent être d'une ſeule piéce, les articulations ne jouent plus: c'eſt ce qu'on appelle cheval pris des épaules. Le cheval en marchant ſe déroidit, les articulations ſe dénouent à meſure qu'il marche; elles reprennent peu-à-peu leur jeu, & le cheval marche ſans boiter, comme s'il n'avoit point de mal.

Cette maladie n'attaque quelquefois qu'une jambe, mais le plus ſouvent les deux jambes de devant, en même-tems. Elle eſt plus ordinaire aux chevaux Anglois.

Cauſes du froid dans les Jambes.

La principale cauſe du froid des jambes, c'eſt la ſueur réfroidie.

La ſueur ſortant du corps par les pores de la tranſpiration, participe de la chaleur du ſang, & doit être chaude; mais lorſqu'elle eſt ramaſſée en gouttes ſur le corps & ſur le poil, elle eſt expoſée à l'action de l'air, & elle perd de ſa chaleur: plus elle demeure expoſée à l'air, plus ſa chaleur diminue; ainſi plus elle ſera éloignée de l'endroit d'où elle vient, plus elle ſera froide.

La ſueur en deſcendant le long de la jambe, lui communique le dégré de chaleur ou de froid qu'elle a : ainſi la ſueur étant moins froide vers l'épaule que ſur le bras, l'épaule doit être moins froide que le bras; la ſueur étant moins froide ſur le bras que ſur l'avant-bras, le bras doit être moins froid que l'avant-bras; l'avant-bras moins froid que le canon, &c. & ainſi ſucceſſivement juſqu'à l'extrêmité de la jambe, & c'eſt la premiere cauſe du froid gradué de la jambe.

Ajoutez à cela, 1°. que le repos appaiſe le mouvement du ſang & la chaleur; & que les jambes n'étant compoſées que de parties tendineuſes & de membranes, la chaleur y doit être moindre que dans les muſcles, où le ſang abonde. 2°. Que les jambes étant les parties du corps les plus éloignées du cœur, la circulation y eſt plus rallentie, & la chaleur moindre que dans le reſte du corps; par la même raiſon, la chaleur doit diminuer dans les différentes parties de la jambe, ſuivant qu'elles ſont plus éloignées du cœur.

Cauſes de la roideur des Articulations.

Les principales cauſes ſont 1°. du côté des fluides, c'eſt-à-dire qu'elles viennent de leur diminution & de leur épaiſſiſſement. 2°. Du côté des ſolides, de leur ſéchereſſe & de leur roideur.

1°. Les fluides étant diminués, les fibres des jambes n'ont plus la quantité de ſéroſité ſuffiſante pour les humecter & pour les entretenir dans la ſoupleſſe néceſſaire au mouvement. C'eſt la premiere cauſe de la roideur des articulations. Les fluides ſont diminués par la chaleur; le mouvement & les ſueurs qui diſſipent une grande partie de la ſéroſité du ſang, l'appauvriſſent & le rendent incapable

de fournir ſuffiſamment aux autres ſécrétions : une évacuation en diminue une autre.

2°. Les fluides qui nourriſſent ou qui humectent les fibres des jambes étant épaiſſis, s'arrêtent, engorgent les vaiſſeaux, & roidiſſent les fibres ; c'eſt la deuxiéme cauſe de la roideur des articulations.

Or les fluides s'épaiſſiſſent dans la jambe par le froid de la ſueur qui découle le long des jambes, par l'eau froide avec laquelle on lave les pieds & les jambes des chevaux, lorſqu'ils ont chaud, par la lenteur de la circulation, & par le repos. C'eſt une loi de la nature, que les liqueurs s'épaiſſiſſent plus aiſément, lorſqu'elles ont un certain dégré de chaleur. C'eſt par cette raiſon que le lait ſe caille plutôt en été qu'en hiver ; c'eſt par cette raiſon qu'on le fait échauffer en hiver pour le faire cailler : ainſi le ſang & les humeurs étant échauffés, s'épaiſſiront plus facilement.

3°. Les ſolides, c'eſt-à-dire les fibres des parties dont la jambe eſt compoſée, étant deſſéchés, perdent leur ſoupleſſe, leur jeu & leur reſſort ; elles ſont incapables de l'élaſticité néceſſaire au mouvement, & c'eſt la troiſiéme cauſe de la roideur des articulations.

Les fibres ſe deſſéchent par les ſueurs exceſſives & la chaleur : les ſueurs, de même que la chaleur, diſſipent la ſéroſité du ſang ; les fibres de la jambe participant de la ſéchereſſe des autres parties, ſe trouvent privées du ſuc humide & onctueux qui ſuinte continuellement en forme de roſée des parties, pour les maintenir dans une ſoupleſſe néceſſaire au mouvement & à la vie.

4°. La roideur des fibres eſt une ſuite de la fatigue, de la ſéchereſſe, & de l'épaiſſiſſement des humeurs ; c'eſt la quatriéme cauſe de la roideur des articulations.

Les fibres diſtendues conſidérablement par la fatigue,

perdent beaucoup de leur reſſort & ſe roidiſſent; les fibres deſſéchées, n'ont plus de ſoupleſſe, elles doivent être roides; la lymphe nourriciere étant épaiſſie & arrêtée dans l'intérieur des fibres, doit les tenir roides.

Ajoutez à ces cauſes la diminution & l'épaiſſiſſement de la ſinovie, & la roideur des ligamens, qui reconnoiſſent les cauſes ci-deſſus. Ainſi les cauſes de la roideur des articulations, ſont la diminution & l'épaiſſiſſement des fluides, la ſéchereſſe & la roideur des fibres.

Symptomes.

Le cheval ne peut pas marcher en ſortant de l'écurie, parceque les articulations ne jouent pas; les articulations ne jouent pas, parceque les fibres des ligamens ſont ſeches, roides & engourdies.

Le cheval marche plus aiſément, à meſure qu'il fait quelques pas, parceque le mouvement met en jeu les fibres, les dégourdit, ranime la circulation & le cours du liquide animal.

Le cheval retombe dans le même état par le repos, parceque les fibres ayant une fois perdu leur reſſort, ne le reprennent pas facilement, & ne ſe rétabliſſent qu'avec peine.

Diagnoſtic.

Il eſt facile de connoître cette maladie, par la deſcription que j'en ai faite.

Prognoſtic.

C'eſt un mal fâcheux: il eſt rare de le guérir.

Précautions.

Pour prévenir ce mal, il faut dès que le cheval revient de ſa courſe, faire tomber la ſueur avec un couteau de chaleur, eſſuyer avec un linge, & frotter fortement les jambes avec un bouchon de paille, de bas en haut, à rebrouſſe poil; afin d'échauffer les jambes, de ranimer la circulation des liqueurs, & le jeu des fibres, afin d'empêcher l'épaiſſiſſement des humeurs, & l'engourdiſſement des fibres : par cette précaution on préſerve toujours le cheval de cette maladie. Les Anglois n'y manquent gueres, & leurs chevaux ſont rarement attaqués de ce mal, ou pour mieux dire, moins qu'ils ne devroient l'être, à raiſon des exercices qu'ils leur donnent, & de la ténuité de leurs jambes.

Curation.

On fait ordinairement des ſetons au poitrail, on paſſe des bayettes entre l'épaule, entre la peau & les muſcles, au nombre de quatre ou cinq, en forme d'éventail, on applique les veſicatoires ſur les jambes. Mais ces remedes ne ſont que l'invention infructueuſe d'une imagination qui ne ſait à quoi s'en prendre : ces remedes ne font que produire une évacuation d'humeurs, & augmenter le mal, puiſque les humeurs pêchent par paucité.

Les indications qu'on a à remplir dans cette maladie ſont, de ranimer le jeu des fibres, d'augmenter la ſéroſité du ſang, de rendre la fluidité aux humeurs. Pour cela il faut, 1°. donner au cheval une bonne nourriture, du ſon & de la farine d'orge ou de ſeigle délayée dans beaucoup d'eau, afin de fournir au ſang beaucoup de chyle & de ſéroſité;

ſéroſité; les bons alimens augmentent le liquide animal & raniment par-là les parties.

2°. Il faut fomenter les jambes avec la décoction des plantes aromatiques de feuilles de romarin, de laurier, de lavande, de ſauge, &c. frotter les jambes à rebrouſſe poil, afin de ranimer les oſcillations, le jeu des fibres & la circulation des fluides. Mais le meilleur remede que je connoiſſe, c'eſt le bain des eaux thermales, ou les boues de ces eaux; elles mettent de la ſéroſité dans le ſang, & fortifient en même-tems les fibres, leur rendent leur reſſort & rétabliſſent les fonctions. J'en ai vu le ſuccès à pluſieurs chevaux. Etant à l'armée en 1760, j'eus à panſer de cette maladie, un cheval appartenant à M. d'Hauteville, Directeur-Général des Vivres; je l'envoyai aux eaux de Wiſbaden, trois ſemaines après, il revint parfaitement guéri.

ARTICLE XII.

Effort de Hanche.

L'EFFORT de la hanche eſt une diſtention des fibres charnues, qui arrive dans les muſcles feſſiers, à l'occaſion d'un mouvement violent que fait le cheval; & non pas un dérangement des os des îles, comme pluſieurs perſonnes le penſent. Ces os n'ont point de mouvement, & ne ſauroient ſouffrir aucun dérangement ſans occaſionner une luxation de la derniere vertebre des lombes, avec l'os ſacrum; laquelle luxation étant complette, comprimeroit la moelle de l'épine, & feroit périr l'animal. Rien n'eſt plus ordinaire, que d'entendre attribuer la cauſe de la boiterie des chevaux, aux efforts de hanche: on cherche, on exa-

mine dans toute l'étendue de la jambe, & ſans y avoir rien trouvé, ſans y avoir apperçu aucun gonflement, aucune ſenſibilité, on décide que c'eſt un effort de la hanche. Quelle idée la plupart des Maréchaux attachent ils aux efforts de la hanche? Ils prétendent que c'eſt un déplacement de la tête du fémur de la cavité cotiloïde, ils confondent ainſi l'effort de hanche avec la luxation; mais je n'ai jamais vu arriver de telle luxation dans les chevaux. Je ne penſe pas même que cela puiſſe ſe faire, parceque les liens qui tiennent cet os dans ſa cavité, ſont trop conſidérables; tels ſont les tendons des différens muſcles de la cuiſſe qui entourent la partie ſupérieure de cet os, & du ligament rond ou ſuſpenſeur qui le joint à ſa cavité. Ce n'eſt donc qu'une diſtention des fibres, & non pas une luxation.

Les remedes qu'on apporte ordinairement à ces ſortes de maux, ſont de paſſer des ſetons; mais ces ſetons peuvent-ils réduire la luxation, peuvent-ils apporter du ſoulagement à des muſcles qui ont ſouffert? n'eſt-ce pas au contraire affoiblir, irriter ces muſcles, qui ne ſont que diſtendus? on paſſe des ſetons tandis qu'il faudroit des réſolutifs!

CHAPITRE VIII.

DU TRÉPAN.

LE trépan eſt une opération qui ſe pratique ſur les os du crâne, ſoit pour relever des pieces d'os enfoncées, ſoit pour donner iſſue aux matieres épanchées dans le cerveau. Cette opération, qui ſe néglige communément, eſt pour-

tant très néceſſaire dans certains cas, & on en voit de très bons effets.

Cauſes.

Des coups violens portés ſur les os du crâne, ou à la face, en occaſionnent ſouvent la fracture, & y cauſent ſouvent un épanchement de matieres.

Diagnoſtic.

On s'en apperçoit par une tumeur inflammatoire qui ne manque pas de ſurvenir, par le tact, par les enfoncemens des os du crâne, par des inégalités, des engourdiſſemens, & un ſommeil continuel.

Prognoſtic.

La fracture des os du crâne & l'épanchement des matieres dans le cerveau, produiſent des accidens fâcheux. Quelquefois la membrane pituitaire s'enflamme, il y ſurvient un ulcere qui dégénere en morve proprement dite; d'autres fois il forme des dépôts ou amas de pus qui font périr le cheval. Pour prévenir ces accidens, ou pour en adoucir la violence, il faut néceſſairement en venir à l'opération.

Maniere d'opérer.

Il faut d'abord s'aſſurer de la fracture, de ſa ſituation, & du lieu où l'on peut appliquer la couronne de trépan. Après qu'on a préparé ſes inſtrumens & ſon appareil, on jette le cheval par terre ſur le côté oppoſé où l'on doit le trépaner, on lui met pluſieurs bottes de paille entieres ſous le col pour lui faire tenir la tête dans une ſituation con-

venable ; on le fait contenir par plusieurs personnes ; on fait ensuite une incision cruciale avec le bistouri, & on souleve les quatre angles avec le même instrument. On prend un autre instrument, dont le tranchant est en dos d'âne, nommé rugine, qui sert à enlever le pericrâne; ensuite on applique la couronne de trépan, armée de sa pyramide qu'on a soin d'ôter après que l'on a fait quelques tours : dans l'intervalle de l'opération on nettoie son instrument avec une petite brosse, on prend un élévatoire, & l'on examine si la piece est près d'être sciée ; lorsqu'elle l'est, on se sert d'un couteau lenticulaire pour extraire les pieces d'os qui restent à la circonférence du trou qu'a fait le trépan. Il faut avoir soin de ne pas toucher à la dure mere, ni avec la couronne ni avec aucun instrument aigu. Si l'on soupçonnoit, après l'opération, qu'il y eût du sang épanché, il faudroit faire une incision à la dure mere, & prendre garde de ne pas toucher à quelqu'artere. Dans ce cas il n'arrive jamais d'accidens, mais il est rare qu'il faille y toucher.

On met pour appareil un sindon, qui est une petite piece de toile ronde imbibée d'eau-de-vie, entre la dure mere & le crâne, que l'on contient par un fil qui passe au milieu, & qui est contenu dans le reste de l'appareil ; on introduit ensuite un bourdonnet qui bouche exactement le trou du trépan. On applique sur le crâne un plumaceau léger de teinture de myrrhe & d'aloës ; on met sous les quatre angles de la peau un bourdonnet imbibé de même à chaque, pour les contenir élevés, & empêcher leur réunion. On applique un large plumaceau de digestif simple, & par-dessus de grandes compresses imbibées d'eau-de-vie, que l'on fait contenir par le moyen d'une bande longue de sept à huit aulnes, on l'applique comme à la taupe, si-non que les croix doivent être appliquées sur le trépan même.

On leve l'appareil au bout de trois jours, pendant leſquels on doit imbiber les compreſſes d'eau-de-vie & d'eau. On continue le panſement juſqu'à parfaite guériſon. Le trépan appliqué ſur les os durs ou autres os de la face, n'a pas beſoin de cet appareil, il faut ſimplement mettre dans l'ouverture un bouchon de liége, un leger plumaceau de digeſtif ſur les angles, & un emplâtre de peau, au bord duquel il y aura de la poix graſſe pour l'incruſter dans le poil & le faire tenir.

REMARQUES.

1°. La fracture de l'os occipital eſt très rare. J'en ai vu cependant des exemples. J'ai guéri un cheval appartenant à M. Dupin de Francenil, d'une fracture complette de l'os occipital dans ſa partie ſupérieure & poſtérieure à l'attache du ligament cervical.

2°. Il arrive quelquefois que la fracture ſe trouve ſur les ſinus frontaux, ſur les os du nez, ou ſur les ſinus maxillaires. Dans ces cas il faut appliquer une très petite couronne de trépan, pour pouvoir, avec le levatoire, remettre les pieces enfoncées dans leur ſituation. L'opération du trépan eſt d'autant plus néceſſaire que le cheval devient glandé, que la membrane pituitaire s'enflamme, qu'il ſurvient ulcere, & enſuite la morve. J'ai panſé depuis peu un cheval appartenant au Bureau des Coches de Bordeaux : il y avoit trois ſemaines qu'il jettoit par une narrine un pus épais ; il étoit glandé d'un même côté, ſans que l'autre fût aucunement attaqué ; je vis ſur le côté affecté un gonflement qui régnoit depuis l'orbite juſqu'aux narrines, je jugeai que c'étoit un coup qu'il avoit reçu, & que le pus qui découloit par la narine, venoit ou d'un abcès à la membrane pituitaire, ou d'un pus amaſſé

& qui avoit croupi dans le ſinus maxillaire. Je le trépanai ſur les ſinus maxillaires, à la racine des dents : à-peine eus-je tiré mon trépan, que le pus en découla comme du vin d'un tonneau, en très grande quantité, & fort épais. J'injectai ſur-le-champ une pinte d'eau tiede, qui, en ſortant, étoit blanche comme du lait. J'ai fait enſuite des injections quatre fois le jour, avec des décoctions légeres de mauve, d'orge & d'aigremoine : tous les ſymptomes de morve ont diſparu, le cheval a été très bien guéri, & ſert encore à préſent. Je puis dire en avoir panſé quelques-uns qui étoient dans le même cas, & qui m'ont réuſſi.

3°. Il arrive encore qu'il y a complication de fracture & de maladie : je veux dire que le cheval peut recevoir un coup ſur les ſinus ; que la partie des frontaux qui recouvre les lobes inférieurs du cerveau eſt fracturée, & que la partie du même os qui ſe joint aux os du nez, l'eſt de même. Il faut alors appliquer deux couronnes de trépan ; l'une ſur les pariétaux, & l'autre ſur les ſinus, ou plus inférieurement, ſi la fracture regne plus loin. En 1760, j'eus à panſer un cheval appartenant à Madame la Maréchale de Montmorenci, qui avoit reçu un coup de pied de derriere d'un autre cheval, qui lui fractura les frontaux dans toute leur étendue ; le cheval devint conſidérablement glandé des deux côtés le lendemain ; & quatre à cinq jours après, il ſe mit à jetter. Je lui appliquai deux couronnes de trépan, une ſur les pariétaux, proche la future ſagitale & frontale, & l'autre ſur les os du nez, proche la future tranſverſale ; je remis chaque piéce enfoncée à ſa place, le cheval fut quinze jours à guérir radicalement du trépan, & ſix ſemaines de ſon écoulement par la narine, & la glande diſparut totalement. Mon panſement a été fait

le lendemain, & tout le long du traitement, en préſence de MM. Malouet & Dorigni, tous deux Docteurs de la Faculté de Médecine.

CHAPITRE IX.

MALADIES DES YEUX.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Paupieres.

LES paupieres peuvent s'enfler par pluſieurs cauſes, ſoit par des coups, ſoit par le frottement que ſe fait le cheval au ratelier, ou à la mangeoire, ou par des inſectes, en un mot, par une infinité d'autres cauſes extérieures.

L'enflure des paupieres peut auſſi être occaſionnée par une cauſe intérieure, par un vice des humeurs, par un défaut de reſſort dans les vaiſſeaux, par des tumeurs qui tiennent du phlegmon, de l'inflammation, de l'éryſipele, de l'œdême & du ſquirrhe.

Si la tumeur tient de l'inflammation, il faut avoir recours aux remedes généraux de l'inflammation, appliquer les cataplaſmes émolliens faits avec la mauve, le bouillon-blanc, &c. Si la tumeur dégénere en abcès, il la faut traiter comme un abcès, & faire enſorte de ne pas enduire trop ſes tentes de médicamens, de peur que cela ne tombe ſur le globe de l'œil. Si la tumeur perce en dedans des paupieres, il ne faut rien mettre dans la plaie, il faut ſe contenter de baſſiner, de mettre deſſus des compreſſes trempées dans du vin miellé.

Si la tumeur tient de l'éryſipele, ce que l'on voit arrivet quelquefois, ce que l'on connoît aux paupieres, aux falieres qui ſe gonflent, à l'enflure des joues, enfin par les ſymptomes de l'éryſipele, il faut fomenter la tumeur avec les décoctions émollientes pendant quelques jours, enſuite y ajouter de l'eau de vie.

Si la tumeur eſt œdémateuſe, il faut y appliquer des compreſſes trempées dans des décoctions faites avec la camomille, l'abſynthe, les fleurs de ſureau, l'eau-de-vie camphrée; on peut encore ſe ſervir de romarin, de ſauge & de thym.

Si la tumeur eſt ſquirrheuſe, & qu'elle ne s'abſcede pas, il faut ſimplement l'ouvrir avec le biſtouri, & appliquer deſſus la pierre à cautere, & la traiter enſuite comme un ulcere ordinaire.

ARTICLE II.

Des Verrues ou Poireaux.

LES verrues des paupieres reconnoiſſent les mêmes ſymptomes que celles qui viennent ſur toute l'habitude du corps: leur ſituation ſur les paupieres eſt plus ordinaire à la partie inférieure, au tarſe même dans les angles, plus que dans leur étendue. Il eſt rare qu'elles ſe forment en deſſous des paupieres: j'en ai vu cependant dans cet endroit. La maniere de les détruire ſe réduit à trois, ſavoir en les liant, en les coupant, & en les brulant. Il arrive moins d'accidens en les liant: il en faut faire la ligature autant qu'il y a de priſe, & le plus près de la peau que faire ſe peut. Si on les coupe, il faut appliquer tout de

ſuite

ſuite la pierre à cautere, qui quelques jours après forme une plaie qui ſe guérit enſuite toute ſeule.

ARTICLE III.

Du Relâchement des Paupieres.

LA paupiere ſupérieure peut être relâchée par quelques coups, frottemens, &c. ou par une paralyſie. Si le relâchement vient de cauſes extérieures, il faut employer les puiſſans réſolutifs: ſi au contraire cela vient d'une paralyſie, il faut couper de la paupiere ſuffiſamment, de façon que l'on voit la pupille, & que les rayons de lumiere puiſſent y pénétrer: l'opération faite, il faut appliquer des compreſſes de vin miellé, & la plaie guérit aiſément. Il faut éviter de toucher les angles dans la ſection, & s'en écarter le plus que l'on pourra. La même maladie arrive à cette portion triangulaire cartilagineuſe que nous appellons *onglé*. Le remede le plus efficace eſt de la couper; car j'ai ſouvent vu dans pluſieurs maladies, & particulierement dans la maladie de cerf, l'onglé recouvrir entierement la cornée tranſparente, allant d'un angle à un autre, & privant le cheval entierement de la vue.

ARTICLE IV.

De la Jonction des Paupieres.

LA jonction des paupieres arrive, ſoit par l'abondance des larmes, produite par quelques coups, ou par l'épaiſſiſſement de la chaſſie, cette humeur épaiſſe, blanchâtre, quelquefois jaunâtre que l'on voit couler du grand angle

des yeux : auſſi cette jonction n'arrive-t-elle que vers le grand angle des yeux. Il eſt rare qu'elles ſe joignent entierement, ſans pouvoir ſe ſéparer : il ne faut à cela pour tout remede que baſſiner ſouvent avec de l'eau tiéde.

ARTICLE V.

Maladies des Glandes des Yeux.

LES glandes des yeux peuvent être ſujettes à l'engorgement, à l'inflammation, à l'obſtruction, à s'abcéder & dégénérer en fiſtule lacrymale ; mais cette derniere maladie eſt très rare, parceque ces parties ſont garanties, non-ſeulement par les paupieres, mais encore par un enfoncement que produit l'orbite, & par la ſtructure de l'os *unguis*. L'engorgement, l'inflammation & l'abcès ſurviennent après des coups reçus ſur ces parties ; les obſtructions viennent ou de coups, ou d'humeurs.

ARTICLE VI.

De l'Inflammation de la Conjonctive.

POUR peu que le cheval ſe froiſſe contre quelque corps dur, il lui ſurvient une rougeur plus ou moins grande, & plus ou moins étendue : lorſqu'elle eſt peu conſidérable, on l'appelle *phlogoſe*, & lorſqu'elle l'eſt beaucoup, *inflammation*. Cette rougeur vient de l'engorgement des vaiſſeaux, tant ſanguins que lymphatiques, de la conjonctive : il eſt rare que cette partie s'abcede, & qu'il y ſurvienne des ulceres, à moins qu'il n'y ait une cauſe qui les occaſionne, comme un vice dans la maſſe du ſang, le

farcin, un vice ſcrophuleux, &c. Dans ce cas, il faut commencer par purifier le ſang, enſuite traiter les ulceres ſuivant leur malignité.

ARTICLE VII.

De la Léſion de la Cornée tranſparente.

LA cornée tranſparente eſt la premiere expoſée aux corps étrangers, elle peut-être froiſſée, contuſe, piquée, déchirée: on s'en apperçoit aiſément par la blancheur qui ne lui eſt pas ordinaire, par l'abondance des larmes qui s'écoulent ſouvent, par de petites pellicules qui s'enlevent de deſſus la cornée tranſparente, par ſon affaiſſement ſur l'uvée, ou par une couleur rouge dans toute ſon épaiſſeur. Cette maladie eſt pour l'ordinaire, accompagnée d'une inflammation de la conjonctive. Dans ce cas, il faut ſaigner une ou deux fois le cheval, le mettre à la paille & à l'eau blanche, lui baſſiner l'œil avec la décoction tiéde de plantain & de fleurs de roſes, ſans y faire autre choſe.

ARTICLE VIII.

Des Maladies de l'Humeur aqueuſe.

L'HUMEUR aqueuſe pèche par ſa trop grande abondance, par ſa diminution & ſon altération. La trop grande abondance arrive le plus ſouvent: elle vient ſouvent de coups donnés ſur le globe de l'œil, l'inflammation ſurvient; de-là, l'arrêt de l'humeur aqueuſe dans la chambre antérieure.

Il faut dans ce cas, baſſiner le globe de l'œil avec la décoction tiéde de racines de guimauve, & ſaigner le cheval. Quelquefois la cornée tranſparente étant crevée, l'humeur aqueuſe s'écoule pour lors, mais elle ſe régénere aiſément, dès que la cornée eſt repriſe.

De la Maladie appellée LUNATIQUE.

La lunatique n'eſt autre choſe qu'un épaiſſiſſement de l'humeur aqueuſe, occaſionné par ſon ſéjour dans la chambre antérieure de l'œil, & par l'opacité de la cornée tranſparente. Elle eſt aſſez ſouvent héréditaire; elle arrive ſur-tout aux chevaux élevés dans les marécages. Dans ce cas, il faut appliquer un ſeton ou deux ſous la criniere du cheval, avoir ſoin de le graiſſer & de le retourner dans la plaie, & laver les yeux avec de l'eau fraîche tous les matins.

ARTICLE IX.

De la Cataracte, ou Maladie du Criſtallin.

LA cataracte eſt une opacité plus ou moins grande du criſtallin, qui eſt tantôt blanche, tantôt jaune; ſa conſiſtance eſt quelquefois molle, quelquefois dure. Il faut alors en venir à l'opération, qui conſiſte à extraire le criſtallin.

Maniere d'extraire le Criſtallin.

Il faut jetter le cheval par terre, lui faire contenir par quelqu'un la paupiere ſupérieure, par le moyen d'un *ſpeculum oculi*: enſuite contenir ſoi-même de la main gauche,

la paupiere inférieure avec le pouce, & mettre le doigt *index* ſur la partie ſupérieure de la cornée tranſparente. On fait enſuite une ſection de la cornée tranſparente en commençant du côté du grand angle, ſi c'eſt du hors le montoir, ou du petit angle, ſi c'eſt du montoir, & bien prendre garde de ne pas toucher avec l'inſtrument l'iris ou l'uvée: ſi le cheval retire trop ſon œil dans le fond de l'orbite, & que l'on ne puiſſe pas faire l'opération, il ne faut pas plonger tout d'un coup ſon inſtrument dans l'œil, de peur que la cornée tranſparente étant affaiſſée par la ſortie de l'humeur aqueuſe, on ne vînt à toucher l'iris: pour cet effet il faut introduire une ſonde canelée deſſous la cornée, & ſe ſervir des ciſeaux, & éviter en coupant de faire des dentelures, ce qui retarderoit la réunion. Cela étant fait, on éleve la cornée tranſparente, & l'on fait une inciſion tranſverſale à la membrane du criſtallin, on comprime légérement la partie ſupérieure de l'œil, pour faciliter la ſortie du criſtallin: s'il eſt dur, ce que l'on appelle cataracte formée, il ſort d'une ſeule fois; s'il eſt mou, il faut ſe ſervir d'une curete pour enlever ce qui peut reſter dans ſa membrane: on abbaiſſe enſuite la cornée, & pour lors l'opération ſe trouve faite.

Appareil.

On applique pour appareil des compreſſes quarrées, imbibées de vin miellé tiéde, que l'on aura paſſé dans un linge fin: il faut couper la derniere compreſſe en croix dans le milieu, pour empêcher que l'œil ne ſoit comprimé, & pour pouvoir introduire aiſément de la liqueur: on contiendra ces compreſſes par une grande bande, que l'on appliquera comme pour le trépan, à l'exception que

les croix ſe trouveront dans les parties circonvoiſines de l'orbite, pour éviter la compreſſion. Il faut avoir attention d'imbiber les compreſſes ſouvent; on lévera l'appareil au bout de huit jours, & l'on continuera la même choſe, juſqu'à parfaite guériſon.

CHAPITRE X.

DE LA CASTRATION.

LA méthode de couper les chevaux a été faite juſqu'ici d'une maniere haſardeuſe, & la plûpart du tems par des gens de toute eſpece, qui n'ont aucune connoiſſance des parties qu'ils coupent. Cette opération ſe fait de trois façons. 1°. En biſtorquant les teſticules du cheval, ce qui les fait tomber par gangrene. 2°. Avec le feu. 3°. Avec des billots. Cette derniere eſt la plus uſitée; & voici comme elle ſe pratique. Dès que les teſticules ſont hors du ſcrotum, l'Opérateur les tire avec violence, pour ne pas les laiſſer rentrer dans le bas ventre, & applique ſur les côtés de chaque cordon deux billots longs de quatre à cinq pouces plus ou moins, & larges d'un pouce & plus. Ceux qui pratiquent cette opération, emploient le vitriol, le ſublimé corroſif & les autres cauſtiques; ils embraſſent indiſtinctement le nerf & les vaiſſeaux, ce qui occaſionne preſque toujours la fievre, des convulſions, & aſſez ſouvent la mort. D'ailleurs ils laiſſent les teſticules pendans, trois ou quatre jours, qui, n'étant pas ſoutenus par le ſcrotum, tirent les cordons ſpermatiques, & occaſionnent un érétiſme & une inflammation dans toute leur étendue, qui ſe communique au bas-ventre.

Maniere d'opérer.

Il faut jetter le cheval par terre du côté du montoir, lui prendre la jambe de derriere du hors le montoir, avec une plattelonge, & la lui paſſer par-deſſus le col, pour pouvoir prendre les teſticules. On en prend un, on y fait une inciſion à la peau juſqu'au corps du teſticule; on prend enſuite une aiguille courbe, dans laquelle on paſſe une ficelle cirée, que l'on porte dans le cordon ſpermatique, à un travers de doigt au-deſſus du teſticule, & on le coupe. Il faut avoir ſoin de paſſer la ficelle dans la ſubſtance du cordon, pour deux raiſons : la premiere, c'eſt afin d'éviter de prendre dans la ligature le nerf ſpermatique, ce qui occaſionne une irritation du genre nerveux, & qui fait périr le cheval : la ſeconde, eſt que la ficelle ne ſauroit s'échapper, ſoit dehors, ſoit dans le bas-ventre. Il eſt eſſentiel de laiſſer pendre un bout de cette ficelle, qui tombe par la ſuppuration. L'autre teſticule ſe coupe de la même maniere : l'opération faite, il faut laver la plaie avec du vin chaud, & abandonner le cheval à la nature.

S'il y a une façon de couper les chevaux, ce doit être celle-là, parcequ'il n'en arrive jamais d'accidens, qu'il n'y a preſque pas de douleur, & que les chevaux guériſſent plus promptement.

CHAPITRE XI.

Deſcription Anatomique de la Queue du Cheval.

AVANT que de faire la deſcription de la queue du cheval, je vais parler de l'os ſacrum, comme faiſant la baſe de la queue, & donnant attache aux muſcles qui la font mouvoir.

L'os ſacrum eſt ſitué à la partie poſtérieure de l'épine, & ſupérieure du baſſin, & approche aſſez d'une figure pyramidale; il eſt compoſé dans les jeunes chevaux de cinq os, connus ſous le nom de fauſſes vertebres, & d'un ſeul dans les vieux. On y diſtingue deux extrêmités; l'une antérieure, qui eſt la plus large, & l'autre poſtérieure: deux faces, l'une interne & l'autre externe. On remarque à ces os, des éminences & des cavités; ſavoir à l'extrêmité antérieure, des apophiſes tranſverſes & un grand trou pour le paſſage de la moëlle de l'épine, appellé canal vertébral. On remarque encore à cette extrêmité deux facettes cartilagineuſes, pour recevoir deux facettes, pareillement cartilagineuſes, des apophiſes obliques de la derniere vertebre des lombes. On voit auſſi deux échancrures, qui jointes avec ces mêmes vertebres, forment un trou parfait à l'extrêmité poſtérieure; on apperçoit la continuité triangulaire du canal vertébral. A la face externe, on remarque cinq apophiſes épineuſes, & des apophiſes tranſverſes très irrégulieres, qui étant oſſifiées enſemble, forment une face pour s'articuler avec les os des îles; on y remarque auſſi cinq paires de trous, ainſi qu'à la face interne qui communiquent enſemble; mais les ouvertures

de

de la face interne ſont plus conſidérables : ces ouvertures ſervent de paſſage aux principaux troncs des nerfs ſacrés.

La queue eſt formée de dix-ſept ou dix-huit os, dont les trois & quatre premieres reſſemblent aſſez bien à une vertebre.

Ces os ſont mus ou ébranlés par le moyen de dix muſcles, dont quatre élevent la queue, & quatre l'abbaiſſent, & deux la portent ſur les côtés. Il faut ajouter à cela pluſieurs paquets muſculeux, bien diſtincts de ces muſcles, qui la portent ſur les côtés, leſquels prennent leurs attaches d'une vertebre à une autre. Les muſcles releveurs ſont diſtingués en longs & en courts releveurs. Les longs releveurs viennent de la continuation des muſcles ſacrolombaires, & très longs du dos, rampent tout le long des parties latérales des apophiſes épineuſes de l'os ſacrum, s'y attachent par leurs parties charnues, & vont en aminciſſant ſe terminer par de petites appendices tendineuſes, aux apophiſes demi-épineuſes des premiers nœuds de la queue, & aux inégalités ſupérieures des derniers.

Les courts releveurs prennent leurs attaches, aux parties latérales des trois & quatre dernieres apophiſes épineuſes de l'os ſacrum, & vont ſe terminer de même que les précédens.

Les abaiſſeurs ſont diſtingués de même en longs & en courts. Les longs prennent leurs attaches aux parties latérales de l'os ſacrum, rampent le long de ce bord en s'y attachant, paſſent enſuite au-deſſous, & lorſqu'ils ſont parvenus aux deuxiemes & aux troiſiemes nœuds de la queue, ils commencent à fournir pluſieurs tendons qui vont ſe terminer à la partie inférieure de chaque nœud.

Les courts abbaiſſeurs prennent leurs attaches dans la face interne de l'os ſacrum, entre le deuxieme & troiſieme

trou, rampent tout le long de cette face, & s'y attachent de même, & vont se terminer à côté du précédent à chaque vertebre. Ces muscles sont moins considérables que les premiers, par leur grosseur.

Les muscles latéraux sont, comme nous avons dit, deux en nombre; ils sont très minces ils larges supérieurement; ils ont leur attache fixe à la partie inférieure du bord latéral, & en se prolongeant aux apophises transverses des premiers nœuds de la queue, & vont se terminer par des bandes tendineuses aux parties latérales de ces mêmes os.

Les arteres sont au nombre de quatre principales; elles viennent des arteres honteuses internes, & de la vertebrale: les premieres viennent du bassin, tout le long de la partie inférieure de la queue, entre les muscles abbaisseurs; les autres, sont situées de même que celles-ci supérieurement & latéralement entre les muscles.

Les nerfs qui font mouvoir la queue viennent des nerfs sacrés, qui en s'épanouissant forment exactement ce que l'on appelle queue de cheval.

Maniere de couper la Queue à l'Angloise.

Il faut jetter le cheval par terre, du côté du montoir, préférablement à l'autre, pour avoir l'aisance d'opérer; examiner ensuite la queue, prendre ses dimensions pour ne pas faire les incisions trop près les unes des autres, car il en résulteroit une seule plaie; les bandes de la peau se déchireroient. On fait jusqu'à cinq incisions transversales, & cela vaut mieux, parceque plus la queue a d'étendue, plus elle se recourbe & semble former par son crin un éventail. La queue étant retroussée, il faut faire la premiere incision à deux pouces du rectum, de peur que dans

ce cas, l'on n'attaque les fibres du ſphincter de l'anus, ce qui formeroit une plaie fiſtuleuſe ; chaque inciſion doit ſe faire en deux tems : dans le premier on inciſe la peau, & on met les muſcles à découvert ; & dans le ſecond on les coupe, il en eſt de même des autres inciſions.

Il faut pour appareil mettre dans chaque inciſion des plumaceaux à ſec, que l'on contiendra par un bandage à dix chefs, ou par une bande circulaire ; on laiſſera cet appareil trois jours, pour que la ſuppuration s'établiſſe, & l'on aura ſoin d'imbiber les linges avec du vin tiede ; quand le gonflement & l'inflammation à la queue ſeront paſſés, ce qui ne manque jamais d'arriver, que la ſuppuration ſera bien établie, il faudra amputer la queue à la méthode ordinaire, à une diſtance égale des inciſions. On appliquera deſſus de la poudre de lycoperdon ; on évitera par-là les ravages que produit le feu, & on avancera la guériſon.

On ſe ſervira, pour les autres appareils, de digeſtif ſimple, ou bien du baume de térébenthine, & juſqu'à ce qu'il ſoit tems de mettre les deſſicatifs. Il faut laiſſer pendre la queue dans ſon état naturel ; car les muſcles abaiſſeurs étant coupés, les releveurs antagoniſtes font leur effet dès le moment même, & mieux encore lorſqu'ils ſont guéris.

REMARQUES.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus néceſſaire d'enſeigner la méthode de couper la queue à l'Angloiſe, que perſonne n'a encore donné la deſcription de la queue du cheval, ni parlé de la méthode de faire cette opération ; d'ailleurs ceux qui la pratiquent y joignent des appareils qui, bien loin d'être utiles, ſont ſouvent pernicieux. J'en ai vu pluſieurs exemples. Lorſque la ſection des muſcles eſt faite,

on a coutume de renverſer la queue ſur le dos, que l'on contient dans une eſpece de goutiere, comme il eſt repréſenté dans la traduction du livre de M. Bartlet, intitulé Gentilhomme Maréchal, planche II. En renverſant la queue, on en force les nœuds, on ôte l'action des muſcles releveurs; de plus il ſe forme des plis au commencement de la queue qui s'échauffent & forment une plaie qui fait tomber le crin. J'en ai vu dont les crevaſſes étoient ſi profondes, que l'on auroit dit que l'on avoit fait des inciſions ſupérieurement. Outre cela le renverſement occaſionne une compreſſion totale ſur les vaiſſeaux, qui quelquefois intercepte la circulation du ſang, l'inflammation s'en ſuit, de-là l'abcès, & quelquefois la gangrene, comme je l'ai vu arriver, joint à cela qu'il faut un mois, cinq ſemaines & plus, pour que la cicatrice ſe faſſe entierement; au lieu que dans la maniere dont je me ſers, c'eſt l'affaire de quinze à dix-huit jours au plus, & qu'il n'en arrive jamais rien de fâcheux. D'autres attachent une corde au bout de la queue, qu'ils font paſſer par-deſſus un rouleau qui eſt placé au plancher au-deſſus de la queue en ligne droite; enſuite ils font paſpaſſer cette même corde dans une poulie, au bas de laquelle ils mettent un poids de douze à dix huit livres, de façon que le cheval tient toujours la queue droite, ſoit qu'il aille à gauche, à droite, ou qu'il ſe couche. Cette maniere eſt en quelque façon préférable à l'autre, parcequ'elle n'occaſionne pas les crevaſſes ni les galles ſur le tronçon de la queue; mais en revanche cela tire la queue, occaſionne l'inflammation, les tiraillemens des ligamens intermédiaires & des muſcles releveurs, & retarde la guériſon de beaucoup; indépendamment, c'eſt que cela ne ſert à rien. J'en ai vu deux il n'y a pas long-tems, à qui il étoit ſurvenu deux dépôts entre la premiere ſection & l'anus.

Fig A

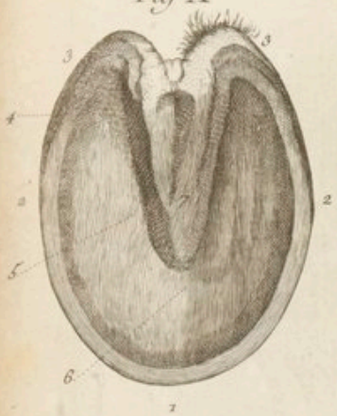


Fig C

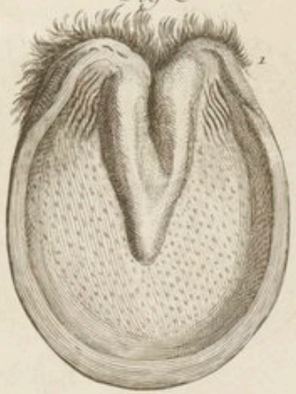


Fig B

Fig F

Fig. G

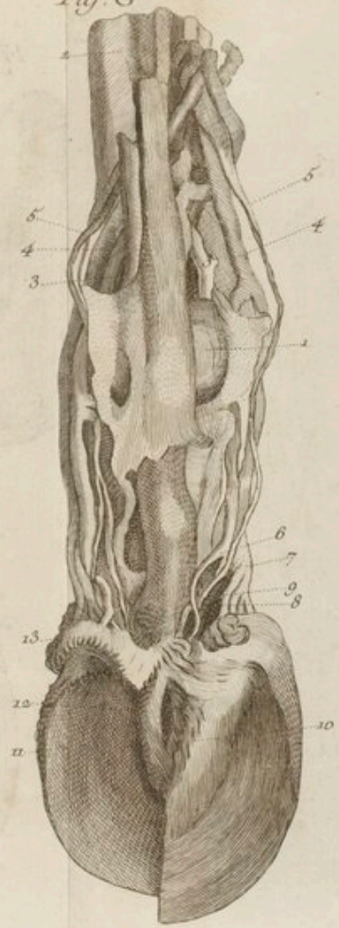


Fig H

Fig I

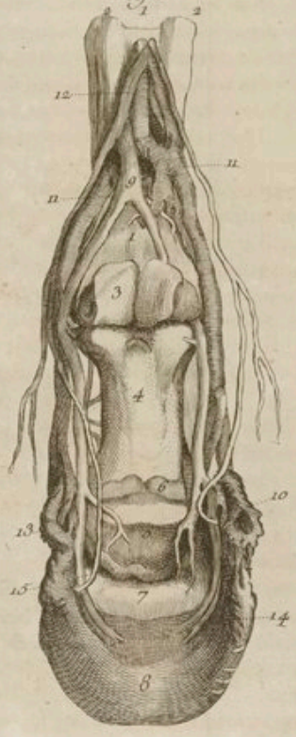


Fig K

Fig. E

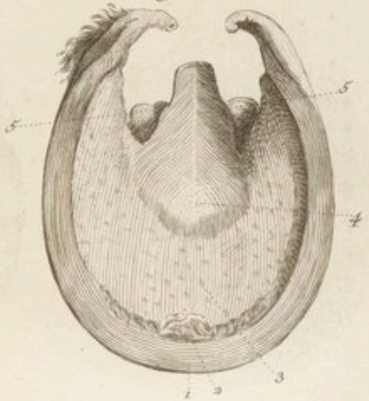


Fig. D

Fig A

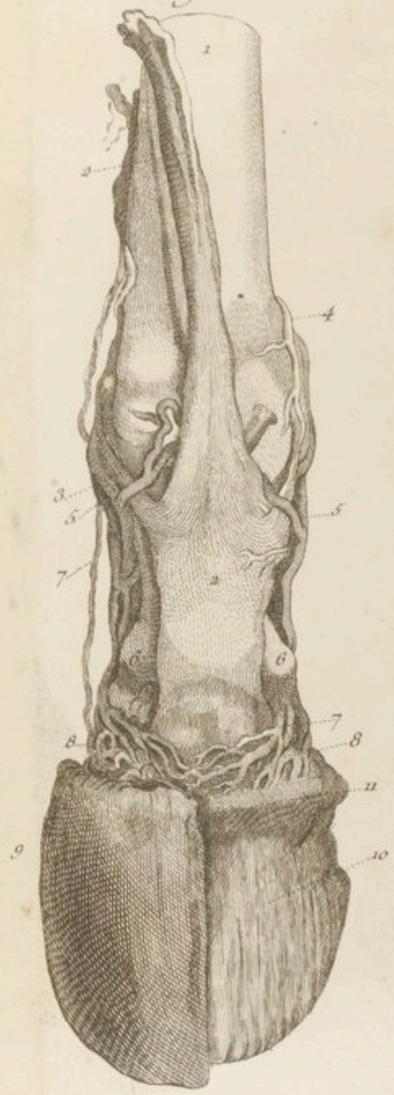


Fig B

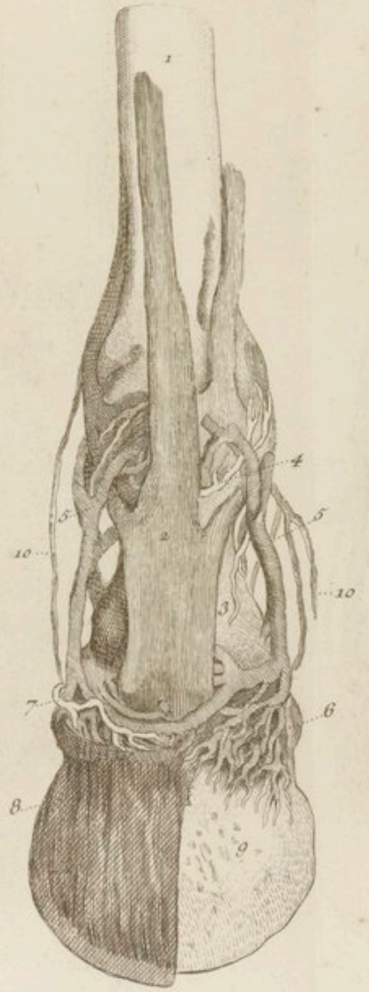


Fig C

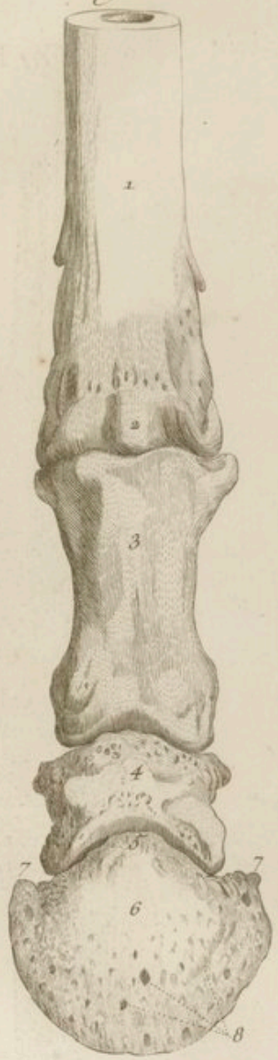


Fig D

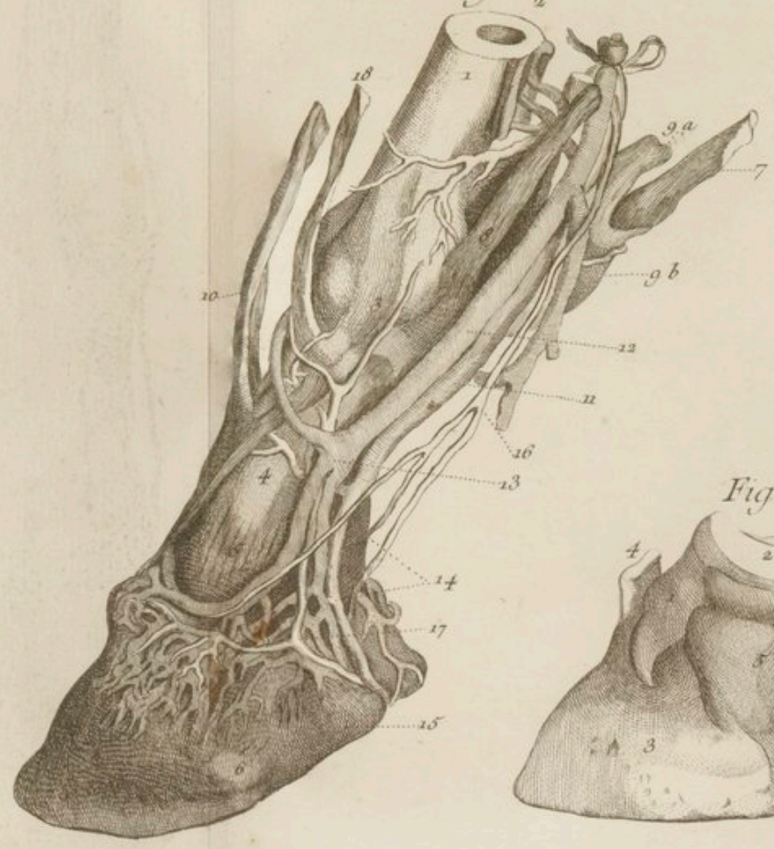
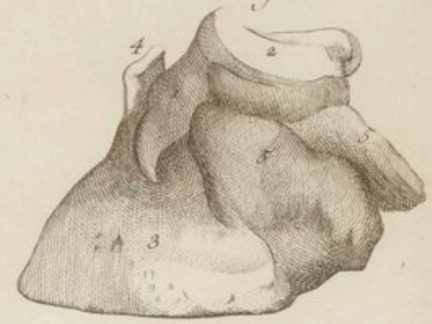


Fig E



CHAPITRE XII.

DU PIED DU CHEVAL.

IL n'eſt point de partie dans le cheval qui ſoit ſujette à autant de maladies que le pied. On place ordinairement dans la jambe, dans l'épaule, ou dans d'autres parties, une infinité de maladies qui n'ont leur ſiege que dans le pied, parcequ'on ne voit ni plaie, ni tumeur apparente; on dit que le mal n'eſt pas dans le pied, & on va chercher la maladie ailleurs. C'eſt une erreur commune encore aujourd'hui. Mon Pere eſt le premier qui ait découvert pluſieurs maladies qui ont leur ſiege dans le pied. Après avoir diſſéqué nombre de pieds, il découvrit & l'extenſion & la rupture du tendon d'achille, ou tendon fléchiſſeur du pied, la fracture de l'os coronaire, celle du pied & celle de l'os de la noix. Il vit que dans toutes ces maladies il n'y a aucun accident qui les manifeſte, & remarqua, par des obſervations ſuivies, que le mal qui fait boiter le cheval eſt dans le pied, preſque toutes les fois qu'on le place dans l'épaule, ou dans les hanches, &c.

Pour entendre & bien connoître les maladies du pied, il eſt néceſſaire d'en ſavoir la ſtructure, & de connoître les parties dont il eſt compoſé; c'eſt pourquoi j'ai cru devoir en donner une deſcription un peu étendue.

ARTICLE PREMIER.

Deſcription du Pied du Cheval.

LE pied du cheval eſt compoſé de parties dures & de molles. Les parties dures ſont les os : les parties molles ſont les chairs.

Toutes ces parties ſont contenues dans une boîte de corne, que l'on appelle *ſabot*.

Le ſabot a deux faces : l'une antérieure & ſupérieure, pour l'ordinaire convexe, qu'on appelle muraille ; je dis pour l'ordinaire, parcequ'au pied plat la muraille eſt concave : & l'autre inférieure, ordinairement concave, qu'on appelle ſole, parcequ'au pied comble la ſole eſt convexe. Il eſt bon de remarquer que les chevaux naiſſent aſſez ſouvent, avec des pieds plat ; mais non pas avec des pieds comble, qui ne le deviennent que par la ferrure.

La muraille eſt mince, molle & blanchâtre à ſa racine : à meſure qu'elle s'éloigne de la peau, elle devient plus dure & plus épaiſſe ; elle eſt fibreuſe extérieurement. Ces fibres ſont jointes étroitement les unes aux autres ; plus elle s'approche de terre, plus elle s'endurcit. Ces fibres ſe détachent par la macération : on les apperçoit encore aiſément dans les ſabots qui ont été expoſés long-tems à l'air.

La partie interne de la muraille eſt cannelée ou ſillonnée, elle eſt parſemée de petits ſillons ou cannelures, formés par des productions de fibres diſpoſées en larmes. On remarque à ſa partie ſupérieure interne, une demie goutiere, pour loger la chair de la couronne, dont je parlerai ci-après.

La muraille prend naiſſance de la peau, comme les ongles dans l'homme.

On la diviſe en muraille de la pince, en muraille des quartiers, & en muraille des talons.

La partie qui ſe préſente la premiere en levant le pied du cheval, ſe nomme ſole de corne. A cauſe de la différente nature de corne qui la compoſe, nous la diviſerons en trois parties.

La premiere eſt celle qui couvre immédiatement la ſole charnue dans ſa partie interne, par le ſuc nourricier qu'elle reçoit de cette ſole charnue, & qui ſert à la régénérer : à proportion que les lames qui la compoſent s'en éloignent, elle devient plus ſéche; de maniere que lorſqu'elle a pris toute ſa nourriture, le ſurplus ſe deſſéchant & s'atténuant s'en va en écaille; enſorte qu'on pourroit dire volontiers, qu'elle ſe dépouille elle-même d'un vêtement qui eſt inutile à conſerver. Son principal uſage dans cette partie là, eſt de préſerver la ſole charnue des accidens qui pourroient arriver, par la compreſſion des corps ſolides, qui ſe préſentent continuellement au pied de l'animal.

La deuxiéme eſt la partie qui forme les talons, & qui eſt produite par le contour poſtérieur & interne de la muraille, qui s'étend des deux côtés de la fourchette, pour venir s'unir avec la portion de la ſole, dont nous venons de parler. Sa principale fonction eſt de ſervir d'arc-boutans aux deux talons, & d'empêcher qu'ils ne ſe rapprochent l'un de l'autre; cette corne eſt liante, & ne s'écaille pas comme celle qui compoſe le reſte de la muraille, parce-qu'elle eſt perpétuellement nourrie par le ſuc qu'elle reçoit de la chair cannelée avec laquelle elle a de l'adhérence; elle ſoutient auſſi le tendon d'achilles, & ſert de ſecours aux chevaux à qui la nature n'a pas donné une groſſe fourchette.

La troiſiéme enfin, eſt ſa partie moyenne qui eſt la fourchette; c'eſt une corne mollaſſe & compacte, qui prend ſa nourriture de la fourchette charnue, & qui eſt deſtinée par ſa nature à ſe prêter à ſes mouvemens, & à la garantir des impreſſions extérieures. Cette corne ſe débarraſſe elle-même des accroiſſemens inutiles de ſa ſubſtance, mais d'une différente maniere de l'autre partie de la ſole de corne, qui ſe deſſeche; parcequ'ayant la nature d'une éponge, & par-là, ſe trouvant toujours imbibée de ſon ſuc nourricier, elle s'en va en eſpéce de filandres, telles que ſeroient les parties d'une éponge qui ſe deſſécheroit. Elle ſert auſſi à conſerver le tendon qui prend ſon attache à la partie inférieure du pied, & qui ſe trouve garanti par la fourchette charnue, des extenſions qui peuvent s'y faire.

Les parties tant dures que molles renfermées dans le ſabot, ſont les ſuivantes.

1°. La chair de la couronne.
2°. La chair cannelée.
3°. La ſole charnue.
4°. La fourchette charnue.
5°. L'os du pied.
6°. Une partie de l'os coronaire.
7°. L'os de la noix.
8°. Leur ligament.
9°. Leurs capſules.
10°. La terminaiſon des tendons.
11°. Les arteres.
12°. Les veines.
13°. Les vaiſſeaux lymphatiques.
14°. Les nerfs.
15°. Les glandes ſynoviales.
16°. Les cartilages du pied.

ARTICLE II.

De la Chair de la Couronne.

LA chair de la couronne eſt une chair dure, griſâtre extérieurement, blanchâtre intérieurement; elle eſt mammelonnée, & forme un bourlet qui recouvre le tendon extenſeur, à ſon attache ſur l'os du pied, la partie inférieure de l'os coronaire & les cartilages, & va juſqu'à la ſole charnue des talons en s'aminciſſant; elle eſt logée dans la demi-gouttiere de la muraille, à l'inſertion du poil: elle a très peu de vaiſſeaux ſanguins, mais elle a beaucoup de houpes nerveuſes.

ARTICLE III.

De la Chair cannelée.

LA chair cannelée eſt d'une ſubſtance bien différente de celle de la chair de la couronne; elle eſt compoſée de lames paralleles, entre leſquelles il y a des eſpaces, en forme de ſillons, pour recevoir les prolongemens de la corne cannelée; elle eſt parſemée de vaiſſeaux ſanguins, & eſt très ſenſible: elle a, de même que la chair de la couronne, beaucoup de houpes nerveuſes, & eſt adhérente à toute la convexité de l'os du pied.

La ſole charnue recouvre toute la ſurface inférieure de l'os du pied à laquelle elle eſt adhérente, excepté à l'endroit où s'attache le tendon fléchiſſeur du pied.

Elle recouvre auſſi la fourchette charnue; elle eſt cannelée à l'endroit des talons: dans le reſte de ſon étendue

elle eſt coriace, grainue & vergettée ; elle ſe replie ſur les bords de l'os du pied pour aller s'unir à la chair cannelée, de ſorte qu'on diroit que l'une n'eſt que la continuation de l'autre, & que les vaiſſeaux de la chair cannelée ſe continuent à la ſole charnue : car lorſqu'elle eſt détruite juſqu'à l'os, & qu'elle eſt à découvert, on voit qu'elle ſe régénere par de petits boutons, comme l'herbe dans la prairie ; ces boutons s'élevent des pores de l'os du pied, & forment tous enſemble la ſole charnue. Elle a des prolongemens qui s'enchaſſent dans les ſillons de la ſole de corne ; les filets nerveux n'y paroiſſent pas en auſſi grand nombre que dans la chair de la couronne & la chair cannelée. Elle eſt cependant très ſenſible.

La fourchette charnue eſt recouverte, comme nous l'avons dit, par la ſole charnue ; elle recouvre poſtérieurement le tendon fléchiſſeur à l'endroit de ſon attache, & s'étend latéralement juſqu'aux cartilages. Il eſt difficile de dire quelle eſt ſa ſubſtance ; on ſait ſeulement qu'elle eſt mollaſſe, ſpongieuſe & blanche ; elle reſſemble aſſez à la chair de la couronne dans ſon milieu : elle a très peu de vaiſſeaux ſanguins, & peu de nerfs ; car elle n'eſt pas ſenſible. Son uſage eſt de ſervir de point d'appui & de couſſinet au tendon d'Achilles ; c'eſt elle avec la fourchette de corne, qui ſoutient le poids du corps du cheval.

ARTICLE IV.

De l'Os du Pied.

L'Os du pied a la figure d'un croiſſant, ou d'un talon de femme renverſé : on y remarque des éminences & des cavités. Les éminences ſont au nombre de trois; l'une à la partie antérieure & ſupérieure pour l'attache du tendon extenſeur de cet os, & deux autres aux parties latérales pour l'attache des cartilages.

Les cavités ſont pluſieurs en nombre, 1°. dans ſa partie ſupérieure il y a deux facettes cartilagineuſes qui ſont l'empreinte des deux condiles de la partie inférieure de l'os coronaire.

2°. Aux parties intérieures des apophiſes latérales, on remarque deux trous, un de chaque côté, donnant paſſage à une veine.

3°. Au-deſſus de chaque apophiſe latérale, deux enfoncemens inégaux pour l'attache des cartilages.

4°. A la partie inférieure concave, on remarque une petite ligne tranſverſale ſaillante en forme de croiſſant, pour l'attache du tendon fléchiſſeur.

5°. Un peu plus haut, deux trous donnant paſſage à deux arteres principales, à deux veines, & à deux nerfs qui vont ſe diſtribuer dans la ſubſtance de l'os.

6°. Pluſieurs inégalités aux parties internes des apophiſes latérales, pour l'attache des ligamens de l'os de la noix.

7°. Pluſieurs petits trous dans la ſurface ſupérieure & antérieure de cet os, donnant paſſage aux différentes ramifications des arteres & veines qui vont ſe diſtribuer dans la ſubſtance de cet os.

ARTICLE V.

De l'Os Coronaire.

L'Os coronaire approche d'une figure quarrée; il eſt ſitué en partie ſur l'os du pied, & en partie ſur l'os de la noix. On peut y diſtinguer ſix faces comme à un cube, ſavoir la ſupérieure, l'inférieure, l'antérieure, la poſtérieure, & les deux latérales.

On obſerve à ſa partie ſupérieure deux facettes, enduites d'un cartilage, pour recevoir les deux condiles de l'extrêmité inférieure de l'os du paturon; à ſa partie inférieure, on remarque deux éminences en forme de condiles, qui ſervent à ſon articulation avec l'os du pied.

Enfin, on remarque à la partie ſupérieure, antérieure, poſtérieure & latérales, pluſieurs inégalités, donnant attache à pluſieurs parties tendineuſes & ligamenteuſes.

ARTICLE VI.

De l'Os de la Noix.

L'Os de la noix reſſemble aſſez par ſa figure à une navette de Tiſſerand; il eſt ſitué derriere l'os du pied & l'os coronaire, ſur le tendon d'Achilles.

On y remarque, 1°. deux facettes à ſa partie ſupérieure, à l'endroit de ſon union avec l'os coronaire.

2°. Pluſieurs inégalités pour l'attache des ligamens.

Tous ces os ſont contenus & liés enſemble par des ligamens; la plûpart ſont, outre cela, enveloppés de membranes capſulaires, qui contiennent la ſynovie qui

eſt une liqueur jaunâtre, deſtinée à lubrifier les ſurfaces des os, dans les articulations avec mouvemens.

ARTICLE VII.

Des Cartilages.

LES cartilages du pied ſont deux en nombre : leur figure eſt à-peu-près triangulaire; ils ſont ſitués ſur les parties latérales de l'os du pied, s'étendent depuis le tendon extenſeur du pied, juſqu'au repli de la muraille des talons, & ſont attachés par des fibres ligamenteuſes aux apophiſes latérales de l'os du pied. Ils ſont percés de quelques trous, pour laiſſer paſſer deux veines conſidérables; ils ſont moitié dans le ſabot, moitié dehors, ils ne ſont ſéparés de la peau que par le tiſſu cellulaire.

CHAPITRE XIII.

MALADIES DU PIED DU CHEVAL.

LE pied du cheval eſt ſujet à un grand nombre de maladies : j'en connois plus de ſoixante; les unes viennent de la ferrure, les autres viennent d'autres cauſes. Je vais commencer par celles qui viennnent de la ferrure.

Les maladies qui viennent de la ferrure ſont de trois eſpéces : celles qui viennent de l'implantation du clou; celles qui viennent de l'application du fer, & celles qui viennent du parement du pied.

ARTICLE PREMIER.

Accidens qui viennent de l'Implantation du Clou.

CES accidens ſont de trois ſortes; ou bien le clou entre dans la chair, & en eſt retiré ſur le champ: c'eſt ce qu'on appelle *piquûre* ou *retraite.*

Ou bien le clou entre dans la chair, & y reſte quelque tems; c'eſt ce qu'on appelle *enclouure.*

Ou bien le clou, au lieu d'entrer dans la muraille, pénétre entre la muraille & la chair cannelée; c'eſt ce qu'on appelle *clou qui ſerre la veine*, ou *pied ſerré.*

ARTICLE II.

De la Piquûre, ou Retraite.

ON eſt ſujet à piquer le cheval dans pluſieurs cas, 1°. lorſque le fer eſt trop juſte ou étampé trop gras: dans ce cas, ou pique la ſole charnue; ſi le clou entre trop avant, il perce la ſole charnue & la chair cannelée: il perce quelquefois de part en part; on voit pour lors ſortir le ſang du côté de la muraille, & du côté de la ſole.

2°. Lorſque le fer eſt étampé trop maigre, ou qu'il y a peu de corne, on eſt obligé de puiſer * pour aller prendre la bonne corne; la pointe du clou eſt tournée du côté de la chair cannelée qui eſt ſujette dans ce cas, à être piquée.

* C'eſt aller chercher la corne, avec la pointe du clou.

On connoît que le cheval eſt piqué, par le mouvement qu'il fait.

3°. Lorſque la pointe du clou n'a pas aſſez de force pour percer la corne en dehors, elle perce en dedans, & pique la chair cannelée.

4°. Lorſqu'on abandonne le clou, & qu'on ne le conduit pas juſqu'à ce qu'on ſente, par la réſiſtance que la muraille externe préſente, qu'on eſt prêt de ſortir, & que le clou a gagné la partie externe de la muraille. Dans ces cas le clou va piquer la chair cannelée; on s'en apperçoit parceque le cheval retire ſon pied.

5°. Lorſque le clou eſt pailleux, il fait deux lames, dont l'une entre quelquefois dans la chair cannelée, & l'autre ſort en dehors.

6°. Lorſqu'en brochant on rencontre une ſouche, qui eſt une portion d'un vieux clou : cette ſouche renvoie la pointe du clou en dedans, & fait piquer la chair cannelée.

7°. Lorſqu'on met des clous dans les vieux trous, & qu'on ne conduit pas le clou, on peut faire une fauſſe route & piquer le cheval.

8°. Lorſqu'en brochant un clou, la pointe ſe rompt dans la muraille, pour lors le reſte du clou n'ayant point de pointe, ne peut pas percer la muraille, & entre dans la chair cannelée.

On retire la partie ſupérieure du clou, & on laiſſe la partie inférieure, croyant qu'elle ne coude pas; cependant elle fait ſouvent cet effet, & preſſe la chair cannelée. Dans ce cas il faut tâcher d'arracher la partie du clou qui eſt dans le pied, avec les triquoiſes ou pinces faites exprès, appellées *bec de corbin*. Si on ne peut pas la pincer, il faut

couper une partie de la muraille avec le rogne pied, pour aller chercher cette partie du clou.

Curation.

Dans la ſimple piquûre, lorſque l'on retire le clou ſur-le-champ, il n'y a rien à faire; elle eſt ordinairement ſans danger. De cent chevaux piqués de cette façon, à peine y en a-t-il ſix qui boitent. Il faut ſeulement s'abſtenir de mettre des clous dans le même trou, de peur de cauſer une irritation & l'inflammation.

Si cependant le cheval venoit à boiter, & qu'il ſe fût formé de la matiere, il faudroit parer bien le pied, & faire ouverture juſqu'au fond de la piquûre, y mettre des tentes imbibées de térébenthine, & appliquer ſur la ſole de quoi l'humecter & la nourrir.

ARTICLE III.

De l'Enclouure.

ENCLOUER un cheval, c'eſt planter un clou dans la chair, & l'y laiſſer.

Cauſes de l'Enclouure.

L'enclouure ne differe de la piquure que parceque dans celle ci on retire ſur-le-champ le clou, au lieu que dans l'enclouure on le laiſſe; ainſi les cauſes de l'enclouure ſont les mêmes que celles de la piquure.

Diagnoſtic.

Diagnoſtic.

On connoît l'enclouure, lorſqu'après avoir déferré & paré le pied, on voit que le clou eſt dans la chair; ou lorſqu'en le pinçant avec les triquoiſes, le cheval feint quand on touche l'endroit de l'enclouure.

Curation.

Si on s'apperçoit ſur-le-champ, ou qu'on ſoupçonne, que le cheval ſoit encloué, il faut retirer le clou; & quoique le ſang ſorte par la ſole de corne & par la muraille, il n'y a pas ordinairement de danger. C'eſt un mal leger, qui ſe guérit ordinairement de lui-même.

Mais s'il s'eſt formé du pus par le ſejour du clou dans la chair, il faut, après avoir déferré le pied boiteux, faire une ouverture profonde entre la ſole de corne & la muraille, & aller juſqu'au vif de la chair cannelée, & panſer comme la piquure.

Si, malgré l'ouverture, la matiere fuſoit juſqu'au-deſſus du ſabot vers la couronne, ce qu'on appelle *ſouffler au poil*, il ne faudroit pas s'oppoſer à la ſortie du pus de ce côté-là, comme font nombre de perſonnes qui appliquent des défenſifs ou de forts aſtringens, ou qui mettent le feu dès qu'ils apperçoivent une groſſeur à la couronne, qui annonce la fougue du pus; ils ne font par-là qu'enfermer, comme on dit, le loup dans la bergerie. Le pus ne trouvant pas d'iſſue, ſejourne ſous la muraille, creuſe, fuſe & fait un ravage qui rend ſouvent la maladie incurable. Il faut au contraire favoriſer la ſortie du pus par le moyen des ſuppuratifs & des émolliens; le pus ayant la liberté de

s'écouler, le cheval guérit, ſans aucun remede, dans l'eſpace de quinze ou vingt jours.

Si le clou a piqué l'os du pied (on s'en apperçoit parce-qu'il en ſort beaucoup de matiere, & qu'en ſondant on ſent l'os à découvert), il faut deſſoler le cheval, afin de donner ouverture à l'eſquille que l'exfoliation de l'os doit faire tomber; c'eſt le moyen de guérir le plus sûr & le plus prompt.

Il faut examiner avec ſoin s'il n'eſt pas reſté dans l'endroit de la piquure quelque reſte de clou, & panſer la plaie avec des plumaceaux chargés de térébenthine. Si la matiere, en ſejournant auprès des talons, avoit gâté le cartilage, il faudroit extirper la partie gâtée.

ARTICLE IV.

Maniere de deſſoler.

ON prépare, ſi l'on veut, le pied à l'opération un ou deux jours avant; cette préparation conſiſte à humecter le pied, afin de rendre la ſole plus ſouple & l'opération moins douloureuſe. Comme rien n'humecte mieux que l'eau, il faut appliquer ſur la ſole de la terre glaiſe bien imbibée d'eau ſimple.

La ſole qui eſt poreuſe, à-peu près comme une éponge, pompe l'eau & ſe ramollit dans peu de tems. On peut auſſi deſſoler ſans préparation.

On commence par parer le pied du cheval, pour diminuer l'épaiſſeur de la ſole, & la rendre ſouple, pliante & plus aiſée à l'enlever; on pare peu ou beaucoup ſuivant le beſoin. Si la ſole eſt épaiſſe, il faut parer beaucoup pour

en diminuer l'épaiſſeur & la roideur ; ſi elle eſt mince & foible, il faut parer peu de peur qu'elle ne ſe caſſe, lorſqu'on fera effort pour l'enlever ; enfin, il faut que la ſole ſoit dans un état convenable de ſoupleſſe & de force.

Il faut abattre en même tems de la muraille, & n'en laiſſer que ce qu'il en faut pour attacher le clou, parceque ſi on laiſſoit la muraille dans ſa hauteur ; il y auroit dans le pied un grand eſpace qu'il faudroit remplir de plumaceaux, ce qui échaufferoit la ſole charnue.

On prépare, ſelon la plaie, un fer pour tenir l'appareil, & on tient les clous affilés tout prêts ; il faut qu'ils ſoient courts & roides, afin qu'ils puiſſent percer la corne ſans ployer.

Lorſque le pied eſt paré de la maniere que je l'ai dit, on cerne avec la corniere du boutoir la ſole tout autour de la muraille, afin de l'en détacher, on va juſqu'aux talons, & on coupe les arc-boutans ; on ſerre fortement le paturon avec une corde pour comprimer l'artere, & empêcher l'hémorrhagie ; cela étant fait, on ſouleve la ſole autour de la muraille avec la corniere du boutoir, ou avec le biſtouri : il vaut mieux le faire avec la corniere, on a moins de grace, il eſt vrai, mais on fait moins de mal, car le biſtouri pour l'ordinaire, coupe la ſole charnue, & y fait des entailles qui aggravent conſidérablement le mal, & augmentent le danger de l'opération.

Enſuite on détache la ſole de corne de la ſole charnue avec un élévatoire ou leve-ſole, qu'on introduit entre la ſole de corne & la ſole charnue, en commençant en pince & continuant ſur les côtés, & prenant la muraille pour point d'appui. Lorſque la ſole de corne a été ainſi ſoulevée, on la prend avec les triquoiſes, on la ſouleve en la renverſant, faiſant aux triquoiſes un point d'appui ſur la ſole du côté oppoſé à celui qu'on détache : lorſqu'un côté eſt détaché,

on ſouleve l'autre avec les triquoiſes de la même façon ; lorſque la ſole de corne eſt détachée des deux côtés, & en pince juſqu'à la fourchette, on la prend avec les triquoiſes du côté de la pince, & on la renverſe ſur les talons ; on l'enleve facilement lorſqu'on a eu ſoin de cerner la ſole du côté des talons.

Lorſque la ſole eſt enlevée, on examine le pied, & s'il y a quelque opération à y faire, on la fait ſur le champ ; on attache avec quatre clous ſeulement, un fer préparé pour cela, tel qu'on le voit ſur la planche des fers de deſſolure, à la fin de ce Livre : on a ſoin de ne pas ſerrer le fer, comme quand on ferre à demeure ; enſuite on fait le panſement ſuivant.

Pour premier appareil on met ſur la ſole charnue, des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine ſeule, ou chargés outre cela de térébenthine ; la ſole étant couverte de plumaceaux, on contient l'appareil par le moyen de deux écliſſes de bois flexible, qu'on met en long, & d'une troiſieme en travers ; on tient ces écliſſes prêtes, on les fait entrer entre le fer & la muraille, obſervant de ne pas comprimer la ſole charnue en pince ; on enveloppe le ſabot de remolade, qu'on contient avec un enveloppe & une ligature large : on ne leve ce premier appareil qu'au bout de cinq jours, de peur d'hémorrhagie. Le cinquiéme jour on leve l'appareil ; on panſe avec des plumaceaux chargés de térébenthine, dont on couvre toute la ſole charnue, & on continue ce traitement juſqu'à la fin de la guériſon.

REMARQUES.

1°. Quand on ſouleve la ſole de corne, il faut prendre garde de ne pas introduire l'élévatoire, entre l'os du pied & la muraille, comme on le fait aſſez ſouvent lorſqu'on

deſſole des pieds combles, parceque dans ce cas, l'os du pied ſaille; on ſouleve pour ainſi dire l'os du pied, ou du moins on fait baiſſer la muraille, & l'os ſemble s'élever: cette manœuvre cauſe un mal grave & ſouvent fâcheux.

2°. Il faut prendre garde de ne pas introduire le leve-ſole, entre l'os du pied & la ſole charnue de peur de l'enlever.

3°. De ne pas meurtrir ni déchirer la ſole charnue avec l'élévatoire, en appuyant deſſus ou en biaiſant.

4°. De ne pas comprimer en panſant la ſole charnue en pince, ce qui cauſeroit des accidens fâcheux, comme l'inflammation de cette partie, une douleur extrême, la fiévre, & quelquefois la mort, j'en ai vu des exemples.

5°. De ne pas fatiguer ni endommager la ſole charnue, de peur d'y cauſer une inflammation, & de rendre la guériſon plus difficile & plus longue.

ARTICLE V.

Pied ſerré, ou Clou qui ſerre la veine.

ON appelle clou qui ſerre la veine, un clou qui comprime la chair cannelée; or la chair cannelée peut-être comprimée par le clou, lorſqu'il penetre entre la muraille & la chair cannelée, lorſqu'il entre ſi peu dans l'épaiſſeur de la muraille qu'il touche preſque la chair cannelée, & lorſqu'il coude.

1°. Le clou pénetre entre la muraille & la chair cannelée, lorſque le fer eſt étampé trop gras, ou lorſqu'il eſt étampé trop maigre par les raiſons que nous avons dites ci-deſſus.

2°. La chair cannelée peut-être comprimée lorſqu'il trouve une ſouche, parceque la pointe du clou paſſant devant la ſouche ou derriere, fait une eſpece de coin qui

comprime la chair cannelée ; ou lorſque la contre-percure étant trop grande, le clou ſe tourne de côté, & fait élargir la corne ; ou lorſque le clou eſt trop fort de lame : dans tous ces cas, la chair cannelée eſt comprimée, les vaiſſeaux reſſerrés, la circulation arrêtée ; de-là, l'inflammation, & la formation de la matiere.

Diagnoſtic.

Le diagnoſtic eſt le même que celui de l'enclouure ; on s'en apperçoit en ſondant avec les triquoiſes : l'endroit où le pied eſt plus ſenſible, eſt l'endroit du clou qui le ſerre.

Si le clou ſerre depuis peu, il n'y a qu'une ſimple inflammation ; s'il eſt ancien, il s'y forme de la matiere.

Curation.

Si on s'apperçoit ſur le champ que le cheval a le pied ſerré, il faut déferrer le cheval, ou du moins retirer le clou qui cauſe le mal, & n'en point remettre à la place ; mais ſi le mal eſt ancien, & qu'il y ait de la matiere, il faut mettre en uſage les remedes de l'enclouure, dont je viens de parler.

CHAPITRE XIV.

ACCIDENS QUI ARRIVENT DE L'APPLICATION DU FER.

ARTICLE PREMIER.

Sole brûlée.

LORSQU'ON fait porter le fer à chaud ſur la ſole de corne, comme cela eſt très ordinaire, on brûle la ſole de corne, & la ſole charnue s'en reſſent; on l'échauffe & quelquefois même on la brûle : d'ailleurs le feu fait criſper les vaiſſeaux lymphatiques, qui fourniſſent la nourriture à la corne, les reſſerre, & la lymphe ne peut plus circuler; il enleve outre cela toute l'humidité du pied, le deſſeche & l'enflamme, & le cheval devient boiteux; quelquefois la fievre ſurvient, & le cheval eſt en danger, & même j'en ai vu périr.

Diagnoſtic.

On reconnoît la ſole brûlée, lorſqu'en blanchiſſant le pied, on voit ſortir une eau rouſſe par les pores de la corne.

Remedes.

Il faut parer à la roſée, & cerner la ſole autour de la muraille, comme ſi on vouloit deſſoler & mettre dans la rainure des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, qu'on arroſe tous les jours deux fois, & on couvre de remolade le milieu de la ſole.

ARTICLE II.

Sole échauffée.

LORSQUE le fer n'eſt qu'à demi chaud, & qu'on le tient long-tems appliqué ſur le pied, on échauffe la ſole charnue & la chair cannelée ; c'eſt ce qu'on appelle *ſole échauffée.*

On s'imagine, parceque le fer n'eſt pas rouge, que le pied ne s'échauffe pas; on parle, on regarde de côté & d'autre en tenant le fer ſur le pied; on appuie, avec les triquoiſes le fer ſur la corne, afin de lui faire prendre l'impreſſion du fer, pendant ce tems la chaleur pénetre dans le pied. Si la ſole de corne eſt mince, le pied s'échauffe plus facilement. Si la ſole eſt épaiſſe, elle garde plus long-tems la chaleur.

ARTICLE III.

Sole comprimée par le Fer.

LORSQUE la ſole porte ſur le fer, elle ſe trouve comprimée, & le cheval devient boiteux.

Remedes.

Il faut ajuſter le fer ſuivant la conformation du pied. Voyez ci-après la ferrure des pieds plats.

ARTICLE IV.

Pieds ſerrés par les Fers trop voutés.

LORSQUE les fers ſont trop voutés, ils font l'effet d'une pincette, ils font reſſerrer les pieds foibles. Plus le poids du corps eſt conſidérable, plus le pied eſt ſerré : voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE V.

Talons foulés.

LORSQUE les éponges ſont trop fortes & trop longues, elles foulent les talons & les meurtriſſent, & produiſent des bleimes. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE VI.

Quartier renverſé.

LORSQUE le fer eſt trop entolé ſur les quartiers, & qu'il porte ſur un quartier foible, il le fait renverſer ; c'eſt ce qu'on appelle *quartier renverſé*. On ſent bien que dans ce cas il ne faut pas entoler le fer.

ARTICLE VII.

Faux Quartiers foulés.

SI le fer eſt long, le faux quartier portera deſſus, & ſera foulé. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE VIII.

Des Oignons.

L'OIGNON eſt une groſſeur qui vient à la ſole, plus ſouvent en dedans qu'en dehors.

Cauſes.

Cette élévation de la ſole de corne n'eſt pas un vice de la ſole, mais de l'os du pied, dont la partie concave eſt devenu convexe par la ferrure. Lorſque le fer ne porte que ſur la muraille, il la fait renverſer en dehors; l'os du pied ſuit la muraille, il eſt pouſſé en dehors, & peu à peu la partie concave, à force de ſe refléchir, devient convexe. La ſole qui eſt appliquée ſur l'os du pied, prend la même forme que l'os du pied dans cet endroit, & forme une élévation, qu'on appelle *oignon.*

Curation.

Il faut entoler le fer. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE IX.

De la Bleime.

ON appelle *Bleime* une rougeur à la ſole des talons.

La bleime eſt de deux eſpeces; l'une eſt naturelle, & l'autre contre nature.

La bleime naturelle eſt celle qui vient aux pieds qui ont de forts talons, ſans cauſe apparente; & elle eſt de quatre eſpeces.

Dans la premiere, il y a une rougeur qui vient d'un ſang extravaſé & deſſeché dans les pores de la ſole de corne.

Dans la ſeconde, on voit une tache noire à la corne qui eſt fendue, qu'on diroit être un clou de rue; en ſuivant cette tache, on trouve la chair cannelée noirâtre, & comme pourrie.

Dans la troiſieme, on voit, en parant, ſortir du pus de la chair cannelée des talons.

Dans la quatrieme, on s'apperçoit, en parant, d'un décernement de la muraille avec la ſole des talons, cauſé par la matiere qui eſt noire & en petite quantité.

A ces quatre eſpeces on peut en ajouter une cinquieme. Dans cette derniere la muraille des talons eſt renverſée en forme d'huitre à l'écaille; elle fait un rebord en dedans, qui comprime la chair cannelée des talons; les arcboutans manquent à ces ſortes de pied, s'il y a très peu de ſole; elle eſt très mince, & elle cede facilement, lorſqu'on la preſſe avec le pouce.

La bleime contre nature eſt celle qui vient de la ferrure. Les talons bas portant ſur le fer, ſont meurtris, foulés & comprimés par le fer. C'eſt cette meurtriſſure qui eſt

la cauſe de la bleime contre nature ; voyez le remede de cette derniere eſpece à l'article de la Ferrure pour les talons bas.

Curation.

Dans la premiere eſpece, où le ſang eſt extravaſé & deſſéché, comme le cheval ne boite que lorſque le pied eſt trop ſec, il faut avoir ſoin de tenir le pied frais en l'humectant, & abattant du talon toutes les fois qu'on le ferre.

Dans la ſeconde eſpece, où il y a une tache noire à la corne de l'arcboutant, & où la chair cannelée eſt gâtée, il faut faire ouverture avec le boutoir ou la renette, & y introduire des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, qu'il faut tenir comprimés, de peur que la chair ne ſurmonte.

Dans la troiſieme eſpece, où l'on voit ſortir, en parant, du pus de la chair cannelée des talons, il faut faire la même choſe.

Dans la quatrieme, où la muraille eſt détachée de la ſole de corne & de la ſole charnue des talons, il faut abattre de la muraille du talon, parer à la roſée le pied, & ſur tout l'endroit du talon ; enſuite ſuivre avec les renettes cette matiere noire qui eſt entre la muraille & la ſole de corne, & faire le même panſement qu'aux autres.

La cinquieme vient de la mauvaiſe conformation du pied ; les talons n'ont preſque point d'arcboutans. La bleime n'eſt recouverte que de très peu de corne. Le cheval eſt fort ſenſible à cet endroit, parceque la muraille ſe renverſe & pince la chair cannelée. Il faut enlever, avec le boutoir, cette corne renverſée, qui comprime la chair cannelée des arcboutans.

Quelquefois il vient du pus ; dans ce cas il faut faire ouverture, pour donner iſſue à la matiere ; mais il ne faut pas faire l'ouverture trop grande, de peur que la chair ne ſurmonte & ne forme une ceriſe. Il faut appliquer des plumaceaux les uns ſur les autres, afin de maintenir la chair qui bombe naturellement, & qui a du penchant à ſurmonter.

CHAPITRE XV.

ARTICLE PREMIER.

Clou de Rue.

ON entend par clou-de-rue, tout corps étranger qui pénetre dans la ſole de corne ; ſoit que le cheval le prenne à l'écurie, ou dans la cour, ou dans la rue, ou à la campagne.

Il y a trois ſortes de clous-de-rue ; le ſimple, le grave & l'incurable : le clou-de-rue ſimple eſt celui qui ne perce que la fourchette charnue, ou la ſole charnue.

Le grave eſt celui qui pique, ſoit le tendon, ſoit les ligamens de l'os de la noix, ou l'artere, ou l'os du pied. Lorſqu'il pique l'arc-boutant, il n'eſt grave que lorſque la matiere a gâté le cartilage.

Le clou-de-rue incurable eſt celui qui offenſe l'os de la noix, ou l'os coronaire à leur partie cartilagineuſe. Ils ne ſe guériſſent pas, parceque les os ne s'exfolient jamais, à l'endroit de leur articulation, & ſe conſument peu-à-peu par la carie.

Curation du Clou de Rue ſimple.

Si le clou n'a percé que la ſole de corne, & qu'il n'ait point atteint la ſole charnue (ce qu'on connoîtra s'il ne paroît pas de ſang), il n'y a rien à faire, il ſe guérit de lui-même. Le clou-de-rue qui perce la fourchette en biaiſant, & va gagner le paturon, n'eſt pas dangereux ; parceque la fourchette n'a preſque point de ſenſibilité : le cheval guérit en marchant.

Si le clou a touché la ſole charnue, mais légerement, il n'eſt pas dangéreux pour l'ordinaire ; de vingt chevaux piqués de cette façon, il y en a dix au moins, qui guériſſent ſans aucun remede. Cependant il eſt prudent de faire une petite ouverture pour y introduire, ſoit de l'eſſence de térébenthine, ſoit d'autres remedes convenables ; il faut auſſi mettre quelque choſe d'onctueux, pour humecter la ſole de corne dans le pied.

Si le clou-de-rue a touché l'os du pied, ce qu'on connoît par le moyen de la ſonde, il eſt rare que cet os ne s'exfolie pas. Alors il faut faire une bonne ouverture à la ſole de corne, après avoir paré profondément le pied, afin de donner jour & iſſue à l'eſquille. Il faut mettre ſur cet os deux ou trois petits plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine ſimple, lever l'appareil au bout de ſix jours, continuer à panſer la plaie de deux jours l'un, juſqu'à l'exfoliation faite ; puis ſe ſervir d'égyptiac, pour cicatriſer. Cette maladie dure environ quarante jours.

Quelquefois la deſſolure eſt le plus ſûr pour avancer la guériſon.

Curation du Clou de Rue grave.

Si le tendon a été percé récemment (on s'en apperçoit

aiſément, parcequ'on voit ſortir la ſynovie), il faut deux ou trois mois pour le rétablir; il arrive quelquefois que le cheval boite, quoiqu'il ſoit guéri, mais cela eſt rare.

S'il ne ſort point de ſynovie, & que néanmoins on ſoupçonne que le tendon eſt offenſé (il faut s'en aſſurer par le moyen de la ſonde); ſi on ſent l'os, il eſt certain que le tendon a été percé: dans ce cas, il faut deſſoler; enſuite emporter l'endroit de la fourchette qui eſt piquée, & introduire une ſonde cannelée dans le fond de la plaie, & dans la rainure de la ſonde, un biſtouri avec lequel on débride un peu le tendon longitudinalement, & non tranſverſalement: il faut garnir tout le pourtour de la ſole charnue, excepté l'endroit de la plaie, de plumaceaux d'étoupes imbibés d'eſſence de térébenthine; introduire dans la plaie de petites tentes trempées dans le baume de Fioraventi, ou dans l'eſſence de térébenthine, & couvrir ces tentes de plumaceaux imbibés de la même eſſence.

On laiſſe le premier appareil ſur la plaie pendant trois jours; enſuite on la panſe tous les jours, ſur-tout dans les tems chauds. Pour les plumaceaux de la ſole charnue, on les leve cinq ou ſix jours après la deſſolure, ayant ſoin de les arroſer tous les jours avec l'eſſence de térébenthine, de façon qu'elle pénetre juſqu'à l'os, ſans lever les écliſſes.

Quand on panſe le cheval, il faut avoir ſoin de faire lever le pied du cheval très doucement; il faut pouſſer avec le genou (ſi c'eſt le pied de derriere), la jambe du cheval; afin que le cheval ne ploie pas le paturon, & ne pas mettre la main au pied de peur de cauſer une hémorragie.

Si au bout de quinze ou vingt jours, on ne voit point d'amandement, ou même que le cheval boite davantage,

& qu'on apperçoive un gonflement dans le paturon, il faut encore débrider depuis la plaie juſqu'au paturon, en ſe ſervant de la ſonde cannelée, comme nous avons dit ci-deſſus : on peut auſſi paſſer un ſeton qui traverſe la plaie & le paturon, & imbiber le ruban du ſeton de baume de Fioraventi, ou d'eſſence de térébenthine.

Il ne faut pas ſe ſervir d'onguent corroſif, parcequ'il corroderoit la partie cartilagineuſe de l'os de la noix, & cauſeroit un mal incurable.

Toutes les fois que le tendon eſt piqué, il faut qu'il s'exfolie, ou pour mieux dire, que l'eſcare tombe; car les tendons piqués ne s'exfolient pas comme les os : la différence qu'il y a, c'eſt que dans le cas du tendon, le cheval boite quelquefois long-tems après la cicatrice, & que dans celui de l'os, dès qu'il s'eſt exfolié le cheval eſt guéri, ſans boiter & ſans retour.

Si l'on ſoupçonne que le ligament qui unit l'os de la noix avec l'os du pied eſt piqué, il faut panſer le cheval deux fois par jour, de peur que le ligament ne ſe gâte par le ſéjour de la matiere.

Si le clou-de-rue a percé dans la partie concave de l'os du pied, ce que l'on reconnoît, lorſqu'en ſondant, on ſent l'os du pied à découvert, il faut faire une ouverture pour donner jour à l'eſquille qui en ſortira; mais le plus court eſt de deſſoler. Enſuite on coupera le bout de la fourchette charnue; & on ſe ſervira de la ſonde cannelée, comme nous avons dit ci-deſſus : il faut éviter de fendre le tendon, parceque cette partie s'exfolie d'elle-même à l'endroit de ſon attache.

Si l'artere qui entre dans la partie concave de l'os du pied a été piquée, ce qui ſe connoît par l'hémorragie, il faut deſſoler le cheval; faire une ouverture comme nous l'avons

l'avons dit ; faire de petits plumaceaux d'étoupes bien durs, chargés de térébenthine de Veniſe, ou trempés dans ſon eſſence, & les appliquer ſur l'artere de façon qu'ils ſervent de point d'appui, afin d'arrêter l'hémorragie : on levera l'appareil au bout de ſix jours, & enſuite on panſera la plaie tous les jours de la même maniere.

Si le clou-de-rue, après avoir percé l'arc-boutant, attaque le cartilage à ſa partie inférieure, il faut faire l'opération du Javart-encorné ; c'eſt-à-dire qu'il faut couper une partie du ſabot, pour extirper le cartilage qui eſt gâté. Voyez l'article du Javart encorné.

ARTICLE II.

Clous de Rue incurables.

JE n'en parlerai que pour les faire connoître, afin qu'on ne mette en uſage aucune opération, ni aucuns remedes qui feroient une dépenſe inutile.

Les clous-de-rue ſont incurables, 1°. lorſque le tendon a été piqué, & que par une ſuite de cette piquûre, la matiere par ſon ſéjour a corrodé la partie cartilagineuſe de l'os de la noix, & a altéré la ſynovie.

2°. Lorſqu'on a appliqué ſur les plaies de clous-de-rue, des onguens corroſifs qui ont fait le même effet ſur cet os.

3°. Lorſque le clou-de-rue a piqué l'os de la noix, ou l'os coronaire, parceque ces os ſont d'un tiſſu ſpongieux qui ſe corrode & ſe mine peu-à-peu, ſans s'exfolier, parceque les cartilages dont ces os ſont enduits, ne s'exfolient pas : ce qui fait que la plaie ne ſe cicatriſe jamais, & qu'il en ſort toujours une ſanie ſanguinolente. On re-

connoît ſi ces os ſont cariés par le moyen de la ſonde; ſi en ſondant on ſent que la ſurface de l'os eſt égale, unie & polie, c'eſt une preuve qu'on touche le cartilage, & que l'os n'eſt pas carié; mais ſi on ſent que la ſurface eſt inégale & raboteuſe, c'eſt une marque que l'os eſt carié. Voyez la forme de l'os & les planches du pied.

ARTICLE III.

De l'Encaſtelure.

L'ENCASTELURE eſt un reſſerrement de la muraille à la couronne, aux quartiers & aux talons, & non un reſſerrement aux talons ſeulement, comme le penſent certaines perſonnes.

L'encaſtelure eſt naturelle ou accidentelle. La naturelle n'a pas ordinairement de ſuites fâcheuſes : elle ne fait pas boiter le cheval, pourvu qu'on ne pare pas le pied; mais ſi on le pare, le pied deviendra plus encaſtelé.

L'accidentelle vient de ce qu'en parant le pied, on a détruit les arc-boutans de la muraille des talons, chaque fois qu'on a ferré.

Elle peut encore venir d'un ancien effort à la couronne, qui aura occaſionné une inflammation dans toutes les parties contenues dans le ſabot, & une ſéchereſſe dans la muraille de la couronne des talons & des quartiers.

Curation.

Il ne faut point parer le pied, il faut le tenir humide par des emplâtres humectans, comme la rémolade, la

terre glaiſe, &c. qu'on mettra ſur la ſole ; & par les remedes gras & onctueux, comme l'onguent de pied, qu'on mettra ſur la muraille de la couronne.

ARTICLE IV.

Reſſerrement du Pied.

LORSQU'ON pare trop le pied, on ôte l'appui de la muraille, & le pied ſe reſſerre ; pour y remédier, il faut bien nourrir le pied, tant en dedans qu'en dehors.

ARTICLE V.

Des Quartiers ſerrés.

ON appelle quartiers ſerrés, un rétréciſſement du pied à l'endroit des quartiers.

Cette maladie eſt naturelle ou accidentelle. Naturelle, lorſque le pied eſt naturellement ſerré : c'eſt un vice de conformation, & un défaut dans le cheval : je n'en parlerai pas ici. Accidentelle, lorſqu'elle vient de quelque cauſe accidentelle ; c'eſt de celle-ci qu'il s'agit ici.

Cauſes.

Les quartiers ſe reſſerrent lorſqu'on pare trop le pied, & qu'on détruit les arc-boutans ; alors la muraille n'ayant plus d'appui & d'étai ſe renverſe, ſerre le pied, comprime la chair cannelée, & fait boiter le cheval.

Curation.

Il faut tenir le pied gras, l'humecter, ne le pas parer, abattre du talon, & ferrer court, de façon que les talons ne portent pas ſur le fer.

ARTICLE VI.

Pied deſſeché & reſſerré.

LORSQUE pour rappetiſſer & enjoliver le pied, on abat beaucoup de muraille, qu'on rape bien le ſabot tout autour, & qu'on vuide bien le dedans du pied; il reſte expoſé au contact de l'air, qui enleve une partie du ſuc & de la lymphe nourriciere, diſſipe l'humidité, deſſeche le pied & le fait reſſerrer.

ARTICLE VII.

Du Pied altéré.

LE pied alteré eſt un deſſéchement de la ſole de corne.

Cauſes.

Ce mal vient ſouvent de ce qu'on a paré le pied juſqu'à la roſée, l'air a enlevé toute l'humidité du pied, & a fait reſſerrer la ſole de corne de façon qu'elle comprime la ſole charnue; le cheval en devient boiteux.

Curation.

Il faut relâcher, adoucir & humecter la ſole de corne, en appliquant ſur la ſole les remedes dont j'ai parlé ci-deſſus.

ARTICLE VIII.

De la Seime.

LA Seime eſt une fente qui ſe fait à la muraille, depuis la couronne juſqu'en bas.

Il y en a de deux eſpeces : l'une qui vient aux quartiers ; l'autre en pince.

Celle des quartiers vient plus communément aux pieds de devant ; celle de la pince vient plus ſouvent aux pieds de derriere ; on appelle celle-ci *ſeime en pied de bœuf.*

Lorſqu'elle eſt bien ouverte, elle eſt plus difficile à guérir que celle qui vient aux quartiers, parceque la muraille eſt plus épaiſſe en pince qu'aux quartiers.

Cauſes.

Les ſeimes viennent de la ſéchereſſe de la peau, de la couronne & de la muraille. Lorſque la muraille eſt deſſechée, elle n'a plus cette humidité & cette ſoupleſſe néceſſaires à toutes les parties ; elle ſe creve, ſe fend, & forme les ſeimes.

La ſéchereſſe de la muraille vient ſouvent de ce qu'on a trop paré le pied ou rapé le ſabot. Lorſqu'on pare trop le pied, ou qu'on le rape, on ouvre les pores ou les vaiſſeaux qui vont porter la lymphe nourriciere à la ſole & à la mu-

raille, on les expoſe au contact immédiat de l'air; l'air enleve l'humidité du pied & cette eſpece de roſée qui nourrit le pied & la muraille, à-peu-près de même que l'air ou le ſoleil deſſeche un linge mouillé. Le pied deſſeché ſe racornit, ſe retrécit, fait fendre la muraille, & produit la ſeime.

Curation de la Seime.

Si la ſeime eſt commençante, il faut ſeulement rafraîchir les bords de la partie ſupérieure de la ſeime, aller juſqu'au vif, & y mettre des plumaceaux chargés de térébenthine. Lorſque la réunion eſt faite, il faut entretenir le ſabot ſouple, en l'enveloppant d'onguent.

Si la chair cannelée ſurmonte & ſe trouve pincée entre les deux bords de la corne de la ſeime, il faut amincir ces deux bords avec le boutoir, & les rafraîchir depuis la couronne juſqu'à la fin de la ſeime, couper la chair, ſi elle ſurmonte de beaucoup, & appliquer deſſus une tente chargée de térébenthine, ou imbibée de ſon eſſence, & proportionnée à la longueur & à la grandeur de l'ouverture, afin d'empêcher que la chair cannelée, ou la chair de la couronne ne ſurmonte; enſuite mettre par-deſſus un plumaceau un peu plus large, chargé de térébenthine, & enfin mettre par-deſſus un autre plumaceau plus grand, qui recouvre une grande partie du ſabot chargé d'onguent de pied, afin d'humecter la muraille & le pied, envelopper le tout d'un linge, & le contenir avec une ligature longue & ſerrée, pour maintenir les parties, & empêcher que la chair cannelée ne ſurmonte; ne lever le premier appareil qu'au bout de quatre ou cinq jours, le panſer enſuite de même tous les trois jours.

Si la ſeime fournit de la matiere, il faut la panſer avec le digeſtif.

Si au bout de quinze jours ou trois ſemaines, la plaie fournit toujours de la matiere, il y a lieu de croire que l'os eſt carié; on s'en aſſure par le moyen de la ſonde. Lorſqu'on ſent l'os, on met une pointe de feu ſur la carie, afin de favoriſer l'exfoliation. On panſe avec le digeſtif, & enſuite le traitement ci-deſſus.

ARTICLE IX.

De la Foulure de la Sole.

ON appelle *foulure de la ſole* lorſqu'elle eſt comprimée par un caillou qui s'eſt logé entre le fer & la ſole de corne, ou par un amas de ſable ou de terre qui a fait un maſtic entre le fer & la ſole.

Cauſes.

Cet accident vient toujours de ce qu'on a trop paré le pied, de ce qu'on a fait une eſpece de creux pour loger le caillou & le maſtic qui s'y eſt formé, & de ce qu'on a tellement aminci la ſole de corne, qu'elle ne garantit preſque plus la ſole charnue de la compreſſion.

Curation.

Il faut ôter le fer pour enlever les corps qui compriment la ſole charnue, nourrir le pied en le tenant humecté, & ne plus le parer.

Si la compreſſion vient du fer, il faut le ferrer de façon que le fer porte ſur la muraille & non ſur la ſole.

ARTICLE X.

De l'Excroiſſance des Arcboutans de la Sole des Talons.

IL arrive que le prolongement de la ſole des talons fait boiter les chevaux : les arcboutans de cette ſole étant trop forts, ce qui arrive à des chevaux qui ont une petite fourchette, ils font fonction de coins, & compriment la chair cannelée des talons, & occaſionnent de la matiere. Le meilleur remede eſt de les parer, & d'entretenir la ſoupleſſe par des emplâtres relâchans.

ARTICLE XI.

De la Sole battue, ou Pied dérobé.

LORSQU'UN cheval a eu le pied bien paré, & qu'il vient à ſe déferrer, la muraille n'ayant plus de ſoutien de la part de la ſole de corne, s'éclate; la ſole porte à terre, comprime la ſole charnue, & le cheval boite : c'eſt ce qu'on appelle ſole battue.

Remedes.

Il faut mettre une défere légere, & l'attacher avec de petits clous minces, & mettre deſſus des onctueux, comme la rémolade, &c. Si la ſole eſt extrêmement foulée, ſi le ſang ſort, & ſi le cheval boite conſidérablement, le plus court remede eſt de le deſſoler.

ARTICLE XII.

De la Compreſſion de la Sole charnue.

LORSQUE l'os coronaire, par quelque effort eſt pouſſé contre l'os de la noix, il fait ſoulever l'os de la noix qui pouſſe à ſon tour le tendon contre la ſole charnue qui ſe trouve comprimée entre le tendon & la ſole de corne, comme entre deux branches d'un étau. L'os coronaire pouſſe l'os de la noix, avec d'autant plus de force qu'il fait un levier, ayant ſon point d'appui ſur la partie ſupérieure de l'os du pied : il pouſſe avec plus de force l'os de la noix qui eſt mobile, & ſur lequel il porte par ſa partie poſtérieure ; de cette façon il écarte l'os de la noix & le tendon. L'écartement de l'os de la noix & du tendon, comprime & ſerre la ſole charnue entre la ſole de corne & le tendon. Cette compreſſion produit l'inflammation & exprime la ſynovie, qui étant extravaſée s'épaiſſit facilement par l'inflammation, & ſoude ſouvent, en ſe coagulant, l'os coronaire, l'os de la noix, & l'os du pied ; de ſorte que ces trois os ne ſont ſouvent qu'une même piéce, ce qu'on appelle *Ankyloſe* : il arrive même quelquefois que le tendon & les ligamens de l'os du pied & de l'os de la noix, ſe durciſſent comme l'os, & que les cartilages s'oſſifient. Dans ce cas, le cheval reſte boiteux.

Diagnoſtic.

On reconnoît la compreſſion de la ſole charnue, lorſqu'après avoir bien paré le pied & rendu la ſole de corne fort mince, le cheval marque de la ſenſibilité lorſqu'on le ſonde.

Curation.

Il faut parer le pied à la roſée, & mettre dans le pied quelque choſe d'onctueux pour humecter & relâcher les parties qui ſont diſtendues par l'inflammation, & diminuer la compreſſion de la ſole charnue. On peut ſaigner à la pince, & mettre à l'entour du ſabot ce qu'on auroit mis dans le pied pour l'humecter.

Il faut laiſſer le cheval en repos pendant douze ou quinze jours, ſans le faire marcher : ſouvent il guérit de cette maniere; mais ſouvent auſſi il eſt un, deux & même trois mois à guérir.

Quand il paſſe vingt jours, il faut le faire promener, ou labourer juſqu'à ce qu'il ſoit guéri. On peut même le faire travailler. J'en ai vu qui ſe ſont redreſſés en travaillant.

Lorſque le cheval boite tout bas, qu'il eſt ſenſible à la couronne lorſqu'on le preſſe avec le pouce dans cet endroit, & qu'il ſent de la douleur au paturon lorſqu'on appuie le pouce ſur le tendon, il ne faut pas tarder à le deſſoler; il n'y a pas de tems à perdre. Lorſqu'on l'a deſſolé, il faut laiſſer ſaigner long tems le pied, afin de dégorger les vaiſſeaux; cette opération met la ſole charnue hors de preſſe, & rémédie à l'inflammation du ſabot, prévient les acidens, & les ſuites de l'inflammation : c'eſt-à-dire les ankyloſes, les oſſifications & les exoſtoſes. On fait le panſement de la deſſolure.

Si le cheval n'eſt pas guéri au bout de quarante jours, ce qui eſt rare, il faut le mettre à la pâture, pendant ſix ſemaines ou deux mois.

Lorſque le mal eſt ancien, ce qui ſe connoît par une petite groſſeur qui vient ordinairement au tour de la cou-

ronne, & parceque le pied malade eſt plus petit que l'autre, il n'eſt pas facile à guérir.

Il y en a qui mettent le feu autour de la couronne, & de l'huile de laurier pour le panſement. Je penſe qu'il vaut mieux mettre ſur la ſole de corne, de quoi l'humecter, après avoir bien paré le pied. Il eſt inutile de le deſſoler dans ce cas.

ARTICLE XIII.

De l'Extenſion du tendon fléchiſſeur de l'os du Pied & des Ligamens.

L'Extenſion du tendon fléchiſſeur du pied & des ligamens vient de la même cauſe que la compreſſion de la ſole charnue, c'eſt-à-dire de l'effort de l'os coronaire ſur le tendon ou ſur les ligamens.

L'Extenſion du tendon arrive lorſque la fourchette ne porte pas à terre. Or elle n'y porte pas, 1°. lorſqu'elle eſt trop parée, & que les éponges ſont trop fortes, ou armées de crampon; alors le point d'appui étant éloigné de la terre, l'os coronaire peſe ſur le tendon, & le fait allonger, juſqu'à ce que la fourchette ait atteint la terre.

2°. Lorſque le pied du cheval porte ſur un corps élevé, le pied eſt obligé de ſe renverſer, l'os coronaire peſe ſur le tendon, l'oblige de ſervir de point d'appui au corps du cheval, & le diſtend.

Enfin, l'extenſion des ligamens vient des grand efforts, & des mouveens forcés de l'os coronaire.

Diagnoſtic.

On reconnoît l'extenſion du tendon, par un gonflement qui regne depuis le genou juſque dans le paturon, & par la douleur que le cheval reſſent en le touchant. On s'apperçoit encore mieux de cette maladie au bout de douze ou quinze jours, par une groſſeur arrondie que j'appelle *Ganglion*, qui ſe trouve ſur le tendon, qui forme par la ſuite une tumeur ſquirrheuſe, dure, indolente, ronde, inégale, pour l'ordinaire fixe. Cette maladie eſt preſque toujours priſe pour la ner-ferrure, quoiqu'elle ſoit bien diſtincte, & ne vient que de la cauſe ci-deſſus. Voyez l'art. de la *Ner-ferrure*. Il eſt rare que cette groſſeur ſe diſſipe entierement, & que le cheval ne boite un peu.

Curation.

Dès qu'on apperçoit une enflure à la jambe, à l'endroit du tendon, il faut y appliquer des cataplaſmes émolliens; & ſi au bout de quinze ou vingt jours il reſte une groſſeur au tendon, il faut y mettre le feu en pointe, & mettre par deſſus de la poix graſſe & de la bourre; le promener au bout de trois ou quatre jours, & le faire travailler une quinzaine de jours après: & ne point s'amuſer à tenter d'autres remedes, de peur que le ganglion ne perde ſon reſſort.

ARTICLE XIV.

De la Rupture du Tendon fléchisseur du Pied.

ON s'apperçoit que le tendon fléchisseur du pied est rompu, 1°. par une tumeur qui survient au bout de la fourchette, quand il est dessolé. 2°. Par la douleur que le cheval ressent au paturon & à la couronne, lorsqu'on le presse dans cet endroit. 4°. Par le moyen de la sonde.

Curation.

On ne doit pas tenter la guérison de cette maladie, sans dessoler le cheval, & sans faire une ouverture à la sole charnue, pour donner jour & sortie à la partie du tendon qui doit tomber en pourriture; souvent le reste du tendon s'épanouit, se colle sur l'os de la noix, & s'ossifie avec lui & avec l'os du pied : alors le cheval guerit, quoique souvent il boite après être guéri.

Pour premier appareil, il faut se servir de digestif jusqu'à ce que la partie du tendon gâtée se soit détachée; ensuite ne mettre que de la térébenthine & son essence, & panser tous les jours. Il est à propos de mettre autour de la couronne un emplâtre émollient pendant douze ou quinze jours.

ARTICLE XV.

Fracture de l'Os Coronaire.

POUR reconnoître la fracture de l'os coronaire, on tire le pied en avant, on le tient d'une main, & on met le pouce de l'autre, ſur la couronne; on ſent, 1°. au tact un petit cliquetis, qui ſe ſent mieux lorſque le tendon eſt rompu. 2°. Parceque le cheval marche ſur le fanon, le bout de la pince étant en l'air, ſi on le force à marcher avec cette fracture, ſur-tout lorſque le tendon eſt rompu.

Il eſt inutile de tenter la guériſon de l'os coronaire fracturé, parceque cet os étant comme la baſe & le ſoutien du reſte du corps, & toujours en mouvement, il eſt impoſſible que les parties fracturées de cet os ſe réuniſſent & ſe ſoudent enſemble.

ARTICLE XVI.

De la Fracture de l'Os de la Noix.

IL n'y a rien qui faſſe connoître la fracture de l'os de la noix, ſi ce n'eſt que le cheval ſent de la douleur, tout autour du pied, lorſqu'on le ſonde avec les triquoiſes: encore ce ſigne n'indique pas plus la fracture de l'os de la noix, que la compreſſion de la ſole charnue; cependant dans le doute, il eſt à propos de tenter la guériſon de la ſole charnue, c'eſt-à-dire deſſoler, & ſi au bout de trois ſemaines on ne voit point d'amandement, il y a tout lieu de préſumer que l'os de la noix eſt caſſé. Quelquefois il

ſe forme un dépot dans le paturon ; il faut dans ce cas abandonner le cheval, parceque les parties fracturées de cet os ne ſe ſoudent pas, non plus que l'os coronaire.

ARTICLE XVII.

Fracture de l'Os du Pied.

IL n'eſt pas plus aiſé de reconnoître la fracture de l'os du pied, que celle de l'os de la noix. Cependant lorſque le cheval ſent une douleur à la couronne, & qu'il y a un gonflement, il y a lieu de croire que l'os du pied eſt fracturé, cet os ſe caſſe ordinairement en deux parties.

Curation.

L'os du pied étant renfermé dans le ſabot, & n'ayant qu'un leger mouvement ſur la ſole charnue, & enchaſſé entre la chair cannelée & la ſole charnue qui eſt fortifiée par la ſole de corne ; il n'eſt pas ſuprenant que les deux parties fracturées de cet os ſe réuniſſent & ſe ſoudent enſemble.

Il faut d'abord deſſoler le cheval, le panſer de même que nous l'avons dit ci-deſſus ; le laiſſer en repos pendant ſix ſemaines, ſans le faire marcher. On peut enſuite le mettre au labour pendant vingt ou trente jours.

Ces maladies dont je viens de parler, ſont plus fréquentes qu'on ne penſe ; car pour un cheval qui boite de la hanche ou de l'épaule, il y en a cent qui boitent du pied ; cela eſt prouvé & même démontré par les obſervations que mon pere a faites ſur ces maladies. Les diſſections réitérées qu'il a faites des pieds des chevaux atta-

qués de ces maladies, lui en ont fait découvrir le véritable ſiége, & fait voir l'erreur où l'on avoit été avant lui ſur le ſiége de ces maladies, qu'on plaçoit toujours dans l'épaule, ou dans la hanche, ou dans les jambes.

Ces accidens ſurviennent facilement. Mon pere a remarqué & moi après lui, que l'os coronaire, ſur-tout, ſe caſſe ſouvent au moindre mouvement, ſouvent ſans un effort conſidérable. Mon pere a vu un cheval ſe caſſer l'os coronaire en tombant, parceque le pied lui avoit manqué; un autre par un mouvement ſubit cauſé par un coup de fouet; un autre de même au premier pas qu'il fit pour marcher, étant attelé au caroſſe, après avoir reçu un coup de fouet qui lui fit faire un ſurſaut.

J'en ai vu un ſe rompre le tendon fléchiſſeur du pied, étant à l'écurie, il avoit un fort crampon & le pied extrêmement paré. Mon pere en a vû une grande quantité d'exemples qu'il ſeroit trop long de rapporter ici; j'ai chez moi un grand nombre d'os coronaires & d'os de la noix fracturés, que j'ai diſſequés.

On ne ſera pas ſurpris que ces fractures ſoient ſi fréquentes & ſi faciles, ſi on fait attention à la ſituation de ces parties, & à la ſtructure du pied.

L'os coronaire étant placé à la partie inférieure de la jambe, eſt chargé de tout le poids du cheval. Tant que cet os portera par tous les points de la ſurface inférieure ſur l'os du pied, & ſur l'os de la noix, il n'arrivera aucun accident; mais ſi cet os vient à faire quelques mouvemens déplacés, par quelque cauſe que ce ſoit, le poids du cheval aidera le déplacement de cet os; cet os déplacé comprimera fortement le tendon d'Achilles & la ſole charnue; ſi le tendon ne trouve pas ſur-le-champ un point d'appui, c'eſt-à-dire ſi le pied eſt élevé & éloigné

de

de terre par des crampons, ou parceque la fourchette eſt eſt trop parée, il ſe rompra. Si dans les différens mouvemens du cheval, l'os du paturon porte inégalement, ou par ſecouſſes, ſur certains endroits de l'os coronaire plutôt que ſur d'autres, l'os coronaire ſouffrira beaucoup, & ſe caſſera ſouvent dans cet endroit. Il en eſt de même de l'os de la noix & de l'os du pied; ces parties étant obligées de ſupporter tout le poids du corps, & étant d'une ſubſtance fragile, il n'eſt pas ſurprenant de voir ces parties expoſées aſſez ſouvent aux accidens dont nous venons de parler.

ARTICLE XVIII.

Coup de boutoir dans la Sole.

LORSQU'EN parant le pied, on a donné un coup de boutoir qui a pénetré juſqu'à la ſole charnue, il faut mettre ſur la plaie un plumaceau de térébenthine, & la bien comprimer, de peur que la chair ne ſurmonte, ne paſſe la ſole de corne, & ne forme une éminence de chair que l'on appelle *ceriſe*. Il faut laiſſer cet appareil pendant cinq jours.

CHAPITRE XVI.

ACCIDENS QUI VIENNENT D'AUTRES CAUSES.

ARTICLE PREMIER.

Atteinte.

C'EST une meurtriſſure ou une plaie à la partie ſupérieure de la couronne.

L'atteinte eſt un mal léger dans ſon commencement; lorſqu'elle eſt négligée, & qu'elle eſt ſur le talon, elle dégénere aſſez ſouvent en javart encorné.

L'atteinte vient d'un coup à la partie ſupérieure de la couronne, ſoit d'un autre cheval, ſoit par le cheval lui-même.

Curation.

Lorſque la plaie eſt légere, il faut la panſer avec la poudre à canon, ou quelque poudre deſſicative.

Lorſque l'atteinte eſt profonde, on la panſe avec la térébenthine & le digeſtif; il en ſort un petit bourbillon, & l'atteinte eſt guérie. Mais ſi au bout de neuf ou dix jours le bourbillon ne ſort pas, & qu'il en ſorte du pus, il y a lieu de croire que l'atteinte a gagné quelques portions cartilagineuſes, qui ſont en grand nombre placées les unes près des autres à la partie poſtérieure du talon, & qui ne font pas un corps continu; dans ce cas il ne faut pas laiſſer repoſer le cheval, parceque la matiere ſéjournant feroit du ravage; mais il faut faire marcher le cheval, afin

de faire ſortir la matiere. Si au bout d'un mois ou ſix ſemaines le bourbillon ne ſort pas, l'atteinte a gagné le corps du cartilage, & a dégénéré en javart encorné; il faut dans ce cas ſe déterminer à l'opération. On peut cependant ſe ſervir encore du cheval pendant deux mois avant l'opération.

ARTICLE II.

Du Javart en général.

QUOIQUE le javart ſimple & le javart nerveux ne doivent pas être mis au nombre des maladies du pied, je ſuis obligé de les placer ici, pour ne pas les ſéparer du javart encorné, qui appartient au pied.

Un cheval boite; on ne voit aucune cauſe apparente, on porte la main ſur le paturon, on ſent le poil mouillé d'une ſéroſité puante, on preſſe le cheval à cet endroit, & il ſent de la douleur. On frotte cet endroit de quelque graiſſe; la peau ſe coupe en rond dans cet endroit, & il ſe détache un morceau qu'on appelle *bourbillon*. Le bourbillon tombé, il reſte un creux dans la peau; le creux ſe remplit peu à peu, & la plaie ſe cicatriſe; c'eſt ce qu'on appelle *javart ſimple*. Quelquefois il n'y a qu'une partie du bourbillon qui ſe détache, il en reſte une partie au fond, la peau ſe referme, & cette partie du bourbillon qui a reſté, corrode & creuſe en dedans. Si le javart ſe trouve ſur le tendon, il pénetre juſques ſur la gaîne du tendon, & il prend le nom de *javart nerveux*. S'il eſt à la couronne, c'eſt-à-dire ſur la partie ſupérieure du ſabot, il prend le nom de *javart encorné*. A proprement parler, il n'y a pas d'autre javart encorné que celui-là.

Lorſque ce dernier vient ſur la couronne à l'endroit des quartiers, c'eſt-à-dire ſur le cartilage, & que l'humeur ſe porte en dedans, il gâte le cartilage, il le carie, & cela fait une maladie propre au cartilage, à laquelle on a donné le nom de *javart encorné*.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que tous les javarts ſont ſimples dans leur origine ; qu'ils ne reçoivent des différences qu'à raiſon des différentes parties qu'ils affectent, & du progrès qu'ils font; & qu'il n'y en a, à proprement parler que trois eſpeces : ſavoir, le javart ſimple, qui vient indifféremment depuis la couronne juſqu'au boulet; le javart nerveux, qui vient ſur le tendon; & le javart encorné, qui vient ſur la couronne, que j'appelle *javart encorné proprement dit*, pour le diſtinguer de la carie du cartilage, qu'on appelle mal à propos *javart encorné*, & que je ſuis obligé d'appeller (pour me conformer à l'uſage) *javart encorné improprement dit.*

Dans le javart ſimple, il n'y a que la peau qui ſoit endommagée; dans le javart nerveux, la gaîne du tendon eſt affectée; dans le javart encorné proprement dit, il n'y a que la peau de la couronne qui ſoit affectée ; dans le javart encorné improprement dit, le cartilage eſt gâté.

Siége.

Le javart a ſon ſiége dans la peau, ou plutôt dans les glandes de la peau. Ces glandes ſont deſtinées à filtrer une humeur viſqueuſe; lorſqu'elle ne peut pas ſortir, elle eſt obligée de s'accumuler, & de ſéjourner dans les glandes; en ſéjournant elle diſtend les parois des glandes, & devient âcre; par ſon âcreté elle corrode les parois des glandes & la peau, & produit un écoulement de matiere ſéreuſe, & non un véritable pus, parceque l'humeur des

glandes qui fournit à cet écoulement, ne ſe convertit pas en pus.

Le bourbillon qui en ſort n'eſt autre choſe que le corps de la glande, qui eſt compoſé d'une ſubſtance fibreuſe reſſemblant à un tiſſu cellulaire ſerré.

ARTICLE III.

Du Javart ſimple.

C'EST celui qui n'attaque que la peau & une partie du tiſſu cellulaire.

Le javart ſimple vient ordinairement au paturon, plus ſouvent aux pieds de derriere qu'à ceux de devant; il vient quelquefois aux côtés du paturon. Ce mal eſt plus commun à Paris qu'ailleurs, à cauſe de l'âcreté des boues qui en ſont la principale cauſe. Souvent le javart ſimple ne paroît pas, on ne s'en apperçoit que parceque le cheval boite, & qu'en portant la main au paturon, on ſent le poil mouillé d'une matiere qui donne une mauvaiſe odeur.

Cauſes.

Le javart ſimple vient de tout ce qui peut faire ſéjourner l'humeur de la ſueur & de la tranſpiration dans les glandes de la peau. Or ce qui peut retenir cette humeur dans les glandes, c'eſt 1°. la malpropreté qui forme une craſſe ſur les tuyaux excrétoires des glandes, & empêche la ſortie de l'humeur. 2°. L'âcreté des boues qui ſe mêle avec l'humeur des glandes, & qui fait reſſerrer, en irritant, les tuyaux excrétoires. L'âcreté de l'humeur des glandes peut encore être une cauſe du javart ſimple.

Curation.

L'indication qu'on a, eſt de faire détacher le bourbillon, pour faire cicatriſer la plaie ; il faut pour cela employer les ſuppuratifs, pour favoriſer, par la fonte ou la ſuppuration, la ſortie du bourbillon.

S'il y avoit des inégalités de chairs, c'eſt-à-dire des cériſes, il faudroit les couper, pour rendre la plaie unie, & y appliquer un plumaceau de térébenthine, & enſuite ne ſe ſervir que de l'onguent égyptiac, juſqu'à parfaite guériſon. Si la plaie eſt peu conſidérable, on peut faire marcher le cheval, & le baſſiner avec du vin tiéde & de l'urine.

ARTICLE IV.

Du Javart nerveux.

LE javart nerveux eſt celui qui attaque la gaîne du tendon, & peut être comparé au panaris dans l'homme, de la ſeconde & troiſieme eſpece.

Cette eſpece de javart ſe fixe dans le paturon, & vient de ce que l'humeur, ou la matiere du javart ſimple, a fuſé & pénétré juſqu'à la gaîne du tendon.

On s'en apperçoit parcequ'après la ſortie du bourbillon, il ſuinte de la plaie une matiere ſéreuſe & ſanieuſe, qu'il reſte une petite ouvertute & un fond, dont on s'apperçoit par le moyen de la ſonde.

Curation.

Il faut introduire une ſonde cannelée dans la plaie, &

couper, avec un biſtouri qu'on met dans la cannelure de la ſonde, la peau dans toute l'étendue du mal, pour débrider & donner du jour à la plaie, enſuite mettre ſur la partie de la gaîne du tendon qui eſt gâtée, des plumaceaux chargés de digeſtifs, afin de faire détacher, par la ſuppuration, la partie gâtée, & mettre dans le paturon quelque choſe d'émollient.

On donne mal à-propos le nom de *javart*, 1°. à des bourbillons qui ſe détachent de la peau dans différens endroits, comme au boulet & au devant du pied; ce ne ſont que de petites plaies occaſionnées par quelque coup que le cheval ſe donne quelquefois en ſe heurtant, ou qu'il reçoit d'un autre cheval; elles ne méritent pas le nom de javart. 2°. On regarde comme javart nerveux une plaie avec enflure, qui s'étend depuis le boulet juſqu'au canon, qui fait boiter le cheval, & dont l'humeur eſt ſi âcre, qu'il ſe détache une partie de la peau au bout de deux ou trois jours. Ce n'eſt pas un javart nerveux; c'eſt une plaie ſur laquelle il faut appliquer des plumaceaux chargés de digeſtifs, pour diminuer, par la ſuppuration, l'inflammation & évacuer l'humeur âcre qui en eſt la cauſe. Si les chairs pouſſent trop, ou qu'elles ſoient baveuſes, il faut les ronger par l'application des plumaceaux trempés dans l'alun fondu, & déterger la plaie juſqu'à ce qu'elle ſoit cicatriſée.

On donne encore le nom de javart, aux dépots qui ſurviennent à cette partie, & qui cauſent une grande inflammation, douleur & fievre au cheval, parceque la matiere produit une tenſion conſidérable, & fuſe ſouvent deſſous la peau: mais ce n'eſt qu'un dépôt ordinaire qu'il faut ouvrir lorſque la ſuppuration eſt faite, pour donner iſſue au pus qui eſt enfermé, & traiter enſuite la plaie comme un ulcere ſimple.

ARTICLE V.

Du Javart encorné proprement dit.

C'EST la même choſe que le javart ſimple. La ſeule différence qu'il y a, c'eſt que le javart ſimple vient indifféremment depuis la couronne juſqu'au boulet, & que le javart encorné ne vient que ſur la couronne, au commencement du ſabot.

Cauſes.

Les cauſes ſont, 1°. celles du javart ſimple. 2°. Une atteinte dégénérée. 3°. Un coup que le cheval ſe ſera donné lui même, ou qu'il aura reçu d'un autre.

Curation du Javart encorné proprement dit.

Lorſque la tumeur ou la contuſion à la couronne eſt récente, il faut y appliquer quelque leger réſolutif, comme la térébenthine. Si la ſuppuration ſe forme, il faut la favoriſer par les ſuppuratifs, comme le baſilicon & les onguens onctueux: s'il y a un bourbillon, il faut tâcher de le faire ſuppurer, pour le détacher & le faire ſortir avec les mêmes ſuppuratifs.

Mais ſi la contuſion eſt au talon ſur la pointe, & que le bourbillon ne ſe détache point au bout de quatre ou cinq jours, il faut faire marcher le cheval afin de faire ſortir par le mouvement que fait le cheval, la matiere qui par ſon ſéjour pourroit gâter les parties voiſines.

Lorſque le bourbillon eſt ſorti; ce mal eſt ordinairement ſans danger, & la guériſon prochaine. On en eſt

sûr, lorſqu'après la ſortie du bourbillon il n'en ſuinte aucune matiere. On peut cependant panſer la plaie comme un ulcere ſimple, avec un peu d'onguent égyptiac pour la déterger, & procurer une bonne cicatrice.

Mais lorſqu'après la ſortie du bourbillon il ſuinte de la plaie une matiere liquide, & qu'on ſent, avec la ſonde, du fond ou une cavité; c'eſt le Javart improprement dit, dont je vais parler.

ARTICLE VI.

Du Javart encorné improprement dit.

ON donne communément le nom de javart encorné à la carie du cartilage, qui eſt placé ſur la partie latérale & ſupérieure de l'os du pied. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'eſt que le véritable javart encorné qui vient ſur la couronne, creuſe & affecte ſouvent le cartilage (ſur-tout lorſqu'il eſt négligé ou maltraité); mais on a tort de lui donner alors ce nom, ce n'eſt plus un javart, c'eſt une maladie particuliere du cartilage; cependent je lui laiſſerai ce nom pour me conformer à l'uſage, & je l'appellerai javart encorné improprement dit, pour le diſtinguer du véritable javart encorné qui vient à la couronne.

Le javart encorné improprement dit eſt la carie du cartilage, avec un ſuintement d'une humeur, & tumeur dans la partie poſtérieure du pied, à l'endroit du cartilage.

Cauſes.

C'eſt, 1°. l'humeur du javart encorné, qui a pénétré juſqu'au cartilage.

2°. La matiere d'une bleime, qui aura fuſé juſqu'au cartilage.

3°. La matiere d'une ſeime qui aura gagné le cartilage.

4°. Une atteinte dont l'humeur ſe ſera portée en dedans juſqu'au cartilage.

5°. Une enclouure, dans laquelle le pus après avoir ſéjourné dans le pied, a remonté pour aller gagner le cartilage.

Enfin toute matiere âcre qui ſe porte ſur le cartilage.

L'égratignure ou la coupure du cartilage.

Diagnoſtic.

On le connoît par le ſuintement continuel qui ſubſiſte à l'endroit du cartilage, par l'enflure du pied à cette partie, par le fond qu'on ſent avec la ſonde.

Prognoſtic.

Le javart encorné improprement dit, eſt un mal fort grave & difficile à guérir : on le guérit cependant preſque toujours en ſuivant la méthode que je vais donner ci-deſſous.

Le javart encorné improprement dit, devient ſouvent incurable, 1°. par l'opération mal faite. 2°. Faute de faire l'opération à tems.

Je dis par l'opération mal faite, parcequ'il peut arriver qu'en opérant, on coupe le ligament, qu'on détruiſe la capſule, ou qu'on égratigne avec l'inſtrument, le cartilage de l'os coronaire; dans ces cas, le cheval eſt eſtropié. Ce qu'il y a de ſuprenant, c'eſt qu'on l'eſtropie ſans ſavoir

ni même ſoupçonner qu'on en ſoit la cauſe, & cela faute de connoître la ſtructure du pied.

Le javart encorné devient incurable par un autre défaut de l'opération, c'eſt qu'on ne coupe du javart que ce qui paroit gâté, dans l'eſpérance que le reſte ſe conſervera, & que la plaie ſe cicatriſera; mais l'expérience prouve que, dès que le cartilage a été une fois attaqué, il ſe gâte tout entier, & que ſi on n'en coupe qu'une partie, il faut revenir ſouvent à l'opération, parceque ce qu'on a laiſſé ſe gâte toujours de nouveau, juſqu'à ce qu'on l'ait entierement enlevé. Mais la matiere qui s'écoule du cartilage, ſéjourne pendant ce tems-là, affecte tantôt la capſule, tantôt le ligament, tantôt le cartilage de l'os coronaire, & le mal devient incurable.

Mon Pere eſt le premier, je crois, qui ait ainſi pratiqué l'opération ſuivante. Voyant que la méthode ordinaire n'avoit aucun ſuccès dans ces maladies, & que le cartilage ſe gâtoit à meſure qu'on le coupoit, imagina de le couper entierement il y a plus de trente ans pour la premiere fois; l'expérience ſeconda ſa tentative & ſes eſpérances. Depuis ce tems il a preſque toujours guéri par cette pratique; au lieu qu'auparavant il n'avoit eu aucun ſuccès en ſuivant la méthode ordinaire. Pluſieurs de mes Confreres, convaincus de l'avantage de cette pratique, l'ont adoptée, & la mettent en uſage.

Il y a encore aujourd'hui nombre de perſonnes qui appliquent les cauſtiques, ou qui mettent le feu par raies, ou par pointes. Cela ne donnant pas iſſue à la matiere, & ne l'empêchant pas de ſéjourner, elle produit le même ravage que ci-deſſus, & rend le javart encorné incurable.

Il y en a qui coupent le cartilage partie par partie, à

meſure qu'il ſe gâte, mais ils ne guériſſent pas, que le cartilage ne ſoit entierement coupé.

Curation du Javart encorné improprement dit.

Pour guérir le javart encorné improprement dit, il faut faire l'opération, c'eſt-à-dire couper le cartilage; mais cette opération n'eſt pas facile. Il faut connoître parfaitement la ſtructure du pied, la ſituation du cartilage, ſa figure, ſes attaches, ſon étendue, la ſituation des ligamens de la capſule, de peur de toucher ces parties avec l'inſtrument, & d'eſtropier, ſans reſſource, le cheval.

Le cartilage eſt ſitué ſur l'apophiſe poſtérieure de l'os du pied; il s'étend depuis la partie de l'os qui répond a la muraille des quartiers, juſqu'à la fin des talons; il va ſupérieurement & poſtérieurement juſqu'au paturon, en devant juſqu'au ligament de l'os coronaire, dans l'endroit où il s'attache à l'os du pied; ſouvent le cartilage s'oſſifie.

Au lieu de ce cartilage, on trouve ſouvent un os qui forme une éminence applatie continue avec le corps de l'os du pied; elle occupe le même eſpace que le cartilage; on ne trouve qu'un rebord cartilagineux ſur cette éminence.

Maniere d'opérer.

On commence par parer le pied pour amincir la ſole; s'il y a de la matiere ſous la ſole de corne, il faut deſſoler le cheval. Il faut couper, avec le boutoir, la corne qui eſt ſur le cartilage, enſuite couper, avec la feuille de ſauge ou le biſtouri, le cartilage à la partie ſupérieure, c'eſt-à-dire, tout ce qu'on peut couper ſans danger, obſervant de conſerver la peau autant qu'il ſera poſſible; après on enleve peu à peu, avec la reinette, le reſte du cartilage: ſur la

fin il faut mettre le doigt dans la plaie, pour ſentir s'il reſte encore du cartilage, ce qu'on reconnoît facilement au tact, & enlever, avec la reinette, tout ce qui reſte.

Après l'opération, il faut mettre de petits plumaceaux d'étoupes au fond de la plaie; par-deſſus ceux-là, il faut en mettre d'autres un peu plus gros. Il faut que ces plumaceaux ſoient chargés de térébenthine, ou imbibés de ſon eſſence, mettre par deſſus de gros plumaceaux ſecs, pour bien comprimer la plaie & empêcher l'hémorrhagie.

Il faut mettre ſur la ſole de la remolade, ou quelque choſe d'émollient, pour humecter la ſole, ſuppoſé qu'on ne deſſole pas.

Il faut contenir ce premier appareil avec une compreſſe qui enveloppe le pied, & tenir la plaie comprimée avec une ligature longue de trois aulnes, il faut avoir attention que la ligature ne touche pas & ne comprime pas l'autre talon, parceque la compreſſion pourroit y cauſer une plaie qui pourroit dégénérer en javart; il ne faut lever le premier appareil qu'au bout de huit jours, le panſer enſuite plus ſouvenr avec la térébenthine, ou ſon eſſence, de même que ci-deſſus.

Il faut prendre garde, en faiſant les premiers panſemens, de lever trop haut le pied du cheval, de peur de l'hémorrhagie: c'eſt pourquoi ſi le javart eſt au pied de derriere, il faut que le Palefrenier avance ſon genou en avant pour ſoutenir le pied du cheval, qu'il faut laiſſer panché.

Si au bout de quinze jours ou trois ſemaines on s'apperçoit que la plaie fourniſſe beaucoup de matiere par un petit cul de poule, ce qui prouve qu'il y a du fond (il faut ſonder pour s'en aſſurer); dans ce cas il faut faire ouver-

ture, pour donner écoulement à la matiere ; s'il y a quelque reſte de cartilage, il faut l'enlever par une nouvelle opération, & faire le même panſement que ci-deſſus.

Avant de faire l'opération, il faut examiner s'il y a un cartilage, ou ſi c'eſt un os qui occupe la place du cartilage ; car, comme je l'ai dit plus haut, il y a quelquefois une éminence oſſeuſe applatie à la place du cartilage ; on ſent au tact ſi c'eſt un os. Dans ce cas il n'eſt pas beſoin de couper la corne, il faut ſeulement faire une ouverture à la peau vers la partie ſupérieure de cette éminence oſſeuſe, pour couper le cartilage dont elle eſt bordée ſupérieurement, & qui eſt le ſiége du javart. Cette opération n'eſt pas dangereuſe, parceque le cartilage eſt éloigné du ligament & de la capſule. Le panſement eſt le même que ci-deſſus.

REMARQUES.

Si le bourbillon ſort ou ſe détache à la pointe du talon, & qu'il attaque le cartilage, il n'eſt point dangéreux & n'exige point pour l'ordinaire l'opération. Le cheval guérit de lui-même, parceque le cartilage étant compoſé de pluſieurs petits paquets reſſemblants à une dentelle, où s'inſinue le tiſſu cellulaire qui les unit, il s'en détache de petites portions qui favoriſent cette guériſon : mais le moyen de la procurer plus ſurement, c'eſt l'exercice ; car ſi le cheval reſtoit à l'écurie, la matiere ſéjournant trop long-tems, gâteroit le corps du cartilage. L'expérience m'a fait connoître que le travail & l'exercice, étoient un excellent remede.

ARTICLE VII.

De la Forme.

LA FORME eſt une groſſeur plus ou moins conſidérable qui ſurvient à la couronne, en dehors, plus aux pieds de devant qu'aux pieds de derriere. Il y en a de deux ſortes; l'une eſt naturelle, & l'autre contre-nature.

La forme naturelle eſt une tumeur dure à la couronne, qui gagne ordinairement la partie ſupérieure de l'os coronaire; c'eſt une eſpece d'exoſtoſe; elle vient en dehors du pied; j'en ai vu aux quatre pieds. Elle ne fait point boiter le cheval; il n'y a point de remede à y faire. Cela ne doit pas s'appeller Forme, c'eſt un vice de conformation.

La forme contre-nature eſt une groſſeur qui ſurvient à la couronne, plus ſouvent en dehors qu'en dedans, par quelque accident, comme par quelque coup.

Cauſes.

La forme contre-nature peut venir, ou d'un coup, ou d'une humeur qui ſéjourne dans les vaiſſeaux de cette partie.

Curation.

La forme contre-nature qui vient d'un coup, eſt accompagnée d'inflammation, puiſque le cheval eſt ſenſible lorſqu'on y touche; elle demande les émolliens : il faut envelopper le pied de cataplaſmes émolliens.

Si le cheval boite bien bas, on peut le deſſoler. J'en ai

vu de bons effets ; il faut laiſſer ſaigner long-tems afin de dégorger les vaiſſeaux.

La forme qui vient du ſéjour d'une humeur à la couronne, ſe forme peu-à-peu ; elle fait boiter le cheval, lorſqu'elle eſt parvenue à un certain point : elle demande qu'on amoliſſe la tumeur, & qu'on relâche les parties par des cataplaſmes émolliens & relachans.

Si la tumeur ſubſiſte après l'uſage des cataplaſmes émolliens, il faut y mettre le feu par rayes. Ces rayes doivent pénetrer juſques dans le ſabot, & être éloignées l'une de l'autre, de cinq lignes de diſtance. Il faut mettre deſſus des plumaceaux imbibés d'huile de laurier ; huit ou dix jours après l'opération, on peut envoyer le cheval au labour, pour ſe rétablir.

ARTICLE VIII.

De l'Etonnement du Sabot.

L'ÉTONNEMENT du ſabot eſt un ébranlement qui ſe fait dans le pied du cheval, occaſionné par un coup donné ſur le ſabot pour abattre le pinçon, ou par un coup que le cheval ſe ſera donné contre quelque corps dur, comme une pierre, &c.

On s'en apperçoit, parcequ'en frappant ſur la muraille, l'endroit où il a reçu le coup, eſt beaucoup plus ſenſible que le reſte de la muraille.

Il faut bien parer le pied, ſaigner en pince, & mettre une emmiellure autour du ſabot & dans le pied.

ARTICLE

ARTICLE IX.

De l'Avalure.

L'AVALURE eſt la ſéparation de la corne d'avec la peau, à la couronne.

L'avalure peut occuper toute l'étendue de la couronne.

Elle vient de ce que la matiere ou le pus, à la ſuite d'une enclouure, aura ſéjourné entre la chair cannelée & la muraille & aura fuſé juſqu'à la couronne, & détaché la peau de la partie ſupérieure de la muraille. Elle ne fait boiter le cheval que lorſqu'elle eſt récente : le cheval n'en boite jamais lorſqu'elle eſt deſcendue.

Curation.

Il faut mettre ſur l'avalure une tente imbibée d'eſſence de térébenthine, & un plumaceau chargé de térébenthine par deſſus, & couvrir la couronne d'onguent de pied, pour tenir le ſabot frais, humecté & ſouple.

ARTICLE X.

De la Fourmiliere.

LA fourmiliere eſt un vuide qui ſe fait entre la chair cannelée & la muraille; ce vuide regne ordinairement depuis la couronne juſqu'en bas.

Cauſes.

Cette maladie vient d'un coup ſur la muraille, ou d'une altération de ſabot, ou d'un deſſéchement de cette partie, occaſionné par un fer chaud, que l'on aura laiſſé poſé trop long-tems ſur le pied ; ce qui déſſeche les vaiſſeaux lymphatiques, enleve l'humidité du pied, & oblige la muraille de s'écarter de la chair cannelée. Cette maladie peut encore venir d'un coup, ou à la ſuite d'une fourbure.

Curation.

Il faut ouvrir la muraille à la partie antérieure, & introduire dans l'ouverture des tentes chargées de térébenthine mêlée avec l'onguent de pied ; ou bien raper la muraille juſqu'au vif, & panſer la plaie avec la térébenthine mêlée avec l'onguent de pied.

ARTICLE XI.

Pied foible.

ON appelle *pied-foible* ou *pied-gras*, un pied dont les murailles ſont minces ; cela vient de nature : ces chevaux ſont plus ſujets à boiter que d'autres ; on riſque de les enclouer, ou de les ferrer, ou même de les rendre boiteux en frappant fort ſur les clous en les ferrant. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE XII.

Quartier foible.

ON appelle *Quartier-foible*, la muraille des quartiers lorſqu'elle eſt mince, plate, ſerrée & quelquefois renverſée à la partie inférieure; cette maladie arrive plutôt en dedans qu'en dehors, & toujours aux pieds de devant.

C'eſt un défaut de nature; il n'y a point de remede, ſi ce n'eſt la ferrure. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE XIII.

Quartier défectueux.

C'EST un quartier dont la corne eſt devenue raboteuſe & filamenteuſe, parcequ'on a coupé le cartilage, ou la muraille, parcequ'on a appliqué des cauſtiques qui ont trop agi ſur cette partie, ou parcequ'on y a mis le feu.

Lorſqu'une ſeime a été mal guérie ou mal opérée, il ſe forme une fente au quartier par laquelle paſſe la chair cannelée, ce qui rend le quartier fiſtuleux; ce mal ne ſe guérit jamais, ſans une nouvelle opération : il faut y apporter plus de ſoin qu'à la premiere fois, & ſuivre le panſement ordinaire.

ARTICLE XIV.

Du Fic, ou Crapaud.

LE fic eſt une tumeur à la partie inférieure du pied : elle eſt à-peu-près de la nature du poireau. C'eſt une excroiſſance qui, quoique mollaſſe, a une certaine conſiſtance ; elle eſt inſenſible & ſans chaleur.

Le fic ſe diviſe par le bout en pluſieurs filets, qu'il eſt facile de ſéparer avec le doigt.

Je diſtingue le fic en benin & en grave : le benin eſt celui qui n'attaque que la fourchette.

Le grave eſt celui qui attaque outre cela, ou la ſole charnue, ou la chair cannelée des talons, ou celle des quartiers, ou la partie poſtérieure du cartilage.

Cauſes.

Le fic vient ou de l'âcreté de la lymphe nourriciere, ou de la ſaleté, ou des ordures dans leſquelles trempe le pied, ou de l'âcreté des boues dans leſquelles marche le cheval, ou de ce que le pied a demeuré long-temps dans le fumier, ou à la ſuite des eaux du paturon : il ſurvient auſſi ſouvent à un cheval qui ſéjourne long-tems dans l'écurie.

Les fics arrivent plus ſouvent aux chevaux qui ont les talons hauts & la fourchette petite ; la fourchette ſe trouvant alors éloignée de terre, n'eſt point comprimée, l'humeur y ſéjourne & y produit les fics ; au lieu que les talons bas, laiſſant porter la fourchette à terre, elle eſt conti-

nuellement comprimée & en mouvement : il eſt rare que les fics ſurviennent à ces ſortes de pieds.

Lorſqu'il n'y a que la fourchette & la ſole charnue qui ſoient attaquées, le cheval ne boite pas ; mais il boite lorſque les quartiers commencent à ſe deſſouder : cela arrive lorſque le fic gagne la chair cannelée des talons.

Curation du Fic bénin.

Le fic benin eſt celui qui n'attaque que la fourchette.

On s'amuſe ordinairement à couper le fic, ou à le bruler par les cauſtiques, voulant éviter de deſſoler.

Mais il arrive ſouvent que ces moyens ne réuſſiſſent pas, parceque l'humeur du fic ſe portant ſur les côtés au-deſſus de la ſole de corne, y produit de nouveaux fics ; il faut toujours en venir à la deſſolure, & c'eſt le remede qu'on doit employer d'abord, lorſqu'on reconnoît que les racines du fic ſont profondes, parcequ'il eſt inutile de détruire l'extrêmité du fic, il reviendra toujours ſi on ne détruit pas les racines.

Lorſqu'on a deſſolé, il faut appliquer ſur la plaie pour premier appareil des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine, qu'on aura ſoin de comprimer d'une maniere unie, ſur-tout à la fourchette ; on levera l'appareil au bout de cinq jours ; on panſera enſuite avec l'onguent égyptiac l'endroit du fic, & le reſte de la ſole avec de la térébenthine, juſqu'à la guériſon.

Curation du Fic grave.

Le fic grave eſt celui qui attaque la ſole charnue juſqu'à l'os du pied, qui gagne quelquefois la chair cannelée des talons, & celle des quartiers ; de façon que les

arc-boutans ſe détruiſent, & obligent la muraille de s'écarter.

Comme c'eſt une maladie grave, qui paroît venir en partie de la corruption des humeurs qui abreuvent le pied, il eſt à propos de mettre le cheval au ſon & à la paille, de lui faire deux ſetons aux feſſes, & un troiſieme au poitrail, pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui ſe porte au pied.

Il faut le deſſoler deux ou trois jours après, & couper avec la feuille de ſauge le fic juſqu'à la racine.

Si l'os du pied étoit carié, comme il arrive aſſez ſouvent, il faudroit ratiſſer l'os pour emporter ce qu'il y a de gâté ſur la ſurface de l'os; enſuite y appliquer un peu de digeſtif, pour faire tomber l'eſquille, & favoriſer l'exfoliation; mettre ſur le reſte de la ſole des plumaceaux imbibés d'eſſence de térébenthine.

Si au ſecond appareil, on s'apperçoit que les chairs ſoient baveuſes, mollaſſes & filamenteuſes, fourniſſant de la ſéroſité, ce qui prouve que la racine du fic n'eſt pas entierement détruite; il faut les recouper avec les feuilles de ſauge, & panſer la plaie avec l'égyptiac juſqu'à la fin de la guériſon.

Si le fic commence à attaquer la chair cannelée, il faut détruire, avec la renette, la racine du fic dans cette partie, & panſer la plaie de même que ci-deſſus, en appliquant des bourdonnets pour tenir la chair cannelée bien comprimée.

Si le fic gagne du côté de la couronne en allant du bas en haut, & que les quartiers ſoient deſſoudés, il faut les couper pour avoir la liberté de couper le fic, & détruire, avec la renette, ce qui pourroit reſter du fic dans la muraille. Appliquez deſſus des plumaceaux imbibés d'eſſence

de térébenthine, ou chargés de térébenthine. Le grand point eſt de bien couper le fic & de bien mettre l'appareil, & le tenir ferré avec une ligature large, & ne pas le lever avant quatre jours, de peur d'hémorrhagie; enſuite panſer avec l'égyptiac de deux jours l'un, juſqu'à la fin de la guériſon.

Quelquefois la fievre ſurvient: il faut alors mettre le cheval à l'eau blanche, le ſaigner, & lui donner des lavemens émolliens.

Il ſe trouve quelquefois des chevaux qui ont des fics aux quatre pieds à la fois; il faut dans ce cas préparer le cheval pendant quelques jours, avant que d'en venir à l'opération que demandent tous les fics. Pour cela il faut faire boire au cheval des décoctions rafraîchiſſantes, délayantes & purificatives, faites avec les feuilles de bourrache, de cerfeuil, de mauve, de pimprenelle, &c. le mettre à l'eau blanche, & détourner une partie de l'humeur qui ſe porte aux pieds, par le moyen des ſetons. Quatre ou cinq jours après, il faut faire l'opération ſur deux pieds à la fois, l'un de devant & l'autre de derriere, du côté oppoſé; & opérer ſur les deux autres, lorſque le cheval ne ſouffrira plus.

Si le cheval avoit des eaux ou quelque poireau dans le paturon, il faudroit commencer par les guérir, parceque la ſéroſité s'écoulant du paturon dans le pied, empêcheroit la guériſon du fic.

On peut prévenir ſouvent les fics, en abattant les talons lorſqu'ils ſont trop hauts, & en faiſant porter par-là la fourchette à terre.

ARTICLE XV.

De la Ceriſe.

LA CERISE eſt une excroiſſance de chair qui arrive à la ſole charnue, & qui ſurmonte la ſole de corne; cela arrive faute de compreſſion.

Si la ceriſe eſt à la chair cannelée, il faut la couper, & la comprimer avec des plumaceaux; elle guérit facilement.

Si elle eſt à la ſole charnue, elle eſt plus dangereuſe. Le plus court eſt de deſſoler: lorſqu'on a deſſolé, on la coupe, & on la tient comprimée.

ARTICLE XVI.

De la Fourbure.

LA FOURBURE conſiſte dans une roideur des tendons; le cheval ne peut pas ſe remuer, & ſemble être tout d'une piece.

La fourbure vient le plus ſouvent d'un travail forcé, comme d'une courſe ou d'une marche longue & fatigante, ſur-tout ſi le cheval paſſe tout d'un coup d'un grand chaud à un grand froid.

Le travail immodéré met le ſang en mouvement, excite la chaleur & les ſueurs; les ſueurs diſſipent la ſéroſité du ſang, elles enlevent cette humidité qui tient les fibres ſouples & capables d'un mouvement aiſé; elles apauvriſſent le ſang, & deſſechent les fibres; de-là la ſéchereſſe, le défaut de ſoupleſſe, & la roideur des tendons.

2°. Par

2°. Par le travail outré, il ſe fait une grande déperdition d'eſprits animaux; de-là la perte du mouvement.

3°. Les fibres, ayant été tiraillées & allongées par le mouvement & la fatigue, tombent dans l'atonie, & perdent leur reſſort & leur ton.

La ſéchereſſe des fibres reſſerre les vaiſſeaux lymphatiques; elle les comprime de façon qu'ils ſont, pour ainſi dire, effacés; la circulation de la lymphe ne peut plus ſe faire dans la jambe; la ſéroſité qui étoit deſtinée à humecter les tendons, & la lymphe qui devoit les nourrir, ſont obligées de ſéjourner dans le ſabot; de-là cet amas d'eau & de ſéroſité qu'on trouve quelquefois dans le ſabot, qui le cerne d'abord autour de la couronne, & qui le détache enſuite entierement.

La fourbure peut encore venir du trop long ſéjour du cheval dans l'écurie, ſans exercice; ſans doute parceque les fibres, en demeurant long-tems dans l'inaction, ſe roidiſſent, & perdent leur ſoupleſſe. Il arrive aſſez ſouvent qu'un cheval malade, du pied de derriere ſur-tout, devient fourbu de l'autre pied, qui étoit ſain.

On voit encore quelquefois des chevaux devenir fourbus après avoir mangé du bled en verd.

Curation.

Il faut ſaigner une ou deux fois; lorſque la fourbure vient de ce que le cheval a paſſé ſubitement du chaud au froid; enſuite frotter les reins & les quatre jambes avec de l'eau-de-vie & l'eſſence de térébenthine, pour y ranimer la circulation, & rendre le ton aux fibres.

On peut donner intérieurement un breuvage de trois chopines d'eau, dans leſquelles on fait diſſoudre une bonne jointée de ſel, & trois ou quatre oignons blancs pilés.

C'eſt nn léger cordial & tonique qui ranime admirablement le cours des eſprits animaux. Il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, & le promener de tems en tems.

Lorſque la fourbure vient d'un travail forcé, il faut ſaigner le cheval, lui faire prendre par jour deux onces de thériaque & d'aſſa fœtida dans une pinte de vin. Lui donner pluſieurs lavemens faits avec la décoction des plantes émollientes, lui frotter les quatre jambes avec du vinaigre où on aura diſſous une demi-poignée de ſel, lui frotter les quatre couronnes avec de l'eſſence de térébenthine, lui faire une bonne litiere, & le tenir à l'eau blanche.

On peut auſſi lui appliquer ſur les reins un ſac, dans lequel on aura mis un picotin d'avoine, qu'on aura fait bouillir légérement dans le vinaigre.

GUIDE
DU MARÉCHAL.

CINQUIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Élémens de Ferrure.

Pour apprendre à ferrer promptement, il faut accoutumer ſa main aux différents mouvemens du poignet, au maniment des tenailles, du ferretier, & des outils dont on ſe ſert pour la ferrure.

Pour cela il faut, 1°. prendre un morceau de plomb quarré ou de fer chaud, le tenir de la main gauche avec les tenailles, & frapper deſſus avec le ferretier de la main droite, de façon que les coups portent également & à plomb, ſur les faces du plomb ou du fer, & que le plomb en s'allongeant ſoit toujours également quarré ; ſe tenir droit en frappant : continuer cet exercice juſqu'à ce que les deux mains ſoient accoutumées, l'une à tourner, l'autre à frapper à propos, & qu'elles ſoient d'accord.

2°. Il faut prendre des quartiers de fer, les redreſſer; plier des déferres, les remplir pour en faire des lopins.

3°. Faire rougir un morceau de fer quel qu'il ſoit, & le rendre quarré de la maniere que je l'ai dit ci-deſſus.

4°. Mettre au feu un morceau de fer forgé, le faire chauffer & le retourner à propos, le prendre quand il eſt chaud avec des tenailles, le lâcher ſur l'enclume, le pouſſer avec un ferretier, & le recevoir avec les tenailles qu'on tient ouvertes; ces exercices répétés, forment admirablement la main, la préparent & l'accoutument à faire avec aiſance, les mouvemens néceſſaires pour la pratique.

Quand par l'exercice, on a acquis l'aiſance du mouvemment, la juſteſſe de la main, & le maniment des tenailles, il faut commencer à forger un fer. On fait chauffer à blanc un morceau de fer corroyé, & on le bat à deux, on recommande au frappeur de frapper doucement afin de donner le tems au Forgeron de tourner la main pour dégorger; on porte la branche à la bigorne, pendant qu'elle eſt chaude, pour lui donner ſa forme : enſuite on remet le fer au feu pour chauffer l'autre branche, & on la forge de même que la précédente; on frappe à petits coups pour la recourber; enſuite on tourne le fer ſur le côté, enſorte qu'on puiſſe frapper ſur la branche qui eſt en l'air, pour rapprocher les deux branches, & leurs donner la figure de fer, ce qu'on appelle *monter à cheval*: enſuite on met le fer à plat ſur l'enclume, pour l'unir; il faut que le Frappeur & le Forgeron frappent également, afin que le fer ſoit égal d'épaiſſeur; après cela on le bigorne pour lui donner la figure néceſſaire, on revient ſur l'enclume pour l'applanir. Lorſqu'on aura donné au fer la tournure qu'on demande, il faut l'étamper de la façon qu'il eſt marqué ſur la planche, pour les bons pieds. Quand

on leve des crampons, il ne faut pas les lever à la quart de l'enclume, car ils ſont ſujets à caſſer. Il faut s'accoutumer à les lever à la bigorne, ou mieux au milieu de l'enclume.

Quand on ſait forger, il faut apprendre à donner le coup de boutoir & à parer le pied, afin de ſe mettre en état de ferrer ſans eſtropier un cheval. Pour cela on commence à s'exercer ſur les pieds morts; on prend le pied d'un cheval mort tout nouvellement, on l'attache ſolidement à un bras du Travail, ou à quelqu'autre endroit propre pour cela; on abat d'abord du pied à tort & à travers, ſeulement pour ſe former la main & l'accoutumer à donner le coup de boutoir : on tient le boutoir avec la main droite, on appuie l'extrêmité du manche ſur le ventre, qui doit ſervir de point d'appui; il faut que le poignet ſoit libre, afin de pouvoir tourner le boutoir en tous ſens; ſe tenir droit, pouſſer le boutoir avec le ventre, faire agir les reins, & non le corps.

Remarquez que le boutoir ne doit jamais abandonner le ventre, que lorſqu'on eſt obligé de parer le pied autour d'un trou, comme autour de la piquûre d'un clou-de-rue, & lorſqu'on veut tourner les talons; ce qu'on appelle ferrer à la Marchande.

Il faut prendre un ſecond pied, l'attacher de même que le premier, abattre du pied, parer le dedans, & enlever des lames de corne épaiſſes & réunies, & ne point parer par chiquets : enſuite il faut examiner la grandeur & la forme du pied, pour y proportionner le fer; choiſir un fer qui ne ſoit point étampé, le préſenter à froid au pied, pour voir s'il convient, le mettre au feu, l'étamper, l'ajuſter, le repréſenter, pour voir s'il a la tournure du pied. On peût, pour prendre ſes meſures, le laiſ-

ſer quelque tems ſur le pied, parcequ'on ne craint pas de l'échauffer, ce qu'il ne faudroit pas faire ſi le pied étoit vivant. Si le fer n'a pas la tournure du pied qu'il doit avoir, il faut courir à l'enclume pour l'ajuſter; s'il n'eſt pas chaud, il faut le faire chauffer pour lui donner la tournure néceſſaire. Voyez ce que j'en dis à l'article de la Ferrure.

Le fer ajuſté; il faut prendre des clous convenables au fer & au pied, & ne pas les réduire trop, c'eſt-à-dire, ne pas les battre trop, de peur de les caſſer, ſur tout au rivet, & prendre garde qu'ils ne ſoient pas pailleux.

Il faut avoir un brochoir qui ne ſoit pas trop lourd, le tenir par le bout du manche, & ne faire agir que le poignet, en frappant ſur le clou qu'il faut tenir avec deux doigts, de la main gauche, en commençant à l'enfoncer; ſi la lame du clou venoit à ployer, il faudroit l'appuyer avec une branche des triquoiſes, frapper à petits coups juſqu'à ce qu'on ſente de la réſiſtance, frapper alors à grands coups pour chaſſer le clou en dehors, & dès qu'il eſt ſorti, relever la lame avec le brochoir, de peur qu'elle ne bleſſe celui qui pourroit tenir le pied; frapper à grands coups les têtes des clous pour les faire entrer dans les trous de l'étampure, couper les lames près de la muraille; mettre les triquoiſes ſous la pointe du clou, & frapper ſur la tête à grands coups de brochoir, pour faire relever la pointe; couper avec le rogne-pied la corne qu'il y a entre le rivet, & la lame, à la ſortie du clou; mettre encore les triquoiſes ſous le rivet, & frapper ſur la tête des clous pour relever le rivet; enſuite appuyer les triquoiſes ſur la tête des clous, faire remonter le rivet avec le brochoir, & l'applatir ſur le ſabot, afin qu'il entre dans la corne.

Si le ſabot étoit trop ſec, il faudroit le faire tremper

dans l'eau pendant trois ou quatre jours pour le mettre dans un état ſemblable à l'état naturel du pied vivant.

Lorſque cet exercice, répété pluſieurs fois ſur le pied mort, aura donné une facilité & une aiſance dans le maniment des outils, & une habitude de la ferrure, on pourra paſſer hardiment à la ferrure du vivant. La façon de ferrer les différens pieds, peut ſe voir dans le Traité que je vais donner ci-après ſur la Ferrure.

Pour ferrer ſans craindre & ſans danger, il faut connoître parfaitement la ſtructure du pied, ſans cela on ne travaille qu'en aveugle, & on eſt expoſé continuellement aux dangers de la Ferrure, qui ſont en grand nombre.

On commence par déferrer, on abat avec le boutoir, la partie ſuperflue de la muraille, on coupe avec le rogne-pied la corne éclatée; enſuite on met au feu le fer qu'on a choiſi, pour l'étamper; on lui donne la tournure du pied avant que de l'étamper, de peur de gâter l'étampure en l'ajuſtant, on en lui donnant la tournure.

Il faut bien examiner la muraille avant que d'étamper le fer, afin de ne pas l'étamper dans les endroits où il n'y a point de corne, comme aux quartiers ferrés, aux faux quartiers, aux avalures, aux ſeimes, à la corne éclatée, &c.

Dès que le fer eſt ajuſté, on le préſente ſur le pied, & on le laiſſe l'eſpace de tems ſeulement qu'il faut pour voir s'il en prend bien la tournure; obſerver ſur-tout de ne point appuyer long-tems le fer avec les branches des triquoiſes, comme font quantité de Garçons Maréchaux, qui échauffent le pied, & rendent ſouvent par-là les chevaux boiteux. Si c'eſt un pied foible, il faut mouiller le fer dès qu'il eſt ajuſté, & le préſenter ſur le pied ſans tenailles.

Il ne faut point parer le dedans du pied, à moins qu'il n'y ait un oignon qui faſſe tomber la ſole; car dans ce cas, il faut parer pour éviter de trop vouter le fer.

ARTICLE PREMIER.

Précautions à prendre pour ferrer les Chevaux malins.

IL faut étudier le caractere des chevaux, connoître leur malice, & ſe ſervir de ruſes pour les ferrer plus aiſément.

Si le cheval compte (on appelle *compter*, lorſqu'il retire ſon pied à chaque coup qu'on lui donne), il faut commencer par frapper doucement, enſuite un peu plus fort, & ainſi en augmentant juſqu'à ce que le clou ſoit rivé.

Il y a des chevaux qui ne donnent pas le pied facilement, il faut les prendre par douceur, & les careſſer; leur lever les pieds de devant, & coulant tout de ſuite la main le long du dos, venir à la jambe de derriere; embraſſer le jarret d'une main en dedans, de l'autre ſaiſir la queue pour la faire ſervir d'appui; ſerrer fortement le jarret avec le bras, ne point lâcher à moins qu'ils ne faſſent de grands efforts, & qu'on ne courre riſque d'être bleſſé. S'ils ſont mutins, il faut leur mettre les morailles, ou un torche né; s'ils continuent à être difficiles, il faut leur ôter les morailles ou le torche-né, & leur envelopper la tête d'un linge ſimple, ou de quelque groſſe couverture qui charge la tête. Si bien loin de s'adoucir ils deviennent plus méchans, il faut prendre une platte-longe, l'attacher à la queue, paſſer la corde dans l'anneau de la platte-

longe

longe, mettre cette corde au paturon du pied qu'on veut ferrer, & tirer le pied à ſoi avec la platre-longe. Si le cheval vient à s'abattre ou à ſe coucher, il faut ceſſer de lui boucher la vue, le mettre ſur un terrein non pavé, ou s'il eſt pavé, le couvrir de fumier, faire tourner le cheval juſqu'à ce qu'il ſoit étourdi, & alors lui lever le pied : ce qu'on fait facilement, quand même il ſeroit habitué à ruer dans cette occaſion, comme il arrive ſouvent.

Il y en a d'autres qui baiſſent la hanche, quelquefois juſqu'à tomber dès qu'on leur leve le pied : il faut dans ce cas, attacher une platte-longe à la queue, enſuite faire un tour au paturon, tenir la platte longe d'une main, appuyer l'autre ſur la hanche, tirer en haut la platte longe pour faire replier la jambe. Lorſque la jambe eſt racourcie, de maniere que le pied ſoit dans une ſituation convenable pour être ferré, il faut approcher du jarret la main qui étoit ſur la hanche, pour l'embraſſer, le tenir comme on fait ordinairement pour ferrer, & ne point lacher la platte-longe. Si le cheval tire fortement, & fait beaucoup de mouvement, quittez le jarret, & portez la main ſur la hanche, tenant toujours la platte-longe; laiſſez-lui, en ſuivant ſes mouvemens, faire ſes efforts, & lorſqu'il ſera las, reprenez le jarret, comme auparavant. Il y a des chevaux qui, ſans être méchans s'abandonnent, à la longueur du tems, ſur celui qui les tient, il ne faut pas lâcher ſubitement le pied, parceque le cheval ſe trouvant privé tout-d'un-coup du point d'appui, tomberoit rudement & courroit riſque de ſe bleſſer ; mais il faut conduire doucement le pied à terre, il faut ſe mettre entre ſes deux jambes de derriere & lui lever le pied ſans platte longe, le cheval ne trouvant plus de point d'appui en dehors, reſtera tranquille & ſe ſoutiendra.

Lorſqu'on eſt obligé de mettre le cheval au Travail pour le ferrer, il faut, avant que de l'y mettre, tenir les fers tout prêts à porter ſur le pied, & que les clous ſoient tous affilés pour ne pas faire languir le cheval dans le Travail; on voit après cela s'il eſt bien contenu de toute part, avant que de lever le pied pour le ferrer; on lui leve le pied avec une platte-longe, on ne fait que deux tours à l'entour de la barre de fer, & on ne l'engage jamais, afin de pouvoir, ſelon la néceſſité, mettre le pied à bas.

Si le cheval ſe débat & tire la jambe, il faut lui laiſſer faire ſes mouvemens, & après continuer de le ferrer, pourvu qu'il ſoit bien contenu dans le Travail; cela ſe fait ſans ſoupente: mais s'il ſe débat conſidérablement, on met les ſoupentes. Quelquefois le cheval s'abandonne ſur les ſoupentes, & court riſque d'être ſuffoqué; il faut alors lâcher promptement le pied, & le débarraſſer du Travail, de peur qu'il ne périſſe, ce qui arrive quelquefois. Il faut le laiſſer repoſer un moment, & reſpirer à ſon aiſe, enſuite le remettre au Travail, & ne pas le gêner; mais ſeulement le tenir court pour aſſujettir la tête, lui mettre les morailles, ou le torche-nez, lui reprendre la jambe, & ne faire qu'un demi-tour avec la corde autour de la barre, afin de pouvoir mettre bas ſur-le-champ, ſi le cas le requiert. Lorſqu'on lâche la longe, il faut le faire doucement, de peur que le cheval ne ſe bleſſe en heurtant rudement ſon pied contre le pavé; il faut le reprendre dès que le pied aura repoſé à terre; c'eſt de cette façon qu'on parviendra à le ferrer.

Si le cheval ne s'abandonne pas, & ne ſe couche pas ſur la ſoupente, mais qu'il tire preſque continuellement la jambe, il faut le lâcher & le reprendre ſouvent, juſqu'à ce qu'on ſoit venu à bout de le ferrer. Je dis qu'il faut le

lâcher ſouvent, parcequ'en tirant la jambe, il peut ſe faire une extenſion au-deſſus du jarret, qui fait boiter le cheval pendant un certain tems.

Il y en a qui ſe débattent tellement dans le Travail, qu'il faut les en tirer pour les ferrer à la platte-longe.

Au reſte, pour ferrer un cheval il faut plus de hardieſſe & d'adreſſe que de force; avant que de ferrer, le Maréchal doit avoir attention que le cheval n'ait pas la longe dans la bouche, ni ſur le nez, quand on l'attache; dans la bouche, car il eſt à craindre qu'en tirant la longe, il ne ſe coupe la langue; ſur le nez, parcequ'il y a danger qu'il ne ſe bouche la reſpiration. J'en ai vu pluſieurs exemples. Quelques-uns ſe ſont coupé la langue ſur la longe. Un entr'autres s'étoit tellement ſerré le nez en tirant la longe, qu'il perdoit la reſpiration; à peine eut-on le tems de couper la longe.

J'en ai vu un autre qui tiroit la longe avec tant de force, qu'après lui avoir coupé la longe qui lui ſerroit extrêmement le nez, il tomba à la renverſe, ſe releva, & alla tomber mort à cent pas de là.

Quand on déferre un pied foible ou un pied boiteux, il faut avoir attention d'ôter les rivets des clous avec le rogne-pied, & de ne mettre les triquoiſes que ſur la branche du fer de dehors, parceque le quartier de dedans eſt toujours le plus foible, & que les triquoiſes foulent la ſole.

CHAPITRE II.

PRATIQUE DE LA FERRURE.

LA FERRURE étant une partie eſſentielle de la Maréchallerie, j'ai tâché de donner ſur cette matiere ce que j'ai trouvé de plus sûr ; mais après avoir lu tous ceux qui ont écrit avant mon Pere ſur la ferrure, je n'y ai rien trouvé de ſatisfaiſant ni de conforme à la ſtructure du pied.

J'ai examiné avec ſoin les différentes ſortes de ferrures qui ſe pratiquent, non-ſeulement en France, mais dans les Pays Etrangers, je les ai comparées avec celle de mon Pere, & j'ai trouvé qu'elle l'emportoit par ſes avantages ſur toutes les autres.

Ceux qui l'ont examinée d'un œil juſte & impartial, lui ont accordé leur ſuffrage ; la plûpart même des Maréchaux, obligés de ſe rendre à la vérité, ont approuvé cette ferrure, & après en avoir connu l'utilité & les avantages, l'ont enfin adoptée & miſe en uſage.

L'étude de l'anatomie, à laquelle je me livre depuis long-tems, la connoiſſance de la ſtructure du pied du cheval, des différents reſſorts que la nature y fait jouer, & des uſages auxquels elle le deſtine, m'ont fait faire de mures réflexions & de ſolides obſervations.

Le cheval ſervant à porter ou à tirer différens fardeaux, s'uſeroit immanquablement le pied, ſi on n'y remédioit. On a donc eu recours à la ferrure, qui eſt une défenſe, tant pour la muraille du pied que pour la ſole. Celui qui

Fer Turc

Anglois

Allemand

A Espagne de côté

A Espagne

Croissant

Fer pour de bons pieds, et pour toutes sortes de terreins.

Clou pour le Fer

l'a imaginée n'a sûrement point eu intention de parer la sole, ni de l'affoiblir en aucune maniere, il seroit allé contre son principe, & c'auroit été détruire son ouvrage que de creuser le pied : cependant un pied qui n'est pas creusé & paré uniment, est regardé aujourd'hui comme mal ferré ; mais on reviendra aisément de cette erreur, si on fait attention que la ferrure n'est mise en usage que pour conserver le pied du cheval, & non pour l'affoiblir, en l'embellissant.

Pour connoître les avantages de la nouvelle ferrure, il faut connoître la structure du pied ; la connoissance de l'une conduit à la connoissance de l'autre ; c'est pourquoi je renvoie à l'article de l'anatomie du pied, dont j'ai parlé avant que de parler des maladies du pied, & aux planches qui y sont jointes.

Je vais dire deux mots des propriétés de la fourchette du cheval, & des avantages qu'il en retire.

1°. Elle conserve les talons bas & foibles. La nature, pour suppléer à ce défaut de talons foibles, leur a donné une grosse fourchette sur laquelle ils marchent, & qui leur sert de point d'appui.

2°. Les pieds plats & talons bas ont tous une grosse fourchette qui soulage les talons ; en effet tout le poids du corps tombe sur la fourchette & non sur les talons. Le contraire arrive aux bons pieds, car pour l'ordinaire ils ont une très petite fourchette, mais en revanche de forts talons, qui font fonctions de fourchette, & par conséquent soutiennent tout le poids du corps du cheval.

ARTICLE II.

Défauts de la Ferrure actuelle.

I. LES fers longs & forts d'éponge ſont ſujets, par leur poids, à ne point tenir fermement, & font péter les rivets.

II. Il faut de gros clous, à proportion de la force des fers, pour les tenir : ce qui fait éclater la corne ; ou ſouvent les groſſes lames preſſent la chair cannelée & la ſole charnue, & font boiter le cheval.

III. Les chevaux ſont ſujets à ſe déferrer par la longueur des fers ; ſavoir, lorſque le pied de derriere attrape l'éponge du pied de devant, ſoit en marchant, ſoit en reſtant en place, & en mettant le pied l'un ſur l'autre, ou bien entre deux pavés, dans les barres des portes, ou ſur les ponts levis des villes de guerre, & dans les terres fortes.

IV. Ils marchent lourdement, par la peſanteur du poids des fers qui les fatiguent.

V. Les fers longs & forts d'éponge, éloignent la fourchette de terre, & empêchent le cheval de marcher ſur elle ; alors ſi le cheval a de l'humeur dans la fourchette, il lui viendra un fic ou crapaud, parceque l'humeur ſéjourne ; ce qu'on évite en ferrant court : le cheval marchant ſur la fourchette, l'humeur ſe broie, ſe diviſe & ſe diſſipe plus facilement, principalement aux pieds de devant, parceque l'animal s'y appuye plus que ſur les pieds de derriere.

VI. Les fers longs & forts d'éponge, aux pieds qui ont les talons bas, les écraſent & les renverſent, les foulent

& font boîter le cheval (attendu qu'il a toujours le même point d'appui); quoiqu'on releve l'éponge, & qu'on voie du jour entre l'éponge & le talon, en levant le pied; mais dès qu'il eſt à terre, le talon va chercher l'éponge, parceque le ſabot eſt fléxible.

VII. Les fers longs & forts d'éponge, lorſque le pied eſt paré, la fourchette étant éloignée de terre, occaſionnent pluſieurs accidens, comme la rupture du tendon fléchiſſeur, ou l'extenſion du même tendon, & la compreſſion de la ſole charnue; ce qui n'a encore été connu que depuis que je l'ai remarqué, & que j'en ai fait la découverte; cela eſt aiſé à démontrer.

VIII. Les fers longs font gliſſer & tomber les chevaux, parcequ'ils font l'effet d'un patin ſur le pavé ſec, tant en hiver qu'en été.

IX. Les fers longs ſont encore nuiſibles, lorſque les chevaux ſe couchent ſur l'éponge, ce qu'on appelle ſe coucher en vache, parceque pour lors ces ſortes de fers les bleſſent au coude.

X. Les crampons ſont à ſupprimer ſur le pavé, & ils ne ſont bons que ſur la glace, ou ſur une terre graſſe, pour lors les crampons s'inſinuent dans l'une ou dans l'autre, & retiennent le cheval; au lieu que ſur le pavé, les crampons gliſſent, principalement lorſque le pavé bombe, ce qui eſt très ordinaire à Paris, parceque le grand nombre des voitures arrondit en très peu de tems les carres des pavés, quand même les pavés ſeroient neufs. Pour peu que le cheval marchât, les crampons ne dureroient pas plus de ſept à huit jours; donc il eſt un mois ou cinq ſemaines, ſans avoir de crampons, puiſque la ferrure doit durer ſix ſemaines.

XI. Les crampons en dedans ſont ſujets à eſtropier le

cheval, en croiſant ſes pieds ſur la couronne, ce qui forme des atteintes encornées.

XII. Le cheval avec des crampons ne marche pas à ſon aiſe ſur le pavé, & ſe fatigue.

XIII. Le cheval qui n'a qu'un crampon en dehors n'a point le pied à plomb, & ce crampon gêne l'articulation de l'os coronaire qui porte ſur l'os du pied, le pied ſe trouvant alors de côté.

XIV. Si le cheval a le pied paré, & qu'il vienne à ſe déferrer, il ne peut pas marcher qu'il ne s'écraſe & ne s'éclate la muraille, & qu'il ne ſe foule la ſole charnue, attendu que la muraille ſe trouve ſans ſoutien, expoſée à rencontrer des chicots & teſſons de bouteille, de petites pierres tranchantes, & d'autres qui foulent la ſole, & des clous-de-rue.

XV. Si les fers ſont longs & les talons creuſés, les pierres & les caillous ſe logent entre le fer & la ſole, comme le ſable & la terre qui ſe maſtique entre le fer & la ſole, & font boiter le cheval.

XVI. Les pieds plats deviennent combles en voutant les fers pour ſoulager les talons & la fourchette, parceque plus les fers ſont voutés, & plus auſſi la muraille s'écraſe & ſe renverſe, principalement le quartier de dedans, comme étant le plus foible; pour lors, cela fait bomber la ſole charnue, c'eſt ce qu'on appelle oignon, & met preſque toujours le cheval hors de ſervice.

XVII. Si la muraille eſt mince, & qu'on voute les fers, ces ſortes de fers preſſent tellement les deux quartiers, que l'os du pied & ce qui en dépend, ſe trouvent comprimés, comme quand nous avons des ſouliers juſtes qui nous font boiter. Ces ſortes de fers font l'effet d'une pincette, ou pour mieux dire d'un étau; tout nuiſibles que ſont ces

fers,

fers, encore faut-il être très bon Maréchal, pour ajuſter un fer qui ſoit bien vouté, & dont les éponges puiſſent garantir les talons; & c'eſt cette méthode qui toute difficile qu'elle eſt à exécuter, acheve de perdre les pieds plats des chevaux.

XVIII. Les pieds parés ſont expoſés à être plus conſidérablement bleſſés par les clous-de-rue, teſſons, chicots, &c.

XIX. La ſole parée prend plus facilement la terre ou le ſable, qui forme une eſpece de maſtic entre le fer & cette ſole: ce qui foule le pied, & fait boiter le cheval.

XX. Il arrive ſouvent, que lorſque la ſole eſt bien parée, & que le cheval ſe trouve dans un endroit ſec, la ſole ſe ſeche par l'air qui la pénetre, qui lui ôte ſon ſuc & ſa ſoupleſſe, de ſorte que la ſole étant dans cet état de ſéchereſſe, ſerre & comprime la ſole charnue, & fait boiter le cheval. Cette ſole eſt ſi dure que le boutoir n'y peut entrer qu'avec grande peine. La précaution que l'on doit prendre pour éviter cette ſéchereſſe, c'eſt d'humecter la ſole avec la terre ou la fiente.

XXI. Une habitude qu'il faudroit détruire, c'eſt celle qu'on a d'attendrir la ſole de corne, de ſe ſervir d'un fer rouge avec lequel on brule cette ſole, afin que le Maréchal & le Palefrenier aient moins de peine, l'un à parer & l'autre à tenir le pied du cheval; mais il en réſulte le plus ſouvent, qu'on échauffe la ſole charnue, & qu'on rend par conſéquent le cheval boiteux.

XXII. Un fer fort que l'on fait porter à chaud, quoiqu'il ne ſoit pas rouge, eſt nuiſible, tant par rapport à ſon épaiſſeur, que parcequ'il arrive que dans l'opinion où eſt le Maréchal, que ce fer n'eſt pas aſſez chaud, il le laiſſe trop long-tems appliqué, ce qui échauffe tellement

le ſabot, que la chair cannelée qui ſe trouve deſſéchée, ſe détache par la ſuite de la corne cannelée, & fait un vuide entre la ſole & la muraille; ce qui fait ſouvent boiter le cheval.

XXIII. Il arrive communément que pour faire un pied qui plaiſe à la vue, on le rogne tellement qu'on le pare juſqu'à la ſole charnue, & que la chair ſe faiſant jour à travers la ſole de corne, la ſurmonte; c'eſt ce qu'on appelle une *ceriſe*, & cela fait boiter le cheval, quelquefois un eſpace de tems aſſez conſidérable.

XXIV. Le pied paré eſt principalement cauſe que le quartier en dedans ſe reſſerre; c'eſt ce qu'on appelle *quartier foible*, ou *quartier ſerré*; ce qui fait boiter le cheval.

XXV. Il arrive auſſi qu'un quartier ſe reſſerre, & même tous les deux, & quelquefois la totalité du ſabot; pour lors le ſabot devient plus petit, & gêne toutes les parties intérieures du pied, ce qui eſtropie le cheval; accident qui réſulte de la parure du pied.

XXVI. Il réſulte encore un autre accident, c'eſt que quand le quartier ſe reſſerre, il fait fendre le ſabot dans ſa partie latérale; cet accident s'appelle *ſeime*, & le cheval devient boiteux.

XXVII. L'habitude de parer les pieds, & ſur-tout les talons, qui en ſont les arcboutans, fait ſerrer les deux talons, & les pieds s'encaſtellent, ce qui rend le cheval boiteux.

XXVIII. C'eſt un abus de raper les pieds des chevaux, cela altere le ſabot, & forme des ſeimes.

XXIX. Ce qui doit faire connoître qu'il ne faudroit pas parer les pieds des chevaux, que cet uſage eſt pernicieux, & que les Maréchaux en abuſent ſouvent; c'eſt que ſi un cheval ſe déferre pluſieurs fois en un jour, on ne lui

remet pas un autre fer qu'on n'ait diminué le pied avec le fer rouge, & qu'on n'ait de nouveau paré le pied avec le boutoir, tant les Maréchaux ont contracté l'habitude de ſe ſervir, même par diſtraction, de cet outil; en ſorte que le cheval n'a preſque plus de pied, ſi, par malheur, cet animal ſe déferre quatre ou cinq fois en un jour. Il eſt vrai qu'il eſt rare que cela arrive; mais comme cela arrive quelquefois, on met le cheval hors d'état de ſervir, en lui détruiſant tout le ſabot, par cette maniere d'uſer ſans diſcernement du boutoir. Ce que j'avance eſt ſi vrai, que j'ai vu des chevaux qui avoient marché nud pied, dont un quartier étoit tellement emporté, que les chevaux marchoient ſur la ſole charnue, & les Maréchaux, pour les referrer, abattoient le quartier oppoſé. Je leur ai demandé la raiſon pour laquelle ils détruiſoient ce quartier, qui avoit encore du ſoutien; & je n'ai pu avoir d'autre réponſe, ſi ce n'eſt qu'il ne falloit pas qu'un quartier fût plus haut que l'autre, parceque cela étoit d'uſage.

XXX. Un autre défaut, c'eſt la mauvaiſe méthode d'étamper & contre-percer les fers avec des étampes & des poinçons trop gros, en ſorte que cela fait un trou extrêmement large, & que ſi-tôt que les clous, ou que les fers ſont un peu uſés, cela ne tient plus à rien. Le fer bat, attendu que la lame du clou ne remplit plus le trou, parceque le clou a une tête qui forme quatre quarres, leſquels portent ſur le fer, & par conſéquent empêchent cette tête de s'enfoncer dans l'étampure.

XXXI. On a pour habitude de mettre aux chevaux qui ſe coupent, des fers extrêmement forts en branches, ou un fort crampon, & cela dans l'idée de rejetter le ſabot en dehors. Ils font leur effet dès que le cheval a le pied à

terre; mais dès qu'il leve le pied pour marcher, le pied ſe remet dans ſon à plomb, l'épaiſſeur du fer l'attrape.

XXXII. La plupart des Maréchaux, dans la vue de mieux parer, pouſſent le boutoir juſqu'au ſang; & pour arrêter l'hémorrhagie de la fourchette, ils y mettent le feu. Cette opération finie, le cheval revient boiteux à l'écurie. Le Maître en demande la raiſon, mais inutilement, parceque le Maréchal & le Palfrenier ſont auſſi ignorans, ou plutôt auſſi diſcrets l'un que l'autre ſur cet article.

XXXIII. Il y a des Maréchaux qui, croyant remédier aux talons encaſtellés, mettent des fers qu'ils appellent *à la pantoufle*. Ces fers ſont forgés & diſpoſés de façon que le bord du dedans qui regarde la fourchette, eſt extrêmement fort, & le bord du dehors très mince: ils les ajuſtent, en ſorte que le cheval appuyant deſſus, l'épaiſſeur du dedans de l'éponge rencontrant le talon ſur les arcboutans, le bord du dehors ne touche que peu à la muraille, à cauſe que l'éponge forme un talus de ce côté-là. Le but des Maréchaux eſt d'écarter les talons par ce moyen; mais c'eſt en quoi ils ſe trompent, parceque loin de les écarter, l'épaiſſeur de l'éponge comprimant les arcboutans, les empêche de profiter, & les reſſerre encore davantage.

L'énumération de tant d'accidens qui réſultent de la méthode ordinaire, fait ſentir la néceſſité de les éviter. Perſonne de l'Art ne peut diſconvenir de ces accidens.

La plupart des Maîtres ne font point parer les pieds des chevaux, à moins que ce ne ſoit des chevaux qu'on veuille vendre, à qui l'on vuide le dedans du pied, afin de tromper l'Acquéreur; & il eſt même rare de voir des Maîtres Maréchaux mettre de fortes éponges aux fers, ſi ce n'eſt

à des chevaux qu'on veut faire paroître de plus haute taille.

On avoit peine à croire que les éponges minces fuſſent propres à rendre droits les talons bas & foibles, & à les conſerver ; mais beaucoup de Garçons qui ont travaillé chez mon Pere, ayant ferré de ces ſortes de pieds & ſurtout des pieds boiteux avec des fers à éponges minces, & en ayant vu la réuſſite, en ont fait part à pluſieurs autres Garçons parcourant les Boutiques, ce qui en a fait répandre la maniere parmi les Garçons en général ; & beaucoup de Maîtres, voyant qu'elle ne produiſoit que de bons effets, la laiſſent pratiquer.

ARTICLE III.

Défauts de la Ferrure des Mulets, qui ſe pratique en planche à Fleurentine & grands Fers de derriere.

IL ne faut pas croire, comme penſent les Muletiers, qu'il faille que le mulet, pour bien marcher, ſoit ferré avec ces ſortes de fers, c'eſt-à dire, avec des fers grands, larges, qui débordent en dehors & en pince de quatre à cinq pouces, & relevent en pince l'un plus que l'autre, ou moins, ſelon le caprice des Muletiers.

1°. Les fers de mulets ſont beaucoup plus peſants que les fers des chevaux, & cela parcequ'ils ſont une fois plus grands & plus larges qu'il ne le faut ; ce qui fait que ces mulets marchent avec plus de peine ; on s'apperçoit en effet qu'ils levent le pied plus lentement. Les Muletiers appellent cela *marcher gravement*, ſans s'appercevoir que c'eſt la peſanteur du fer qui produit cet effet.

2°. Ils ſont ſujets à ſe déferrer, tant à cauſe de la largeur que de la longueur & de la peſanteur du fer, ſur tout quand ils ſont dans certaines terres où les fers demeurent. D'ailleurs, en ſe retirant d'un bourbier ou d'une terre graſſe & forte, ils relevent une quantité de terre avec leurs fers, qui fatigue extrêmement le mulet.

3°. Quand ils ſe trouvent dans des chemins raboteux, des rocs & des terres gelées, ils ont de la peine à marcher avec leur fers larges; attendu que le pied eſt beaucoup plus petit, & que ſi cette ſurface de fer ne porte pas préciſément dans le milieu d'un caillou, ou d'une motte de terre gelée, ou d'autre choſe, le fer fait la baſcule, & fait faire un faux pas au mulet, parcequ'il n'a point d'appui.

4°. Ils ne peuvent point aller dans les montagnes dont les chemins ſont extrêmement étroits, où il y a ſeulement de la place pour mettre leurs pieds qui ſont ordinairement petits; or un fer large ne peut y aller, ſans expoſer le mulet à faire de faux pas.

5°. Si le mulet ſe déferre, on ne trouve pas facilement des Maréchaux qui ſachent les ferrer à la façon des Muletiers: c'eſt un uſage que bien des Maréchaux n'ont pas. Cette difficulté fortifie le préjugé des Muletiers, à qui il ſemble que c'eſt un chef-d'œuvre que bien ferrer un mulet. J'ai eu beau repréſenter que cette ferrure étoit nuiſible, je n'ai jamais rien pû gagner. J'ai demandé les raiſons pour leſquelles ils vouloient que les mulets fuſſent toujours ferrés de cette maniere, aucun n'a pu m'en alléguer une bonne: l'un m'a répondu que s'ils étoient ferrés autrement, ils ne pourroient point marcher; l'autre, que cela avoit meilleure mine; un troiſieme, que ſes Camarades ſe moqueroient de lui, s'il les faiſoit ferrer autrement; un autre

enfin, que les mulets ne voudroient pas marcher, s'ils n'étoient pas bien chauſſés. Je leur ai propoſé de les faire ferrer de même, court, c'eſt-à-dire avec des fers juſtes à la longueur du pied; mais ils m'ont répondu que non; qu'ils ne meneroient point leurs mulets qu'ils ne fuſſent ferrés à leur gout; que la ferrure qu'ils demandoient donnoit de la grace à marcher, & que de tout tems, on avoit ferré les mulets de cette façon; qu'ils n'en vouloient point d'autre.

Il eſt difficile de faire entendre raiſon aux Muletiers; non-ſeulement ils ſont entêtés, mais ils font des raiſonnemens ridicules: il y en a un qui m'a dit que quand il vouloit punir ſes mulets, il les faiſoit marcher nuds pieds, c'eſt-à-dire ſans fers; qu'il leur ôtoit la ſonnaille, & qu'ils étoient ſenſibles à cet affront. J'en ai entendu d'autres, qui converſoient avec leurs mulets, & qui les menaçoient, lorſqu'ils avoient fait quelques faux pas, qu'ils les feroient aller nuds pieds, qu'ils leur ôteroient la ſonnaille, & qu'ils les mettroient derriere les autres.

ARTICLE IV.

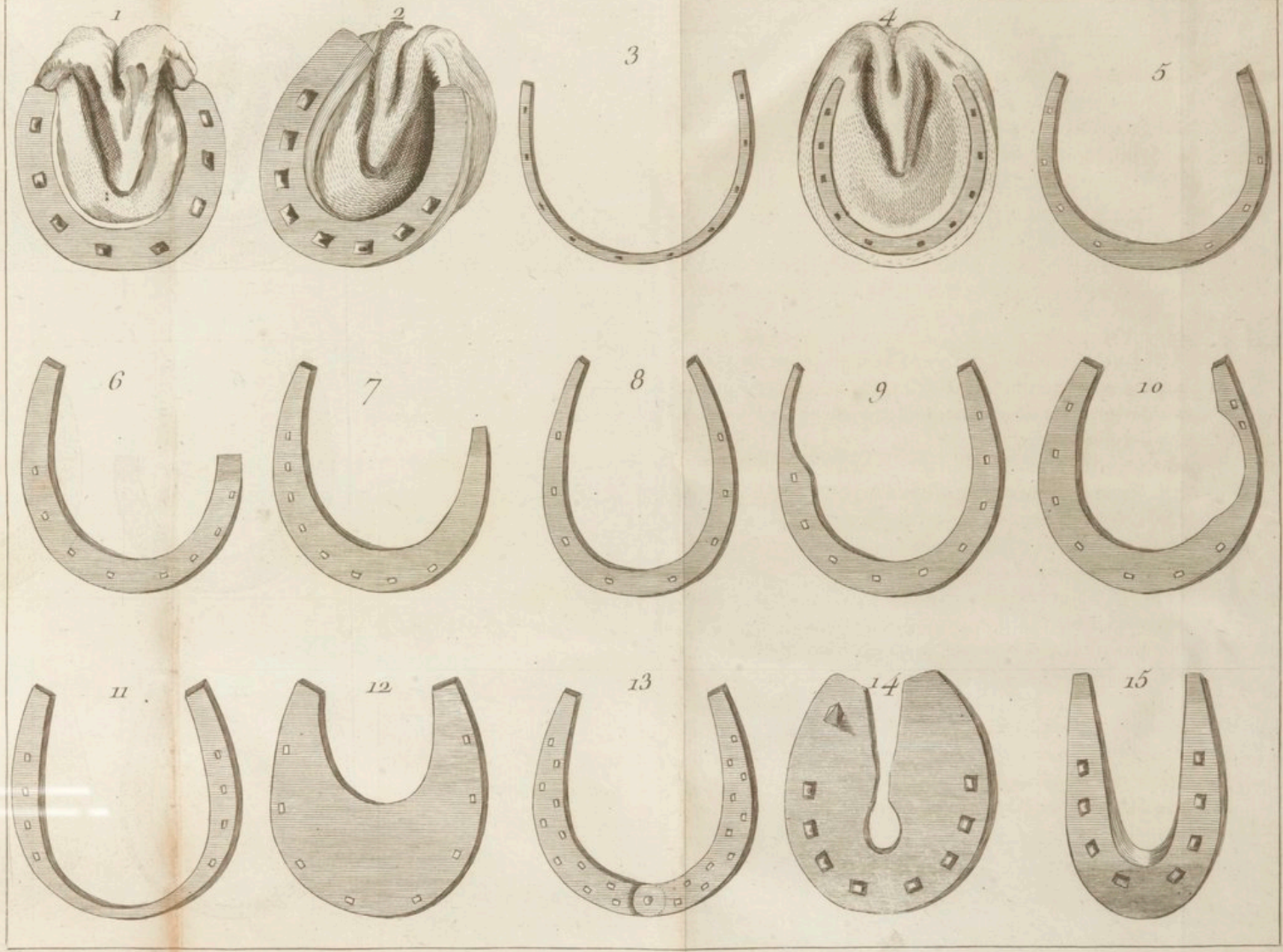
Différentes Ferrures à mettre en uſage, ſelon la ſtructure du pied, ſur toutes ſortes de terreins.

PRATIQUE DE FERRER POUR MOINS GLISSER.

Ferrure pour les bons pieds, & ſur tout pour ceux qui uſent beaucoup & marchent ſur toutes ſortes de terreins.

IL faut que les fers ne ſoient pas trop longs, qu'ils ne paſſent pas les talons, de façon que l'éponge ſoit au commencement de l'arc-boutant, & que les pieds, tant de devant que de derriere, ne ſoient point parés; l'on doit ſeulement ſe contenter d'abattre l'excédent de la muraille, & l'abattre bien uniment, de maniere que le pied ſoit égal, ſans cependant en vuider le dedans, ni parer la fourchette, mais la laiſſer ſaillir, s'il eſt poſſible, pour qu'elle ſoit plus haute que le fer, & qu'elle puiſſe porter à terre. Quoique le fer doive être égal de force & mince d'éponge, on obſervera néanmoins que la branche de dehors du pied de devant ſoit un peu plus forte & un peu plus couverte. Pour éviter que le cheval ne ſe pique le pied, & qu'il ne l'ait ferré par la lame du clou, l'on aura ſoin de ne pas étamper le fer trop gras, mais ſur la même ligne, afin que les trous ſoient égaux. Le fer devant garnir un peu plus en dehors, il doit par la même raiſon, y être étampé un peu plus gras qu'en dedans. Si l'on veut

conſerver


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15

conſerver la muraille du pied, on lui donnera un peu d'ajuſture douce, ſans relever les fers en les ajuſtant, ſans les entoler, ni les vouter, de maniere qu'ils ſoient preſque à plat. On doit avoir ſoin que le fer prenne bien le pied, pour qu'il en garniſſe tout le tour, un peu plus cependant en dehors qu'en dedans : il eſt néceſſaire, dès qu'on le préſente ſur le pied, de l'en retirer promptement, de peur de l'échauffer. On peut, avec une pareille ferrure, en y mettant deux clous à tête haute, ſe garantir de tous les dangers occaſionnés par une terre graſſe ou une pelouſe; même en tems de gelée, en en mettant trois, deux à la branche de dehors, près l'un de l'autre, & un à celle de dedans, pour éviter qu'ils ne ſe décolent: on ira hardiment ſur le pavé, ſur le verglas & ſur la neige.

Ferrure pour un Cheval pinçart des pieds de derriere; c'eſt-à-dire, qui marche continuellement ſur le bout de ſa pince, ce qui le rend ſujet à ſe déferrer ſouvent.

Il faut, autant qu'il ſera poſſible, que le fer ſoit étampé près du talon, faire un fort poinçon au fer en pince, & ne point l'entoler. Les branches de la voute du fer doivent être renverſées en dedans du pied, comme ſi on vouloit le ferrer en pantoufle, de maniere que la voute du fer approche la ſole le plus que l'on pourra, dans toute ſon étendue.

Pour un Cheval qui s'attrape de la pince du pied de derriere, ſur les éponges du fer de devant, qui le font déferrer, ce qu'on appelle forger.

Le devant de cette ſorte de ferrure doit être fait en croiſſant.

Il y a des chevaux qui forgent dans la voute du fer de devant, c'eſt-à-dire qu'au lieu d'attraper les éponges, ils frappent le milieu du fer : pour obvier à cet inconvénient, il faut les ferrer en croiſſant de devant un peu plus long, & faire déborder en pince la corne des pieds de derriere. L'éponge d'un fer en pince doit être mince, & il doit avoir deux poinçons de chaque côté, à un pouce de diſtance l'un de l'autre. Ce forgeage n'eſt point ſujet à ſe déferrer, mais il fait beaucoup de bruit en trotant; ce qu'on peut éviter en faiſant déborder la corne, attendu que les deux fers ne ſe toucheront point; ſi cependant ce bruit ennuyoit, on pourroit ſe ſervir d'un fer étranglé. *Voyez la Planche : Fer en croiſſant incruſté.*

Ferrure pour un Cheval qui ſe coupe.

On doit lui mettre un fer à demi-branche en dedans; que cette branche ſoit très mince & ſans étampure, obſervant d'abattre un peu plus du quartier de dedans, parceque le cheval ayant moins d'épaiſſeur de ce côté-là, ſera moins ſujet à ſe couper.

Ferrure pour un cheval qui aura une fourchette dont il ſortira du pus qui ſent mauvais, & qui par la ſuite, faute d'y remédier, devient fic ou crapaud.

Pour prévenir cette mauvaiſe ſuite, il faut ferrer le che-

val en croiſſant; que les deux bouts d'éponge ſoient bien minces; abattre beaucoup de talon, s'il en a, en ſorte que la fourchette puiſſe porter à terre, afin qu'elle faſſe ſa fonction ordinaire, pour y broyer & diviſer l'humeur qui ſe fixe dans cette partie.

Autre ferrure pour un Cheval qui uſe conſidérablement en dehors du pied de derriere, ce qui arrive ſur-tout parcequ'il s'appuie ſur la branche du fer de ce côté, & tournant le pied à chaque pas qu'il fait, occaſionne un double frotement ſur le terrein.

Il faut pour ces ſortes de chevaux, forger un fer dont la branche ſoit bien forte en dehors, & qu'il y ait très peu de fer en dedans; celle du dehors doit être couverte & étampée gras, afin que le fer garniſſe.

Ce n'eſt qu'à ces ſortes de chevaux qu'on doit obſerver cette ferrure; & c'eſt un abus que quelques Maréchaux commettent, de mettre, dans les autres cas que celui ci-deſſus, un fer fort en dehors & foible en dedans, ce qui, contre leur intention, fait que la branche de dehors s'uſe davantage; ce qu'on peut facilemnt éviter, en employant un fer à-peu-près égal de force, excepté la branche de dehors, qui doit en avoir un peu plus. Ces chevaaux ainſi ferrés, uſeront uniment. Pour prouver ce que j'avance, mettez un fer bien fort en dehors à un cheval qui marche bien, vous vous appercevrez qu'il n'y aura que la branche de dehors d'uſée; & ſi vous ne faites pas le fer plus fort en dehors qu'en dedans, le cheval uſera également.

Ferrure pour un Cheval qui n'uſe qu'en pince.

Il faut faire un fer qui n'ait de la force qu'en pince, &

le faire diminuant d'épaiſſeur juſqu'aux deux bouts de l'éponge, l'en étamper le plus près qu'on pourra, relever & bien entoler la pince, ne point parer les pieds, & faire déborder le fer.

Ferrure pour les fourchettes puantes & petites.

Il ſe trouve des ſtructures de pied, où on ne peut pas faire porter la fourchette à terre comme on voudroit; pour lors il faut avoir attention, dès que l'on ferre, de bien parer le pied, ſur-tout les arcboutans, pour donner jour à à pouvoir panſer la fourchette. Il faut auſſi couper la corne de cette fourchette, qui vous paroîtra pourrie, & qui doit ſentir mauvais. On doit avoir ſoin, tous les quinze jours, de parer le pied avec le boutoir; pour cela, il faut le déferrer, & que tous les huit jours on coupe la corne de la fourchette avec un biſtouri, ſans cependant la faire ſaigner. On doit auſſi avoir ſoin de mettre tous les jours à cette fourchette du verd-de-gris trempé dans du vinaigre, que l'on portera avec une petite ſpatule, ſans quoi le fic ſe formera; on peut ferrer un peu plus long, & à éponges minces. On aura encore attention de ne point laiſſer d'humidité ſous le pied, & de faire marcher ſouvent le cheval; cette ſorte de ferrure ne convient qu'aux forts talons.

Ferrure pour un cheval qui a des ſeimes aux pieds de devant, au quartier de dedans, ou en dehors.

Il faut mettre un fer dont la branche ſoit plus courte du côté de la ſeime, c'eſt-à-dire un fer à demi-branche, voyez la planche des fers, & que l'éponge ſoit mince, qu'elle ne paſſe pas la ſeime. On doit abattre de la mu-

raille, à commencer depuis la ſeime juſqu'au talon, en ſorte que ce talon ſoit plus bas que l'autre. Si c'eſt un pied qui ait le talon foible, & qu'il en ait peu, il faut le ferrer en croiſſant, de maniere que la fourchette porte à terre ; ce qui ſoulagera beaucoup la ſeime. Il y a des chevaux, ſur-tout ceux qui ont la muraille mince, que cette ferrure guérit en marchant, en faiſant néanmoins une ouverture à la partie ſupérieure de la ſeime, c'eſt-à-dire à la couronne, & en la nourriſſant. On obſervera que les ſeimes à murailles fortes ſont plus difficiles, & celles des pieds de derriere encore davantage. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail à ce ſujet, ſur lequel on doit conſulter les Obſervations ſur l'Encyclopédie, de M. Ronden l'aîné.

Ferrure pour un Cheval qui a un quartier ſerré en dedans, c'eſt-à-dire, un quartier où l'on voit un creux & une eſpece de rentrée au-deſſous de la Couronne ; il y en a qui font bomber la ſole du même côté.

Si le quartier & la muraille ſont trop hauts, il faut en abattre, & ne point parer le dedans du pied, mais mettre un fer à demi-branche du même côté, la tenir mince à commencer du premier trou juſqu'au bout de l'éponge, & que la branche du dehors ſoit longue & forte. Il faut auſſi vouter le fer, & que la branche du dedans ſoit plate, afin que tout le poids du corps portant ſur la voute du fer & ſur la branche de dehors, celle de dedans ne poſe point à terre, quoique le cheval ait ſon pied d'à-plomb, de façon qu'on puiſſe paſſer une lame de couteau entre le talon & la terre.

Ferrure pour un cheval qui a un quartier mince & renverſé en dedans du pied, & qui de ce même côté a le talon foible.

On doit, ſans toucher au talon, employer, comme ci-deſſus, un fer à demi-branche. Cependant ſi la muraille étoit renverſée en dedans du pied, il faudroit alors, avec la corniere du boutoir, ôter ce qui ſeroit rabattu.

Ferrure pour un cheval qui aura une Bleime.

Il faut encore le ferrer à demi-branche, pour qu'il n'ait point de fer qui preſſe la bleime, ce qu'on peut éviter en abattant du talon, & en applatiſſant la corne qui la couvre.

Ferrure pour un cheval qui a le talon foible & ſenſible.

En le ferrant à croiſſant, la fourchette portera à terre, recevra par conſéquent tout le poids du corps, ce qui ſoulagera les talons, puiſque rien ne les pourra gêner; mais l'on prendra garde de toucher à la fourchette, & on tiendra les bouts des éponges très minces.

Ferrure pour un pied foible, dont la muraille eſt mince.

Prenez un fer mince, dont les éponges viennent juſqu'au bout des talons, pour qu'on puiſſe y étamper des trous, & y mettre des clous. Obſervez auſſi d'étamper de loin en loin, afin que les clous ne faſſent pas fendre la corne, & abattez-en toute la mauvaiſe, parceque le fer portant deſſus, feroit éclater la bonne; d'ailleurs, s'il ne portoit point d'à-plomb, il ne tiendroit point; ce dont

on s'apperçoit facilement, quand en marchant il ſonne le cas. Ayez bien ſoin que les clous ſoient brochés dans la bonne corne, & qu'ils ſoient déliés de lame : étampez maigrement les fers, ne les voutez point, faites-leur une petite ajuſture, & ne les portez point à chaud ſur le pied.

Ferrure pour des chevaux qui ont été fourbus.

Si la fourbure eſt deſcendue à la couronne des pieds de devant, ce qu'on appelle *cercle*, il faut les ferrer avec des fers longs & fortes éponges, attendu qu'ils ne marchent que ſur les talons, qui s'uſeroient s'il n'y avoit pas ſous eux du fer. On s'apperçoit de cette fourbure en faiſant marcher le cheval ; il jette les deux pieds en avant ; ce qu'on appelle *marcher en nageant* ; on ne doit point les parer.

Autre Ferrure pour un cheval dont la fourbure aura relâché l'os du pied, en ſorte que l'os du pied ſera relevé, ce qu'on appelle bombé. *Cet os fait crever la ſole de corne & la charnue, ce qu'on appelle* croiſſant.

Il faut un fer extrêmement couvert en pince, pour garantir cette ſole, & que les éponges ne ſoient pas plus fortes que le reſte du fer, en ſorte qu'il ne porte point ſur la ſole.

Façon d'ajuſter les fers au pied comble.

On ſe ſervira d'un ferretier à bouche unie & ronde ; pour ajuſter, on en donnera doucement des coups entre

deux fers, un peu plus près cependant du bord du fer, pour qu'il ne ſoit pas relevé de ſi court; &, afin de faciliter de faire une voute au fer, pour placer la ſole qui bombe, on choiſira une enclume dont la table ſoit un peu uſée & creuſée, on mettra le fer dans l'endroit où il y a un creux, & on donnera deſſus des coups du ferretier, près les uns des autres, pour former une voute au fer, afin qu'il ne porte pas ſur la ſole: il faut être bon Ouvrier, & avoir le coup de ferretier juſte. Il en eſt de cette opération, comme de celle d'un Orfevre, qui d'une plaque fait une gondole, & ne la fait qu'avec le marteau peu à peu. On doit encore, ſans toucher à la ſole, porter le fer à froid.

Ferrure pour marcher fermement ſur une glace unie, ſans gliſſer, & même plus ſurement que ſur aucun terrein.

Il faut des fers à trois crampons, c'eſt-à-dire, un à chaque bout du fer, & l'autre à la pince: voyez la Planche des fers & le fer allemand; ce que l'on pratique dans le Nord.

Ferrure pour des pieds bien combles, c'eſt-à-dire, qui ont une ſole qui bombe, & ſouvent les murailles écraſées & renverſées ſur la ſole.

On doit, en ajuſtant le fer, le vouter de maniere qu'il ne porte point ſur la ſole, qu'il ſoit couvert autant en dedans qu'en dehors, & qu'il n'ait pas beaucoup de force, mais que les éponges en aient également. Les fers doivent être étampés maigres, & les trous placés où il y a de la bonne

bonne corne au pied. On doit ajuſter le fer comme il eſt dit pour la ferrure des chevaux qui ont été fourbus, dont les pieds ſont ſurmontés, excepté qu'il faut tenir les éponges plus minces en gagnant les talons, en ſorte que la fourchette porte à terre pour ſoulager le pied : on aura bien ſoin de ne poſer le fer à chaud que le moins qu'on pourra.

Ferrure pour rétablir les pieds que la ferrure aura gâtés & détruits, & qu'elle aura rendus combles.

Commençons par faire voir les défauts de cette ferrure qui ruine les pieds, afin qu'on s'en garantiſſe.

On ajuſte ces ſortes de fers ; on les met fort longs, & l'éponge forte, & on y fait beaucoup d'ajuſture, c'eſt-à-dire que l'on releve les bords du fer tout autour avec le ferretier, & enſuite on monte à cheval ; on appelle *monter à cheval*, lorſqu'on met le fer ſur le côté & que l'on frappe, avec le ferretier, ſur la branche qui eſt en haut, ce qui le fait plier ; alors, étant ajuſté, il fait une voute dans ſon milieu, & par ce moyen empêche qu'il ne porte ſur la ſole ; mais cette maniere de diſpoſer le fer renverſe la muraille, en ſorte qu'elle ſert d'appui à la peſanteur du corps du cheval, ce qui fait que cette muraille s'écraſe de façon qu'elle ſe trouve plus baſe que la ſole ; c'eſt ce que l'on appelle *pied comble*. Cette difformité eſt occaſionnée par la mauvaiſe conſtruction du fer, qui fait l'effet d'une paire de pincette renverſée, dont les branches ſont en l'air ; en y mettant le pied & appuyant deſſus, plus on appuiera & plus il enfoncera, en conſéquence plus le pied ſe trouvera ſerré. Il en eſt de même du pied du cheval qui, placé dans un fer conſtruit de cette maniere, ſe trouve

par la ſuite reſſerré juſqu'au point de le faire boiter : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus il boite, plus on voute le fer, dans l'idée de ſoulager la ſole & les talons, mais infructueuſement.

Maniere de rétablir ces ſortes de pieds, & de les faire revenir comme la nature les a donnés.

Il faut mettre un fer mince tout plat, ſans ajuſture, que le fer ne porte que ſur la pince & ſur les talons, de façon qu'il ne touche point à la muraille, & que l'on voie un vuide entre lui & elle, pour donner aiſance à cette muraille de pouſſer : on attachera le fer à quatre ou cinq clous, on n'en mettra qu'en pince & point ſur les quartiers ; on mettra enſuite le cheval en pature, ou au labourage, ou à tourner au moulin ; ou bien on le laiſſera ſix ſemaines ou deux mois à rien faire ; au bout de ce tems les quartiers ſeront pouſſés & ſeront bons. On doit avoir ſoin, quand on le referrera, de ne donner d'ajuſture au fer, que le moins qu'on pourra, & de ne le point mettre chaud ſur le pied. Il faut abattre la pince, c'eſt-à-dire la racourcir, & ne point toucher à la muraille, à moins qu'il n'y ait de la corne éclatée, qu'on doit ôter. Cette muraille doit être venue de niveau avec la ſole, ou à peu de choſe près.

Il faut ſe garder de parer les pieds de toutes les ferrures ci-deſſus, & ſe ſervir des clous que l'on voit à la Planche des Fers ; ce clou approche du clou de bande, & eſt de la forme d'un cône, en ſorte que plus on frappe le clou dans l'étampure du fer, & plus il entre juſqu'à ſon point ; pour lors il s'uſe avec le fer ſans ſe décoler ; au lieu que les autres clous ne pouvant entrer dans l'étampure, attendu que leur tête porte en partie ſur le fer, ſont

plus ſujets à ſe décoler, & par conſéquent tiennent moins.

Ferrure pour les pieds combles.

Il leur faut des fers un peu plus longs & plus couverts, pour garantir la ſole. Si la fourchette eſt groſſe, elle fera le même effet que ci-deſſus; ſi elle ne l'eſt pas, il faut mettre le fer un peu plus court, attendu qu'il y aura du talon qui ſuppléera à la fourchette. Il ne faut pas non plus parer les pieds, ſi ce n'eſt une excroiſſance de corne, qui nuiſe à porter le fer; on la peut ôter ſans amincir la ſole.

Ferrure à demi-cercle pour la ſureté du Cavalier, ſur le pavé ſec & plombé, tant l'hiver que l'été, ſoit en montant les montagnes, ſoit en les deſcendant au galop, ſans gliſſer en aucune façon.

Le demi-cercle doit être de deux à trois lignes de largeur, ſur une & demie d'épaiſſeur, pour que les trous en ſoient faits avec un poinçon; on les doit contre-percer du côté qu'ils ſont étampés, afin que les clous ſoient enchaſſés dans l'étampure. Il faut faire au moins dix trous, qui ſoient petits à proportion, pour qu'ils puiſſent ſeulement ſoutenir la muraille. Il faut auſſi que le fer du demi-cercle ſoit doux.

On abattra, ſelon la coutume, l'excédent de la muraille, obſervant néanmoins d'en laiſſer un peu davantage, afin de pouvoir y incruſter le demi-cercle; pour réuſſir, on fera une rainure dans le milieu de la muraille du pied, de la profondeur & de l'épaiſſeur du cercle, de maniere qu'il ſoit enchaſſé dans la muraille, & que le bord déborde tout autour du demi-cercle, pour la faciliter de porter ſur

le pavé. Il faut que les deux bouts du demi-cercle ſoient incruſtés dans les talons; ce qui produira deux avantages mutuels; l'un que la muraille conſervera le demi-cercle, qui ſans cela s'uſeroit promptement, à cauſe de ſa minceur; l'autre, que le demi-cercle réciproquement empêchera la muraille de s'éclater. Cette ferrure eſt avantageuſe au cheval de monture; elle l'eſt auſſi au cheval de trait, excepté qu'elle ne réſiſtera pas ſi long-tems. Cependant j'ai vu pluſieurs chevaux qui, quoiqu'ils marchaſſent tous les jours, conſervoient cette ferrure pendant trois ſemaines; à plus forte raiſon, s'ils faiſoient moins d'ouvrage, leur ferrure dureroit plus long-tems. Je dirai néanmoins qu'il y a une ferrure plus convenable aux chevaux de trait, c'eſt un fer qu'on enclave dans tout le fort de la muraille, obſervant auſſi de la laiſſer déborder dans tout ſon contour; on peut appeller ce fer *le Croiſſant enclavé*; il doit être étampé extrêmement maigre; voyez la Planche. Remarquez que ces deux dernieres ſortes de ferrures ne ſont propres qu'aux chevaux qui ont des pieds forts.

L'uſage de ferrer les chevaux me paroît bon & utile, & même néceſſaire ſur le pavé; mais il s'agit de leur forme & de la maniere de mettre les fers. En effet, nous nous trouvons plus agiles & plus adroits quand nous ſommes chauſſés à notre aiſe; il en eſt de même pour les chevaux; car un fer long & épais doit être à leur égard ce que ſont au nôtre des ſabots, c'eſt-à-dire, les rendre lourds, maladroits & chancelans. Pour s'en convaincre, il ne s'agit que de jetter les yeux ſur un cheval de trait, lorſqu'il tire une voiture chargée; qu'on ſoit attentif à le regarder un moment, on verra les peines & les tourmens que ſouffre cet animal, les pieds n'ayant pas de priſe; c'eſt envain

qu'il tente de pincer le pavé, chaque pas n'eſt qu'une gliſſade, pour laquelle il reçoit ſouvent plus d'un coup de fouet qu'il n'a pas mérité; les reins, la poitrine, les épaules, les jambes, les pieds, tout en ſouffre, tout eſt à la torture; joignez à cela la crainte perpétuelle d'être fouetté à chaque pas qu'il fait ſur le pavé, où il eſt impoſſible de tirer ferme; le cheval ſouffre plus en pareille circonſtance dans une lieue de chemin, que s'il en faiſoit ſix ayant moins de fer; les courbatures, les poumons enflammés, les fievres, les fourbures, en un mot tous les accidens d'un cheval forcé en ſont les ſuites, que l'on attribue à bien d'autres cauſes; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que le mauvais cheval ne ſouffre jamais tant qu'un bon, qui fait tous ſes efforts, ſans être pourtant plus épargné pour ſa bonne volonté.

Ferrure pour empêcher les chevaux de gliſſer ſur le pavé ſec & plombé.

Il faut mettre un fer à croiſſant, voyez la Planche, c'eſt-à-dire un fer qui n'occupe que le pourtour de la pince, & dont l'éponge ſoit mince au bout, & ſe termine au milieu des quartiers, de maniere que les talons ou la fourchette portent à plomb ſur le pavé, tant du devant que du derriere, mais ſur-tout des pieds de devant, parceque le poids du corps du cheval y eſt plus porté, & plus le fer eſt court, moins le cheval gliſſe. Si le cheval a beaucoup de talon, on fera entrer les bouts de l'éponge du fer dans la muraille des talons, de façon qu'ils ſaillent: pour lors ils ſerviront de crampons, qui ſeront plus propres à garantir de gliſſer que des crampons de fer, & qui s'uſeront moins.

Autre pour les chevaux qui ont la muraille mince & éclatée.

Il faut que les fers ſoient un peu plus longs, de maniere que l'éponge vienne en s'aminciſſant ſur les talons, afin que le bout ne porte pas ſur la muraille, parcequ'elle l'écraſeroit, vû ſa foibleſſe.

Autre pour un pied plat qui n'a point de talon.

Il faut que les fers ſoient auſſi un peu plus longs, & que les éponges viennent en aminciſſant, à commencer du premier tour du talon juſqu'au bout, enſorte que la fourchette faſſe le même effet que font ſur la glace de vieux chapeaux que nous aurions ſous nos ſouliers, qui ſeroit de les retenir tous court ſur le pavé ſec. On doit encore avoir ſoin de ne point parer le dedans du pied, ni la fourchette.

CHAPITRE III.

DE LA FERRURE DES MULETS.

ARTICLE PREMIER.

Principes de ferrer les Mulets ſolidement & avantageuſement pour toute ſorte d'uſage.

Ferrure pour un Mulet qui porte ſoit bât ſoit ſelle.

IL faut que le fer ne déborde le pied que d'une ligne en pince ſeulement, qu'il ſoit relevé; pour cela on doit abattre beaucoup de la corne en pince, afin d'en procurer la facilité. On ne mettra point de clous en pince, parce-qu'ils font buter le mulet; les éponges ne doivent pas excéder le talon, & il ne faut point de crampons; enfin le fer doit être égal de force par-tout; voyez la Planche, vous y trouverez la forme. Pour rendre le pied bien uni, on en abattra l'excédent, s'il y en a, avec le boutoir, & on ôtera la mauvaiſe corne avec le rogne-pied, ſans cependant vuider le dedans du pied, ni ouvrir les talons; mais on les laiſſera dans leur force, vû que lorſqu'ils ſont parés, le pied ſe reſſerre, ce qui occaſionne la fente du ſabot; c'eſt ce qu'on appelle *Seime*.

Ferrure pour un Mulet qui eſt expoſé à marcher ſur une glace unie.

Mettez un crampon un peu pointu en pince & à chaque

éponge, ou deux ou trois clous dont la tête ſoit faite en cône, de façon qu'il puiſſe mordre ſur la glace. Il eſt indiſpenſable de lui mettre des crampons pour marcher dans les montagnes, ou dans des terres graſſes.

Ferrure pour donner aux Mulets une marche ſure & ferme ſur toute ſorte de terreins, ſur le pavé ſec & plombé.

On doit les ferrer à cercle; voyez la Ferrure à cercle: cette ferrure eſt plus facile aux mulets qu'aux chevaux, parceque le pied eſt beaucoup plus petit & la muraille plus forte que celle du cheval; au lieu que dans celui-ci il y a des pieds gras & combles, dont la muraille eſt mince, auxquels cette ferrure ne convient point.

J'ai ferré des mulets à cercle, qui ont été plus de ſix ſemaines avec cette ferrure, quoiqu'ils marchaſſent tous les jours, & qu'ils portaſſent le bât. Elle eſt propre auſſi pour un mulet qu'on veut monter. J'en ai ferré qui ont été à l'Armée, à qui elle a duré pendant quatre mois.

Ferrure pour un Mulet qui tire une voiture.

Il faut le ferrer comme on ferre un cheval, c'eſt-à-dire que le fer ne déborde ni en pince ni en dehors, qu'il ſoit juſte au pied, & ſans crampons; voyez la Planche de la Ferrure des Mulets. Le fer doit être un peu plus fort en pince qu'en éponge, & cela parceque le cheval uſe en pince, & que le fer s'uſe davantage. Il ne faut pas non plus parer le pied ni ouvrir les talons.

ARTICLE II.

Ferrure pour les Anes.

ILS ont le pied fait comme le mulet, on peut les ferrer de même, pour l'uſage qu'on en veut faire.

Je penſe avoir rempli le but que je m'étois propoſé dans la deſcription de cette nouvelle façon de ferrer ; mais comme il eſt ſurvenu à mon Pere beaucoup d'objections à cet égard, & qu'elles me ſont réitérées tous les jours par des gens qui, prévenus par l'habitude de leur ancienne méthode, prétendent détruire celle qu'il a donnée, dont l'expérience fait voir la ſolidité, j'ai cru devoir inſérer ces objections à la fin de cet Ouvrage, pour pouvoir les en déſabuſer.

PREMIERE OBJECTION.

ILS prétendent que cette ferrure foulera le talon, & que de-là naîtront les bleimes.

Réponſe.

Pour ſe convaincre du contraire, il ſuffit de faire attention que jamais les éponges ne plient, comme pluſieurs le penſent ; que le poids du cheval force le ſabot, déja flexible par lui-même, à gagner l'éponge, de façon que le talon ſe trouvant comprimé comme dans une preſſe, cette même éponge & cette ferrure étant par conſéquent courtes, & portant tout le poids de ſon corps ſur le milieu du

pied & ſur la fourchette, le talon n'appuiera que légerement ſur le pavé, ce qui le garantira des bleimes & des foulures.

Seconde Objection.

Il y en a qui prétendent que les talons s'uſent.

Réponſe.

Pour prouver ſans replique que cela eſt faux, que le talon ne pourroit jamais s'uſer juſqu'au vif, & que ſa ſubſtance eſt de nature à croître plus qu'elle ne s'uſe, c'eſt que, lorſque les chevaux ont le talon fort, on eſt obligé d'en abattre chaque fois que l'on les ferre. Il faut cependant convenir que le cheval uſera du talon s'il marche en nageant ; ce qui vient d'un cheval qui a été fourbu.

Troiſieme Objection.

On prétend qu'en ne parant pas les talons, on occaſionne des bleimes.

Réponſe.

Cela eſt d'autant moins vrai, que les bleimes qui ſurviennent aux chevaux dont les talons ſont forts, n'arrivent que parcequ'ayant paré l'arc-boutant juſqu'au vif, l'air le pénétre, le prive de ſon ſuc & le ſeche ; cette ſole preſſe les vaiſſeaux, & le ſang s'extravaſe, ce qui forme cette rougeur qu'on appelle *bleime.*

Cette eſpece de bleime ne fait boiter le cheval que lorſqu'il s'y forme de la matiere, ce qui arrive rarement ; le quartier ſe reſſerre quelquefois, n'ayant pas de ſoutien, comprime la chair cannelée, & produit cette rougeur.

Quatrieme Objection.

On dit que la fourchette doit être fatiguée, parceque le cheval marche deſſus.

Réponſe.

Je pourrois à la rigueur en appeller à l'expérience. Jamais cheval ferré à la nouvelle méthode n'a juſqu'aujourd'hui donné la moindre marque de fourchette fatiguée, ni de ſenſibilité; & même je ne crois pas que perſonne puiſſe dire avoir vu boiter des chevaux étant vieux ferrés, pour avoir marché ſur la fourchette; on verra que cela n'eſt guere poſſible, lorſque l'on réflechira ſur la ſtructure toute particuliere de cette partie, comme je l'ai donnée dans ce Traité. C'eſt une ſubſtance matelaſſée, ſpongieuſe, fléxible, qui, par ſon reſſort naturel, cede au poids du corps dans l'inſtant que le cheval appuie le pied ſur le pavé, & ſe remet promptement.

Il y a cependant un cas où un cheval peut devenir boiteux en marchant ſur la fourchette, mais dont on ne m'a jamais fait mention, c'eſt quand elle eſt dure & ſeche. L'obſervation & l'anatomie du pied m'ont fait voir qu'il pourroit boiter, parceque le cheval, en s'appuyant à terre, force cette partie dure contre l'expanſion du tendon qui s'attache à l'os du pied, & le cheval pourroit boiter par la grande ſenſibilité de cette partie; mais ſi on enleve le petit bout de la fourchette, il ne boitera pas.

Cinquieme Objection.

On dit que la fourchette ſera plus ſujette à avoir des fics ou crapauds.

Réponſe.

Cela ne vient qu'à ceux qui ont des humeurs. Si l'on y remarque de la diſpoſition, on pourra parer la fourchette, & le cheval marchera ſur les talons, s'ils ſont forts, avec la même ſureté ſur le pavé ſec & plombé.

Sixieme Objection.

On dit que le nerf ſe fatigue, c'eſt-à-dire que le tendon d'Achille ſe trouve tiraillé & ſouffre par la courte ferrure, parceque la fourchette porte ſur le pavé.

Réponſe.

C'eſt préciſément tout le contraire.

Voyons les effets du poids du corps ſur le tendon d'Achille dans les circonſtances ſuivantes.

Si l'on ferre le cheval à crampons, il ſe trouve alors une grande diſtance entre la fourchette & le pavé, le poids du corps porte ſur les crampons, la fourchette qui eſt en l'air cede, le talon s'allonge; & ſi le cheval fait un mouvement violent & ſubit, la rupture de ce tendon eſt preſqu'inévitable, parceque la fourchette ne peut pas gagner le pavé pour ſoulager le tendon, à qui elle doit ſervir de point d'appui; ſi le tendon ne caſſe pas, le cheval boitera long-tems, par la grande extenſion des fibres qui étoient prêtes à ſe rompre.

Si l'on ferre à éponges fortes, la fourchette eſt beaucoup moins en l'air; le poids du corps peut à la vérité forcer la fourchette à gagner le milieu d'un pavé, & par-là ſauver l'extenſion violente du tendon; mais comme l'épaiſſeur des éponges empêche la ſubſtance de la fourchette de porter à terre, de céder & de rentrer en elle-même autant qu'elle en eſt capable par ſa nature; il faut que le tendon ſe caſſe par un pas de ſurpriſe violent & ſubit, ou par toute autre circonſtance égale.

Si l'on ferre ſans éponges, la fourchette, qui porte tout le poids du corps du cheval, cede à chaque pas, & rentre, par ſon reſſort, dans ſa propre ſubſtance, le tendon n'eſt jamais dans un état de diſtraction; ſes fibres ne ſeront pas ſuſceptibles d'une extenſion violente dans le cas d'un mouvement de ſurpriſe.

J'oſe dire d'avance que jamais il n'arrivera rupture du tendon ſur le milieu d'un pavé; & ſi cela arrivoit, ce ne ſeroit que dans le vuide de deux pavés. Il s'enſuit deux choſes également claires, qu'il peut arriver au tendon d'Achille tous les différens degrés de violence que l'on puiſſe imaginer depuis ſa rupture totale juſqu'à la plus petite diſtraction de ſes fibres, qui le font boiter; & que c'eſt de la fourchette ſeule que dépendent tous ces différens degrés, comme il eſt démontré plus particulierement dans ce que j'ai dit de la fracture de l'os coronaire & l'anatomie du pied du cheval, que l'on voit dans le Traité d'Obſervations.

Septieme Objection.

On dit que le cheval ſera plus ſujet à prendre des clous de rue, & aux autres accidens qui viennent de la piquûre de la ſole charnue.

Réponſe.

Comme on ne pare pas le pied, la ſole de corne ſera toujours dans toute ſa force, par conſéquent moins ſuſceptible à être percée que lorſqu'elle eſt extrêmement mince.

Huitieme Objection.

On allegue que le cheval n'eſt pas chauſſé à ſon aiſe; qu'il a de la peine à marcher, & qu'il doit boiter.

Réponſe.

Si le cheval marche avec peine, ou s'il boite, cela ne peut pas provenir de la ferrure, ſi courte qu'elle ſoit miſe, ſi ce n'eſt par les différens accidens qui arrivent ſouvent à la ferrure ordinaire, & qui peuvent arriver à la nouvelle, qui ſont 1°. le pied trop refermé; 2°. la piquûre; 3°. les clous qui ferrent la chair cannelée; 4°. le fer qui porte ſur la ſole; 5°. quand les éponges preſſent ſur des talons foibles; 6°. quand la ſole eſt brûlée; 7°. les coups de boutoir qui auront bleſſé la ſole charnue. Par ma ferrure j'évite quatre de ces accidens; 1°. que le talon ne ſoit foulé, parceque je n'y mets point de fer; 2°. je conſerve la ſole, à laquelle je ne donne aucun coup de boutoir; 3°. la ſole charnue n'eſt jamais brûlée, ni bleſſée par le boutoir, puiſqu'on n'y touche point. Que

l'on évite les trois accidens ci-deſſus, & je défie que l'on puiſſe faire boiter un cheval qui a bon pied, quelque court que ſoit le fer.

Neuvieme Objection.

On dit que le cheval eſt ſujet à ſe déferrer, parceque le fer n'eſt attaché qu'avec de petits clous.

Réponſe.

Il eſt certain qu'un fer court à petits clous tiendra mieux qu'un fer long à gros clous ; qu'il a moins de portée, que le levier eſt plus court, qu'il a encore moins de poids de fer, par conſéquent il fatiguera moins les rivets, & n'écartera point la corne, comme un gros clou. De plus, j'en appelle à l'expérience : ceux qui ſont ennemis de la nouvelle ferrure n'ont qu'à mal river les clous, & le cheval ſe déferrera à leur volonté.

Dixieme Objection.

On prétend que les chevaux n'ayant point de crampons, ſeront plus ſujets à gliſſer.

Réponſe.

J'aſſure que plus le pavé ſera ſec & plombé, & que plus la fourchette ou le talon poſera à terre, plus le cheval aura de fermeté ; & il gliſſera beaucoup moins que s'il avoit des crampons, quoiqu'à de fortes deſcentes ou à de forts reculemens ; ce qu'il y a de certain, c'eſt que moins il y aura de fer, moins il gliſſera, parceque s'il

étoit poſſible qu'il pût s'en paſſer, il ne ſeroit point ſujet à gliſſer.

La nouvelle ferrure de mon pere n'a contr'elle que le préjugé. L'Anatomie, qui m'a fait connoître la ſtructure du pied, m'en a montré tous les avantages, & l'expérience me les a confirmés.

J'eſpere que par la ſuite elle ſera encore plus goutée, & que l'on reviendra d'un préjugé qui n'a d'autres fondemens qu'une longue habitude ; comme d'une infinité d'erreurs & de mauvaiſes pratiques, qui ſont ſouvent dangereuſes ou inutiles, dont je crois devoir donner un détail pour le bien de la Société.

FIN.

EXPLICATION

EXPLICATION
DE LA QUATRIEME PLANCHE
DU TRAITÉ DE LA MORVE.

FIGURE A,

Repréſentant l'Oſtéologie de la tête, dont on a enlevé en partie les os de la face, pour laiſſer appercevoir les ſinus en général.

1 LES ſinus frontaux.
2 Cloiſon qui ſépare les ſinus.
3 Sinus hetmoïde.
4 Eſpace conſidérable, ou fauſſe naſale, qui ſépare l'os hetmoïde d'avec les cornets inférieurs du nez.
5 Sinus maxillaire ſupérieur.
6 Cloiſon oſſeuſe, qui borne latéralement & intérieurement les deux ſinus maxillaires d'avec la cavité naſale.
7 Cloiſon oſſeuſe, qui ſépare le ſinus ſupérieur maxillaire d'avec l'inférieur.
8 Sinus maxillaire inférieur.
9 Suture verticale, qui partage les os du crâne & de la face en parties égales.

FIGURE B.

La tête coupée verticalement, & vue dans ſa partie intérieure.

1 LES ſinus frontaux, vus de profil dans toute leur étendue.
2 Cloiſon oſſeuſe, qui ſépare les ſinus droits d'avec les ſinus gauches.
3 Les ſinus ſphénoïdaux.
4 Sinus hetmoïdaux.
5 Le cornet ſupérieur du nez.
6 Cornet inférieur du nez.
7 Vaiſſeaux de différens genres, qui ſe trouvent parſemés dans l'étendue de la membrane pituitaire qui recouvre ſes deux cornets.
8 Replis & enfoncemens du cornet ſupérieur.
9 Terminaiſons des deux cornets du nez avec la peau.
10 Rênure des os palatins maxillaires pour recevoir l'os vomaire.
11 Le cerveau.
12 Le cervelet.
13 La moëlle allongée.
14 Epaiſſeur des os du crâne.
15 Partie du trou occipital.

FIGURE C.

Repréſentant la cloiſon cartilagineuſe du nez, qui ſépare les fauſſes naſales en deux parties égales.

1 PORTION de l'os vomaire, dans lequel la cloiſon eſt enchaſſée.
2 Vaiſſeaux arteriels & veineux qui ſe trouvent dans la ſubſtance de la membrane pituitaire, qui tapiſſe la cloiſon des deux côtés.

FIGURE D.

La Tête vue de face.

1 OUVERTURE faite, par le moyen du trépan, dans la partie la plus ſupérieure du ſinus frontal.
2 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive des fauſſes naſales du ſinus maxillaire ſupérieur dans ſa partie la plus haute.
3 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive du ſinus maxillaire inférieur.

Nota. Il faut remarquer que ces ſinus communiquent tous enſemble, & que les injections faites au n°. 1 doivent s'écouler par les deux autres ouvertures & par la narine du même côté.

FIGURE E.

Repréſentant une boëte de fer à fumiger par les narrines.

1 CORPS de la boîte.
2 Le chapitaux.
3 Couliſſe par laquelle on met les médicamens propres à fumiger.
4 Eſpece de poële qui reçoit le corps de la boîte.
5 Calotte de fer dans laquelle ſe mettent les médicamens.

EXPLICATION
DE LA CINQUIEME PLANCHE.

Repréſentant la Muſaraigne, & l'Oſtéologie de ſa tête vue en différens ſens.

1 LA Muſaraigne.
2 La tête vue de profil.
3 La mâchoire inférieure détachée de la mâchoire ſupérieure.
4 La mâchoire ſupérieure vue poſtérieurement.
5 La tête vue de face.
6 La tête vue poſtérieurement avec ſa mâchoire inférieure.
7 Proportion ou grandeur naturelle de la tête de la Muſaraigne.
8 L'hycoperdon dans ſon entier.
9 L'hycoperdon ouvert, d'où l'on voit ſortir la poudre.

EXPLICATION
DE LA SIXIEME PLANCHE.

Repréſentant le pied diſſéqué, vû inférieurement.

FIGURE A,

Repréſentant le Sabot.

1 LA muraille de la pince.
2 La muraille des quartiers.
3 La muraille des talons.
4 La ſole des talons.
5 La ſole des quartiers.
6 La ſole de la pince.
7 La fourchette.

FIGURE B.

Démontrant la ſole de corne enlevée de deſſus la ſole charnue, figure C.

1 CORNE cannelée des talons.
2 Fourchette de corne.

FIGURE C.

1 La chair cannelée des talons de la ſole charnue, ſe recevant réciproquement avec la corne cannelée, n°. 1, figure B.

FIGURE D.

1 La ſole charnue enlevée de deſſus la ſole charnue.

FIGURE E.

Repréſentant l'os du pied à découvert avec la terminaiſon du tendon fléchiſſeur du même os.

1 EPAISSEUR de la muraille.
2 Prolongation de cette même muraille.
3 Poroſité de l'os du pied, dans laquelle s'implantent les fibres de la ſole charnue.
4 Direction des fibres du tendon fléchiſſeur, & leur terminaiſon à l'os du pied.
5 Les deux éminences ſupérieures de l'os coronaire, vues poſtérieurement.

FIGURE F.

Repréſentant les parties tendineuſes & ligamenteuſes, depuis la partie moyenne de l'os du canon juſqu'à la partie inférieure du pied.

1 L'os du canon.
2 L'os du pâturon.
3 L'os coronaire.
4 Ligament latéral de l'os du canon avec celui du pâturon.
5 Ligament capſulaire & ſervant de gaine au tendon fléchiſſeur de l'extrêmité.

6 Tendon fléchiſſeur de l'os pâturon.
7 Tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
8 Ligament tendineux de l'os du canon.
9 La ſole de corne dans ſon entier.

FIGURE G.

Repréſentant la même jambe diſſéquée, dont la moitié de la ſole de corne a été enlevée de deſſus la ſole charnue.

1 LIGAMENT capſulaire de l'os du canon à l'os du pâturon.
2 L'os du canon.
3 Artere paturoniere.
4 Veine paturoniere.
5 Nerf paturonier.
6 Diviſion de l'artere paturoniere.
7 Diviſion de la veine & du nerf paturoniers.
8 Artere coronaire.
9 Nerf coronaire.
10 Portion de la ſole de corne.
11 La ſole charnue.
12 La fourchette charnue.
13 La chair de la couronne.

FIGURE H.

Repréſentant la ſole charnue enlevée de deſſus l'os du pied, & laiſſant appercevoir la terminaiſon du tendon fléchiſſeur.

1 LA gaine du tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
2 Le tendon fléchiſſeur.
3 L'inſertion du tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
4 La ſole charnue.
5 L'os du pied.
6 Subdiviſion de l'artere coronaire allant dans la ſubſtance de la fourchette.
7 Nerf paturonier.
8 Artere paturoniere.
9 Veine paturoniere.

FIGURE I.

Démontrant la même extrêmité dépourvue de ſes parties tendineuſes & ligamenteuſes.

1 L'os du canon.
2 Les os ſtyloïdes.
3 Les os ſeſamoïdes.
4 L'os du pâturon.
5 L'os coronaire.
6 Les condiles de l'os du pâturon.
7 L'os de la noix.

8 L'os

8 L'os du pied.
9 Artere canoniere.
10 Diviſion de l'artere coronaire, qui va ſe diſtribuer dans la ſubſtance de la fourchette charnue.
11 Diviſion de la veine canoniere.
12 Nerf canonier.
13 Les cartilages de l'os du pied.
14 Arteres & veines pédales entrant dans la ſubſtance de l'os du pied.
15 Anaſtomoſe des veines coronaires.

FIGURE K.

Repréſentant l'Oſtéologie de la même jambe.

1 L'os du canon.
2 Les os ſtyloïdes.
3 Eminences arrondies de l'os du canon, s'articulant avec l'os du pâturon.
4 L'os du pâturon.
5 Les conduits de l'os du pâturon.
6 L'os coronaire.
7 L'os de la noix.
8 L'os du pied.
9 Ligne ſaillante donnant attache au tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
10 Trous par leſquels paſſent l'artere & les veines pédales.
11 Différens trous par leſquels ſort la diſtribution des arteres & veines pédales.

EXPLICATION
DE LA SEPTIEME PLANCHE.

Repréſentant le pied diſſequé vû anterieurement.

FIGURE A.

1 L'os du canon.
2 Le tendon extenſeur de l'os du pied.
3 Portion tendineuſe, ſervant de ligament au tendon extenſeur de l'os du pied.
4 Ramification de l'artere canoniere rampante ſur la partie anterieure de l'os du canon.
5 La veine pâturoniere vue anterieurement.
6 L'extrêmité anterieure de l'os du pâturon.
7 Artere coronaire recouvrant le tendon extenſeur.
8 Veine coronaire, s'anaſtomoſant avec leurs congeneres, & entrant dans la ſubſtance de la chair de la couronne.
9 La muraille.
10 La chair cannelée.
11 La chair de la couronne.

FIGURE B.

1 L'os du canon.
2 Le tendon extenſeur de l'os du pied.
3 L'os du pâturon.
4 Ramification de l'artere paturoniere.
6 Diſtribution des veines coronaires allant ſur la ſurface de l'os du pied.

7 Artere coronaire.
8 La chair cannelée.
9 L'os du pied, dont on a enlevé la chair cannelée.
10 Nerf paturonier.

FIGURE C.

1 L'os du canon.
2 Subſtance cartilagineuſe & arrondie de la partie inférieure de l'os du canon.
3 L'os du canon.
4 L'os coronaire.
5 Eminence anterieure de l'os du pied, donnant attache au tendon extenſeur.
6 L'os du pied.
7 Eminence donnant attache au cartilage latérale de l'os du pied.
8 Différens trous par leſquels ſort la diſtribution des vaiſſeaux ſanguins.

FIGURE D.

Démontrant la même extrêmité vue latéralement.

1 L'os du canon.
2 Cavité de l'os du canon, pour loger la moëlle.
3 Ligament latéral de l'os du canon avec l'os du pâturon.
4 L'os du pâturon.
5 Ligament latéral de l'os du pâturon avec l'os coronaire.
6 La chair cannelée.
7 Tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
8 Tendon ligamenteux de l'os du pâturon.

9 a Tendon du pâturon.
9 b Partie du tendon fléchiſſeur de l'os du pâturon, ſervant de gaine au tendon fléchiſſeur de l'os du pied.
10 Tendon extenſeur de l'os du pied.
11 Arteres canonieres.
12 Veines paturonieres.
13 Artere & veine paturonieres.
14 Nerfs paturoniers.
15 Les cartilages de l'os du pied.
16 Nerfs canoniers.
17 Diviſion de l'artere coronaire.
18 Tendon extenſeur & abducteur de l'os du pâturon.

FIGURE E.

1 L'os coronaire.
2 Les facettes cartilagineuſes de l'os coronaire.
3 L'os du pied.
4 Terminaiſon du tendon extenſeur à l'os du pied.
5 Les cartilages de l'os du pied.

PLANCHE VIII.

Repréſentant des Fers de différens Pays ;
voyez la Planche.

EXPLICATION
DE LA NEUVIEME PLANCHE.

Repréſentant pluſieurs formes de Fers dont on doit ſe ſervir, tant pour la conſervation des pieds, que pour leur rétabliſſement.

1 BON pied ferré à croiſſant, dont la muraille des talons excede les talons ; cette ferrure eſt propre pour aller ſur toute ſorte de terrein.
2 Quartier foible, ferré de maniere que tout le poids du corps porte ſur la branche de dehors & ſur la voute du fer, de façon que le quatier de dedans ne poſe pas à terre, en obſervant que l'éponge de dedans ſoit mince.
3 Fer à cercle pour les chevaux de ſelle.
4 Pied ferré à cercle ; cette ferrure eſt propre pour aller ſur le pavé ſec & plombé.
5 Fer à demi-cercle, pour un cheval de trait ou de brancard, qui ira ſur le même terrein.
6 Fer pour un cheval qui a une ſeime & une bleime.
7 Fer pour un cheval qui ſe coupe.
8 Fer pour un cheval deſſolé & que l'on panſe.
9 Fer échancré à l'éponge, pour un cheval encloué au talon.
10 Fer échancré au milieu de la branche, pour un cheval encloué au quartier.
11 Fer échancré au corps, pour un cheval encloué en pince.

Nota. Il faut remarquer que les trois fers précédens ſont faits de maniere que l'on ne ſoit pas obligé de les déferrer chaque fois que l'on les panſe.

12 Fer couvert pour un cheval nouvellement deſſolé, dont on veut ſe ſervir.
13 Fer à tout pied.
14 Fer couvert pour la chaſſe, & pour éviter les chicots.
15 Fer de mulets.

EXPLICATION
DE LA DIXIEME PLANCHE.

Table des Chevaux imparfaits.

FIGURE A.

1 PORTANT au vent, ou cheval portant la tête haute.
2 Oreille longue & mal placée.
3 Les yeux petits.
4 Les narrines peu fendues.
5 Sifleur.
6 Tiqueux.
7 Plaie au palais, provenant du lampas, ou feve que l'on a ôtée.
8 Barres offenſées.
9 Langue petite.
10 Glande de morve.
11 Fiſtules aux avives,
12 Col allongé.
13 Fiſtule à la ſaignée du col.
14 Loupe au col.

15 Garot bas.
16 Dos de carpe.
17 Côte plate.
18 Fort trait, ou flanc retrouſſé.
19 Elancé.
20 Chevillé, ou ſerré dans ſon devant.
21 L'épaule attachée.
22 Bouton & corde de farcin.
23 Loupe au coude.
24 Montrant le chemin de S. Jacques, ou faiſant des armes.
25 Suros.
26 Loupe ſur le boulet.
27 Seime en quartier.
28 Nerferure.
29 Long jointé.
30 Fourmilliere.
31 Faux quartier.
32 Croupe avalée.
33 Queue de rat.
34 Farcin.
35 Foureau petit.
36 Fiſtule au ſcrotum ou au foureau.
37 Varice provenant de la veine que l'on a barrée.
38 Veſſigon en dedans.
39 Solandre.
40 Eparvin.
41 Canon menu.
42 Pinçart.
43 Paſſe-campagne, ou caplet.
44 Jardon.
45 Mule traverſine.

46 Grape.
47 Javart dans le pâturon.
48 Seime en pied de bœuf.
49 Huché ſur ſon derriere.

FIGURE B.

1 Portant bas, ou cheval portant la tête baſſe.
2 Oreillard, ou oreilles panchées.
3 Les ſalieres creuſes.
4 Les yeux larmoyans.
5 Fiſtule lacrymale.
6 Dragon.
7 Chanfrein renfoncé.
8 Le bout du nez gros.
9 Chancre.
10 Ecoulemens des narines.
11 La levre ſupérieure groſſe.
12 La langue pendante.
13 Langue coupée.
14 La levre inférieure pendante.
15 Groſſe ganache.
16 Joues charnues.
17 Les glandes parotides, ou avives.
18 Taupe.
19 Col court.
20 Col d'ache.
21 Fauſſe encolure.
22 Le goſier pendant.
23 Le garot gros.
24 Enſellé.
25 Le rein bas.
26 Flanc ſerré.

27 Pouſſif.

27 Pouſſif.
28 Ventre de vache.
29 Hernie ventrale ou exomphale.
30 Teſticules pendantes ou mal trouſſées, fiſtule aux bourſes.
31 Piſſant dans ſon foureau.
32 Epaule trop charnue.
33 Loupe au poitrail.
34 Avant-bras menu.
35 Malandre.
36 Tendon collé ſur l'os.
37 Canon menu.
38 Droit ſur ſon devant.
39 Atteinte encornée.
40 Couronné.
41 Fuſée.
42 Molette.
43 Cercle, ou cordon.
44 Cornu, ou la hanche haute.
45 Cuiſſe plate.
46 Jambes menues.
47 Veſſigon.
48 Solandre.
49 Molette.
50 Javart ſimple dans le pâturon.
51 Javart encorné.
52 Varice.
53 Javart nerveux.
54 Poireaux.
55 Avalure.
56 Sous lui, ou les quatre jambes enſemble.
57 Bouton & corde de farcin.

58 Sifflet, ou roſſignol.
59 Fiſtules à l'anus.
60 Arqué.

FIGURE C.

Pied fourbu, dont la ſole de corne eſt crevée, & laiſſe appercevoir les parties internes altérées de la pince.

1 Sole de la pince.
2 La fourchette.
3 La ſole des talons bombée, ou ce que l'on appelle oignons.
4 La ſole charnue.
5 L'os du pied.
6 La corne cannelée épaiſſie & détachée de la chair cannelée.
7 Muraille.

FIGURE D.

1 Pied encaſtelé.
2 Talon ſerré.
3 Quartier ſerré.
4 Bleime.

FIGURE E.

Repréſentant le pied plat.

1 Sole bombée.
2 Oignon.
3 Pied foible, ou muraille mince.
4 Muraille des talons renverſée en huître à l'écaille.
5 Sole des talons très minces & détruits par l'oppreſſion de la muraille.

Fin de l'explication des Planches.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES ARTICLES.

INTRODUCTION.

Du Cheval considéré extérieurement, Pag. 1
Dénomination des parties extérieures du cheval. 2
De la différence des poils & des marques naturelles des chevaux, 6
De la connoissance de l'âge du cheval, 10
Formation des dents, 11

PREMIERE PARTIE.
L'HIPPOTOMIE EN GENERAL.

CHAP. I. *De l'Osteologie*, 14
ART. I. *De la Tête*, ibid.
II. *Du Tronc*, 16
III. *Des Extrêmités*, 17
IV. *Des Os en général*, 19
CHAP. II. *De la Sarcologie*, 26
ART. I. *De la Myologie*, ibid.
II. *De l'Angiologie*, 28
III. *De la Nevrologie*, 29
IV. *De la Splanchnologie*, 31

ART. V. *De l'Adénologie*, pag. 47
CHAP. I. *DES SENS.* 53
ART. I. *De l'Organe de la Vue*, 53
II. *Des Humeurs de l'Œil*, 53
III. *De l'Organe de l'Ouie*, 56
IV. *De l'Organe de l'Odorat*, 57
V. *De l'Organe du Gout*, 58
VI. *De l'Organe du Toucher*, ibid.

SECONDE PARTIE.

ERREURS DE LA MARECHALLERIE 69

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

CHAP. I. *DE LA PATHOLOGIE*, 90
II. *Maladies incurables*, 94
III. *De l'Inflammation*, 96
IV. *De la Fiévre en général*, 103
V. *Maladies de la Tête*, 108
ART. I. *Du Vertigo*, ibid.
II. *Mal de Cerf*, 111
III. *Du Mal de feu, ou Mal d'Espagne*, 115
CHAP. VI. *Des Maladies de la Poitrine*, 118
ART. I. *De la Gourme*, ibid.
II. *De la Gourme maligne*, 122
III. *De la fausse Gourme*, 125
IV. *De la Morfondure*, ibid.
V. *De la Morve*, 128

ART. VI. *De la Toux*, pag. 145
VII. *De la Pleuréſie*, 147
VIII. *De la Courbature*, 149
IX. *De la Pulmonie*, 150
X. *De la Pouſſe*, 153
XI. *De l'Hydropiſie de poitrine*, 155
CHAP. VII. *Maladies du bas-Ventre*, 156
ART. I. *Des Tranchées en général*, ibid
II. *De la Tranchée d'eau froide*, 158
III. *Des Tranchées d'indigeſtion*, 159
IV. *Des Tranchées de vent, ou Tranchées venteuſes*, 160
V. *Des Tranchées de Vers*, 161
VI. *Tranchées de Béſoard*, 162
VII. *Des Tranchées rouges*, ibid.
VIII. *De la Suppreſſion d'urine*, 164
IX. *De la Rétention d'urine*, 166
X. *De la Rupture de l'Eſtomach*, 168
XI. *De la Rupture du Diaphragme*, 169
XII. *De la Crudité du Chyle*, ibid.
XIII. *Du Cours de Ventre, ou Dévoiement*, 170
XIV. *Du Gras fondu*, 172
XV. *De l'Hydropiſie du bas-Ventre*, 174
XVI. *De la Rage*, 178

QUATRIEME PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

CHAP. I. *Des Tumeurs Inflammatoires*, pag. 184

ART. I. *De l'inflammation*, ibid.
II. *Du Phlegmon*, 185
III. *De la Suppuration*, 191
IV. *De l'Ulcere*, 197
V. *De la Gangrene*, 207
VI. *De la Carie*, 213
VII. *De la Taupe*, 217
VIII. *Groſſeur dans l'oreille*, 219
IX. *Mal de Garot*, ibid.
X. *Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât*, 221
XI. *Effort de Reins*, 222
XII. *Des Meurtriſſures du col*, 223
XIII. *Hernies ventrales*, 224
XIV. *De la Hernie Crurale*, ibid.
XV. *De l'Abcès à la cuiſſe*, 225
XVI. *De la Maladie appellée vulgairement* Muſaraigne *ou* Muſette, ibid.
XVII. *De la Mémarchure, ou Entorſe*, 228
XVIII. *De l'Ecart*, 231
XIX. *Jarret enflé*, 233
XX. *De la Crampe*, 234
XXI. *De la Nerférure*, ibid.
XXII. *Des Varices*, 235

DES CHAPITRES. 431
ART. XXIII. *Ouverture des Glandes Parotides, ou Avives*, pag. 236
XXIV. *De la Fiſtule à la Saignée du col*, ibid.
XXV. *Langue coupée*, 3
XXVI. *Bleſſure des Barres*, 238
XXVII. *Fiſtule aux Bourſes*, 239
CHAP. III. *De l'Eryſipele*, ibid.
IV. *Des Tumeurs Eryſipelateuſes*, 241
ART. I. *Farcin*, ibid.
II. *Des Dartres & de la Galle*, 243
III. *De l'Ebullition*, 244
IV. *De la Malandre*, 245
V. *De la Solandre*, ibid.
VI. *Arrête*, ibid.
VII. *De la Mule Traverſine*, 248
VIII. *Des Eaux aux Jambes*, ibid.
CHAP. V. *Des Tumeurs Lymphatiques*, 249
ART. I. *Tumeurs des Teſticules*, ibid.
II. *Du Veſſigon*, 250
III. *Capelet, ou Paſſe-Campane*, ibid.
IV. *Du Jardon*, 251
V. *De la Courbe*, ibid.
VI. *De l'Eparvin*, 252
VII. *Du Suros*, 253
VIII. *Loupe ſur le Boulet*, ibid.
IX. *De la Molette*, 254
X. *Des Porreaux ou Fics*, ibid.
XI. *Des Porreaux aux Paturons*, 255
CHAP. VI. *De l'Œdême en général*, 256
ART. I. *De l'Enflure des Jambes*, 259
CHAP. VII. *Des Tumeurs Sarcomateuſes*, 262
ART. I. *Cheval couché en Vache*, ibid.

ART. II. *Des Tumeurs au Poitrail*, pag. 264
III. *Cheval Tiqueux*, ibid.
IV. *Cheval épointé*, 265
V. *Flanc retrouſſé, ou Fortrait*, ibid.
VI. *Du Cheval huché ſur ſon derriere*, ibid.
VII. *Cheval arqué*, 266
VIII. *Cheval bouleté*, ibid.
IX. *Faire des Armes, ou montrer le chemin de S. Jacques*, 267
X. *Du Cheval droit ſur ſon devant*, ibid.
XI. *Du Cheval froid & pris dans les épaules*, ibid.
XII. *Effort de Hanche*, 273
CHAP. VIII. *Du Trépan*, 274
IX. *Maladies des Yeux*, 279
ART. I. *De l'Enflure des Paupieres*, ibid.
II. *Des Verrues ou Poireaux*, 280
III. *Du Relâchement des Paupieres*, 281
IV. *De la Jonction des Paupieres*, ibid.
V. *Maladies des Glandes des Yeux*, 282
VI. *De l'Inflammation de la Conjonctive*, ibid.
VII. *De la Léſion de la Cornée tranſparente*, 283
VIII. *Des Maladies de l'Humeur aqueuſe*, ibid.
IX. *De la Cataracte, ou Maladie du Criſtallin*, 284
CHAP. X. *De la Caſtration*, 286
XI. *Deſcription Anatomique de la Queue du Cheval*, 288
Maniere de couper la Queue à l'Angloiſe, 290
XII. *Du Pied du Cheval*, 293
ART. I. *Deſcription du pied du Cheval*, 294
II. *De la Chair de la Couronne*, 297
III. *De la Chair cannelée*, ibid.
IV. *De l'Os du Pied*, 299

ART. V. *De l'Os Coronaire*, 300
VI. *De l'Os de la Noix*, ibid.
VII. *Des Cartilages*, 301
CHAP. XIII. *Maladies du Pied du Cheval*, ibid.
ART. I. *Accidens qui viennent de l'Implantation du clou*, 302
II. *De la Piquûre, ou Retraite*, ibid.
III. *De l'Enclouure*, 304
IV. *Maniere de deſſoler*, 306
V. *Pied ſerré, ou clou qui ſerre la veine*, 309
CHAP. XIV. *Accidens qui arrivent de l'application du Fer*, 311
ART. I. *Sole brûlée*, ibid.
II. *Sole échauffée*, 312
III. *Sole comprimée par le Fer*, ibid.
IV. *Pieds ſerrés par les Fers trop voutés*, 313
V. *Talons foulés*, ibid.
VI. *Quartier renverſé*, ibid.
VII. *Faux quartiers foulés*, 314
VIII. *Des Oignons*, ibid.
IX. *De la Bleime*, 315
CHAPITRE XV.
ART. I. *Clou de Rue*, 317
II. *Clous de Rue incurables*, 321
III. *De l'Encaſtellure*, 322
IV. *Reſſerrement du Pied*, 323
V. *Des quartiers ſerrés*, ibid.
VI. *Pied deſſeché & reſſerré*, 324
VII. *Du Pied altéré*, ibid.
VIII. *De la Seime*, 325
IX. *De la Foulure de la Sole*, 327
X. *De l'Excroiſſance des Arcboutans & de la Sole des Talons*, 328

ART. XI. *De la Sole battue, ou Pied dérobé*, pag. 328
XII. *De la Cnmpreſſion de la Sole charnue*, 329
XIII. *De l'Extenſion du tendon fléchiſſeur de l'os du Pied & des Ligamens*, 331
XIV. *De la Rupture du Tendon fléchiſſeur du Pied*, 333
XV. *Fracture de l'Os Coronaire*, 334
XVI. *De la Fracture de l'Os de la Noix*, ibid.
XVII. *Fracture de l'Os du Pied*, 335
XVIII. *Coup de boutoir dans la Sole*, 337
CHAP. XVI. *Accidens qui viennent d'autres cauſes*, 338
ART. I. *Atteinte*, ibid.
II. *Du Javart en général*, 339
III. *Du Javart ſimple*, 341
IV. *Du Javart nerveux*, 342
V. *Du Javart encorné proprement dit*; 344
VI. *Du Javart encorné improprement dit*, 345
VII. *De la Forme*, 351
VIII. *De l'Etonnement du Sabot*, 352
IX. *De l'Avalure*, 353
X. *De la Fourmilliere*, ibid.
XI. *Pied foible*, 354
XII. *Quartier foible*, 355
XIII. *Quartier défectueux*, ibid.
XIV. *Du Fic, ou Crapaud*, 356
XV. *De la Ceriſe*, 360
XVI. *De la Foulure*, ibid.

CINQUIEME PARTIE.

CHAP. I. *Elemens de Ferrure*, 363
ART. I. *Précautions à prendre pour ferrer les Chevaux malins*, 368

DES CHAPITRES. 435

CHAP. II. *Pratique de la Ferrure*, 372
ART. II. *Défauts de la Ferrure actuelle*, 374
III. *Défauts de la Ferrure des Mulets, qui ſe pratique en planche à Fleurentine & grands Fers de derriere*, 381
IV. *Différentes Ferrures à mettre en uſage, ſelon la ſtructure du pied, ſur toutes ſortes de terreins*, 384
CHAP. III. *De la Ferrure des Mulets*, 399
ART. I. *Principes de ferrer les Mulets ſolidement & avantageuſement pour toute ſorte d'uſage*, ibid.
II. *Ferrure pour les Anes*, 401

Fin de la Table des Chapitres.

ERRATA.

PAGE 25, ligne derniere, ou, *liſez* on. Page 420, ligne 19, Planche VIII, *liſ.* Planche VII. Pag. 421, ligne 2, Planche IX, *liſ.* Planche VIII. Page 422, Planche X, *liſ.* Planche IX.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre *l'Hyppotomie* : cet Ouvrage m'a paru mériter l'attention des perſonnes qui s'adonnent à cette partie, & être utile au Public ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 14 Août 1764, LEBAS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur LAFOSSE Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, qui a pour titre, *Inſtructions de Maréchallerie*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires ; à ces cauſes voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous

quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe, & par écrit, dudit Expoſant, ou de celi qui aura droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſix, & de notre Regne le cinquante unieme. Par le Roi, en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 351, fol. 441, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, *& à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris, ce 4 Mars 1766.*

LECLERC, *Adjoint.*

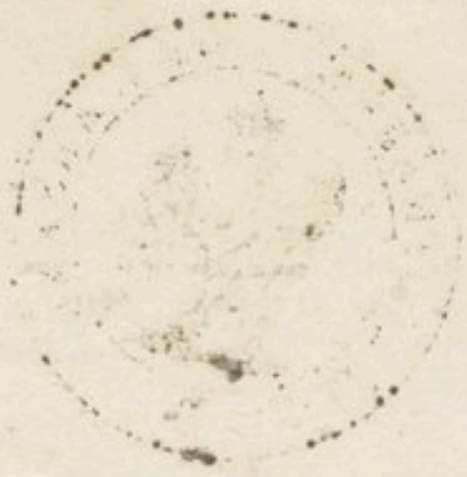
AVIS AU RELIEUR

pour placer les Planches.

PLANCHE I. page 2.
Planche II. page 58.
Planche III. page 60.
Planche IV. page 128.
Planche V. page 224.
Planche VI. A, B page 292.
Planche VII. page 372.
Planche VIII. page 384.
Planche IX. page 216.

BIBLIOTHEQUE DE L'ARSENAL

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.



4S
4493

GUIDE
DU
MARECH

bis.
11802
Sc. A.